



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

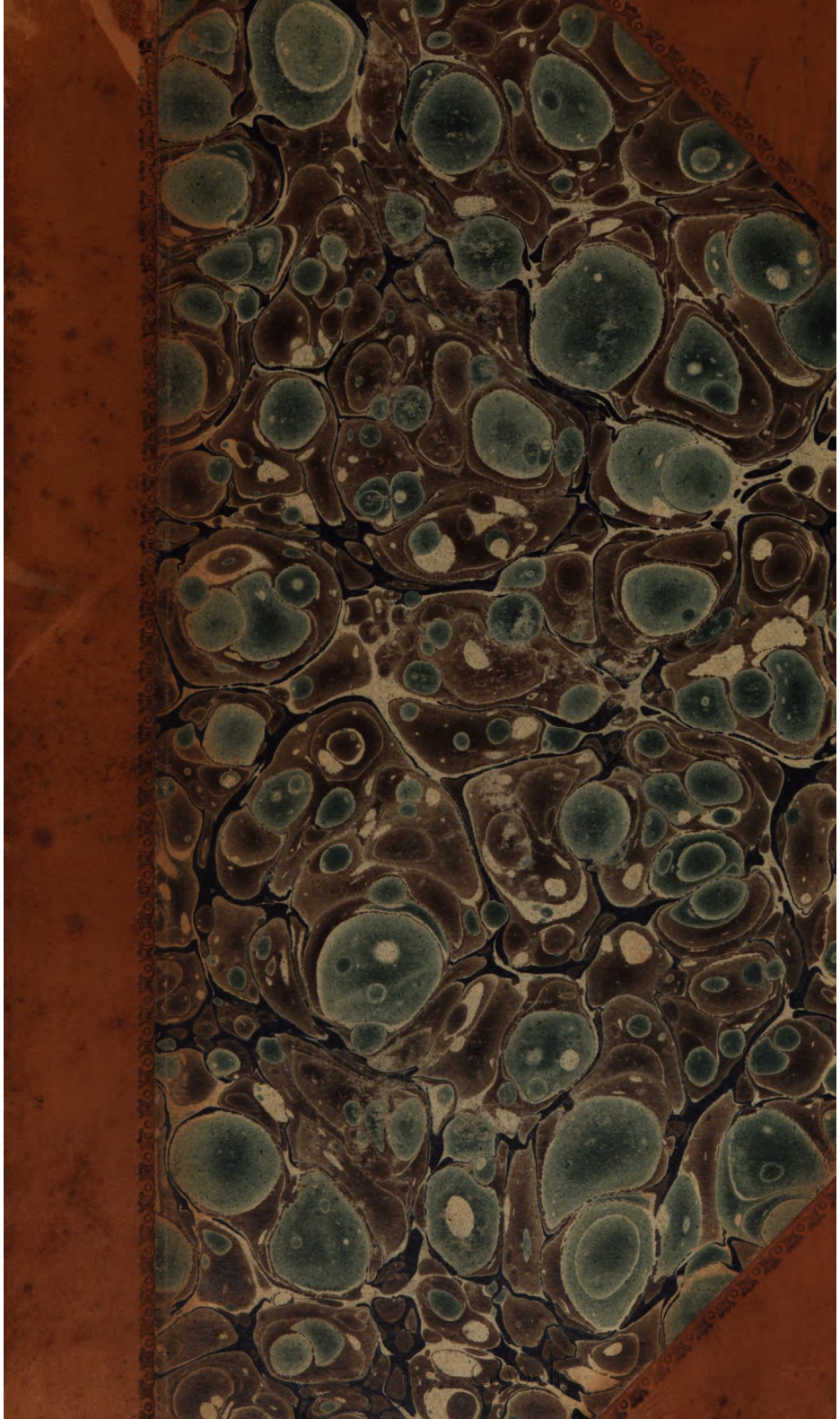
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



166

Per. 3977 e. $\frac{181}{14}$

NOUVELLE REVUE
GERMANIQUE.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR DU ROI.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE;

RECUEIL

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS.

Come Quatorzième.



PARIS,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;
A **BRUXELLES**, à la Librairie Parisienne.

1833.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Études biographiques.

V.

FRÉDÉRIC-LOUIS-GEORGE DE RAUMER.

HERDER a doté l'Allemagne d'un magnifique système d'histoire; Niebuhr, essayant de faire revivre par sa science le pouvoir des oracles, a voulu enseigner à préjuger des faits à venir par les faits passés; Jean de Müller a montré tout ce qu'une tête d'homme bien organisée, un coup d'œil perçant, un jugement sain, joint à une activité sans bornes, étaient capables de produire. De ces trois hommes qui occupent les sommités de l'histoire allemande, les deux premiers, dont le mérite repose principalement sur quelque chose d'individuel et de systématique, ont à peine laissé quelques élèves: le troisième, qui n'a point songé à formuler de nouveaux principes, qui n'a fait qu'écrire parce qu'il avait étudié, sans s'appliquer à vouloir systématiser sa manière d'envisager l'histoire; le troisième, Jean de Müller, compte dans son

école presque tous les historiens actuels de l'Allemagne. C'est qu'il arrive souvent qu'un système est si intimement lié à celui qui l'a produit, qu'il ne doit pas s'en séparer, et que le maître mort, ceux qui le suivent ne peuvent plus guères reprendre ses idées en sous-œuvre. C'est aussi que, s'il est besoin qu'un homme de génie comme Herder vienne nous apprendre à généraliser nos idées, à dépouiller un récit historique de tous les petits détails journaliers qui ralentissent sa marche et affaiblissent sa couleur, pour prendre siècle par siècle et dynastie par dynastie, la vaste épopée du monde, il n'est pas moins nécessaire que des hommes de cœur et de dévouement prennent à tâche de pénétrer dans les détours souvent embarrassés de l'histoire, dans les voies arides des vieux temps et des chroniques confuses, pour nous en ouvrir le chemin, pour que nous n'ayons plus ensuite qu'à voir tomber à droite, à gauche beaucoup d'opinions fautives, et que, partant de la source même des faits, nous puissions les suivre dans tous leurs développemens. Un tel travail est long, difficile, et mérite d'autant plus d'éloges, que celui qui l'entreprend n'est point, comme l'historien philosophe, environné d'une brillante auréole, et que, pour se maintenir dans son rôle tout consciencieux, il ne doit compter ni sur les suffrages de sectes, ni sur les applaudissemens des partis.

C'est à ce genre de travail que se sont aujourd'hui dévoués les Wilken, les Hammer, les Luden, les Léo, et entre eux tous M. de Raumer, dont j'essaie de retracer la vie.

M. Frédéric-Louis-George de Raumer, professeur d'histoire à l'université de Berlin, membre de l'académie des sciences de cette ville, est né à Wœrlitz près de Dessau, le 14 Mai 1781. Il entra, à l'âge de douze ans, au gymnase Joachim de Berlin, et à dix-sept ans, à l'université, pour y étudier le Droit. Il séjourna ensuite trois années dans les universités de Halle et de Göttingue, et retourna à Wœrlitz pour y faire, sous la direction de son père, un cours d'économie rurale. En 1801

il fut nommé référendaire près de la chambre royale de Berlin, et peu de temps après assesseur. Cependant il avait déjà pressenti sa vocation d'écrivain; il tournait souvent ses études du côté de l'histoire, et en 1803 il commence à recueillir des matériaux pour celle des Hohenstauffen; de 1806 à 1808, attaché à Wusterhausen à la chambre des domaines, il trouve encore le temps de continuer ces travaux, vers lesquels il se sent porté de préférence, et c'est alors qu'il se met pour la première fois à tenter un cours public sur des questions d'histoire. En 1809 il est nommé conseiller à la régence de Potsdam; 1810, appelé à Berlin pour travailler au ministère des finances. Le prince de Hardenberg le place dans son cabinet, et se l'attache spécialement. A travers ces différents emplois, tous aussi honorables que matériellement avantageux, et dans lesquels il apprenait, après la théorie, la pratique des affaires, M. de Raumer n'oubliait pas le but qu'il s'était proposé, et comme il ne voulait pas faire de l'histoire en amateur, force lui fut de renoncer aux fonctions administratives qu'il avait jusqu'alors occupées, et en 1811 il demande et obtient une place de professeur à Breslau. Là il passe quatre ans, tout entier consacré à la science; puis, quand il croit le moment venu, quand il peut se supposer en état de savoir découvrir les choses dont il a besoin, et ensuite de les coordonner, il s'en va, avec son idée des Hohenstauffen dans la tête, chercher ses empereurs en Italie. Chemin faisant, et comme pour se reposer des sérieuses investigations auxquelles il faut qu'il se livre, il écrit ses lettres recueillies plus tard sous le titre de *Herbstreise nach Venedig* (Voyage en automne à Venise), lettres pleines de fraîcheur, de vivacité, de jeunesse, et dans lesquelles des remarques fines et piquantes de voyageur courant le monde, se mêlent souvent aux discussions de l'homme grave et posé, du conseiller à la régence de Potsdam et du professeur de Breslau.

Que ceux qui croient que c'est la chose du monde la plus simple et la plus facile que de prendre la diligence, et de s'en aller de bibliothèque en bibliothèque quêter les matériaux historiques dont ils ont besoin, puissent un jour apprendre de M. de Raumer, comment il faut faire pour arriver aux livres et manuscrits du Vatican. Là il y a un interdit lancé contre tout écrivain, et surtout, je vous le demande, contre tout écrivain protestant qui s'avise de vouloir toucher à l'histoire des papes, parce que bien que ce soit, au su de tout le monde, une sainte et édifiante histoire, il est possible encore qu'on en fasse un mauvais usage. Là le cardinal-bibliothécaire a sous les yeux un règlement, non pas pour lui dire, comme chez nous bonnes gens, que sa bibliothèque sera ouverte tel ou tel jour, et qu'il laissera fouiller dans telle ou telle armoire, mais pour lui ordonner de ne rien laisser voir du tout: ce qui est beaucoup plus commode. Là le gardien en chef des manuscrits fait le signe de la croix quand on demande à entrer dans ce *sanctum sanctorum*. Des guerres d'Italie, le gardien ordinaire se sauve de peur de céder à la tentation des *Paoli* et des belles promesses, et je ne suis pas bien sûr que le portier lui-même ne partage pas cette frayeur générale. Que vous dirai-je, enfin? Vous avez entendu parler de ces trésors magiques enfouis sous terre et gardés par des dragons; vous connaissez de nom la fontaine introuvable de jouvence, eh bien! je vous jure, que j'aimerais mieux m'en aller au-devant des dragons et à la recherche de la fontaine de jouvence, que de vouloir apprendre au Vatican même quel fut au juste Léon X, et de quelle maladie est mort Alexandre Borgia.

Cependant, grâce aux puissantes recommandations dont il était muni, et soit par menaces ou promesses, par persévérance ou adresse, il parvient à recueillir ce dont il avait besoin; mais qui pourrait dire combien de sermens il a faits, et combien de fois il a engagé sa conscience pour

obtenir quelques lettres de la correspondance d'un légat, quelque chapitre sur les croisades ou les guerres d'Italie? Que Dieu lui pardonne!

Ce voyage tout entier, conçu et exécuté dans l'intérêt de la science, dura seize mois (de 1816 à 1817). A son retour M. de Raumer reprit sa chaire de professeur à Breslau, et s'occupa de mettre en ordre les nombreux documens qu'il avait amassés pour son grand ouvrage des Hohenstauffen. Cependant le succès qu'obtenaient ses leçons, et le mérite de quelques opuscules qu'il avait publiés, entre autres ses dialogues sur la guerre et le commerce, et son traité sur le système d'impôt en Angleterre, avaient attiré l'attention sur lui, et en 1819 il fut appelé à professer la science politique à l'université de Berlin; il joignit encore à ce cours important un cours de Droit public et de statistique. Ainsi attaché à trois graves emplois, dont un seul eût suffi à occuper les facultés d'un homme ordinaire, il trouvait encore le temps de poursuivre ses études sur le moyen âge, et particulièrement sur les Hohenstauffen. Enfin cet ouvrage, dont nous avons vu naître chez M. de Raumer la première idée en 1803, parut en 1823, après vingt ans de travail, de recherches, de réflexions et d'expérience. Mais que l'historien ne regrette pas le temps qu'il a employé à cette longue et difficile entreprise! Ce n'est pas là non plus une de ces œuvres éphémères qui disparaissent presque aussitôt qu'elles sont venues. L'histoire des Hohenstauffen a sa place marquée entre tous les beaux monumens historiques, et les années ne la lui enlèveront pas. Cet ouvrage se compose de six gros volumes in-8., et embrasse deux des siècles du moyen âge les plus difficiles à traiter, le douzième et le treizième. Il obtint dès son apparition un grand succès, et éleva de suite M. de Raumer au rang des meilleurs historiens de nos jours. A vrai dire, l'époque qu'il a choisie est peut-être aussi la plus intéressante de l'histoire d'Allemagne; car, auparavant,

tout est encore trop incertain, trop confus, trop mal assis, pour pouvoir offrir ce spectacle imposant que présente la maison des Hohenstauffen; et ensuite cette puissance des empereurs d'Allemagne décline, ces grandes guerres qu'ils ont soutenues, font place à des expéditions d'une province à l'autre, ces grands hommes ont peu de successeurs, et pour trouver un digne pendant à la figure martiale et au courage ferme de Frédéric Barberousse, il faut descendre presque sans s'arrêter jusqu'à Charles-Quint. Puis ce douzième et ce treizième siècle contiennent tout ce qu'il y eut de plus grand et de plus dramatique au moyen âge, et portent le germe de tout ce qui arriva dans les siècles suivans. C'est alors que, cédant à la voix d'un moine, les princes et les chevaliers se croisent, le christianisme prend les armes, les peuples commencent une nouvelle migration, l'Orient et l'Occident se rapprochent, se mêlent et luttent ensemble. Alors la puissance des papes s'affermit, la puissance des empereurs travaille à se faire toujours plus indépendante. Alors commence cette lutte entre le pouvoir temporel et le pouvoir religieux, cet état de rivalité et de discorde, où la balance penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans que l'un cependant l'emporte jamais tout-à-fait. Alors ces courses aventureuses en Italie, ces longues guerres de souverain à souverain, de peuple à peuple, où l'on croit se battre pour des intérêts matériels, tandis qu'au fond l'on ne se bat que pour un principe. Et pourtant cette ambition rivale des deux pouvoirs, qui au premier abord semble si contraire à toute idée d'ordre, forme elle-même l'équilibre du monde. L'Église avec ses excommunications tient l'empire en échec, et l'empire avec ses soldats s'oppose toujours aux progrès envahissans de l'Église.

Pendant ce temps le peuple passe de l'un à l'autre, selon qu'il a besoin d'être protégé, ou qu'il a soif d'un peu plus de liberté. Les villes profitent de l'affaiblissement de ceux

qui les dominant pour réclamer des franchises, et à travers les guerres, les expéditions aventureuses, la civilisation s'élève lentement, et la société se développe degrés par degrés, sous le manteau impérial ou sous la thiare, sous le pape ou sous l'empereur.

Singulière époque que ce moyen âge, si l'on n'en considère que le défaut de culture, les mœurs encore grossières et les superstitions; mais admirable au-delà de toute expression, si l'on en comprend la vigueur et l'énergie, l'empreinte fortement caractéristique, la physionomie chevaleresque et la poésie.

M. de Raumer a conçu cette époque, non pas seulement en savant qui en recherche les principaux faits, et qui en parcourt les différens âges, mais en homme qui l'aime, et qui, de même qu'un amant comme Rousseau, veut avoir le portrait de sa maîtresse avec la tache qu'elle porte au visage, s'attache à la peindre telle qu'elle est, sans la farder ni l'embellir.

Non, il n'a point chargé de réflexions pédantesques ce beau roman du moyen âge, cette belle épopée chevaleresque des croisades. Il a pris l'histoire comme elle s'est passée, il a coordonné les faits, les dates de la manière qui lui a semblé la plus simple et la plus naturelle. Il n'a point cherché l'effet. Eh, mon Dieu! à quoi bon? Une telle recherche va bien peut-être à un sujet pauvre; mais ici, qu'est-ce que l'imagination la plus riche et la plus puissante pourrait produire de plus étrange que ce qui se trouve relaté dans la chronique d'un bon religieux?

Le premier volume remonte, pour l'explication de l'histoire du douzième et du treizième siècle, jusqu'aux siècles précédens, et au moyen d'une brève esquisse M. de Raumer a même rattaché son sujet à la chute de l'empire romain, et de cela les graves critiques lui ont fait un reproche. De la part de quelques savans qui peuvent tomber sans surprise à quelque

page d'histoire qui leur soit ouverte, ce reproche, je le conçois, mais encore ne faut-il pas oublier que pour un bien petit nombre de personnes qui se passeraient volontiers de l'introduction qui précède l'histoire des Hohenstauffen, il en est une quantité à qui il est d'abord nécessaire de dire ce qui est arrivé, pour leur faire bien comprendre ce qui arrivera.

On a fait un autre reproche à M. de Raumer, c'est de ne se mettre dans son ouvrage du côté d'aucun parti. Singulière chose! Comme si, après avoir chargé les deux bassins de la balance, l'historien devait encore, à l'exemple de la marchande de fruits, donner une secousse à cette balance pour la faire pencher d'un côté ou de l'autre! Comme si ce n'était déjà pas assez pour lui de recourir aux sources les plus authentiques, de rassembler patiemment les diverses pièces dont il a besoin, de savoir bien les distinguer ou les arranger ensemble, puis de mettre là le pour et le contre, et de laisser au lecteur le soin d'être juge lui-même, et de trancher, comme il croit l'entendre, la question! Qu'en pense-t-on? N'est-ce pas là, en y réfléchissant bien, ce que réclame aussi secrètement notre vanité? N'est-ce pas là aussi le plus sûr, j'ose dire l'antique moyen pour l'écrivain de se maintenir dans un rôle tout-à-fait consciencieux et impartial, puisque, s'il s'est une fois décidé à embrasser tel ou tel parti, il lui est bien difficile d'échapper à la force de ce penchant, qui l'empêchera peut-être malgré lui de voir les choses sous leur véritable point de vue, et d'écrire son récit d'une manière toujours rigoureusement exacte et modérée? Que si l'on appelle froideur cette façon de se placer neutre entre les divers personnages ou les divers principes qui luttent l'un contre l'autre, j'appellerai froideur aussi le calme obligé avec lequel le juge résume les débats d'une cause, pour être sûr qu'il remplit un devoir d'équité.

Les quatre premiers volumes du grand ouvrage de M. de

Raumer donnent l'histoire complète des empereurs d'Allemagne de la maison des Hohenstauffen. C'est alors un récit dont l'intérêt ne se ralentit pas un moment, récit plein d'action et de force, bien détaillé et écrit avec clarté, simplicité, souvent même avec une sorte de bonne foi naïve, qui s'accorde parfaitement avec la physionomie de cette époque empreinte de croyances erronnées et de superstition.

Les deux derniers, qui sont là comme pour servir d'appendice aux précédens, renferment tout ce qu'il est possible de vouloir apprendre sur l'état des mœurs, des coutumes, des lois, de la civilisation, du clergé, de la noblesse et du peuple au douzième et au treizième siècle, et ces deux volumes seuls ont dû coûter à M. de Raumer de prodigieuses recherches. L'histoire des républiques italiennes est tracée là de main de maître, et tout ce qui concerne les écoles, la science, les divers ordres religieux, est aussi du plus grand intérêt. C'est un ouvrage à part, et je souhaiterais vivement que l'auteur l'eût envisagé ainsi, et se fût décidé à le faire imprimer séparément. Pour ceux qui eussent voulu renoncer à posséder l'histoire des Hohenstauffen, ce livre serait devenu au moins un manuel du douzième et du treizième siècle, un dictionnaire général de tout ce que l'on désire savoir sur cette époque, une œuvre faite pour résoudre en peu de mots des milliers de questions. J'espère encore que quelque libraire se décidera à le faire traduire, et alors on comprendra quel service M. de Raumer, en composant ce livre, a rendu non-seulement à sa patrie, mais aux hommes studieux de toutes les nations.

Trois ans après l'histoire des Hohenstauffen parut un ouvrage qui peut donner une idée des profondes études auxquelles ne cessait de se livrer M. de Raumer, et de la grande variété de sujets qu'il lui est permis d'embrasser, je veux parler de ses *Développemens historiques des idées concernant le Droit, l'État et la politique* (*über die geschichtliche*

Entwicklung der Begriffe von Recht, Staat und Politik). Dans cet ouvrage l'auteur a essayé de faire une analyse claire et succincte de toutes les philosophies anciennes et modernes qui ont eu un système arrêté et des partisans. Il remonte pour cela jusqu'à Platon, et en vient jusqu'au saint-simonisme. On conçoit ce qu'un tel livre devait avoir de difficile, et quelle prodigieuse érudition il exigeait de la part de l'auteur; car d'abord il fallait pouvoir saisir chaque philosophe sous son point de vue saillant, l'envisager sous son côté favorable, le prendre aussi dans ses défauts; il fallait passer tour à tour par la philosophie spiritualiste et épicurienne de l'antiquité, puis par le matérialisme souvent outré, le spiritualisme rêveur et l'éclectisme parfois trop vague des temps modernes. Il fallait être aussi bien en état de comprendre le mysticisme de J. Böhme et de Swedenborg, que la science politique de Bacon et la science anatomique de Cabanis. Il fallait avoir une voix pour expliquer M. de Maistre et M. Lamennais, Volney et M. Destut de Tracy, pour passer en Allemagne de Kant à Hegel, et en Angleterre de Thomas Morus à Reid. La philosophie française occupe dans cet ouvrage la plus grande place, ce qui prouve que les Français n'ont jamais manqué de théorie pour se rendre les hommes les plus heureux du monde. Reste la pratique. Mais cet ouvrage de M. de Raumer est, je dois l'avouer, un peu sec et difficile à lire. Il n'en pouvait pas être autrement d'un livre d'analyse si brève et de développemens si concis. C'est pourtant une suite de morceaux historiques précieux à avoir dans une bibliothèque, pour y recourir en un grand nombre d'occasions et y trouver résumé en un volume ce qui fait la matière de quelques centaines de livres.

En 1828 l'Académie des sciences de Berlin admit M. de Raumer au nombre de ses membres, et c'est à cette occasion qu'il composa son traité sur Aristote. Dans ce traité assez court M. de Raumer a essayé de soutenir un thème qui, au

premier abord paraît étrange, et auquel, par ses raisonnemens, il donne pourtant de la vraisemblance. Il veut démontrer que le philosophe grec n'est point ce farouche et austère rhéteur, dont les classiques renforcés auraient fait bien à tort leur patron, qu'il a toujours été mal expliqué, et que, si l'on voulait bien entrer dans le sens purement exact de ce qu'il a écrit, on n'y trouverait ni la règle des vingt-quatre heures pour la tragédie, ni même la règle des trois unités. A l'appui de cette assertion, M. de Raumer cite différens passages des traductions anglaise, française, italienne et même allemande, dont il montre, en les comparant au texte, le sens erronné. Quelque apparence de justesse et de raison que je trouve dans cette thèse de M. de Raumer, je ne suis pas encore, je l'avoue, assez libre du préjugé que les soi-disant classiques avec leurs œuvres à l'eau froide m'ont donné contre Aristote, pour me décider sitôt à envisager ce philosophe sous le point de vue tout-à-fait opposé. Ce serait pourtant une singulière chose que le camp littéraire, divisé en deux partis, se fût battu jusqu'ici contre des moulins à vent, et qu'après avoir bien réclamé Aristote comme leur maître, les classiques fussent obligés de l'abandonner à Shakespeare, Caldéron, Goethe et autres grands hérétiques.

En 1830 M. de Raumer entreprit un nouveau voyage, dans le but de composer un ouvrage non moins grand que l'histoire des Hohenstauffen : l'histoire générale des trois derniers siècles. Il se rendit en France, s'arrêta plusieurs mois à Paris, puis visita la Normandie, la Bretagne, la Provence, le Lyonnais, la Franche-Comté, et rentra en Allemagne par l'Alsace. Partout les hommes éclairés, qui comprenaient bien le but qui l'amenait, se sentirent portés de cœur à aider de tous leurs moyens les recherches d'un homme qui venait de si loin et à si grands frais travailler aux progrès de la science. A Paris et dans les provinces les bibliothèques lui furent ouvertes avec empressement, et les directeurs s'effor-

cèrent à l'envi de lui rendre autant qu'il leur était possible ses investigations plus commodes et plus faciles. Il n'y a qu'un bibliothécaire, dont je ne dois pas craindre de rappeler ici l'explicable conduite, c'est celui de Montpellier. Cet homme-là entend son devoir de bibliothécaire à peu près comme les prêtres du Vatican, il se croit appelé seulement à garder les livres, et il les garde bien, je vous assure. Il y a dans la bibliothèque dont il est le directeur, des manuscrits que M. de Raumer désirait examiner; mais cela fut impossible, et l'historien allemand eut beau employer les offres de tous genres, les recommandations les plus sûres, le bibliothécaire mit la clef des manuscrits dans sa poche et demeura inflexible. C'est là ce qui s'appelle un homme sûr, je le recommande pour trésorier aux gouvernemens et aux enfans prodiges, et je crois que, s'il garde leur caisse comme il garde ses livres, ils ne feront pas banqueroute.

Nous avons de M. de Raumer quatre volumes de lettres écrites pendant son séjour en France. Les unes sont une espèce de journal, où il a inscrit à la fois le résultat de ses séances à la bibliothèque du roi, ses remarques sur le théâtre et les sociétés, ses discussions littéraires et politiques, et enfin ses observations de voyage; et comme l'auteur s'est trouvé à Paris peu de temps avant et quelques jours après la révolution de Juillet, elles deviennent très-intéressantes, parce qu'il y raconte toutes ses soirées passées avec les hommes d'État, tous ses entretiens sur la politique, tous les symptômes qui annonçaient la crise prochaine, et puis tout le trouble, l'effervescence, et la vague ou enthousiaste agitation qui régnait à Paris après les trois jours de Juillet.

Dans ses autres lettres M. de Raumer échelonne les principaux faits, cite les sources et rassemble les pièces authentiques dont il se servira pour son grand travail. Ces lettres peuvent d'abord paraître trop intimement liées à l'histoire des trois derniers siècles, pour en être séparées et former un ou-

vrage distinct, et c'est pourtant ce qui devait être; car ici nous n'avons que les documens détaillés que M. de Raumer vint à découvrir, les correspondances secrètes, fragmens, rapports, et qui ne pouvaient pas entrer dans un récit historique sans l'interrompre trop brusquement ou le ralentir, et qui devaient pourtant, comme preuve, comme appendice, paraître en même temps que cette histoire. Dans ces lettres les faits ne forment point une narration continue. Ils se groupent d'un temps à l'autre et d'un pays à l'autre, selon que le besoin ou la fantaisie en vient à l'auteur. Ce sont plutôt des peintures détachées qu'une galerie de tableaux suivie et régulière. Ce sont de grands personnages qui se dressent à part de tout ce qui les environne, de beaux drames qui se passent en dehors de toutes les circonstances extérieures, pour que l'historien revienne ensuite prendre ces personnages et ces drames, pour les remettre au milieu de tout ce qui est arrivé avant et après eux. Parmi les morceaux vraiment remarquables de ces lettres, on distinguera surtout ce qui concerne Philippe II et Don Carlos, l'histoire de Masaniello à Naples, le portrait de Charles-Quint et de François I.^{er}, quelques tableaux de mœurs de l'Allemagne du seizième siècle, le tableau de la cour d'Angleterre avec Jacques I.^{er} et Buckingham; et enfin le procès, la détention, la mort de Marie Stuart et le caractère d'Élisabeth. L'auteur a découvert pour cette partie de son ouvrage des documens encore ignorés et de la plus haute importance: c'est la correspondance d'Élisabeth avec son ambassadeur à Paris.

Il faut que je remarque encore ici ce que j'ai déjà fait observer plus haut: la rigoureuse impartialité de M. de Raumer. Il y a dans l'histoire des caractères doués d'une telle grâce ou frappés d'une telle fatalité, que malgré soi, et en reconnaissant d'ailleurs leur vice radical, on se sent porté à les aimer et à les plaindre: tels sont, entre autres, ceux de

Marie Stuart et de Don Carlos. L'imagination des poètes s'est emparée de ces caractères, et les a revêtus de toutes les couleurs les plus séduisantes. Dans Marie Stuart nous n'avons plus vu qu'une femme jeune, belle, trop faible sans doute, mais douée d'ailleurs de tant d'attraits, puis exposée à tant de séductions, que l'on ne peut lui en vouloir de sa faiblesse. Cette jeune femme, cette reine, tombe au pouvoir de sa cousine hautaine, ambitieuse, jalouse, qui la fait jeter dans une prison, languir vingt ans captive, et puis mourir. Le drame est si complet et si terrible, et l'imagination a tant de pouvoir pour montrer l'une de ces femmes sous un magique prestige, et pour faire envisager l'autre sous les traits les plus sombres, qu'il est bien difficile de rester juste entre les deux, et de reconnaître les fautes de l'une, et la conduite politique et presque obligée de l'autre.

De même pour Don Carlos, que nous voulons toujours voir comme un beau et noble jeune homme, tourmenté par un amour profond, et tué par les raffinemens de barbarie que son père exerce sur lui.

Maintenant le devoir de l'historien est-il de céder à ces opinions plus poétiques que positives, à ces rêves nés de l'imagination plutôt que de l'étude sérieuse des faits, à toutes ces images vives, touchantes, éminemment dramatiques, il est vrai, mais colorées à plaisir? Non, son devoir n'est pas plus de faire la cour aux poètes et aux femmes, qu'aux riches et aux princes. Il faut avant tout qu'il recherche et dise la vérité, dût cette vérité lui être pénible à dire, et dût-il pencher secrètement et de cœur vers les croyances poétiques transmises d'âge en âge, il faut pourtant qu'il soulève le voile qui recouvre ces croyances, et qu'il les montre telles qu'il les a vues dans toutes leur nudité. C'est ce que M. de Raumer a fait pour Don Carlos comme pour Marie Stuart, pour les deux héros dramatiques de l'Angleterre et de l'Espagne, pour les deux enfans chéris de Schiller.

Je crois bien à tout ce que M. de Raumer a dit à ce sujet; car il l'a dit avec une rare bonne foi, et les documens qu'il apporte à l'appui de ses assertions, peuvent être regardés comme irrécusables; mais je crains qu'il ne puisse pas encore à cet égard convertir les femmes et les jeunes gens, surtout les premières, parce que nous ne voudrions pas être convertis.

Vient maintenant cette grande histoire des trois derniers siècles, dont le premier volume a déjà paru, et n'a point démenti les espérances que l'on avait le droit de concevoir après l'histoire des Hohenstauffen. Dans ce nouvel ouvrage qu'il entreprend, M. de Raumer avait à lutter contre des obstacles tout opposés à ceux qu'il rencontrait pour parler du douzième et du treizième siècle. Là les matériaux sont rares, difficiles à trouver. Il faut, pour les recueillir, secouer souvent la poussière des vieux rayons de bibliothèque, s'attaquer à maint manuscrit presque indéchiffrable, s'en prendre à mainte chronique latine confuse, et dans le dénuement où l'on se trouve, puiser de longues inductions à des textes très-étroits, et faire son autorité d'une phrase, d'un vers, d'un mot. Ici, au contraire, les documens historiques débordent en telle quantité, que le grand talent est de savoir ne pas se perdre au milieu de ce déluge de discussions, de traités, de correspondances, à travers ces disputes théologiques, ces guerres politiques et religieuses, ces révolutions qui parcourent le globe, et ce changement que subit deux ou trois fois l'Europe du quinzième au dix-huitième siècle. Ici c'est à qui envahira la plume de l'historien, c'est à qui prendra la première place, du catholicisme avec sa résistance opiniâtre et ses argumens à main armée, ou du protestantisme avec sa liberté de conscience et sa courageuse fermeté; de Charles-Quint ou de François I.^{er}, de la révolte des Pays-Bas ou de la révolution de Naples; d'Élisabeth ou de Henri IV; puis de la révolution d'Angleterre ou des guerres continuelles de Louis XIV. Tous ces événemens se pressent si

vite l'un sur l'autre, tous ces personnages ont une physionomie si frappante et si caractéristique, que l'on court grand risque de s'arrêter trop long-temps à les peindre, et qu'il faut être doué d'une grande pénétration et d'une rare habileté, pour savoir choisir entre tout cet amas de faits, rejeter d'un côté, reprendre de l'autre; coordonner tous ces détails pour en faire une masse imposante, un ensemble harmonieux, et tenir ainsi à deux mains pendant trois siècles la muse de l'histoire, pour qu'elle fasse passer lentement le monde sous vos yeux, et que chaque âge, chaque pays, chaque grande circonstance, vous laisse saisir en passant son empreinte distinctive.

Les quatre premiers volumes de cet important ouvrage sont écrits et paraîtront successivement, les deux autres sont encore entre les mains de l'auteur, qui leur donne le dernier coup de maître. Dans ce que nous connaissons de l'histoire des trois derniers siècles, nous retrouvons la même manière d'envisager sa vocation d'historien, la même simplicité, la même bonne foi que M. de Raumer nous avait déjà montrée dans les *Hohenstauffen*. Et ce mérite devient ici bien plus grand, si l'on songe comme les divisions de parti se dessinent mieux, à mesure que nous nous rapprochons des temps modernes, comme les passions politiques deviennent plus fortes et nous touchent de plus près. Se maintenir dans une ligne droite d'équité entre le protestantisme et le catholicisme, entre le principe démocratique et aristocratique, qui depuis tant de siècles se sont partagé le monde, ce n'est pas une tâche facile et d'une portée ordinaire; mais que l'auteur l'achève comme il l'a commencée, et ce nouvel ouvrage mettra le comble à sa réputation.

Pour faire une biographie aussi complète que possible de M. de Raumer, nous devrions encore mentionner plusieurs ouvrages qui lui sont dus, entre autres: les *Discours d'Eschine* et de *Démothènes*; les passages les plus remarquables des

historiens du moyen âge; les leçons sur l'histoire ancienne, œuvre remarquable même après toutes celles qui ont été composées sur le même sujet, et surtout son Histoire du démembrement de la Pologne, qui fit beaucoup de bruit, précisément parce que l'auteur, fidèle à son système de conscience, voulut rapporter les faits tels qu'ils s'étaient passés, et qu'il ne dissimula ni les fautes commises par les Polonais, ni la conduite des grandes puissances, ni les interminables divisions survenues entre eux; divisions auxquelles il faut attribuer en grande partie leurs malheurs.

M. de Raumer est encore auteur d'une quantité d'articles scientifiques répandus dans les journaux de Vienne, Heidelberg, etc., et il s'est rendu depuis trois ans éditeur d'un almanach historique qui obtient en Allemagne beaucoup de succès.

Je terminerai cette notice par dire quelque chose de son caractère. C'est un homme gai, vif, aimable en société, dont la conversation peut être tour à tour pétillante d'esprit ou remonter aux plus graves questions et devenir pleine d'intérêt. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup étudié les hommes et les livres, et la science qui a déjà eu pour lui tant de prédilection, lui a encore fait cette grâce de l'exempter de la morgue insipide et du ridicule pédantisme dont elle gratifie trop souvent ses favoris. Les relations avec lui sont très-douces, et sa maison, simple, modeste, mais où règnent la cordialité et la franchise, est sans contredit l'une des plus agréables de Berlin. Comme homme, enfin, il doit compter un grand nombre d'amis, et comme écrivain, en faisant beaucoup pour la science et pour son pays, il a pourtant, ainsi que l'a dit M. Lœbel¹, su conserver une muse historique modeste.

X. MARMIER.

¹ *Müssen wir seine historische Muse eine wahrhaft keusche nennen. (Unterhaltungs-Blätter, März 1833.)*

M. VICTOR COUSIN

ET LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE.

Notre tâche n'est pas seulement de faire connaître en France les travaux intellectuels de l'Allemagne, mais encore de suivre et d'enregistrer les progrès de l'étude des idées allemandes au milieu de nous. Depuis Villers, M.^{me} de Staël et M. Stapfer père, et avant MM. Michelet, Quinet, Lermnier, Barchou de Penhoën, c'est sans contredit M. Victor Cousin qui a le plus contribué à familiariser les Français avec la pensée allemande. Il ne s'est pas contenté de la traduire et de la commenter, de la naturaliser en quelque sorte, de l'implanter sur notre sol; il en a fondu une partie avec son système. Le savant éclectisme qu'il professe lui en donnait le droit, lui en faisait même un devoir.

Mais comment est-il arrivé qu'on ait reproché comme un crime à M. Cousin les emprunts qu'il a faits à l'Allemagne philosophique? M. Cousin avait jeté assez d'éclat, rendu assez de services à la science, pour que ces reproches, même fondés, dussent se produire avec moins d'aigreur. Notre intention n'est pas d'engager une discussion à ce sujet. Notre rôle se bornera à celui de simple rapporteur; le lecteur jugera. Nous transcrivons d'abord l'acte d'accusation tel que l'a rédigé M. Lermnier dans sa troisième lettre à un Berlinoïse, et nous laisserons ensuite M. Cousin présenter lui-même sa défense.

« M. Cousin, dit l'auteur des Lettres à un Berlinoïse, commença sa carrière par commenter avec verve l'école écossaise, dont M. Royer-Collard lui avait légué l'exploitation; ensuite il passa à l'Allemagne, saisit rapidement les principaux traits

de la philosophie morale de Kant, et se fit kantiste.... Après avoir adhéré exclusivement au rationalisme de Kant, après avoir effleuré l'idéalisme de Fichte, M. Cousin ne fut pas long-temps sans soupçonner et sans reconnaître que ces deux philosophies avaient fait place à deux systèmes nouveaux, dont les auteurs étaient MM. Schelling et Hegel; de loin, soit par des correspondances, soit par des visites de voyageurs, il lui en arrivait quelque chose. En 1824 il entreprit un voyage en Allemagne¹, pendant lequel il fut enlevé à Dresde par la police prussienne et conduit à Berlin.... Par un heureux hasard, notre voyageur put utiliser sa captivité, car il entra dans un commerce journalier avec l'école de Hegel; M. Gans et M. Michelet de Berlin lui développaient dans de longues conversations le système de leur maître; ils effaçaient de son esprit le kantisme et quelques errements de Fichte, pour y substituer les principes et les conséquences d'un réalisme éclectique, optimiste, qui se targuait de tout comprendre et de tout accepter. M. Cousin sut tourner à cette philosophie avec sa promptitude ordinaire.... Dans la préface des *Fragments philosophiques* (en 1826) M. Cousin présenta son système, qu'il affirma avoir façonné dès 1818. J'aurais conjecturé, je l'avoue, que le voyage de 1824 y avait contribué en quelque chose, et que le rapport identique de l'homme, de la nature et de Dieu, qui commence à y poindre, était une importation².... Enfin en 1828 M. Cousin, rendu à sa chaire, put s'y déployer à l'aise, et il eut le plaisir d'y exciter la surprise et l'admiration. Dans une introduction éloquentes de treize leçons il développa avec son imagination d'artiste et son talent d'orateur quelques principes du système de Hegel, qui semblaient sortir de sa tête et lui appartenir.... Je ne pense pas que sciemment M. Cousin ait voulu se parer

¹ On verra tout à l'heure que M. Cousin fit un voyage à Munich dès 1818.

² Voir notre note précédente.

de ce qui ne lui appartenait pas ; mais emporté par son imagination , il a cru avoir conçu lui-même ce qu'on lui avait appris. Dans ses improvisations il oubliait ses emprunts , et c'est de la meilleure foi du monde qu'en amalgamant Kant et Hegel , il se persuada avoir créé quelque chose. »

Voilà l'accusation : nous n'en avons rien supprimé d'essentiel , ni rien adouci ; écoutons la défense. M. Cousin la présente lui-même dans la préface de la deuxième édition de ses *Fragments* qui vient de paraître¹. Il y indique clairement et nettement sa position relativement à la philosophie allemande.

Voici d'abord comment M. Cousin s'exprime sur la base et la méthode de sa philosophie :

« La science de l'homme , la psychologie n'est assurément pas toute la philosophie , mais elle en est le fondement. Ce point est de la plus haute importance , car il décide de tout le reste et du caractère du système entier. C'est à l'établir que j'ai consumé , non pas je l'espère sans quelque fruit , les premières années de mon enseignement : en toute occasion je l'ai rappelé et m'y suis appuyé , comme sur une chose démontrée et sur une vérité désormais au-dessus de la discussion. On a cru devoir après moi y insister encore , et on a bien fait ; car on ne peut pas trop insister en philosophie sur la vraie méthode , pourvu qu'on n'en fasse pas à la longue un lieu commun dans lequel on se repose soi-même et on arrête les autres. Je le répète donc : si la psychologie n'est pas la borne de la philosophie , elle en est la base ; et par ce principe , qui en renferme tant d'autres , mon entreprise philosophique dans son caractère le plus général est profondément empreinte de l'esprit de la philosophie moderne , qui , depuis Descartes et Locke , n'admet plus d'autre méthode que l'expérience , et place la science de la nature humaine à la tête de la science philosophique ; elle se rat-

¹ A Paris , chez Ladrangé , 1833.

tache même étroitement à la philosophie du dix-huitième siècle, qu'elle continue en la modifiant, et se sépare au contraire de la nouvelle philosophie allemande. Celle-ci, aspirant à reproduire dans ses conceptions l'ordre même des choses, débute par l'être des êtres, pour descendre ensuite par tous les degrés de l'existence jusqu'à l'homme et aux diverses facultés dont il est pourvu; elle arrive à la psychologie par l'ontologie, par la métaphysique et la physique réunies. Et certes, moi aussi je suis convaincu que dans l'ordre universel l'homme n'est qu'un résultat, le résumé de tout ce qui précède, et que la racine de la psychologie est au fond dans l'ontologie; mais comment sais-je cela? comment l'ai-je appris? Parce que, ayant étudié l'homme et y ayant discerné certains élémens, j'ai retrouvé avec des conditions et sous des formes différentes ces mêmes élémens dans la nature extérieure, et que, d'inductions en inductions, de raisonnemens en raisonnemens, il m'a bien fallu rattacher ces élémens, ceux de l'humanité et ceux de la nature, au principe invisible de l'une et de l'autre. Mais je n'ai pas commencé par ce principe, et je n'y ai pas placé d'abord certaines puissances, certains attributs; car à l'aide de quoi l'aurais-je fait? Ce n'eût pas été là une induction, puisque je ne connaissais encore ni l'homme, ni la nature; c'eût donc été ce qu'on appelle en Allemagne une *construction* et chez nous une hypothèse. Cette hypothèse fût-elle une vérité, comme je le crois, elle n'en est pas moins nulle scientifiquement.

« Mais si pour la méthode je me sépare de la nouvelle philosophie allemande, et me rapproche de l'ancienne philosophie française du dix-huitième siècle, je ne tarde guère à me séparer de celle-ci dès les premières applications de la méthode qui nous est commune. Cette philosophie observe, il est vrai, mais elle n'observe que les faits qui lui conviennent, et elle corrompt d'abord la méthode expérimentale par des vues systématiques.

« J'ai classé tous les phénomènes de conscience en trois classes, lesquelles se rattachent à trois grandes facultés élémentaires, qui, dans leurs combinaisons, comprennent et expliquent toutes les autres : ces facultés sont la sensibilité, l'activité, la raison. Ce n'est pas ici le lieu de rendre compte de cette classification ; il suffit de remarquer qu'elle a fait quelque fortune, car je la vois reproduite dans presque tous les ouvrages de psychologie qui ont paru depuis quelque temps. Il est superflu de montrer comment une pareille psychologie renverse la philosophie de la sensation, et conduit à une philosophie opposée dans toutes ses parties : métaphysique, morale, théodicée, politique, histoire. Cette philosophie est représentée sur la scène de la philosophie du dix-huitième siècle par l'école écossaise, et surtout par l'école de Kant, qui, professant la même méthode, l'applique avec tout autrement de rigueur et d'étendue, qui a enrichi la psychologie de tant d'observations ingénieuses et profondes, et qui surtout, par la grandeur et la beauté de sa morale, sera toujours une des plus admirables écoles de philosophie dont puisse s'honorer l'esprit humain.

« Qu'on juge de l'importance de la psychologie ! Il a suffi d'une seule erreur psychologique pour jeter Kant dans une route qui l'a conduit à un abîme. Kant a fait une admirable analyse de la raison humaine. Il est impossible de décrire avec plus de netteté et de précision les conditions et les lois de son développement ; mais n'ayant point analysé avec le même soin l'activité volontaire et libre, ce grand homme n'a pas vu que c'était particulièrement à cette classe de phénomènes qu'était attachée la personnalité, et que la raison, bien qu'unie à la personnalité, en est profondément distincte. Or, si la raison est personnelle comme l'attention et la volonté, il s'ensuit que toutes les conceptions qu'elle nous suggère sont personnelles aussi, que toutes les vérités qu'elle nous découvre sont purement relatives à notre manière de

concevoir, et que les objets prétendus réels, les choses, les êtres, les substances dont cette raison nous révèle l'existence, ne reposant que sur ce témoignage équivoque, ne peuvent avoir qu'une valeur subjective, c'est-à-dire relative au sujet qui les aperçoit, et nulle valeur objective, c'est-à-dire réelle et indépendante du sujet. On peut bien croire encore à la réalité de ces objets, si notre raison est ainsi faite qu'elle ne puisse pas ne pas y croire, et parce qu'elle est ainsi faite; mais alors il y a un abîme entre croire et savoir; et tout notre savoir ne consiste qu'à reconnaître les conditions intérieures et psychologiques de la nécessité de croire, vide elle-même de tout savoir réel et absolu. De là un scepticisme nouveau et original, qui, ne méconnaissant point en nous l'existence de la raison comme faculté distincte de la sensibilité, ne nie pas que, dans son développement régulier, la raison ne nous suggère en effet l'idée de l'ame, de Dieu et du monde; scepticisme entièrement distinct de celui de l'école sensualiste, qui passe même par le dogmatisme en psychologie, et n'arrive au doute que lorsqu'il s'agit d'ontologie; mais là conteste la légitimité de tout passage de la psychologie à l'ontologie, sur ce principe que la raison, étant une faculté propre au sujet, ne peut avoir de valeur que dans les limites du sujet, et qu'ainsi toutes les vérités objectives et ontologiques qu'elle nous découvre, ne sont que le sujet lui-même, transporté hors de soi par une force qui lui appartient et qui est subjective elle-même.

« Voulez-vous le dernier mot de ce système? allez du principe à la conséquence, du maître circonspect à l'élève audacieux : allez de Kant à Fichte; vous verrez la raison déjà subjective dans Kant¹, confondue par Fichte² avec le *moi* lui-même, d'où cette formule : Le *moi* se pose, il pose le monde, il pose Dieu; il se pose comme la cause primitive

1 Manuel de Tennemann, tome II, p. 230 — 272.

2 Tennemann, tome II, p. 272 — 294.

et permanente, de laquelle tout part et à laquelle tout se ramène, comme le cercle à la fois et la circonférence; il pose le monde comme une simple négation de lui-même; il pose Dieu comme lui-même encore pris absolument. Le *moi* absolu, voilà le dernier degré de toute subjectivité, le terme extrême et nécessaire du système de Kant, et en même temps sa réfutation. Le bon sens fait justice de cette conséquence extravagante; mais il appartient à la philosophie de détruire la conséquence dans son principe, et ce principe c'est la subjectivité et la personnalité de la raison. C'est là l'erreur radicale, erreur psychologique, qu'une psychologie sévère doit dissiper. Tout mon effort a donc été de démontrer que la personnalité, le *moi*, est éminemment l'activité volontaire et libre; que là est le vrai sujet, et que la raison est tout aussi distincte de ce sujet que la sensation et les impressions organiques.

« Assurément la raison ne se développe qu'à la condition que le *moi* soit déjà, comme le *moi* n'apparaît dans la conscience que sous la condition d'une sensation et de mouvements organiques préalables. Elle tient étroitement et à la personnalité et à la sensibilité, mais elle n'est ni l'une ni l'autre; et c'est parce qu'elle n'est ni l'une ni l'autre, c'est parce qu'elle est en nous sans être nous-même, qu'elle nous découvre ce qui n'est pas nous, des objets autres que le sujet lui-même et placés hors de sa sphère. Aussi le genre humain n'a-t-il pas douté un instant, je ne dis pas seulement de l'existence des objets que la raison lui découvre, de l'existence du monde extérieur, par exemple, mais même de la vérité en soi de cette existence. Nul abus de langage n'a jamais pu aller jusqu'à nous rapporter et nous attribuer à nous-mêmes les révélations de la raison. On dit: mon action et par conséquent ma vertu, mon crime; nous nous les imputons; nous en sommes et nous nous sentons responsables, parce que nous nous en sentons la cause. On dit:

ma raison, mais pour exprimer seulement le rapport de la raison au *moi* dans la conscience. On dit : mon erreur, et à bon droit ; car il y a souvent de notre fait dans nos erreurs, et voilà pourquoi nous nous les reprochons quelquefois. Mais, je le demande, qui a jamais osé dire : ma vérité ? Chacun sent, chacun sait que la vérité n'est ni à lui, ni à personne. Étrange inconséquence ! on conteste l'indépendance de la raison quand elle nous transporte en dehors de la conscience, mais dans la conscience même on ne la conteste point. Qui doute, par exemple, de la vérité des aperceptions immédiates de conscience, aperceptions sur lesquelles est fondée la connaissance de notre existence personnelle ? Nul sceptique n'en doute ; car nul sceptique ne doute au moins qu'il ne doute : or, ne pas douter qu'on doute, c'est savoir qu'on doute, c'est savoir quelque chose, c'est savoir enfin. Mais qui sait, qui aperçoit, qui connaît à tel ou tel degré ? qui, je vous prie, sinon la raison elle-même ? Si donc la connaissance que donne la raison dans ces limites et à ce degré est incontestée, pourquoi les autres connaissances que donne la même raison seraient-elles plus incertaines, pourquoi admettre l'indépendance de la raison dans un cas et ne pas l'admettre dans un autre ? La raison est une à tous ces degrés. On n'a pas le droit de resserrer ou d'étendre arbitrairement son autorité, et de lui dire à son gré : Tu iras jusqu'ici ; tu n'iras pas jusque-là. »

Nous passons à regret beaucoup d'excellentes choses pour arriver à ce qui appartient plus spécialement à notre sujet. M. Cousin se défend ainsi qu'il suit de l'accusation d'avoir emprunté une partie de ses idées à la philosophie allemande :

« Mais voici la grande, la foudroyante objection : tout cela n'est qu'une importation de la philosophie allemande, et cette seule idée soulève autant certains patriotismes que si j'eusse introduit l'étranger dans le cœur de mon pays. Je répondrai nettement qu'en philosophie il n'y a d'autre patrie que la

vérité, et qu'il ne s'agit pas de savoir si la philosophie que j'enseigne est allemande, anglaise ou française, mais si elle est vraie. A-t-on jamais parlé d'une géométrie ou d'une physique française ? et la philosophie, par la nature même de ses objets, n'a-t-elle pas ou du moins ne poursuit-elle pas ce caractère d'universalité, dans lequel toutes les distinctions de nationalité s'évanouissent ? Et puis, n'avons-nous pas emprunté pour les arts à l'Italie, et n'empruntons-nous pas tous les jours encore à l'Angleterre pour l'intelligence et la pratique du gouvernement représentatif, pour l'économie politique et tout ce qui regarde la vie extérieure ? Pourquoi donc n'emprunterions-nous pas aussi à l'Allemagne, pour ce qui regarde la vie intérieure, l'art de l'éducation et la philosophie ?

« Ce n'était donc pas une mauvaise entreprise de s'engager dans les profondeurs un peu sombres de la philosophie allemande, d'y rechercher les trésors de méditation qu'elle peut recéler, et de les faire connaître à la France. S'il y a quelque mal à cela, oui, j'en conviens, j'ai donné le premier ce fatal exemple ; j'ai ouvert la route : de toutes parts on y est entré sur mes pas, et j'ose croire que c'est un service véritable que j'ai rendu à mon pays, et que tôt ou tard on le reconnaîtra. Reste donc la question d'originalité en ce qui me concerne. Mais où ces messieurs ont-ils vu que je prétende à l'originalité ? Dans la *République*, le sophiste Thrasymaque faisant à Socrate à peu près le même reproche, Socrate lui répond : « Tu as raison, Thrasymaque, de dire que je vais de tous côtés apprenant des autres ; mais tu as tort d'ajouter que je ne leur en sais aucun gré : au contraire, je leur en témoigne ma reconnaissance autant qu'il est en moi¹. » Ici Socrate, c'est Platon lui-même, c'est Aristote, c'est Leibnitz, c'est quiconque a eu le bonheur de naître avec une âme un peu élevée, un esprit de quelque étendue et l'amour de la

¹ *République*, tome IX de ma traduction, p. 27.

vérité dans un siècle de lumières, riche en grands exemples et en beaux génies. Et moi aussi, j'ai toujours remercié la Providence de m'avoir fait naître dans un temps où j'ai rencontré tant de sources d'instruction, tant de livres et tant d'hommes dont le commerce m'a été utile. Loin de prétendre que je n'ai pas eu de maîtres, j'avoue que j'en ai eu beaucoup et dans le passé et dans le présent, et en France et hors de France. »

Ensuite, en énumérant les sources où il a puisé, les maîtres dont il a profité, après avoir rendu un juste hommage aux leçons de M. Laromiguière, de M. Royer-Collard, et donné un souvenir de reconnaissance à Maine-de-Biran, M. Cousin poursuit ainsi l'histoire de ses études philosophiques, et apprécie en même temps les principaux systèmes de l'Allemagne contemporaine :

« J'eus bientôt ou je crus avoir épuisé l'enseignement de mes premiers maîtres, et je cherchai des maîtres nouveaux : après la France et l'Écosse, mes yeux se portèrent naturellement vers l'Allemagne. J'appris donc l'allemand, et me mis à déchiffrer avec des peines infinies les principaux monumens de la philosophie de Kant, sans autre secours que la barbare traduction latine de Born. Je vécus ainsi deux années entières, comme enseveli dans les souterrains de la psychologie kantienne, et uniquement occupé du passage de la psychologie à l'ontologie. J'ai déjà dit comment la psychologie elle-même me l'enseigna, et comment je traversai la philosophie de Kant. Celle de Fichte ne pouvait m'arrêter long-temps, et à la fin de l'année 1817 j'avais laissé derrière moi la première école allemande. C'est alors que je fis une course en Allemagne. Je puis dire qu'à cette époque de ma vie j'étais précisément dans l'état où s'était trouvée l'Allemagne elle-même au commencement du dix-neuvième siècle, après Kant et Fichte, et à l'apparition de la *philosophie de la nature*. Ma méthode, ma direction, ma psychologie, mes vues générales, étaient

arrêtées, et elles me conduisaient à la *philosophie de la nature*. Je ne vis qu'elle en Allemagne. Sans doute j'y rencontrai des hommes d'un mérite incontestable, en possession d'une juste renommée, utilement appliqués à combler les lacunes de la philosophie de Kant, à réparer ses imperfections, et à la mettre en état de résister à la nouvelle philosophie. Je rendis justice à leurs talens, mais sans épouser leur cause. Je rencontrai aussi l'école de Jacobi, à peu près réunie à celle de Kant contre l'ennemi commun, travaillant de concert à élever la foi au-dessus de la raison, et plaçant la foi dans l'enthousiasme. Et l'enthousiasme en effet est une des sources les plus légitimes de la foi; car l'enthousiasme n'est pas autre chose que l'intuition spontanée de la vérité, intuition spontanée plus naturelle, plus générale et plus sûre que la réflexion, et qui n'est pas moins réelle et ne tombe pas moins sous l'œil de la conscience. Mais l'erreur de l'école de Jacobi est de ne pas voir que cet enthousiasme véridique, cette illumination qui ressemble à une prophétie, appartient à la raison elle-même, et n'en est qu'une application plus pure et plus haute, de telle sorte que la foi a sa racine encore dans la raison. Jacobi, au contraire, sépare la raison et la foi, et par là, ôtant à la foi sa base et sa règle, il l'abandonne à tous les écarts du cœur et de l'imagination, et ne laisse à la philosophie d'autre asyle qu'un mysticisme inquiet et brillant, sans vraie lumière et sans vrai repos¹. Une philosophie qui part précisément du divorce de la foi et de la raison, était trop opposée aux résultats auxquels j'étais parvenu pour m'arrêter, m'intéresser même, et je ne fus vivement frappé que de la nouvelle philosophie. Elle agitait encore et partageait l'Allemagne comme aux jours de sa nouveauté. Le grand nom de Schelling retentissait dans toutes les écoles; ici célébré, là presque maudit, partout excitant cet intérêt passionné, ce concert d'ardens éloges et d'attaques violentes que

¹ Tennemann, tome II, p. 330.

nous appelons la gloire. Je ne vis pas Schelling cette fois ; mais à sa place je rencontrai, sans le chercher et comme par hasard, Hegel à Heidelberg. Je commençai par lui, et c'est par lui aussi que j'ai fini en Allemagne.

« Il s'en faut bien que Hegel fût alors l'homme célèbre que j'ai depuis retrouvé à Berlin, fixant sur lui tous les regards, et à la tête d'une école nombreuse et ardente. Hegel n'avait encore d'autre réputation que celle d'un disciple distingué de Schelling. Il avait publié des livres qu'on avait peu lus ; son enseignement commençait à peine à le faire connaître davantage. L'*Encyclopédie des sciences philosophiques* paraissait en ce moment, et j'en eus un des premiers exemplaires. C'était un livre tout hérissé de formules d'une apparence assez scholastique, et écrit dans une langue très-peu lucide, surtout pour moi. Hegel ne savait pas beaucoup plus le français que je savais l'allemand, et, enfoncé dans ses études, mal sûr encore de lui-même et de sa renommée, il ne voyait presque personne, et, pour tout dire, il n'était pas d'une amabilité extrême. Je ne puis comprendre comment un jeune homme obscur parvint à l'intéresser ; mais au bout d'une heure il fut à moi comme je fus à lui, et jusqu'au dernier moment notre amitié, plus d'une fois éprouvée, ne s'est pas démentie. Dès la première conversation, je le devinai, je compris toute sa portée, je me sentis en présence d'un homme supérieur ; et quand d'Heidelberg je continuai ma course en Allemagne, je l'annonçai partout, je le prophétisai en quelque sorte ; et à mon retour en France, je dis à mes amis : Messieurs, j'ai vu un homme de génie. L'impression que m'avait laissée Hegel était profonde, mais confuse. L'année suivante j'allai chercher à Munich l'auteur même du système. On ne peut pas se moins ressembler que le disciple et le maître. Hegel laisse à peine tomber de rares et profondes paroles, quelque peu énigmatiques ; sa diction forte, mais embarrassée, son visage immobile, son front couvert de

nuages, semblent l'image de la pensée qui se replie sur elle-même. Schelling est la pensée qui se développe; son langage est, comme son regard, plein d'éclat et de vie: il est naturellement éloquent. J'ai passé un mois entier avec lui et Jacobi à Munich, en 1818, et c'est là que j'ai commencé à voir un peu plus clair dans la *philosophie de la nature*.

« Qu'est-ce donc que cette philosophie? Puis-je le dire ici en quelques mots? Est-il possible d'en donner même la moindre idée intelligible à ceux qui n'ont pas passé par tous les antécédens de cette philosophie, par tous les degrés de l'école de Kant? Le dernier mot de la philosophie de Kant avait été le système de Fichte, et le dernier mot du système de Fichte était le *moi* posé ou plutôt se posant lui-même comme principe unique. Arrivée à cette extrémité, il fallait que la philosophie allemande y pérît ou qu'elle en sortît: Schelling est l'homme qui la tira du labyrinthe d'une psychologie à la fois idéaliste et sceptique pour la rendre à la réalité et à la vie. Il revendiqua surtout les droits du monde extérieur, de la nature, et c'est de là que sa philosophie a tiré son nom. Dans le système de Kant et de Fichte, toute existence absolue et substantielle n'est plus qu'une hypothèse, sans autre fondement que le besoin du sujet ou du *moi*, qui l'admet pour se satisfaire lui-même. Schelling, pour sortir du relatif et du subjectif, se place d'emblée dans l'absolu. Selon lui, la philosophie, si elle veut un terrain solide, doit laisser là la psychologie et la dialectique, le *moi* comme le *non-moi*, et, sans s'embarrasser des objections du scepticisme, s'élever d'abord jusqu'à l'être absolu, substance commune et commun idéal du *moi* et du *non-moi*, qui ne se rapporte exclusivement ni à l'un ni à l'autre, mais qui les comprend tous les deux et en est l'identité. Cette identité absolue du *moi* et du *non-moi*, de l'homme et de la nature, c'est Dieu. Il suit de là que Dieu est dans la nature aussi bien que dans l'homme. Il suit encore que cette nature a en

elle-même autant de valeur que l'homme, qu'elle a sa vérité comme lui, puisqu'elle existe au même titre, et qu'elle lui doit ressembler, puisqu'elle dérive du même principe : leur seule différence est celle de la conscience à la non-conscience. D'autre part, Dieu ne peut être moins dans l'humanité que dans la nature ; si la nature est en quelque sorte aussi rationnelle que l'esprit de l'homme, l'esprit de l'homme doit avoir des lois aussi nécessaires que celles de la nature ; et le monde de l'humanité est aussi régulièrement fait que le monde extérieur : or, le monde de l'humanité se manifeste dans l'histoire ; l'histoire a donc ses lois ; elle forme donc dans ses diverses époques et dans ses aberrations apparentes un système harmonique, comme le monde extérieur est un dans la diversité de ses phénomènes. De cette double conséquence et de leur commun principe dérive la haute importance des études historiques et des sciences physiques. De là, pour la première fois, l'idéalisme introduit dans les sciences physiques, et le réalisme dans l'histoire ; les deux sphères de la philosophie jusque-là ennemies, la psychologie et la physique, enfin réconciliées ; un admirable sentiment à la fois de raison et de vie, une poésie sublime répandue dans toute la philosophie ; et par-dessus tout cela l'idée de Dieu partout présente, et servant au système entier de principe et de lumière.

« Les premières années du dix-neuvième siècle ont vu paraître ce grand système. L'Europe le doit à l'Allemagne, et l'Allemagne à Schelling. Ce système est le vrai ; car il est l'expression la plus complète de la réalité tout entière, de l'existence universelle. Schelling a mis au monde ce système ; mais il l'a laissé rempli de lacunes et d'imperfections de toute espèce. Hegel, venu après Schelling, appartient à son école : il s'y est fait une place à part, non-seulement en développant et en enrichissant le système, mais en lui donnant à plusieurs égards une face nouvelle. Les admirateurs d'Hegel

le considèrent comme l'Aristoté d'un autre Platon : les partisans exclusifs de Schelling ne veulent voir en lui que le Wolff d'un autre Leibnitz. Quoi qu'il en soit de ces comparaisons un peu altières, personne ne peut nier qu'au maître a été donnée une invention puissante, et au disciple une réflexion profonde. Hegel a beaucoup emprunté à Schelling ; moi, bien plus faible que l'un et que l'autre, j'ai emprunté à tous les deux. Il y a de la folie à me le reprocher, et il n'y a pas, certes, à moi grande humilité à le reconnaître. Il y a plus de douze années, en dédiant à Schelling et à Hegel mon édition du Commentaire de Proclus sur le *Parménide*, je les appelais publiquement tous les deux *mes amis et mes maîtres, et les chefs de la philosophie de notre siècle*¹. Il m'est doux de renouveler aujourd'hui cet hommage, et je ne le répéterai jamais assez au gré de ma sincère admiration et de ma tendre amitié. Grâce à Dieu, je n'ai pas l'âme faite de manière à être jamais embarrassé de la reconnaissance. Mais tout en me plaisant à proclamer les ressemblances qui rattachent la philosophie que je professe à celle de ces deux grands maîtres, je dois aussi à la vérité d'avouer que des différences fondamentales me séparent d'eux, bien malgré moi. Un critique écossais dont l'érudition égale la sagacité, et qu'on n'accusera pas assurément de flatterie envers moi, M. Hamilton, a signalé ces différences². Je rougirais d'y insister ; mais je ne puis pas ne pas rappeler la première et la plus féconde de toutes, celle de la méthode. Comme je l'ai déjà dit, mes deux illustres amis se placent d'abord au faite de la spéculation ; moi je pars de l'expérience. Pour échapper au caractère subjectif des inductions d'une psychologie imparfaite, ils débute par l'ontologie, qui n'est plus alors qu'une hypothèse ; moi je débute par la psychologie, et c'est

¹ *Amicis et magistris, philosophiæ præsentis ducibus. Procli Opera*. tome IV (1821). Voyez aussi dans ma traduction de Platon, tome III (1826), la dédicace du *Gorgias*.

² *Edinburgh Review*, n.º 99.

la psychologie elle-même qui me conduit à l'ontologie, et me sauve à la fois du scepticisme et de l'hypothèse. Dans la confiance que la vérité porte avec elle son évidence, et que c'est d'ailleurs à l'ensemble à justifier toutes les parties, Hegel débute par des abstractions qui sont pour lui le fondement et le type de toute réalité; mais nulle part il n'indique ni décrit le procédé qui lui donne ces abstractions. Schelling parle bien quelquefois de l'intuition intellectuelle comme du procédé qui saisit l'être lui-même; mais de peur d'imprimer un caractère subjectif à cette intuition intellectuelle, il prétend qu'elle ne tombe pas dans la conscience, ce qui la rend pour moi absolument incompréhensible. Tout au contraire, dans ma théorie, l'intuition intellectuelle, sans être personnelle et subjective, atteint l'être du sein de la conscience; elle est un fait de conscience tout aussi réel que celui de la conception réfléchie, mais seulement plus difficile à saisir, sans être pourtant insaisissable; car il serait alors comme s'il n'était pas. Enfin, à quelle faculté appartient l'intuition intellectuelle de Schelling? Est-ce à une faculté spéciale? ou bien n'est-elle, comme dans ma théorie, qu'un degré plus élevé et plus pur de la raison? Je ne crois pas qu'il soit permis de glisser légèrement sur tous ces points et sur bien d'autres que je ne puis pas même indiquer. Loin de là, je suis profondément convaincu qu'on ne peut éclairer avec trop de soin le passage de la psychologie à l'ontologie, pour que celle-ci ne soit pas ou du moins ne paraisse pas un tissu d'hypothèses plus ou moins artistement enchaînées. Ici comme partout se manifeste la différence générale qui me sépare de la nouvelle école allemande, savoir, le caractère psychologique plus empreint dans toutes mes vues, et auquel je m'attache scrupuleusement comme à un appui pour ma faiblesse et à une garantie pour mes inductions.¹

¹ Voyez sur le caractère de la philosophie de Schelling, l'excellent résumé de Tennemann, *Manuel de l'histoire de la philosophie*, traduction

« J'ai presque besoin de demander grâce pour cette apologie, qui peut-être ressemble plus à un chapitre de Mémoires particuliers qu'à une discussion de philosophie. A présent, du moins, le lecteur en sait autant que moi-même sur tous ceux qui ont influé sur mon esprit et sur mes idées. Quant à mon originalité, j'en fais très-bon marché. Je n'ai jamais cherché et ne cherche qu'une chose, la vérité, d'abord pour m'en nourrir et m'en pénétrer moi-même, ensuite pour la communiquer à mes semblables. J'ai déjà eu bien des maîtres, et j'espère bien être toujours jusqu'à mon dernier soupir le disciple de quiconque aura quelque vérité nouvelle à m'apprendre. »

W.

française, tome II, p. 294 — 312. Pour Hegel, il me suffit de citer la division de son *Encyclopédie des sciences philosophiques*, troisième édition; Berlin, 1830. Première partie : *Science de la logique*, prise dans le sens de Platon, comme la science des idées en elles-mêmes, c'est-à-dire des essences nécessaires des choses. Deuxième partie : *Philosophie de la nature*. Troisième partie : *Philosophie de l'esprit*. C'est dans cette troisième partie de la science philosophique que se trouve la psychologie. De même dans la *Logique* : 1.° l'Être ; 2.° l'Essence ; 3.° la Notion. Et dans l'être trois degrés, dans cet ordre : *Seyn*, *Daseyn*, *Fürsichseyn*.



Littérature.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ROMAINE,

PAR J. C. F. BÆHR. ¹

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ROMAINE,

PAR LE MÊME. ²

Voici, dans moins de cinq ans, trois éditions de cet excellent ouvrage, car il a vu le jour pour la première fois en 1828, et dès-lors on comprit de quelle utilité il devait être pour l'étude de l'antiquité, et de combien il était supérieur aux travaux antérieurs; par exemple aux Manuels d'Eschenburg et de Fuhrmann, qui sont ou trop concis ou trop diffus, et qui manquent de cet esprit d'ensemble, de ces vues générales, sans lesquelles le livre le plus érudit demeure impuissant pour faire marcher la science. M. Bæhr s'est proposé de réunir et de coordonner les résultats de toutes les recherches dont la littérature romaine a été l'objet; il a voulu faire connaître chaque auteur en particulier, et par l'indication de toutes les sources, de tous les travaux-essentiels et des principales éditions, mettre le lecteur à même de recourir à tout ce qui a été dit, et d'approfondir ses études. Ce serait là le mérite d'un catalogue raisonné; mais ce n'est que la moindre partie de celui que l'auteur a su s'approprier. Il nous présente l'histoire intellectuelle du grand peuple; et sans s'attacher à l'ordre chronologique, selon lequel le ha-

¹ *Geschichte der römischen Literatur*. Deuxième édition, considérablement augmentée. Carlsruhe, 1832, grand-in-8.°

² *Abriss der römischen Literatur-Geschichte*. Heidelberg et Leipzig, 1833, in-8.°

sard de la naissance a rangé les écrivains, il poursuit dans leurs progrès toutes les branches des connaissances humaines, des beaux-arts et de l'imagination : les hommes sont tour à tour caractérisés; de courtes biographies se succèdent selon la série des temps, mais toujours dans les limites de leur genre, et sans passer d'un poète à un historien, d'un orateur à un géographe.

Essayons de faire connaître le livre de M. Bæhr, et l'abrégé qu'il vient d'en donner; abrégé que nous qualifions justement de troisième édition, à raison des indications nouvelles qu'il renferme sur ce qui a été publié depuis sa dernière révision.

La langue du Latium et de Rome qui appartenait à cette contrée, est un mélange des idiômes parlés par les divers peuples qui s'étaient établis entre le Tibre et le Liris. L'élément grec y avait une forte part, et il prit de plus en plus le dessus. Ce fut lui qui forma et modula les inflexions, et le dialecte éolien agit puissamment sur cette révolution, qui du temps de Polybe était déjà arrivée à ce point, qu'il fallait des recherches aux plus habiles pour comprendre l'ancien langage. Toutefois l'autre élément de la langue, qu'il fût celtique ou germanique, ne s'était point entièrement perdu: il perpétuait les rapports qui existaient entre la langue de Rome et celle des autres peuples italiques dont il était aussi la base. Les classes inférieures de la société ressentaient moins l'influence du grec, et lorsqu'un peu avant le sixième siècle il y eut une langue littéraire à l'usage des personnes bien élevées, le peuple n'abandonna point, pour cela, son vieux latin: il y eut donc une *lingua nobilis* et une *lingua plebeia*. A ce sujet l'auteur fait des rapprochemens très-ingénieux avec l'italien, le provençal, le valaque et avec le roman de la Rhétie et des Grisons. Dans ce dernier idiôme (cette remarque est empruntée au grand ouvrage) on retrouve la *lingua rustica romana* à peu près au même point qu'à l'époque où elle se répandit sur l'Italie, la France et l'Espagne.

Ce serait un sujet très-intéressant à approfondir : il faudrait prendre pour guide, d'une part, les ouvrages de M. Raynouard, de l'autre, l'Essai sur la littérature provençale de M. de Schlegel.

Ces considérations sont suivies de remarques sur l'alphabet et sur les seize lettres primitives. L'opinion de l'auteur est que l'écriture fut transmise aux Romains par les Grecs. L'accentuation était aussi imitée des Grecs, et je croirais assez à la justesse de l'observation de Ciampi, qui pense que la prononciation vulgaire ne différerait guères de l'italien moderne. L'abrégé de M. Bæhr n'aurait pas dû négliger, ce me semble, une indication curieuse de son grand ouvrage, je veux parler de celle qu'il a faite sur les abréviations tironiennes du moyen âge, employées surtout du septième au dixième siècle, et qui n'ont aucun rapport avec Tiron, l'affranchi de Cicéron, comme on l'a cru mal à propos : originellement elles furent imaginées par les *notarii*, espèce de sténographes romains. En général, ce livre est si substantiel, que c'est toujours avec regret qu'on en voit disparaître quelque chose.

Sans nous arrêter aux diverses divisions de la langue latine, selon les périodes de son enfance, de son adolescence, de son âge viril, de sa vieillesse, de sa décrépitude, passons aux diverses époques de la littérature. On arrête la première à la fin de la première guerre punique. Ce n'est point, à proprement parler, une époque littéraire, la langue est encore grossière et informe. Si l'on en excepte quelques prédictions, quelques chants populaires, elle n'a point de composition, et il n'y a encore ni auteurs, ni poètes. Toutefois nous ferons remarquer à M. Bæhr que dans son abrégé ces assertions prennent par leur brièveté un caractère trop tranché et trop exclusif. Il y avait, ainsi qu'il le proclame lui-même dans son ouvrage, une sorte de drame, quelques chroniques et des calendriers, et c'est précisément parce que dès le temps d'Auguste la plupart de ces productions étaient devenues

inintelligibles, qu'elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Soit imitation, soit traduction du grec, Livius Andronicus fit jouer en 514 le premier drame romain. Des troubles perpétuels, des guerres interminables avec des voisins remuans, empêchèrent la littérature romaine de se développer : la poésie fut donc toute d'importation. La conquête de la Grèce acheva de déterminer cette direction, et l'ambassade de trois philosophes athéniens en 599 assura la victoire de la civilisation grecque, qui triompha des fréquentes persécutions exercées contre les rhéteurs étrangers, et des protestations fréquentes des ultrà-Romains. Alors parurent Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Pacuvius, Attius, Plaute, Térence, Lucilius et tant d'autres, que nous pourrions énumérer, si nous voulions faire de notre article un catalogue. On place ordinairement la fin de cette période à la mort de Sylla ; elle comprend aussi un grand nombre d'annalistes et d'orateurs, nommés pour la plupart dans le dialogue de Cicéron, intitulé *Brutus*.

Vient ensuite une période de cent ans ; de la mort de Sylla en 676 à celle d'Auguste en 767. C'est la plus brillante, c'est l'âge d'or de la langue et de la littérature. Les principaux citoyens de Rome se consolèrent par la culture des lettres du mauvais état des affaires publiques, et on fondait partout des écoles et des bibliothèques. L'imitation des Grecs prédomina toujours ; cependant les Romains furent les inventeurs de quelques genres particuliers. C'est une belle idée que de considérer Cicéron comme le centre de toute cette période ; en effet, c'est en lui que la langue arrive à sa perfection, et c'est lui aussi qui élève à son apogée la littérature nationale. Il semble qu'elle ne se soit élevée si haut que pour l'atteindre, et qu'après lui elle n'ait plus qu'à descendre.

Quant aux établissemens publics, voici ce que dit M. Bæhr : « Jules-César, le premier, avait conçu le plan d'une bibliothèque publique ; il en destinait l'administration au docte Varron ; mais sa mort prématurée empêcha l'accomplissement

de cet projet. » Dans la suite Assinius Pollion fonda la première bibliothèque publique, et se servit probablement du butin fait en Dalmatie pour la placer dans un magnifique portique près du temple de la liberté. Cet établissement fut bientôt suivi de la création de deux autres bibliothèques publiques : Auguste en fit créer une sur le mont Palatin, dans un portique contigu au temple d'Apollon, et une autre encore dans celui qui portait le nom de sa sœur Octavie, auprès du théâtre de Marcellus. Suétone nomme comme premier conservateur de cette bibliothèque C. Mécissus, célèbre grammairien ; Hyginus, non moins célèbre, surveillait celle du mont Palatin, et probablement il avait eu pour prédécesseur Pompeius Macer. Tous ces hommes étaient les plus savans de l'époque. A en juger par la manière dont s'explique Vitruve sur la fondation et la distribution des bibliothèques, on regardait dès-lors ces édifices comme nécessaires, et les palais des grands ne pouvaient pas plus se passer de salles disposées pour recevoir leurs livres, que de tout autre genre d'appartemens destinés aux divers usages de la vie.

La quatrième période, l'âge d'argent, s'étend de la mort d'Auguste à celle de Néron, arrivée en 821, et ne comprend par conséquent que cinquante-quatre ans. D'autres toutefois la prolongent jusqu'à Antonin le pieux, en 891. Quand il n'y eut plus ni liberté, ni mœurs, ni religion, la littérature entra en décadence. Le mauvais goût s'emparait du Romain dès les bancs de l'école ; la boursofflure, l'ampoulé étaient prises pour de la grandeur : il suffirait d'en attester les déclamations de Lucain, que, selon l'auteur de la Vie de ce poète, attribuée à Suétone, on recherchait avec tant de soin. L'éloquence exaltée du forum n'était plus que panégyrique ou *avocasserie*. L'histoire, écrasée sous le poids de la tyrannie, ne rompit guères le silence que par la bouche de l'inflexible Tacite. Une philosophie inanimée se trainait en vaines for-

mules; il faut en excepter cependant le stoïcisme, qui produisit encore quelques génies vigoureux. La critique et la grammaire avaient acquis une sorte de prépondérance, comme cela arrive communément aux époques où les forces productrices d'une nation se sont épuisées en chefs-d'œuvre. Il semble que les générations suivantes ne viennent plus que pour les commenter.

De l'argent à l'airain la transition est encore assez brusque. Nous parlions tout à l'heure d'Auguste, nous voici à Augustule en 476 de notre ère. Cette période de fer ou d'airain termine ou à peu près la littérature, dont la chute est de plus en plus rapide. Si l'on en excepte Marc-Aurèle et Alexandre Sévère, tous les princes qui occupèrent le trône, dédaignèrent les lettres. Nous citerons parmi les écrivains de ce temps Apulée, Ammien Marcellin, Macrobe, Ulpien, Spartien, Ausone, Aurélius Victor, Eutrope, Sextus Rufus. Mais nous avons encore une période à nommer : malgré les invasions des barbares, la langue des Romains était restée celle de l'administration et de l'Église. Toutefois l'adjonction d'éléments étrangers, et l'admiration aveugle qu'on avait vouée aux ouvrages de la décadence, achevèrent de perdre la littérature. On ne songeait plus aux anciens modèles; en vain Cassiodore, en vain Boèce voulurent ranimer les auteurs classiques : beaucoup d'évêques, et surtout Grégoire le Grand, interdisaient la lecture des écrivains du paganisme. Les généreux efforts de Charlemagne, à la fin du huitième siècle, purent seuls les sauver d'une perte totale. Sidoine Apollinaire, Orose et Isidore, ont vécu pendant cette dernière période.

L'aperçu rapide que nous venons de donner de cette introduction, est loin de la faire connaître dans ses détails : l'auteur nous présente un riche tableau de la naissance et des progrès de la littérature romaine. Il ne faudrait pas conclure de l'influence des Grecs que Rome n'eût qu'un mérite d'imitation; ses études, ses arts eurent un caractère d'originalité,

une idée dominante qui réagit sur tout le moyen âge, et qui se fait sentir encore dans notre éducation. Le Romain ne recherchait que ce qui pouvait influer sur l'avenir de la société; il ne s'abandonnait point aux abstractions purement spéculatives. Il y a chez lui énergie et vivacité, qualités que l'on demanderait en vain à plus d'un écrivain grec vanté pour l'élégance et les grâces du style. La langue même se distingue par la concision, la force et la dignité, et c'est pour cela que l'éloquence et le style historique ont si bien réussi. Cette belle introduction est terminée par les vues de l'auteur sur la manière la plus convenable d'exécuter le plan qu'il a conçu, et par une riche indication des sources auxquelles il a puisé.

Comme le reste du livre n'est pas susceptible d'analyse, nous lui emprunterons quelques citations. Nous les ferons seulement précéder d'une remarque générale. C'est que pour chaque branche de la littérature il y a une section spéciale : poésie ancienne, tragédie, comédie, épopée, poésie didactique, narration, satire, poésie lyrique, élégie pastorale, fable, épigramme. Les auteurs sont ensuite classés dans chaque genre en suivant l'ordre chronologique. Il en est de même pour les prosateurs, qui sont divisés en historiens, orateurs, romanciers, épistolographes, philosophes, mathématiciens, géographes, médecins, agronomes, grammairiens et juriconsultes. Les articles qui les concernent commencent toujours par une biographie succincte, qui est suivie de l'énumération et de l'appréciation de leurs ouvrages. A l'indication des principales éditions et même des versions, M. Bæhr joint toujours celle des travaux particuliers et des monographies dont les auteurs ont été l'objet, et les notes ne laissent rien à désirer à quiconque voudra d'un seul coup d'œil apprendre quels livres il faut qu'il consulte pour traiter un sujet à fond. Si l'on considère la légèreté avec laquelle se faisaient jusqu'ici ces indications, on conviendra que l'auteur a rendu à la science un service immense.

J'ai promis des citations; je choisis, pour justifier mes éloges, l'article Pétrone.

Que le roman proprement dit soit demeuré étranger aux Romains, c'est ce qui, d'après le caractère de ce peuple et la marche de sa littérature, n'étonnera personne. On retrouve les premiers vestiges de ce genre dans les narrations milésiennes d'Aristide, traduites du grec par Sisenna; un demi-siècle environ avant Jésus-Christ elles étaient répandues dans l'armée romaine. Mais ce n'est que sous les empereurs qu'il se présente des productions susceptibles, jusqu'à un certain point, d'être qualifiées de *romans*, bien qu'à vrai dire la plus grande partie convienne mieux au genre de la satire que les Romains appelaient *Varroniana* ou ménippée. Le premier auteur que nous trouvions sur ce terrain est *P. Petronius Arbitr*, de l'ordre des chevaliers. Il était né à Marseille ou dans les environs de cette ville, et fut élevé à Rome; et si toutefois on peut lui appliquer ce que rapporte Tacite au livre xvi, chapitre 18 des Annales, il sut concilier à un rare degré l'amour de la science et des occupations sérieuses avec un abandon sans bornes aux plaisirs. Cette heureuse disposition lui fit bientôt une grande réputation. Proconsul, il fit preuve dans l'administration de la Bithynie de beaucoup d'énergie et d'habileté, qualités qui le distinguèrent aussi pendant son consulat. Bientôt il devint l'arbitre du goût à la cour de Néron, qui savait organiser toute espèce de jouissances. L'envie et la jalousie de Tigellinus excitèrent des calomnies contre Pétrone, et il ne put se soustraire à la punition qui l'attendait, qu'en se donnant à lui-même une mort dont il eut au moins le choix (67 de J. C.). Lors même qu'on n'admettrait point que le récit de Tacite regarde notre auteur, la pureté de l'expression, l'élégance de style et la manière, qui font le mérite de l'écrit que nous avons sous le nom de Pétrone, ne permettent pas de lui assigner une époque plus récente. Au jugement de Burmann, ces qualités révèlent

un écrivain qui, ayant vécu sous Claude et Néron, nous a laissé le tableau de leur temps. Cette opinion a été fortifiée de preuves nouvelles par d'autres critiques, en sorte qu'il n'est plus possible de reléguer Pétrone dans le siècle des Antonins, ou de le faire vivre après Alexandre Sévère.

Ce paragraphe est appuyé de sept notes qui contiennent des indications de sources et des appréciations de ce qu'ont dit de Pétrone des savans français, allemands, italiens, anglais, espagnols, etc. L'auteur continue ainsi : On désigne Pétrone comme l'auteur d'un ouvrage intitulé *Satiricon*; nous ne le possédons pas complet, et ne le connaissons que par une série de fragmens qui peuvent être regardés comme des parties séparées, ou comme un recueil d'extraits faits par quelque amateur d'obscénités. Tantôt on en a attribué les lacunes aux scrupules des copistes, tantôt on a cru que la lubricité des moines nous avait conservé ce qu'il y avait de plus fort : au douzième siècle l'ouvrage était encore complet. Les aventures amoureuses d'un certain Encolpius en font tout le sujet : c'est un jeune affranchi, dont la destinée et les goûts sont tantôt tragiques, tantôt comiques; ce qui donne à l'auteur une ample occasion de s'étendre sur les folies et les vices de son siècle. La partie la plus connue de ce livre, c'est l'épisode de la matrone d'Éphèse et le repas de Trimalcion qui nous initie à la vie domestique des Romains et nous donne une idée de leur luxe. Les caractères des interlocuteurs sont tracés avec beaucoup de vérité, et il y a dans cette composition génie, gaieté, esprit et ironie. Les descriptions sont pour la plupart excellentes, il est fâcheux seulement que l'auteur ait appliqué son talent descriptif à de si sales objets. La bonté du style et la pureté de l'expression rappellent l'époque classique de la langue romaine. Néanmoins il faut en excepter quelques expressions obscures ou inusitées, qui rendent l'intelligence du texte d'autant plus difficile qu'il est d'ailleurs fort altéré.

Ce nouveau paragraphe est également appuyé de notes raisonnées; enfin l'auteur termine ainsi ce qui concerne Pétrone.

En 1662 on découvrit à Traun en Dalmatie, dans un manuscrit qui fut ensuite envoyé à Rome, un fragment fort considérable et encore inconnu de ce livre. Il vit le jour à Pavie en 1664. C'est ce repas de Trimalcion dont nous venons de parler (*Cæna Trimalchionis*), personnage imaginaire, sous lequel on croit que Pétrone voulait représenter l'empereur Néron ou bien Claude. Plusieurs savans engagèrent une polémique sur l'authenticité de ce morceau; mais en empruntant le nom de Mannus Statileius, Petit la démontra d'une manière tellement satisfaisante que tous les doutes s'évanouirent. C'est par une fraude manifeste que l'on prétendit avoir retrouvé à Belgrade, en 1688, l'ouvrage complet que François Nodot publia en 1693. Il en est de même du fragment que Marchena fit paraître en 1800, et qu'il disait avoir puisé dans la bibliothèque de Saint-Gall.

L'indication des principales éditions de Pétrone suit les notes justificatives de ce paragraphe. Nous n'avons transcrit cet article que pour donner une idée de la manière de l'auteur, et pour faire comprendre qu'avec un pareil livre tout lecteur peut suivre par genres et par époques ce qui a été dit et fait sur la littérature en général et sur chaque auteur en particulier. Nous allons désormais nous attacher à quelques parties moins connues, soit parce qu'elles concernent des livres perdus, soit parce qu'elles ont rapport à des monumens, à des chants populaires, ou enfin à des indications chronologiques et pontificales. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage: peu de personnes, en effet, trouveraient ailleurs des renseignemens aussi instructifs sur les tables engubines, sur les inscriptions en général, sur les fastes, les douze tables; enfin sur les collections de lois, de la fin de l'empire. Continuons à procéder par voie d'extraits; nous les emprunterons désormais à l'abrégé.

A Rome, comme chez les autres peuples, les chants religieux furent incontestablement les premiers essais poétiques et le principe de la littérature. De ce nombre étaient les cantiques des prêtres saliens, qui sans aucun doute remontent, comme l'institution elle-même, aux premiers temps, et appartiennent, du moins en partie, à l'époque des rois; aussi dès le temps d'Horace et de Quintilien le langage en était-il si inintelligible, qu'il fallait le secours de commentateurs pour les comprendre, c'est ce que l'on peut voir par les fragmens que Gutberleth a rassemblés. On appelait ces cantiques *Axamenta*, à cause des tables de bois sur lesquelles on les gravait. Ils étaient consacrés à Mars, à d'autres divinités, et même à des mortels que leurs grandes actions avaient élevés aux cieux, ainsi que le démontre plus tard l'exemple de Germanicus. Les chants de la confrérie arvale étaient du même genre : un seul est parvenu jusqu'à nous, c'est celui de la fête des ambarvales ou de la consécration des champs, qui avait lieu au printemps. Il fut découvert en 1779 sur deux tables en marbre, où étaient écrits les actes de la confrérie. On peut ajouter à ces pièces les formules et les litanies, tracées en caractères latins sur les tables dites engubines; du nom d'Engubium, aujourd'hui Gubbio, ville où elles furent trouvées. Il serait difficile, il est vrai, de déterminer exactement l'époque où elles ont été rédigées.

Que ne pouvons-nous avec M. Bæhr rappeler ce que furent les *Nenies* ou chants funèbres, auxquels Niebuhr attribue tant d'influence sur les généalogies, et par suite sur l'histoire romaine. Convenons néanmoins qu'on a répondu avec force à ce grand sceptique, et qu'il demeure constant que Tite-Live et Denys d'Halicarnasse nous ont donné autre chose que des chansons. Nous voudrions suivre l'auteur dans ses développemens sur la naissance du théâtre, sur les vers fescenins, les Atellanes, les exodes. Cet exposé nous a paru parfait : nous aurions désiré cependant qu'à côté de Schober

et de Weyer l'auteur citât aussi l'excellente dissertation que M. Vaucher de Genève a publiée, il n'y a pas long-temps, sur le même sujet.

Après ces antiquités de la poésie, abordons celle de l'histoire. On compte parmi les plus anciens monumens de Rome les *Fastes* ou Annales des pontifes. Quintilien les met au-dessus de tout. Sans doute ils périrent la plupart avec les autres monumens dans l'incendie de Rome par les Gaulois; mais ils ne contenaient guères que le catalogue des magistrats annuels, et de courtes indications des principaux événemens, le tout dans un idiôme grossier qui devint bientôt inintelligible aux Romains. Rien de plus naturel que de voir les prêtres rédiger de pareilles annales; cela s'explique par la constitution même de l'État, et par analogie avec ce qui se passait chez d'autres peuples. Il serait bien difficile de décider aujourd'hui si ces commentaires des pontifes étaient différens des *libri pontificum* ou *libri pontificii*. Cependant il paraît, d'après un passage de Cicéron, que le sujet de ces derniers était spécialement le culte et la religion, tandis que les *Annales maximi* ou *publici* étaient d'un contenu plus général et embrassaient aussi les affaires publiques. Tite-Live nomme de plus les *Fastes* ou *libri magistratuum*. Les *libri lintei*, encore différens de ceux-là, étaient écrits sur de la toile et gardés dans le temple de Junon Moneta. Ils servirent de guide aux premiers historiens romains que Tite-Live à son tour consulta, sans cependant remonter à cette source primitive. Dans les auteurs plus récents nous voyons paraître aussi des chroniques de famille ou des discours funèbres de l'antiquité. Cicéron déjà remarque que leur influence sur l'histoire ne fut pas toujours salutaire. Quant à ce qu'on nous dit d'ouvrages de Numa Pompilius, c'est pure fiction. Il en est autrement de plusieurs lois formellement attribuées au temps des rois (*leges regiae*), telle une loi de Numa sur l'inhumation des femmes enceintes, une autre de Tullus Hostilius sur l'in-

ceste, etc. On dit qu'après l'expulsion des rois, C. Papirius en fit une collection : c'est le *jus civile papirianum*. Nous ne l'avons plus; la recherche et la réunion des fragmens de cette collection a occupé plusieurs savans modernes.

Ce n'est qu'après la seconde guerre punique et peu à peu que le genre historique se développe; cette époque est aussi celle où Livius Andronicus et Ennius introduisent la poésie dans Rome. Les écrivains d'Alexandrie ont-ils exercé une influence? quelle a été cette influence sur l'histoire? c'est ce qu'on décidera difficilement. Tous les ouvrages des annalistes ont péri, si bien que leur sujet, leur mérite ne peuvent être pour nous que des occasions de conjectures. L'histoire s'unit bientôt à l'éloquence, en ce sens que l'une et l'autre tendirent vers un but pratique; elles furent cultivées d'autant plus qu'elles répondaient au caractère national. D'une part l'éloquence était le moyen d'arriver aux plus hautes dignités de l'État et d'acquérir une grande influence politique, ce qui fut toujours le but principal du citoyen romain; de l'autre, l'histoire aidait à atteindre ce but, en ce qu'elle donnait à la jeunesse de nobles exemples, et l'enflammait du désir de se signaler par des actions semblables, qu'elle devait aussi transmettre à la postérité. Voilà pourquoi, quand florissait la littérature romaine, l'histoire paraît imprégnée d'éloquence et se montre pour ainsi dire formée par elle.

Après cet exposé M. Bæhr examine chaque annaliste en particulier : Fabius Pictor, Cincius Alimentus, Claudius Quadrigarius, Porcius Caton, Calpurnius Pison et beaucoup d'autres, comparaissent tour à tour devant le lecteur. Ce ne sont plus que des noms qui ne se rattachent à aucun souvenir, et qui expirent dans notre oreille comme disparaît de la mémoire le titre d'un livre qui n'existe plus.

L'auteur a déblayé les décombres qui nous cachaient la vue de ces aïeux de l'histoire; à une autre époque il porte la lumière sur ces temps obscurs, où elle va se perdre

dans les collections de droit, comme certains fleuves répandent leurs eaux dans les sables. Ainsi nous trouvons des détails sur la loi des Ostrogoths, sur le *breviarium Alarici*, sur la loi des Bourguignons et sur la *Notitia dignitatum*; véritable almanach d'adresses, comme le dit fort bien M. Bæhr, mais où les personnes sont omises, parce qu'on ne s'occupe que des dignités, ce qui est fort intéressant pour apprécier quel était au milieu du troisième siècle l'état de l'administration et de l'armée. Pour terminer ce beau travail, l'auteur passe en revue toute la législation de Justinien.

Historiens, jurisconsultes et littérateurs ne pourront que gagner à la lecture de cet ouvrage, et s'il est vrai qu'il se forme à Paris une société de traduction, nous le lui signalons, parce qu'elle ne saurait rendre de plus grand service à l'instruction publique, qu'en nous donnant en français l'abrégé, ni se rendre plus agréable aux hommes qui aiment l'histoire littéraire qu'en leur faisant part du livre même. Il ajoutera encore à la belle réputation que M. Bæhr s'était acquise, d'abord en participant aux travaux de l'illustre Creutzer, puis en donnant de bonnes éditions de quelques biographies de Plutarque, enfin Hérodote, remarquable en ce qu'il est le résumé de la science moderne. Nous apprenons avec plaisir qu'il imprime en ce moment le troisième volume de cet historien.

φ.



Littérature périodique.

JOURNAUX LITTÉRAIRES DE BERLIN.¹

J'arrive aux journaux littéraires; et ici je changerai de ton et de couleur. Si la vie est grave et sérieuse, l'art est riant et gai. Lorsqu'il s'agit de la sainte cause de la justice et de la liberté, lorsqu'il s'agit de savoir si nous serons des hommes ou des esclaves, si nous pouvons sans rougir regarder en face le ciel et les enfans confiés à notre amour, alors soyons sévères, durs comme le fer, et mettons en œuvre tous les moyens que nous ont donnés Dieu et la nature, pour chasser les monstres et les fantômes qui se placent entre le soleil et nous. Mettez au dehors toutes les puissances de l'ame, tous les sentimens du cœur, armez votre main de la plume et de l'épée, et combattez jusqu'au dernier souffle l'ennemi qui se glisse dans l'ombre pour nous ravir la liberté. Que la force de la parole se répande sur le papier qui vole au loin, et qu'elle retentisse comme une voix divine à travers les champs de la patrie, et dans les cœurs des jeunes hommes et des vieillards. Là où il est question de liberté, de vérité, de prospérité publique, là soyez sur vos gardes, et chassez du milieu de vous avec le fouet de la satire les profanes qui se sont introduits dans vos rangs sans volonté ferme, sans intentions droites et pures. Que là tout pas rétrograde soit flétri comme un péché mortel contre l'esprit saint et sa loi; là, crampons-nous d'une main de bronze à l'évangile de notre conscience. Car grave et sérieuse est la vie.

Mais du haut de l'empirée où est sa demeure, descend vers nous, gai et riant, l'art divin, pour consoler nos dou-

¹ Cet article est encore extrait de l'ouvrage de M. Jacoby sur Berlin, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, page 325.

leurs, pour répandre de sa corne d'abondance des bouquets frais sur nos tempes brûlantes, et pour éteindre la haine dans nos cœurs agités, en les remplissant d'une paix conciliatrice. Les flots de la vie s'agitent bruyamment et la tempête les bouleverse avec fureur; mais comme une douce mélodie l'art vient apaiser ce tumulte de sa divine harmonie. Là il ne s'agit pas de nécessité; la fantaisie, de sa baguette magique, évoque des figures et des événemens qui ne se pressent ni ne se poussent. Paix et reconnaissance aux artistes, que leur art s'exerce sur des paroles, des sons ou des couleurs. Quelque ton que prenne la poésie, soyons pour elle doux et indulgens, et songeons que cette légère écume sera bientôt dissipée. Il n'y a plus d'immortels lauriers pour les têtes des poètes allemands. Donc encore une fois paix et indulgence aux jeux de l'imagination et à leurs inoffensifs auteurs!

Après ces observations préliminaires on ne s'attendra pas à des diatribes de ma part. Je commence cette revue de nos journaux littéraires par le *Gesellschafter* (l'Homme de compagnie ou l'Homme du monde), qui, sous la rédaction prudente du professeur GUBITZ, compte depuis plusieurs lustres de nombreux lecteurs. Il est de bon ton, parmi certaines gens, ici et ailleurs, de se moquer de cette feuille et de son uniforme direction. On devrait songer pourtant que l'idée *conservative* veut aussi être représentée en littérature, que cette idée peut surtout servir utilement à ralentir le zèle souvent inconsidéré de la jeunesse ardente aux innovations, et que c'est précisément là le rôle que la nature semble avoir assigné au génie modeste, clair et calme de M. GUBITZ. Je ne l'ai vu qu'une fois, et je l'ai trouvé tel que je me l'étais figuré. Des amis qui le connaissent de plus près vantent sa bonhomie, sa pénétration et sa franchise. Son journal est parfaitement rédigé; il y a du coloris et de la variété, et c'est tout ce qu'on peut demander au rédacteur; mais c'est aux collaborateurs à faire en sorte que les couleurs soient fraîches

et la variété piquante. Or, ceux-ci ne sont pas toujours bien choisis, et il y a là des noms dont on ne peut rien attendre de passable. Mais lorsque, après avoir surmonté les articles principaux souvent ennuyeux, on arrive à la littérature du jour, on est richement dédommagé de sa peine. Les critiques musicales étaient dans les derniers temps si solides et si spirituelles, qu'il eût été difficile d'en trouver de pareilles dans aucun autre journal allemand. J'ignore le nom de leur auteur. Les nouvelles de correspondance sont marquées au cachet de la vérité et de l'impartialité; elles ne se bornent pas à des clabauderies de théâtres; elles s'étendent sur la vie tout entière; et je me souviens d'y avoir lu, sur Londres, Paris et Vienne, des articles fort instructifs, qui font une honorable exception parmi leurs pareils. Le *Beiblatt* (feuille supplémentaire), plus spécialement consacré à l'art, pourrait, avec un peu plus d'extension et une tendance moins indécise, satisfaire à un besoin depuis long-temps senti. En un mot, le *Gesellschafter* est un honnête journal bourgeois, qui veut instruire, amuser et édifier, et qui remplit parfaitement son but. Qui cherche des mets piquans et de haut goût, sait où s'adresser; mais l'homme occupé qui veut se délasser, le quittera rarement sans avoir été satisfait, et le père de famille ne le soustraira pas aux siens, nulle immoralité n'ayant jamais souillé ses pages.

Le *Freimüthige* (le Franc-parleur) mérite de fixer l'attention par cela seul qu'il a pour rédacteur principal le spirituel Wilibald ALEXIS, autrement le docteur Hæring. Ce journal suit sa propre route. Il se soucie peu des affaires du théâtre, de correspondances, de critiques, de notre vie publique, c'est-à-dire de nos concerts, de nos exercices publics, de déclamation, etc.; il comprend tout cela dédaigneusement sous le titre de *Wochenlese* (Revue de la semaine). Il donne surtout de petites nouvelles, qui, nées à l'école de Tieck et Alexis, sont souvent très bonnes et où il y a beaucoup de

fraîcheur; il nous sert des poésies, ordinairement plus que médiocres, vrais hors-d'œuvre. M. W. Albrecht s'y explique très-convenablement sur les productions de l'art indigènes. Sous la rubrique *Contemporains*, le même journal donne des notices biographiques d'hommes célèbres vivans, et ces portraits sont dessinés de main de maître. De temps en temps on y trouve des caractères artistement peints et des tableaux de genre, qui sont pour la plupart du rédacteur en chef, et dont la manière vraie et pleine d'esprit fait aussitôt reconnaître l'auteur. C'est ainsi que cette feuille s'est créée une sphère bien plus élevée que celle où se meuvent les journaux du même genre. Pour ce qui est des réflexions politiques que le rédacteur place çà et là dans son journal, je ne sais qu'en dire, et il est le plus souvent difficile de les accorder avec ce qu'il écrit d'ailleurs. Pour le juger avec équité sous ce rapport, il ne faut pas oublier que la censure est là, se faisant un devoir d'étouffer dès leur naissance les meilleures pensées.

Je ne puis que nommer en passant les *Annales de la critique* (*Jahrbücher der Kritik*). Il appartient à un autre tribunal de juger une feuille qui sert d'organe à plusieurs des représentans les plus distingués de la science allemande. Je me permettrai seulement de demander modestement à la rédaction, pourquoi les productions les plus importantes sont ignorées par elle, lorsque leurs auteurs ont eu le malheur de se mettre en hostilité contre l'école de *Hegel*?

Les trois journaux que je viens de nommer forment la partie aristocratique de notre littérature périodique. Ils ont des prétentions à une vie plus qu'éphémère et paraissent deux fois par semaine. Ils se tiennent plus dans la sphère élevée de la vie, ont une certaine retenue de gens comme il faut, et ignorent tout-à-fait les petits journaux satiriques, facétieux et démocratiques.

A la tête de ceux-ci se place le *Figaro de Berlin*, rédigé par

M. OETTINGER. Son prédécesseur, intitulé *Eulenspiegel*, fut défendu pour crime d'obscénité, et non à cause de son libéralisme, ou d'un jeu de mot sur M. de Brenn, comme on en a méchamment fait courir le bruit. Quant à la feuille telle qu'elle est actuellement, tout ce qu'on peut dire sur sa tendance facétieuse et visant toujours au rire, c'est que des plaisanteries continuelles finissent par manquer leur but. Sans doute il faut faire sa part à l'ironie et à la moquerie; mais si elles n'ont pas au fond un but plus noble, elles ne tardent pas à faire naître le mépris et le dégoût. Personne ne pourra refuser du talent à M. Oettinger, mais chacun lui en veut d'écrire si mal. Quand il aura une fois compris la sainteté de la vie morale, alors seulement nous pourrons saluer en lui un véritable satirique.

Ce qui donne le plus de prix à sa feuille, ce sont les critiques musicales du docteur Sobernheim.

Le *Don Quichotte*, rédigé par Adolphe GLASSBRENNER, a aussi une tendance satirique; mais il s'attache moins aux localités. Il y a, avec beaucoup d'esprit et d'animation, un grand respect pour les mœurs. En continuant ainsi, le rédacteur méritera l'estime et l'intérêt des honnêtes gens, pourvu que son bon génie le préserve d'aller se briser contre l'écueil de la frivolité. Le grand écrivain qu'il a pris pour guide et pour modèle, Michel Cervantes, aussi était plein de gaieté et d'ironie, hardi, piquant, caustique; de sa bonne lance il frappait à coups redoublés sur les folies et les sottises nobiliaires et cléricales; mais ses figures de femmes sont toujours enveloppées du voile de la pudeur et de la modestie; il respecta toujours la religion, ne profana jamais l'art, ni rien de ce qui doit être sacré: et c'est pour cela qu'il fut un grand satirique. Si ce sont là les sentimens de M. Glassbrenner, comme l'indique le titre de son journal, qu'il reçoive nos félicitations, et les applaudissemens ne lui manqueront pas. Qu'est-ce que l'esprit sans gravité, sans une intention

morale ? Un éclair qui brille un instant et disparaît ; un coup de foudre qui frappe et ne laisse après lui que des traces de destruction.

La *Gazette des modes* donne de très-jolies gravures ; elle est rédigée par M. COSMAR. Voilà tout ce qu'on peut dire de cette feuille.

Je me contente de donner la liste d'un assez grand nombre de journaux qui paraissent ici ; les uns sont tout scientifiques, et les autres ont trop peu de lecteurs pour mériter un examen particulier. Je ferai pourtant encore mention de l'*Observateur sur la Sprée*, notre feuille populaire ; elle est tirée à 10,000 exemplaires, et vraiment horrible dans toute la force du terme. On n'y trouve que des histoires de meurtre et d'assassinat, et des horreurs de première qualité. On se figure sans peine quelle impression une telle feuille doit produire sur ses lecteurs ordinaires. Le gouvernement devrait acheter l'*Observateur*, et lui donner une tendance plus utile à ses milliers de lecteurs.

LISTE DES JOURNAUX DE BERLIN.

Journaux politiques et relatifs à l'administration.

Berlinische Nachrichten : Nouvelles de Berlin ; rédacteur SPIKER (c'est la gazette dite de Spener).

Vossische Zeitung : Journal de Voss.

Allgemeine preussische Staatszeitung : Gazette d'État universelle de Prusse.

Allgemeine Anzeige zur preussischen Staatszeitung : Indicateur universel, pour servir de supplément à la Gazette d'État ; paraît deux fois par semaine.

Berliner politisches Wochenblatt : Feuille hebdomadaire politique de Berlin, par JARKE.

Annalen der preussischen innern Staatsverwaltung : Annuaire de l'administration intérieure de la Prusse.

Beiträge zur Revision der preussischen Gesetzgebung:
Recherches pour servir à la révision de la législation prussienne; six livraisons par an.

Beiträge zur Erleichterung des Gelingens der praktischen Polizei: Recherches pour servir à faciliter le succès de la police pratique. Rédacteur RERKEN; une fois par semaine.

Preussische Gesetzssammlung: Recueil des lois prussiennes (paraît à des époques indéterminées).

Jahrbücher für Wissenschaft und Rechtsverwaltung:
Annales de la science et du Droit administratif.

Jahrbücher der Straf- und Besserungsanstalten aller Art: Annales des établissemens de punition et d'amélioration de toute espèce.

Mittheilungen zur Beförderung der Sicherheitspflege:
Communications pour les progrès de l'administration de sûreté publique.

Rechtssprüche der preussischen Gerichtshöfe: Arrêts des Cours de justice de la Prusse.

Zeitschrift für die Criminal-Rechtspflege in den preussischen Staaten: Feuille périodique pour l'administration de la justice dans les États prussiens.

Journaux et recueils scientifiques.

Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik: Annales de de la critique scientifique.

Annalen der Erd-, Völker- und Staatenkunde: Annales de la géographie et de la statistique; paraît une fois par mois.

Annalen der deutschen und ausländischen Criminal-Gerichtspflege: Annales de l'administration de la justice criminelle allemande et étrangère.

Archiv für Mineralogie, etc.: Les Archives de la minéralogie, de la géognosie et des mines.

Archiv für medicinische Erfahrung : les Archives de l'observation médicale; six livraisons par an.

Annalen (literarische) der gesammten Heilkunde : Annales bibliographiques de toute la médecine; recueil mensuel.

Bibliothek der praktischen Heilkunde : Bibliothèque de la médecine pratique; recueil mensuel.

Jahrbuch für die Pharmacie : Annuaire pour la pharmacie (par livraisons).

Journal der Chirurgie und Augenheilkunde : Journal de chirurgie et de cure ophthalmique.

Jahrbücher der praktischen Heilkunde : Annales de l'art de guérir pratique.

Magazin für die gerichtliche Arzneiwissenschaft : Magasin de la médecine légale.

Magazin für die gesammte Heilkunde : Magasin général de l'art de guérir, de Rust.

Berlinische medizinische Zeitung : Gazette médicale de Berlin.

Kritisches Repertorium für die gesammte Heilkunde : Répertoire critique pour l'art de guérir.

Kritischer Wegweiser im Gebiete der Landchartenkunde : Guide pour la connaissance des cartes géographiques.

Jahrbücher für reine und angewandte Mathematik : Annales de mathématiques pures et appliquées.

Jahrbücher für die neuesten Land- und Seereisen : Annales des voyages par terre et par mer.

Juristische Zeitung : Gazette de jurisprudence.

Evangelische Kirchenzeitung : Gazette de l'Église évangélique.

Zeitschrift für Kunst, Wissenschaft und Geschichte des Krieges : Feuille périodique des arts, des sciences et de l'histoire de la guerre.

Zeitblatt für Gewerbe und Freunde der Gewerbe :

Journal pour l'industrie et pour les amis de l'industrie.

Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft : Feuille périodique de la science du Droit historique.

Wissenschaftliche Zeitschrift für die Bearbeitung des preussischen Rechts : Feuille périodique scientifique pour le Droit prussien.

Linnaeus (en langue latine).

*Journaux littéraires et relatifs aux beaux-arts ;
petits journaux ; feuilles populaires.*

Der Freimüthige : le Franc-parleur.

Der Gesellschafter : l'Homme de société ; rédact. GUBITZ.

Immergrün : la Pervenche (*semper virens*), de SOMMERFELDT.

Journal für Baukunst : Journal d'architecture.

Iris im Gebiet der Tonkunst : Iris dans le domaine de la musique, de REILSTAB.

Modenspiegel : Miroir des modes.

Neue Monatschrift für Deutschland : Nouveau recueil mensuel pour l'Allemagne.

Beobachter an der Spree : L'Observateur sur la Sprée ; feuille hebdomadaire.

Blätter aus dem Gotteshause : Feuilles de la maison de Dieu ; brochées.

Berliner Stadt- und Landbote : le Messager de Berlin pour la ville et la campagne ; rédacteur SCHUMANN ; une livraison tous les quinze jours.

Berliner Handlungszeitung : Journal du commerce de Berlin.

Preussischer allgemeiner Hausfreund ; l'Ami de la maison prussien.

Intelligenzblatt : Feuille d'avis.

Kinderwochenblatt : Feuille hebdomadaire pour les enfans.

Militär-Literaturzeitung : Gazette de littérature militaire.

Militär-Wochenblatt : Feuille hebdomadaire militaire.

Neueste Nachrichten aus dem Reiche Gottes : Nouvelles du royaume des cieux.

Berlinisches nützliches und unterhaltendes Wochenblatt : Feuille hebdomadaire de Berlin utile et amusante.



ARCHÉOLOGIE : INSCRIPTION DE LYON.

*Discours de l'empereur Claude sur le droit de cité à conférer aux Gaulois.*¹

Lorsqu'un docte Allemand publie sur notre histoire des recherches importantes, nous nous empressons de faire connaître au public des travaux qui peuvent jeter du jour sur nos origines. M. Zell, philologue et antiquaire distingué, est l'un des membres les plus recommandables et les plus actifs des États de Baden ; mais il n'a point abandonné les lettres pour les affaires publiques, et la brochure latine que nous analysons, prouve, comme autrefois ses *Ferienschriften*, que ses loisirs surpassent souvent en utilité les veilles des autres.

En 1528 ou en 1529 on découvrit à Lyon, sur la montagne Saint-Sébastien, deux tables d'airain. Selon Ménestrier, qui s'est occupé de ce monument, il y avait là un temple ; selon d'autres, que je croirais mieux avisés, c'était le lieu où siégeait le sénat. La forme extérieure de l'inscription atteste une haute antiquité, et l'auteur prouve très-bien qu'elle peut être du temps de Claude, sans que pour cela on y trouve les lettres dont ce prince était l'inventeur. Quoique Tacite affirme qu'on s'en servait dans les monumens publics, quoique nous ayons des inscriptions où on les voit, il se peut qu'on les ait parfois négligées, et surtout dans les provinces. Dans tous les cas l'inscription de Lyon consacrait un droit ; elle pourrait être une copie exécutée plus tard par ordre du sénat, et placée dans le lieu de ses séances ou dans un temple. Il y a lieu de croire à l'existence primitive de quatre tables

¹ *Claudii imperatoris oratio.*

au lieu de deux ; car le discours ne finit pas sur la seconde, et sans doute il était suivi d'un sénatus-consulte. La science du droit est celle qui doit retirer le plus de profit d'une discussion exacte de cet acte de l'autorité impériale. Quand les empereurs étaient consuls, ou bien en vertu de la puissance tribunicienne dont ils étaient revêtus, ils haranguaient le sénat en personne, ou lui faisaient lire leurs discours par des employés qu'on appelait *Principis candidati* : un sénatus-consulte donnait force de loi à la proposition. Ce ne fut plus dans la suite qu'une vaine formalité, et les discours des empereurs finirent par valoir, sans cette confirmation, jusqu'à ce qu'une loi de Théodose consacra cet état de choses déjà introduit par l'usage. Dans le panégyrique de Pline nous voyons que l'on faisait depuis long-temps graver sur l'airain les discours du prince : il ne nous reste cependant, en ce genre, que les tables de Lyon.

Tacite rapporte tout ce qui donna lieu à cette affaire, qui fut très-contestée, plusieurs sénateurs estimant qu'il ne fallait pas étendre le droit de cité au-dehors de l'Italie. Il s'agissait de le conférer aux principaux citoyens de la Gaule chevelue : on sait que les magistrats des villes avaient depuis long-temps le droit de suffrage à Rome ; maintenant ils demandaient l'admission au sénat et aux dignités de l'État. Il s'agissait précisément de compléter le sénat, et la question en était d'autant plus vivement agitée : Claude était alors censeur, il avait rayé beaucoup de sénateurs ; les Gaulois voulaient tous être traités comme ceux de la province narbonnaise. Né à Lyon, Claude était leur compatriote ; il devait tout faire pour eux, et il parvint à les rendre habiles à siéger au sénat. Il paraît néanmoins que déjà César y avait admis des Gaulois au temps de la guerre civile. Suétone nous dit expressément qu'il y introduisit *quelques Gaulois à demi barbares, qu'il avait fait citoyens*. Cicéron s'en plaignit amèrement, et le peuple chantait ironiquement : *César traîne les Gaulois en*

triomphe, il les traite au sénat ; ils ont quitté leur braie pour le laticlave. — Je ne crois pas, comme M. Zell, que cette assertion de Tacite puisse se restreindre à la Gaule narbonnaise ; il ne le fait pas, mais il admet la possibilité de cette supposition, possibilité que je repousse à raison de l'état antérieur de la province romaine. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus juste que sa manière d'entendre Tacite, quant à l'expression *primores*, qui dans cet endroit ne signifie ni les nobles, ni les riches, mais ceux qui avaient occupé des magistratures, les décurions, les sénateurs, et pour me conformer à l'ancien droit italique, j'ajouterais qu'il s'agit des magistrats des villes qui précédemment avaient obtenu le droit de cité. M. Zell a donc fort justement cité Suétone, qui dit qu'Auguste imagina un genre de suffrages, au moyen duquel les décurions des colonies pouvaient chacun envoyer leurs bulletins cachetés ; il ne s'agissait alors que de l'Italie : ce genre de suffrages, ce droit de cité s'étendit au-delà des Alpes. C'est une grave erreur que de dire, comme l'ont fait Juste Lipse et d'autres encore, qu'à cette occasion toute la Gaule en fut gratifiée. M. Zell réfute à merveille cette assertion, qui a prévalu long-temps dans le monde savant. Elle est renversée par un passage de Pline, et celui de Sénèque, sur lequel on l'appuyait, est mieux expliqué qu'il ne l'avait été jusqu'à ce jour. Il est manifeste que cet auteur lui-même ne disait pas que *tous les Gaulois* eussent été gratifiés du droit de cité ; car il remarque ironiquement, au sujet de la mort de Claude, que ce n'était de sa part qu'un projet de les revêtir tous de la toge, et qu'il restait encore des étrangers *pour la graine*. Mais il y a bien une autre difficulté : à ne consulter que Tacite, il paraîtrait au premier abord que Claude n'obtint le succès de sa proposition que pour les Éduens : tel est du moins le sens grammatical apparent de sa phrase ; ainsi l'ont entendu les commentateurs tout en se récriant sur l'invraisemblance de l'assertion et en y opposant

d'autres autorités. M. Zell pense diversement : selon lui, ce passage de Tacite ne marque qu'un ordre de priorité. On ne voit pas en effet que dans le récit de cet historien l'empereur ait obtenu moins qu'il n'avait demandé. Cette raison intrinsèque me paraît plus forte que l'explication littérale de la phrase.

Encore un résultat important des recherches de M. Zell, c'est qu'il se pourrait bien que celle des deux tables qu'on donne pour la première, ne fût en effet que la suite de l'autre : Tacite analyse le discours de Claude, et il se trouve que dans l'état actuel des choses il ferait du commencement la fin, et de la fin le commencement. Quant à ce qui manque des citations de Tacite, cela a pu disparaître avec le fragment supérieur, car on ne possède pas ces tables en entier. Du reste, Tacite a rédigé le tout à sa manière pour éviter les longueurs et corriger le style, licence que prenaient tous les historiens. Le seul Ménestrier pense que dans ces tables il s'agit d'un autre discours, particulier à la ville de Lyon. M. Zell y répond d'une manière péremptoire. Après avoir caractérisé le genre de savoir de Claude, l'auteur nous donne le texte des tables tel qu'il est, c'est-à-dire distribué en lignes ; puis il en fait une copie à laquelle sont ajoutées des notes nombreuses et savantes. Nous citerons celles sur Démarate, etc., sur les noms étrusques ; M. Zell y discute les opinions de Niebuhr et de M. Ottfried Müller. Mais la note la plus remarquable est celle où l'auteur développe une opinion aussi nouvelle qu'ingénieuse : au milieu du discours de Claude il y a une interpellation qui est évidemment adressée à cet empereur, et nous serons d'accord avec l'auteur pour dire que c'est à tort que Spohn et Ménestrier ont changé la personne du verbe. Il est évident que c'est à Claude qu'on parle ; il est évident aussi qu'on le presse d'arriver à la conclusion de son discours. M. Zell y voit une de ces irrévérences qu'on pouvait se permettre avec un imbécille tel

qu'était Claude. Il rappelle les niches qu'on lui faisait et dont Suétone nous entretient; entre autres ce plaideur qui jeta son style et ses tablettes au nez de Claude; il rappelle aussi ceux qui le retenaient par le pied quand il voulait s'en aller. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire à ce que dans le sénat on donnât des marques d'impatience quand il parlait. Cela est fort juste; mais on ne retenait pas ces marques d'impatience pour les graver sur l'airain avec le discours et le sénatus-consulte. Je serais plus tenté de voir dans cette interruption une formule officielle d'assentiment, une manière de déclarer, que le sénat convaincu n'a plus qu'à entendre la rédaction du décret qu'on lui propose, et qu'il est prêt à le sanctionner. *Il est temps, Tibère-César Germanicus, que vous découvriez aux pères conscrits le but de votre discours.* Je conviens qu'il y a un peu d'ironie dans le membre de phrase qui suit; mais j'ai peine à croire qu'on fit entrer ces moqueries dans le procès-verbal de la séance, et surtout qu'on en eût perpétué le souvenir à Lyon, dans la ville gratifiée du bienfait de l'empereur.

Cet écrit n'est au surplus qu'un *specimen* d'un plus grand ouvrage. M. Zell s'est long-temps étonné qu'aucun philologue de nos jours ne publiât un choix d'inscriptions: l'art de les lire fait l'objet d'une étude spéciale, à laquelle il nous promet une introduction. Espérons que le volume qui la renferme ne se fera pas long-temps attendre.

GOLDBAY.

FABLES DE PFEFFEL.

Le Bramine.

Un bramine courbé sous le fardeau des ans,
 Au temple de Wishnou portait ses pas tremblans,
 Pour y sanctifier la fin de sa carrière....
 Il faisait à l'idole, à genoux, sa prière:

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XII, p. 82.

Soudain un cordelier, bouillant et plein d'ardeur,
Vient enlever l'image et, la jetant à terre,
Il la foule à ses pieds. Le brame avec douleur
Le regarde en pitié, sans rompre le silence.

Tant de rage et d'intolérance

Même de S. Ignace eût fait rougir le front...
L'œil calme du païen, sa modeste assurance,
Ne firent qu'exalter ce moine furibond.
S'il avait pu d'un mot le livrer au supplice,
Un prompt *auto-da-fé*, certe, en eût fait justice.
Ne se contenant plus, il s'écrie irrité :

« Je frémis en voyant ton culte abominable ;
Oh ! si je te tenais à Goa, misérable !
Je te ramènerais bientôt à l'unité. » —

Le bramine, en retour du pénible épisode ;
Au moine mendiant offre la charité ;
Le cordelier l'accepte et fuit de la pagode. —
« Pardonne-moi, grand Dieu ! mon incrédulité :

Comment ! ce moine intolérant, sauvage,
C'est là ton favori ? c'est l'homme à ton image ?
Je puis en t'adorant me tromper, j'en convien ;
Mais pour haïr il faut tout le fiel d'un Chrétien ! » —
Ce disant, le vieillard avec calme ramasse
Les débris de l'idole et les remet en place....

Alors il vit entrer au temple un inconnu

Qui vint à lui d'un pas lent, soutenu :
Son regard décelait sa haute intelligence ;

D'un feu divin paraissant animé,
Tout annonçait en lui l'homme par excellence. —

« La paix soit avec toi, disciple bien-aimé ! » —
Dit-il, en saluant, le vénérable brame. —

« O Ciel ! sa voix pénètre l'ame ;

Il me paraît un fils des dieux. » —

« Des fragiles humains je suis l'ami sincère ;

Qui veut que tout mortel ici-bas aime, espère ;

Qui leur enseigne à se chérir entre eux,

A voir dans le Huron, le Caraïbe, un frère! » —

« O gloire à toi ! s'écria le païen :

Sans te connaître encor, je t'aime et te révère ;

Ta doctrine est sublime : ah ! tu n'es pas Chrétien. » —

« N'en juge pas sur l'apparence !

Connais-tu les Chrétiens ? beaucoup se disent tels,

Sans l'être, hélas ! » — « Oui bien, nous connaissons l'engeance

Qui nous ronge d'abord, et qui dans sa démence

Ensuite nous condamne aux bûchers éternels.

Un de ces sectateurs, maudissant ma prière,

Sort d'ici. » — « Je l'ai vu ; j'en atteste mon père !

Ce n'est pas un Chrétien ; c'est le profanateur

D'une religion d'amour et d'espérance,

Religion qui veut la paix, la tolérance. » —

« Seigneur ! qui vois-je en toi ? » — « Son humble fondateur, »

Lui dit le fils de l'homme avec calme et douceur.

En prononçant cette auguste parole,

Son noble front brilla de la sainte auréole :

Soudain plein de ferveur, à ses pieds, le vieillard

Exhale le tribut de son pieux hommage.

Le Christ, en s'élevant sur un léger nuage,

Jette encore au bramine un céleste regard,

Et ce regard d'amour, en ce moment suprême,

Au païen converti valut plus qu'un baptême.

(Vol. IV, p. 169.)

Les Bonzes.

Deux moines japonais, regards de bonne race,

Armés de leurs bourdons, portant large besace,

Parcouraient le pays aux dépens du prochain.

Devant une cabane ils virent un matin,

Une vieille empâtant, avec zèle et prestesse,

Deux gros et gras canards de la plus belle espèce....

Nos moines, tête nue, à genoux humblement,
 Se jetèrent soudain aux pieds des volatiles. —
 « Qu'est-ce à dire, messieurs, de ce beau compliment? »
 Demanda la fermière aux deux quidams serviles. —
 « Femme! tu ne sais pas que nos moindres égards
 Ont un noble motif, que le cœur seul inspire;
 L'âme de nos parens anime tes canards:
 Ah! que ne pouvons-nous les sauver du martyre,
 Et, cédant à leurs cris, à leurs tristes regards,
 Empêcher à jamais qu'un ogre, un cannibale,
 Sans pitié, ni remords, hélas! ne s'en régale! » —
 Ce disant, ils pleuraient à gonfler un ruisseau....
 La paysanne alors se sentit attendrie : —
 « Je voudrais bien, messieurs, vous en faire cadeau,
 Mais je suis toute pauvre, et n'ai d'autre industrie
 Que celle d'engraisser des canards dans ce coin;
 Demain, je le prévois, il faudra par besoin
 Porter la paire en ville et la vendre à la foire. » —
 A ces mots, nos grivois, fouillant leur répertoire,
 Sanglotaient de plus belle, et criaient en casards : —
 « Hélas! que deviendront ces malheureux vieillards?
 O femme sans pitié, ton cœur est-il de roche,
 Eh! quel mal t'ont-ils fait? » — La vieille à ce reproche
 Remet en soupirant les pères à leurs fils,
 Qui, joyeux de ce don, s'en furent au logis,
 Et mirent les canards dès le soir même en broche.

(Vol. II, p. 27.)

La Morue.

Une morue, un jour, pêchée à Terre-Neuve,
 Redoutant quelque rude épreuve,
 Demandait au grossier patron : —
 « Ah! ça! l'homme au goudron,
 Que feras-tu de moi dans cette circonstance? » —
 « Parbleu! je puis fort bien t'en faire confidence:

On t'abattra la tête, ensuite on t'enverra
 Voyager en Belgique, en France, et cætera. » —
 « Qu'entend-je ? ô ciel ! » cria piteusement la bête,
 Qui se croyait déjà sous le fer sans retour : —
 « Quoi ! voyager sans tête ? »
 « Eh, oui ! dit le patron, c'est la mode du jour. »

(Vol. III, p. 25.)

Le Ver luisant.

Dans un asyle obscur, sans soins, sans embarras,
 Un ver-luisant brillait et ne s'en doutait pas.
 Un monstre, un vil crapaud, le vit de son repaire,
 Et s'approchant sans bruit, tout gonflé de colère,
 Il souffla son venin sur le ver abattu : —
 « Hélas ! que t'ai-je fait ? » — « Eh ! pourquoi brilles-tu ? »

(Vol. II, p. 32.)

Timanthe.

Timanthe, le phénix des peintres de la Grèce,
 Un jour peignit Jupin,
 L'œil courroucé, tenant de chaque main
 La foudre vengeresse....
 Un passant étonné ne put se contenir
 A l'aspect de ce dieu qui réduit tout en poudre :
 « Si vous armez, dit-il, ses deux mains de la foudre,
 Il n'en aura plus pour bénir ! »

(Vol. I^{er}, p. 191.)*La Prudence.*

Un jeune et gras brochet, un jour, se laissa prendre
 Dans les filets d'un vieux et fin pêcheur.
 Nécessité, péril nous font tout entreprendre !
 Aussi le prisonnier, actif et plein d'ardeur,
 Tant et si bien travaille,
 Qu'en rompant une maille

Il parvint à se dégager. —

« Avec plus de prudence il me faudra nager!....

Mais pouvais-je, dit-il, supposer un tel piège ?

Dieu merci ! je suis libre, et des plus fins sera

Celui qui me rattrapera!....

Mais chût ! que vois-je là voguer au bout d'un liège ?

La bonne aubaine ! oh ! le friant morceau ! »

Ce disant, notre jouvenceau

En vrai glouton le happe.

D'un danger tout récent, oubliant la leçon,

A peine d'un filet notre étourdi s'échappe,

Qu'il se fait prendre à l'hameçon.

(Vol. I.^{er}, p. 29.)

Le Blaireau.

Au lion, un blaireau disait : « Seigneur et roi !

Ne puis-je à votre cour obtenir un emploi ? » —

« Eh ! quel mérite as-tu pour remplir un office ? » —

« Sire ! voyez mon ventre et rendez-moi justice. »

(Vol. VII, p. 133.)

Ariste et l'Ange de la mort.

Le généreux Ariste, avec les goûts d'un sage,

Possédant tous les biens qu'il pouvait désirer,

A la fleur de ses ans, hélas ! vit s'altérer

La santé qui formait son plus bel apanage.

Bientôt son noble front, pâli par la douleur,

S'inclina sans retour vers le sein de la terre,

Comme on voit se pencher et se flétrir la fleur,

Que les vents ont brisée en leur âpre colère....

De son lit de souffrance il aperçut un soir,

Au travers de ses pleurs, sa tombe qui s'entr'ouvre.

Un ange de la mort, plein de calme et d'espoir,

En ce moment suprême à ses yeux se découvre :

« Ariste, tu gémis! eh! pourquoi t'affliger? » —
 Lui dit avec douceur le divin messager.
 Le malade à ces mots avidement l'écoute,
 S'évertue et répond: « Tu ne m'alarmes pas!
 Pourtant si tu savais, ah! combien il en coûte
 D'obéir, jeune encore, à la loi du trépas;
 De quitter à jamais une épouse chérie,
 Un fils, mon seul espoir, des amis vertueux
 Peut-être alors » — « Hé bien, je me rends à tes vœux;
 Grâce au pouvoir d'en-haut, je prolonge ta vie,
 Tous mourront avant toi! modère ton chagrin. » —
 Ariste, frémissant à cet arrêt funeste,
 Soudain se lève et dit: « De mes jours prends le reste;
 Mon cœur ne saigne plus! » — Et d'un regard serein
 Il vole dans les bras de l'envoyé céleste.

(Vol. IX, p. 192.)

PAUL LEHR.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

Un soir au Kahlenberg.

J'étais retenu captif à Cobourg, grâce à la sage police bavaroise, qui avait jugé trop dangereux à la sûreté du royaume de me laisser passer les frontières, sans une permission expresse de notre ambassadeur. Cobourg n'est pas une grande ville, s'il faut que je vous le dise. C'est même de toutes les villes que je connais une des plus cruelles prisons qu'une police bien exercée pourrait choisir pour y mettre un badaud comme il y en a; car il ne s'y trouve ni café, ni lieu de réunion, ni musée, ni bibliothèque, pas une exposition de gravures, pas un pauvre polichinelle, et ce qui pis est, pas un de ces bons magasins de modes qui vous montrent derrière leurs vitreaux d'élégantes silhouettes de jeunes

filles, devant lesquelles vous êtes aussi libres de rêver l'image des Houris que celle des Walkires. Le théâtre à Cobourg prend de longues vacances, et les *Lustgärtner* chôment la moitié de l'année. Aussi quand j'avais lu et travaillé autant que possible, quand j'avais pris mon café et fumé un cigare, regardé à la fenêtre mes voisins, qui par parenthèse étaient assez laides pour ne pas me retenir long-temps, et causé avec un petit chat qui avait la bonté de venir de temps à autre me tenir compagnie, il ne me restait plus rien de mieux à faire que de prendre ma canne, mon chapeau, et de m'en aller revoir pour la dixième fois les promenades de la ville, et pour la vingtième le cabinet de lecture de la *Schlossstrasse*. Un soir que je me sentais un grand courage, je m'aventurai plus loin, et j'allai jusqu'au *Kahlenberg*.

Mais beaucoup de mes lecteurs (à supposer que j'aie des lecteurs) ne sauront pas ce que c'est que le *Kahlenberg*, il faut que je le leur explique.

A droite et à gauche de Cobourg s'élèvent deux montagnes, distantes l'une de l'autre d'environ une lieue, et sur ces deux montagnes, qui dominent au loin tout le pays, on aperçoit deux châteaux. L'un de ces châteaux est devenu citadelle; l'autre, maison de plaisance. La citadelle tombe en ruines, et la maison de plaisance s'embellit chaque jour, ce qui prouve beaucoup pour les progrès que les idées de paix font aujourd'hui dans le monde.

C'est donc sur le *Kahlenberg* qu'est bâtie la maison de plaisance, et c'est là que je voulais aller.

La route qui y conduit passe entre une double haie de hauts peupliers; d'un côté de belles moissons qui commencent à jaunir; de l'autre, une plaine bien verte, un petit ruisseau qui se cache entre les saules, et ne se laisse deviner que par son gazouillement, et les touffes de bleus et frais myosotis qui croissent sur les bords. On arrive dans un joli village, et l'on commence à gravir la montagne à travers

une pelouse semée de thym, puis entre une large forêt de chênes. Il ne faut pas commettre ici le péché de la femme de Loth, il ne faut pas se retourner; non que l'on coure risque, je pense, d'être changé en statue de sel, mais parce qu'on gâterait singulièrement la surprise dont on doit jouir au sommet de la montagne. Le chemin tourne, tourne toujours, large, uni, ratissé, un vrai chemin de grand-duc; puis vous arrivez au dessus, et d'abord vous n'apercevez de cette jolie maison de plaisance que quatre vieilles tours rondes, ébréchées depuis je ne sais quel temps, des remparts qui s'en vont par morceaux, des murs couverts de lierre et de racines; mais avancez plus près, franchissez cette enceinte, et n'est-ce pas alors une chose bien remarquable que de voir ce nouveau palais qui s'élève sur l'ancien, ce gothique du dix-neuvième siècle qui s'implante sur celui du quinzième, ces jolies colonnettes, ces rosaces sortant toutes riantes et fraîches de l'atelier, pour chasser ces pierres grisâtres et morcelées. Cela ne ressemble-t-il pas au vieux tronc d'arbre couvert de mousse qui pousse de jeunes rejetons, à la chenille sale et noirâtre qui se transforme en papillon?

Le duc de Cobourg a un goût décidé pour le gothique. Il a fait reconstruire le palais qu'il occupe en ville dans le goût gothique, et il en est venu à en faire autant au château du *Kahlenberg*. Mais il a su se procurer des architectes, des ouvriers qui font revivre en quelque sorte les merveilles du moyen âge. Ces plans de construction sont d'une légèreté et d'une élégance achevées; et cette coupe des ogives et cette taille de la pierre sont d'une grâce et d'une justesse à pouvoir hardiment se poser en face de quelques-unes de nos vieilles métropoles. Au *Kahlenberg* rien n'est oublié, ni la rampe d'escalier aux dessins bizarres et variés, ni le balcon aux fines et élégantes rosaces, aux embranchemens d'arabesques, ni les armes sculptées sur la porte, ni les épaisses boiseries en chêne, les fenêtres à petits carreaux, et les larges

embrasures dans lesquelles le châtelain pourra s'asseoir avec la châtelaine, et regarder devant soi ses prairies et sa bonne ville. Il y a trois ans que l'on travaille à cette nouvelle construction, et il se passera encore plus de trois ans avant qu'elle soit finie ; mais alors ce sera un véritable bijou, un des plus jolis pastiches du moyen âge qu'il soit possible de voir.

Sorti du château, j'allai m'asseoir à l'extrémité de la montagne, et c'est alors que j'aperçus le magnifique point de vue que l'on vient chercher ici : les forêts de chêne et de sapin devant moi, la ville de Cobourg à mes pieds, la citadelle en face, les belles plaines de la Saxe se déroulant au long et au large avec leurs moissons d'or, leurs bois, leurs villages ; puis là-bas d'un côté la grande chaîne du *Thüringerwald*, et de l'autre les champs de la Bavière : j'embrassais ainsi trois ou quatre pays à la fois, et tout ce que la nature peut offrir de plus riant et de plus splendide.

Alors c'était le soir, et le calme du soir régnait autour de moi. On n'entendait rien, rien que le bruissement de quelques feuilles chassées par le vent, et le son d'une cloche qui tintait à Cobourg, et dont le tintement m'arrivait de si loin avec une singulière harmonie. L'ombre commençait déjà à descendre dans la vallée, et les rameaux de chênes aux feuilles légèrement découpées ne se distinguaient presque plus des longues et lourdes branches du sapin, tandis qu'à l'horizon le crépuscule répandait encore des vagues de lumière qui faisaient apparaître les montagnes lointaines comme des lacs d'argent.

Et en regardant de tous côtés ce large et magnifique tableau, et en me laissant aller à toutes les idées religieuses qui me venaient de cette heure de recueillement, je sentais un calme indéfinissable rentrer dans mon âme, et tout ce qui m'était pénible à retrouver dans le monde, et tout ce dont je n'aimais pas à me souvenir, et toutes les sombres images qui venaient comme autant de fantômes se jeter parfois au

travers de ma vie, tout cela m'avait quitté pour faire place à une douce, à une suave contemplation, à une pensée vague et flottante, dans laquelle il ne se mêlait que des images belles et consolantes. Et alors je me disais : oh ! pourquoi donc les hommes ne vivent-ils pas plus avec la nature, puisque la nature nous donne, pour guérir nos souffrances, ce baume mystérieux que nous recherchons quelquefois avec tant de peine ailleurs. Jadis le monde était autrement fait. Les hommes dressaient leur tente en plein air, et vivaient en compagnie des arbres, des plantes et de tout ce que produit la nature : alors ils étaient frères, ils s'aimaient et se tendaient une main généreuse ; alors ils avaient l'âme pleine de simplicité et de candeur, et toute leur vie n'était qu'un sacrifice à la vertu, un hymne à leur Dieu. Mais depuis qu'ils se sont renfermés dans leurs villes et séquestrés dans leurs maisons, leur cœur est devenu étroit comme les nouvelles demeures qu'ils se condamnaient à habiter. La défiance est arrivée avec les séparations qu'ils ont établies entre eux ; l'égoïsme les a pris avec ses serres envenimées, et la jalousie cruelle et l'ambition farouche se sont emparées d'eux dès qu'ils ont cessé de regarder leurs voisins comme des frères, et le monde comme un lieu de passage où ils n'avaient que quelques jours à s'arrêter. Alors ils se sont revêtus d'étoffes précieuses, et se sont crus beaux ; ils ont chargé leurs demeures de dorures et se sont dits riches, et à se regarder dans leurs salons, ils se sont crus grands. Que s'ils avaient une fois contemplé le plumage varié et diapré de l'oiseau, et le tapis chargé de fleurs du vallon ; que s'ils s'étaient une fois placés rêveurs sous le feuillage du chêne majestueux, sous le dôme bleu et étoilé du ciel, ils se seraient vus si pauvres et si petits ! Quand ils sont heureux, ils ne peuvent que promener leur joie insipide parmi des cœurs indifférens ou envieux ; que s'ils voulaient la mêler aux harmonies de la nature, toute la nature y répondrait, l'alouette s'élèverait

dans les airs plus vive, plus légère, et chanterait pour eux, les fleurs s'épanouiraient et souriraient à leur approche, et le ciel déploierait avec amour ses voiles d'azur sur leur tête ! Quand ils souffrent, ils ne savent que se plaindre, accuser le sort et maudire l'isolement ; mais le ruisseau pourrait mêler ses soupirs aux leurs, les arbres de la forêt balanceraient tristement leurs rameaux devant eux, et la nuit leur montrerait ses ombres pour refuge et ses étoiles pour signe de consolation. Dans le monde ils sont torturés par tant de bas et mesquins intérêts, par tant de ridicules passions ; dans la nature ils apprendraient à connaître le néant de tant de choses. Dans une antichambre ils se font si humbles et si rampans, dans la nature ils sentiraient grandir leur dignité d'homme. Dans un *roué* ou une soirée de thé, ils deviennent envieux et médisans ; que s'ils voulaient passer quelques soirées en face du ciel, ils en redeviendraient indulgens et bons !

Le dôme à Bamberg.

LA LÉGENDE DE L'EMPEREUR HENRI.

Que vous soyez Juif ou Mahométan, déiste ou athée, sectateur de la théophilantropie, ou dévoué à la religion de l'abbé Châtel, non, vous ne visiterez pas sans un sentiment de respect cette vénérable église sur laquelle huit siècles ont passé, et qui a deux saints pour fondateurs, deux têtes couronnées, l'empereur Henri II, qu'une bulle du pape Eugène III canonisa en 1152, et l'impératrice Cunégonde, canonisée en 1200.

Bamberg est assurément une ville bien remarquable avec ses souvenirs historiques, ses monumens d'art, sa position riante entre les plaines chargées de blé, et les coteaux couverts de vignes et de houblons ; mais ce qui attire d'abord les regards, ce qui doit fixer l'attention, c'est sa vieille église épiscopale, son dôme aux quatre tours, dont l'on voit

de si loin les flèches aiguës s'élancer dans les airs et qui domine toute la cité.

Ce dôme est bâti dans le style byzantin, et c'est sans doute l'un des plus anciens monumens de ce genre qui subsistent encore. Henri II commença à le faire construire en 1004, et en 1012 il était achevé. Depuis il a reçu à diverses époques de nouveaux embellissemens, mais sans que rien ait été changé à sa forme particulière de construction.

Il se compose d'un grand vaisseau, auquel deux ailes inférieures sont jointes; une tour quadrangulaire à chaque coin, quatre portes d'entrée, et en avant une terrasse en pierre avec un balcon. Les fenêtres sont rondes, petites, partagées au milieu par une colonne; on n'y remarque encore aucune tendance vers l'ogive. Les tours sont assez dépourvues d'ornemens, mais on les trouve en surabondance à chaque portail. Là sont les colonnes tordues, les rosaces, et toutes les enjolivures du style byzantin, qui n'ont pas encore la grâce du gothique, mais qui semblent y marcher. Puis viennent les statues, les fragmens de l'ancien et du nouveau Testament sculptés en pierre; ici Adam et Ève et S. André (je ne sais pourquoi S. André avec Adam et Ève, car il ne me semble pas que les catholiques de cette époque fussent assez tolérans pour réconcilier ainsi l'ancien monde avec le monde de la rédemption); plus loin les statues des fondateurs Henri et Cunégonde, et celle de S. Étienne; ailleurs la représentation du judaïsme et du christianisme, et le jugement dernier. Il y a sans doute dans ces monumens d'un temps si éloigné de nous, tous les défauts de goût qui nous choquent le plus; mais peut-être y a-t-il aussi moins de monotonie dans la composition de ces groupes et dans l'expression de ces visages qu'on ne devrait en attendre, et moins de graves irrégularités de dessin que nous en retrouvons dans des œuvres postérieures.

L'intérieur de l'église n'offre pas au premier abord l'aspect

imposant que l'on désirerait y trouver. Une nef qui n'est pas très-large, une voûte peu élevée, et ces colonnes byzantines qui n'ont ni l'élégance du gothique, ni la majesté des anciens ordres d'architecture; à droite, à gauche une nef plus étroite, et à chaque extrémité un chœur élevé sur une estrade. Mais regardez de plus près, cherchez avec attention tout ce que l'antique cathédrale renferme, et vous serez à chaque pas arrêté par quelque monument curieux à reconnaître, précieux à étudier. Voici les peintures de Jacob Ziegler de 1575, de Lucas Ferreri, de Jean Polster; puis à chaque pilier une statue, une inscription; à chaque pan de muraille un souvenir de piété ou un tombeau. Puis viennent les chœurs avec leurs larges et lourdes balustrades en fer, leurs stalles en chêne si bien sculptées, et portant de droite et de gauche toutes les bêtes de l'Apocalypse; puis les chapelles latérales profondes et mystérieuses, les saints auxquels l'humble paysan a foi, et qui vient chaque jour devant eux brûler un nouveau cierge. L'une de ces chapelles pourrait vous retenir un jour entier, et à peine serait-ce assez pour la bien voir. C'était là jadis le lieu de sépulture de tous les évêques et chanoines de la cathédrale, et sur chaque tombeau est dressée contre la muraille une large plaque de cuivre qui représente en relief celui que l'on a enterré en cet endroit. Les portraits sont presque tous en pied et de grandeur naturelle. L'évêque est là avec sa mitre, le chanoine avec son rochet; les uns tenant un chapelet, les autres ouvrant dévotement un livre. Ni les figures, ni les costumes, ni les attitudes, ne se ressemblent; car toutes ces statues ont été faites à différentes époques, et presque toutes par différents maîtres, et la collection commence au onzième siècle et arrive jusqu'au seizième. Quelle belle étude d'histoire d'art ne ferait-on pas en se familiarisant avec les traits particuliers de chacun de ces monumens!

En face de cette longue et précieuse galerie est un autel

qui attire beaucoup de monde, car il s'y est déjà fait grand nombre de miracles. Et les colonnes qui le supportent et les murailles qui y touchent, sont chargées d'*Ex voto*. Ici des membres figurés en cire, là des couronnes de fleurs. Une pauvre femme offre un tableau dans lequel elle est représentée elle-même, remerciant Dieu de la guérison qu'il lui a accordée. Une autre s'est fait peindre à genoux avec son fils qui jette là ses béquilles, car il vient de recouvrer l'usage de ses jambes. Le catholicisme est cependant la religion des pauvres et des malheureux, la religion qui parle aux sens par ses pompes extérieures, et à l'âme par ses mystères. Et qu'on laisse le protestantisme à ceux qui ont une croyance plus raisonnée, à ceux qui mêlent un sentiment philosophique à leur sentiment religieux, il y aura toujours de ces bonnes âmes crédules avec bonne foi, et heureuses de leur crédulité, qui aiment à pouvoir compter sur les miracles, et à se reposer, faibles qu'elles sont, sous l'égide d'un saint, qui peut guérir les maladies ou bénir les récoltes.

En descendant de cette chapelle vers la porte principale d'entrée, nous arrivons à l'autre chœur, consacré spécialement à Henri II et Cunégonde. Sous l'estrade en pierre sur laquelle ce chœur est élevé, est un large caveau où l'on enterra les deux saints. Au-dessus est l'autel où l'on célèbre leur fête, où l'on conserve leurs reliques, c'est-à-dire le cerveau des deux époux renfermé dans une magnifique châsse d'argent couverte de pierres précieuses. Les gens qui ont encore la foi viennent devant cet autel, s'agenouillent, prient, puis passent la main sur un de ces cerveaux et la portent à leurs yeux. On dit que c'est, en cas de maladie, un remède infailible, et qui plus est, un préservatif pour l'avenir, ce qui fait qu'à Bamberg il y a très-peu d'oculistes.

Puisque nous en sommes au tombeau de l'empereur et de l'impératrice, je puis bien raconter ici la légende de ces deux saints, telle que les actes authentiques de l'histoire de Bam-

berg, et, ce qui n'est guères moins authentique, les souvenirs du peuple nous l'ont conservée.

Henri II est l'empereur religieux du moyen âge, si jamais il en fût, l'homme des prêtres, l'homme du pape, l'homme comme il en fallait à la cour ambitieuse de Rome, aux moines déjà rusés, et à l'époque d'ignorance et de superstition où il vivait. Enrichir des églises, fonder des monastères, se déclarer vassal du pape et serviteur des évêques, voilà le besoin le plus pressant et la plus grande ambition de Henri. Sa femme Cunégonde partage les mêmes sentimens, et c'est entre eux deux une lutte à qui rendra le plus d'hommages aux saints, à qui laissera dans ce monde le plus de souvenirs religieux. Aussi l'Église s'est-elle montrée reconnaissante. L'Église les a canonisés tous deux, et chaque année encore il se célèbre à Bamberg une grande fête, dans laquelle on porte en procession les reliques du pieux Henri et de la chaste Cunégonde.

Le saint empereur naquit au château d'Abach en Bavière en 972. Son père était le duc de Bavière; sa mère était Gisela, la fille du duc de Bourgogne. La jeunesse de Henri se passa de la manière la plus édifiante; il eut pour maîtres des hommes sages, craignant Dieu, et se montra docile à leurs leçons. Il n'avait que vingt ans lorsque son père mourut; et le laissa en possession du duché, à la grande joie des bons Bavarais, qui aimaient le jeune Henri comme un père, tant il avait déjà donné de preuves de sa justice et de sa douceur de caractère. Devenu duc de Bavière, Henri, qui jusque-là avait su se maintenir l'âme sans remords, commit une faute, une grande faute, après laquelle le chroniqueur a bien raison d'ajouter qu'aucun homme de ce monde n'est infallible, et que le plus sage peut pécher sept fois par jour. Il s'en alla une fois visiter un couvent de l'ordre de S. Benoît qui se trouvait dans ses domaines, et les moines le reçurent avec tout le respect qu'ils devaient à leur souverain, et toute

l'estime que méritait un homme d'une si sainte renommée. Pendant que le duc était à table, ses gens conduisirent les chevaux dans une grande salle, qui servait d'habitude aux religieux de lieu de réunion. Le duc s'aperçut de cette impiété, mais il ne dit rien, je ne sais pas pourquoi. Cependant la nuit vient, il rentre dans sa chambre, et pour la première fois de sa vie il se sent saisi d'une vague inquiétude, et d'une sorte de remords que la prière ne peut pas dissiper. Et voyez : voilà qu'au milieu de la nuit il éprouve tout à coup une grande douleur au côté, il se réveille et aperçoit devant lui S. Benoît irrité, qui lui demande d'une voix sévère comment il a pu souffrir la profanation que ses gens ont commise dans le couvent. Le pauvre Henri avoue sa faute et implore son pardon. Puis, dès que le jour est venu, il impose une grave punition aux hommes de sa suite, qui n'ont pas eu plus de respect pour un lieu sacré. Il fait par compensation de riches présents aux religieux, et pour ne jamais oublier le péché qu'il avait commis, il pose un cilice à l'endroit où il avait ressenti une douleur pendant son sommeil, et l'on dit qu'il garda ce cilice toute sa vie. Nous devons ajouter qu'après cela le diable perdit ses peines à vouloir l'induire en erreur, et qu'il devint un modèle de vertus.

Après la mort d'Othon, empereur d'Allemagne, Henri était un jour agenouillé dans l'église de Ratisbonne, et faisait sa prière devant le tombeau du saint martyr Emmeran, lorsque tout d'un coup une douce mélodie se fit entendre, et le parfum de l'encens se répandit autour de lui. Saisi de surprise, Henri lève les yeux en l'air, et aperçoit sur le maître-autel une main qui trace ces mots : *nach sechs* (après six), puis s'évanouit. Que voulaient dire ces mots *nach sechs*? Ma foi! cela n'était pas facile à expliquer. Et après y avoir long-temps réfléchi, après en avoir aussi parlé à plusieurs personnes, Henri se persuada que c'était sans doute l'annonce de sa mort, et qu'il devait se préparer à comparaître

devant Dieu dans six jours. Alors il fit beaucoup d'aumônes, pria ardemment, et tâcha de mettre bien en ordre sa conscience. Cependant le septième jour il vivait encore; alors il reporta sa mort à six semaines, puis à six mois, puis à six ans, et comme au bout de six années il était encore de ce monde, il ne savait plus que penser des mots mystérieux écrits sur l'autel de Ratisbonne, quand un beau matin, au commencement de la septième année, il fut élu empereur d'Allemagne, et c'était là précisément, comme le lui dit l'évêque Wolfgang, ce que signifiait le *nach sechs*.

Devenu empereur, Henri a des rivaux à combattre, des guerres à soutenir; mais grâce à son courage, et surtout à l'assistance de Dieu, qui ne l'abandonne plus, il parvient à soumettre ses ennemis et à ramener la paix dans l'Empire.

Henri fut couronné à Aix-la-Chapelle, et les cérémonies du couronnement nous ont été conservées ainsi qu'il suit :

Le matin du jour où la solennité doit avoir lieu, toutes les cloches résonnent; et la bourgeoisie de la ville se met en marche et forme une double haie depuis l'église jusqu'au palais de l'empereur. Alors arrivent les électeurs ecclésiastiques avec leurs longues robes d'écarlate traînant jusqu'à terre, leur collet et leurs manches couvertes d'hermine, leur chapeau d'électeur à quatre coins. Ils vont dans l'église prendre les joyaux de l'Empire; la couronne, le sceptre, le globe et l'épée de S. Maurice, puis les apportent dans le palais de l'empereur. Pendant ce temps les électeurs laïques ont revêtu leurs habits de velours rouge, pris leurs chapeaux ronds, et sont venus à cheval attendre l'empereur.

Alors la procession commence. Les électeurs laïques marchent en tête; l'empereur vient ensuite à cheval, revêtu de son costume ordinaire et n'ayant pas encore la couronne sur le front. Il marche sous un dais que portent les magistrats de la ville; immédiatement devant le dais on voit venir les grands-vassaux chargés des insignes de l'Empire, au milieu

celui qui tient le globe, à droite le sceptre, à gauche la couronne, et derrière eux le cavalier qui tient l'épée de S. Maurice.

L'empereur est reçu à l'entrée de l'église par les électeurs ecclésiastiques et conduit à son fauteuil.

Puis le service religieux commence. A l'Évangile, l'empereur va s'agenouiller devant l'autel, et l'archevêque lui demande s'il veut demeurer fidèle à la croyance catholique, soutenir de tout son pouvoir l'Église et les serviteurs de l'Église, gouverner avec justice l'empire que Dieu lui confie, aider les indigens, prêter son appui aux malheureux, et rester obéissant au pape, ce à quoi l'empereur s'engage, en jurant par l'Évangile.

Puis l'archevêque se tourne vers les assistans et leur dit : Voulez-vous accepter Henri pour votre maître, et lui promettre obéissance et fidélité ? Les assistans répondent : oui.

Et l'archevêque bénit l'empereur, et l'oint avec les saintes huiles.

Alors on le conduit dans la chapelle du chœur, et on le revêt des ornemens impériaux qui ont en grande partie appartenu à Charlemagne. C'est un long manteau d'un brun-rouge; une dalmatique de soie violette qui tombe sur les pieds, deux ceintures, une paire de gants en soie rouge, ornés de perles d'or et de pierres précieuses, des bas de même étoffe, des souliers et des sandales rouge-cramoisi.

Ainsi habillé, l'empereur revient devant l'autel, l'archevêque lui met un anneau au doigt, puis lui donne à tenir le sceptre dans la main droite, le globe dans la gauche; et les trois électeurs ecclésiastiques lui posent la couronne sur la tête.

Ensuite la messe continue, l'empereur va à l'offrande et reçoit la communion.

La messe finie, il monte sur le trône que Charlemagne avait fait placer, et reçoit les vœux que lui adressent les électeurs. Après quoi, la procession se remet en route à travers les rues couvertes de brillantes étoffes, et le peuple l'accompagne avec ses acclamations.

Le nouvel empereur se gagne par sa douceur et sa clémence l'affection de tous ses sujets, et l'on ne désire plus qu'une chose, c'est de le voir se marier, et laisser après lui des héritiers formés par ses leçons. Henri veut satisfaire aux désirs qu'on lui manifeste, et il épouse Cunégonde, la fille du comte de Luxembourg. Mais ne voilà-t-il pas que le soir de ses noces Cunégonde lui dit qu'elle a fait un vœu de chasteté, et que s'il pense la forcer de rompre ce vœu, elle aura recours au pouvoir de l'Église, et le bon empereur, enchanté d'une telle vertu, tombe aux genoux de son adorable épouse, et lui jure de respecter les engagements qu'elle a pris, et de ne la regarder que comme une sœur; ce qu'il fait. Cependant la chaste Cunégonde a donné de grandes marques de faveur à un jeune gentilhomme qui la sert, et de méchantes langues rapportent que cela va un peu trop loin. L'empereur en parle à Cunégonde, et Cunégonde veut se justifier complètement. Elle fait rassembler toute la cour de l'empereur, tous les vassaux, tout le peuple, et se soumet à l'épreuve du feu. Elle prend dans ses mains des fers chauds, et ne ressent aucune douleur. Elle marche pieds nus sur des charbons ardents, et ses pieds n'ont pas reçu la moindre blessure. Donc on la proclame un ange de vertu et d'innocence, et ses calomniateurs sont condamnés à mort. Quant au jeune gentilhomme, la chronique n'en parle plus.

Après cette rigoureuse épreuve, les deux époux consacrent toute leur vie à des œuvres de religion, fondent l'évêché de Bamberg, l'église de Saint-Étienne et celle de Saint-Michel, et Cunégonde s'en va elle-même tous les jours attendre dans la rue les ouvriers qui travaillent à ces églises et leur donner le salaire qu'ils ont mérité.

L'empereur va à Rome, et se fait encore une fois couronner par le pape, ce qui valait beaucoup mieux que d'être seulement couronné par un archevêque. Le pape vient à Bamberg, et l'empereur porte la queue de son vêtement

pontifical; puis de temps à autre il se fait quelques miracles. Par exemple, l'empereur a depuis quelque temps une gravelle qui lui cause de violentes douleurs. Un soir il prie avec plus de ferveur encore qu'ordinairement son puissant S. Benoît, et la nuit, S. Benoît le délivre de sa maladie, et lui remet dans la main la pierre qui le tourmentait.

Le 14 Juillet 1024 Henri meurt, et on l'enterre dans l'église de Bamberg.

Cunégonde se retire dans un couvent et fait des miracles. Une fois, une de ses nièces qu'elle a établie abbesse d'un riche monastère, oublie ses devoirs, se livre à la dissipation, et Cunégonde, dans une sainte colère, lui donne un soufflet, et le soufflet reste toute la vie empreint sur la joue de l'abbesse, les quatre doigts bien marqués et le pouce. Une autre fois, elle est couchée et dort; une jeune fille qui est à son service et qui veille auprès d'elle, laisse tomber la lumière, et la lumière met le feu à la chambre, et tandis que la malheureuse servante va chercher du secours, Cunégonde repose tranquillement au milieu des flammes, jusqu'à ce que, s'éveillant enfin, elle élève les mains au ciel, et le feu s'éteint.

En l'année 1040 Cunégonde meurt. On l'emporte aussi dans l'église de Bamberg; car elle a demandé à reposer près de son époux, qui ne fut que son frère.

On ouvre le cercueil de l'empereur, et alors on entend d'en haut une voix qui crie : chaste époux ! fais place à ton épouse. Et le corps de Henri se retire de côté, et l'on descend Cunégonde auprès de lui.

Voilà l'histoire des deux saints telle que la raconte le peuple de Bamberg, et j'ajouterai encore, mais toujours d'après le témoignage du même peuple, qu'il s'est fait par le pouvoir de ces deux saints beaucoup de miracles : des aveugles ont recouvré la vue, des sourds ont pu entendre, des muets ont pu parler, et quantité d'autres choses merveilleuses qu'il serait trop long de rapporter.

Du premier et du second tombeau élevés en l'honneur de Henri et de Cunégonde, il ne reste plus rien. Celui que l'on voit à présent est dû au ciseau de Tilman Riemenschneider. Il fut commencé en 1499 et terminé en 1513. Il est en marbre de Salzbourg et travaillé avec beaucoup de soin. Sa forme est celle d'un cercueil. Au-dessus l'empereur et Cunégonde sont couchés l'un à côté de l'autre. Tous les deux ont encore la couronne sur la tête, et Henri porte le sceptre et le globe. Les bas-reliefs qui sont sculptés aux quatre faces du cercueil, représentent quelques-uns des principaux traits de la légende que nous avons racontée : ainsi l'épreuve du feu par Cunégonde, le soin qu'elle prend de payer elle-même les ouvriers qui travaillent à l'église de Saint-Étienne; la guérison de l'empereur par S. Benoît, sa mort et son jugement. Un ange tient la balance, et les diables se jettent dans le bassin des péchés pour le rendre plus lourd; mais ils ont beau faire, celui des vertus l'emporte encore de beaucoup.

Outre les reliques de S. Henri et de S.^{te} Cunégonde, le dôme de Bamberg possède encore un clou avec lequel Jésus-Christ fut attaché à la croix, un morceau de sa couronne d'épines, un bout de la chaîne que S. Pierre porta dans son cachot; on expose ces reliques à de certains jours de l'année, ce qui rend toujours le peuple de la ville et des villages environnans bien heureux.

Je ne quitterai pas ce vénérable dôme sans remarquer que sous la terrasse, qui est placée en avant, il existe depuis plusieurs siècles une boulangerie. Autrefois chaque chanoine devait, le jour de sa nomination, s'en aller dans cette boulangerie acheter du pain pour les pauvres. Mais je crois que MM. les chanoines d'aujourd'hui ont trouvé cet usage peu convenable à leur dignité, et qu'ils ont pris le parti de s'en dispenser.

X. M.



Bulletin bibliographique.

DRAME HISTORIQUE.

Die Liga von Cambray : La Ligue de Cambrai, drame historique en trois actes, par M. *Auguste comte de Platen*. Francfort-sur-le-Mein, chez David Sauerländer, 1833; 105 pages in-12.

Dès l'année 1504, le roi Louis XII, l'empereur Maximilien et le pape Jules II avaient projeté le partage des États de Venise, la plus illustre des républiques italiennes du moyen âge, et en avaient arrêté les bases par un traité formel. « Mais, dit M. Sismondi, la versatilité de Maximilien, la défiance de Jules II, la jalousie de Ferdinand, sauvèrent à cette époque la république de la conjuration formée contre elle. » Après de nouveaux sujets de ressentiment, les mêmes négociations furent reprises à Cambrai entre le cardinal d'Amboise, ministre du roi de France, et Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien. Le 10 Décembre 1508 on stipula que toute l'Europe serait invitée à former une ligue contre Venise : il s'agissait d'arracher à cette république toutes ses conquêtes au profit de l'Empire, de l'Autriche, de Naples, du roi de France, comme du duc du Milanais, du pape, etc. C'était convier toute l'Europe à un splendide festin. Pour plus de succès, le pape devait fulminer contre Venise toutes les censures de l'Église, afin surtout de mettre plus à son aise la délicate conscience de Maximilien, qui venait seulement de contracter envers les Vénitiens des engagements solennels. Tout fut iniquité dans cette affaire. Les négociations se tramèrent dans l'ombre comme un complot, et « l'ambassadeur de Venise, ayant eu quelque soupçon de l'orage qui la menaçait, Louis XII protesta qu'il ne s'était rien conclu à Cambrai de désavantageux pour la république, et que jamais il ne donnerait les mains à ce qui pourrait nuire à d'aussi anciens alliés. » Cependant Ferdinand

1 Sismondi, Républ. ital., tome XIII, p. 434.

et Jules II accédèrent à la ligue, sauf à s'en retirer dès que leur intérêt particulier serait satisfait. Les événemens qui s'ensuivirent sont le sujet du nouvel ouvrage de M. le comte de Platen. Son drame, tout historique, commence avec la bataille d'Agnadel, gagnée par les Français le 14 Mai 1509, et se termine à la reprise de Padoue par les Vénitiens, le 17 Juillet, qui rétablit leurs affaires. Le sujet offrait un grand intérêt, et notre analyse prouvera si le poète a manqué au sujet.

Les personnages sont Leonardo Loredan, doge de Venise; Catherine Cornara, reine de Chypre; le cardinal Grimani, Jean Stella, ambassadeur à la cour impériale; l'ambassadeur espagnol Louis Loredan, fils du doge; Marin Sanudo, historiographe; François de Murano, capitaine de vaisseau; peuple, bourgeois, sénateurs, etc.

PREMIER ACTE.

(Place devant l'arsenal, avec les deux lions d'Athènes.)

Peuple, bourgeois, arsenalotes, François de Murano, capitaine de vaisseau.

Premier bourgeois. Quelle détonation effroyable! tout le magasin à poudre a sauté; la moitié de Venise est couverte de cendres. Et cela au moment même où le monde entier se soulève contre nous!

Second bourgeois. C'est là un sinistre présage. C'est ainsi encore que tout récemment la foudre est tombée sur la citadelle de Brescia, déchirant les plus grosses murailles, comme pour les ouvrir à l'ennemi même avant le siège. Venise doit périr!

Un arsenalote. Bah, comme vous déraisonnez! On reconstruira les murailles, et l'on fera de nouvelle poudre. La *Signoria* est plus riche que tous les rois de l'autre côté des Alpes.

Premier bourgeois. Les archives aussi ont été brûlées.

L'arsenalote. Du papier! du papier!

Second bourgeois. Mais la barque qui transportait à Ravenne la solde destinée aux troupes et qui a péri en route, c'était plus que des trésors de papier.

Premier bourgeois. Et les quinze mille sequins que le sénat a envoyés à Rome au capitaine Savelli, pour lever des troupes et que celui-ci a mis en poche sans marcher, parce que le pape le menaçait de l'excommunication, s'il venait à notre secours.

François de Murano (se mêlant au groupe). Rassurez-vous, enfans ! Nous avons une excellente armée sur l'Oglio ; les Orsini sont de braves chefs. N'avons-nous pas repoussé des ennemis plus redoutables ? Les Turcs n'ont-ils pas été au Frioul ? Ne vites-vous pas vous-mêmes, du haut des *fondemens neufs*, les incendies allumés sur le continent par les infidèles ?

Un arsenalote. S. Marc ne nous laissera pas périr ! J'ai entendu à Chioggia un chanteur aveugle, qui disait que Venise est une ville éternelle. Le ciel s'est miré dans la mer, chantait-il, et son reflet c'est Venise.

Un matelot. Venise est plus ancienne que tous les royaumes : c'est ce qu'avait coutume de dire Antonio Grimani, sous qui j'ai servi.

Second bourgeois. Antonio Grimani ? qui vit dans l'exil à Rome ? Il n'y a pas de quoi se vanter de celui-là !

François de Murano. Et pourtant c'est un brave homme, Grimani ; mais irrésolu. Il aurait dû résister davantage aux Turcs. Je me trouvais sur la place de Saint-Marc lorsqu'on l'amena ici enchaîné. Son regard, quoique baissé, avait encore de la noblesse ! Son fils le cardinal accourut de Rome ; il ôta les fers à son père et les porta lui-même, et c'est ainsi qu'il se rendit avec lui dans la *Signoria*.

Second bourgeois. Cette scène ne toucha point le sénat.

Murano. Il y eut d'autant plus de grandeur à Grimani de se soumettre avec tant d'humilité, et de se rendre si patiemment dans l'exil, lui qui est si riche qu'il pourrait acheter un royaume !

Le matelot. Aussi n'est-ce pas de l'amiral que je suis fier. Mais j'avais pour capitaine André Loredano, et c'est sous lui que je me glorifie d'avoir servi. Notre galère prit feu au moment même où nous abordions un vaisseau turc. Moi et d'autres encore nous nous jetions à la mer pour gagner un autre bâtiment. Sauvez-vous, seigneur André, lui criâmes-nous. Mais lui, saisissant la bannière de S. Marc qui était sur le pont, s'écria : « Sous cette

bannière je suis né, sous cette bannière je veux mourir!» et il se précipita au milieu des flammes.

François de Murano. Que cet exemple soit notre règle à tous!

Plusieurs voix. Vivent les Loredani! — *Murano.* Et tous les amis de la république!

Survient le sénateur François Contarini, qui raconte ce qui s'est passé à Cambrai, l'accession à la ligue du pape, de Ferdinand, de tous les autres. Ce récit est de l'histoire mise en vers.

Un bourgeois. Nous sommes perdus, ne l'avais-je pas dit?

Contarini. Ne le croyez pas, amis! Nous n'avons pas le temps de nous désespérer. Préparez-vous au combat, et regardez autour de vous; songez où vous êtes. Voici les lions que nous avons enlevés à la ville d'Athènes: Venise regorge de trophées! (Il court à l'arsenal.)

Murano. Que ne suis-je à l'armée! mais je ne suis bon qu'à me battre à bord. La terre ferme est pour les paysans.

Un bourgeois. Je gage que déjà les Français ont passé l'Adda.

Murano. Nous serons vainqueurs, vous dis-je! Les Orsini sont vaillans; Pittigliano est vieux, mais prudent; l'Alviano est plein de feu; et nos providiteurs

Un arsenalote. Qui sont-ils?

Murano. George Cornaro et André Gritti. Quels noms! Cornaro, à qui nous devons le royaume de Chypres, lui qui a engagé sa sœur à abdiquer en notre faveur. Et André Gritti....

Une jeune fille. Le plus bel homme de Venise.

Murano. Le plus beau et le meilleur! Long-temps le sultan Bajazet le tint prisonnier à Constantinople, ainsi que tous nos marchands; mais il sut nous être utile jusque dans les fers; dans les fers même il conclut cette paix qui nous sauva de la ruine.

Un arsenalote. Vous venez de Constantinople?

Murano. Je viens de Marseille.

Un bourgeois. Vous avez vu les Français de près?

Murano. Dieu veuille que tu ne les voies pas ainsi! J'ai aussi été à Gènes, mes enfans, au moment que la ville se rendit au roi Louis à merci.

Le bourgeois. On dit qu'il la traita avec bonté.

Murano. Avec la bonté d'un tyran. — Suit le récit de l'entrée de Louis XII à Gènes. Il publia une amnistie; après quoi il ordonna les supplices. Le doge lui-même, livré par un ami, fut écartelé; ce qui n'empêcha pas les Génois de porter jusqu'aux nues la clémence du nouveau souverain, uniquement parce qu'il n'avait pas laissé entrer les Suisses dans la ville. Murano raconte ensuite les crimes des Suisses mercenaires, leur trahison à l'égard de Louis le More. — Cependant des cris annoncent l'arrivée du procureur Marco Vendramin. Il sort de la gondole.

Murano. Qu'y a-t-il de plus nouveau, très-honoré seigneur?

Vendramin. C'est ce qu'il y a de pire : nous sommes battus.

Le peuple. Malheur à nous !

Murano. Daignez nous raconter ce qui est arrivé.

Vendramin raconte la bataille d'Agnadel. L'Alviano a été blessé et fait prisonnier. Tous les Romagnols de la vallée de Lamone se sont battus avec fureur et ont péri jusqu'au dernier homme. Les Français ont pris d'assaut Caravaggio, et Bergame s'est rendu.

Contarini sort de l'arsenal.

Vendramin. Nous sommes battus ! Pittigliano s'est tourné vers Brescia; on attend à toute heure des nouvelles plus funestes ! Maintenant la seigneurie veut armer cinquante galères, pour les opposer à la flotte que le roi de France se dispose à faire sortir de Gènes.

Murano. A l'arsenal tout ce qui a des mains ! Et vous, gens inutiles, qui n'avez que la langue, courez à S. Marc implorer la protection du patron de la sérénissime république !

Contarini (resté seul). Il s'agit de faire autre chose, à l'heure qu'il est, que de lever les mains au ciel. Mais si j'avais le temps de prier, je sais bien où j'irais ! J'irais à San Stefano : c'est là, sous la colonnade du couvent, que repose le grand doge Contarini, mon aïeul. C'est là que je prierais, prosterné au pied de son vieux sarcophage, me rappelant le temps où Venise était en péril comme aujourd'hui; lorsque ta puissante flotte, ô Gènes, menaçante, assiégeait nos lagunes, et songeait à forger un mors aux chevaux de S. Marc ! Alors toute la jeunesse de l'île se leva en masse, et le doge octogénaire sortit avec ses vaisseaux, et

assiégea les assiégeans eux-mêmes dans la baie de Chioggia; Charles Fero vint de Candie, son pavillon victorieux déployé, et les vainqueurs furent réduits à demander grâce !

SECOND ACTE.

Jusqu'ici l'action a eu lieu sur la place publique; au second acte le drame est transporté au sénat. Il fait nuit. La salle du grand conseil, ornée de tableaux représentant des scènes de l'histoire de Venise, est convenablement éclairée. Le doge est assis sur son trône; les sénateurs assis sur leurs sièges, quelques-uns debout. On distingue André Gritti, François Contarini, Dominique Trevisani et Jean Stella.

Le doge. La seigneurie vous a convoqués à une heure inaccoutumée. Ainsi le veut le péril de l'État. La nouvelle de l'invasion des Français était à peine arrivée à Rome, que Jules aussitôt fulmina contre nous les foudres de l'Église, attendu que, dit-il, nous détenons injustemens les villes qui, après la chute de César Borgia, se donnèrent à nous, et qu'il appelle sa propriété; attendu encore que nous avons accordé un asyle aux Bentivoglio qu'il a expulsés de Bologne. Il nous menace d'une croisade; il se dispose à nous déclarer les ennemis éternels de la chrétienté; après quoi chacun pourra sans scrupule s'emparer de ce qui nous appartient, et nous vendre nous-mêmes comme esclaves. — Voici Jean Stella que nous avons envoyé près de l'empereur. Il a refusé de lui donner audience. Il semble que les élémens les plus incompatibles se réunissent contre nous. On dit que récemment Maximilien a brûlé de sa propre main, à Spire, un livre où, de temps immémorial, avaient été inscrites avec soin toutes les injures que l'Empire avait eu à souffrir de la part de la France.

Jean Stella. Déjà sur les frontières s'agite contre nous l'archevêque de Trente, et déjà le duc de Brunswick s'avance contre le Frioul. L'empereur lui-même, dit-on, a formé le projet de s'emparer de la ville de Venise, chose qu'il regarde comme facile. Il veut la diviser en quatre parts, dans chacune desquelles il construira un fort : l'un sera pour lui, les trois autres pour le pape, l'Espagne et la France.

Trevisani. Voilà bien des fantaisies impériales!

Contarini. Ce plan nous fait beaucoup d'honneur. Ainsi il faudrait quatre garnisons pour dompter une seule ville libre.

Le doge prie le provéditeur Gritti de raconter les succès de Louis XII contre la république.

Gritti rapporte alors la prise de Crémone, de Crème et de Brescia, et il s'écrie avec douleur qu'il lui faut plus de courage pour redire ces choses, qu'il n'en avait fallu à Louis pour les faire. Au mépris du droit des gens, ajoute-t-il, le roi, en entrant dans une ville, déclare prisonnier tout gentilhomme vénitien, et exige de lui une rançon exorbitante. C'est ainsi qu'il espère affaiblir la république.

Contarini. C'est la terre ferme qui nous perd. Oh, semblables à nos pères, que ne sommes-nous restés exclusivement marins! La mer seule est l'asyle de la liberté; c'est dans les îles que souffle sa fraîche haleine. Le continent est une prison pour des soldats mercenaires et des esclaves.

Marco Vendramin survient: Chaque heure nous apporte une honte nouvelle; chaque barque un message odieux. Il est venu une barque de pêcheur de Caorle: Trieste et Fiume ont arboré le drapeau de l'Autriche.... Ce n'est pas tout: Pierre Bembo, que je viens de rencontrer au Broglio, m'a assuré qu'Alphonse d'Este aussi s'est levé contre Venise.... Gonzague se prépare de son côté.

Le doge. Il faut bien que le petit flot suive le torrent; mais la mer nous appartient encore. — Un huissier annonce que l'ambassadeur espagnol demande audience, sans doute pour déclarer la guerre.

Trevisani. Quel excellent acteur que le roi Ferdinand! Mais il aurait étudié tous les rôles, que jamais pourtant il ne jouerait celui d'un ami dans le malheur.

L'ambassadeur est introduit. Il proteste de la constante amitié de son monarque pour l'illustre république de Venise; Ferdinand voit avec douleur les attaques de la France et de l'empereur contre elle; il blâmerait jusqu'au pape, s'il était permis à un roi catholique de censurer le lieutenant de Dieu. Mais comme désormais le pavillon de S. Marc sera hors d'état de défendre ses

possessions contre les Turcs, le roi désire que Venise lui livre les ports qu'elle possède dans la Pouille; il veut les garder pour elle. Après quelques objections ironiques du doge, l'ambassadeur déclare sans autre détour qu'il faut céder à Ferdinand les ports qu'il demande, ou s'attendre à la guerre. Il ajoute : Je quitte Venise non sans une vive peine. Quoique grand d'Espagne, j'ai pris plaisir au séjour de cette grande ville de marchands et de portefaix.

Trevisani lui répond avec fierté : Vous êtes sujet du roi; nous ne sommes sujets de personne, bien que nous soyons de simples marchands. Les sceptres sont pour nous une marchandise de peu de valeur, nous les donnons en présent. Considérez ce tableau, M. l'ambassadeur, là au-dessus de la fenêtre : c'est Henri Dandolo, qui, méprisant une couronne, en orne la tête de Baudouin, devenu empereur de Byzance.

L'ambassadeur s'est à peine retiré qu'on introduit deux courriers, l'un venu de Ravenne, l'autre de Vérone. Ils apportent des messages également funestes. Le premier annonce que les troupes papales, commandées par le duc d'Urbain, ont envahi le territoire de Ravenne; que Ravenne et Rimini sont sur le point de se rendre. Le second rapporte que Peschiera a été prise d'assaut par les Suisses et les Français; que toute la garnison a été passée au fil de l'épée, le commandant de la forteresse, ainsi que son fils, pendus par ordre de Louis XII; que le général Pittigliano veut se retirer vers les lagunes pour protéger Venise, mais que les milices l'abandonnent par bandes.

A ces sinistres nouvelles les sénateurs se lèvent en tumulte; quelques-uns quittent même la salle. La consternation est générale. Le doge descend de son trône et s'écrie : Demeurez! où courez-vous? Une terreur panique a-t-elle saisi tout l'État? Un mot, un vain bruit suffit-il pour vous faire perdre contenance? Jamais nous n'avons eu plus besoin de calme et de fermeté.

Trevisani. Leonardo Loredano, modère-toi! Quel est ce langage que tu tiens?

Le doge. Celui de la nécessité.

Trevisani. La nécessité n'excuse pas un langage violent! Qui songe à fuir, et qui manque de courage? Louis ou Maximilien

a-t-il déjà coupé les ailes de notre lion, pour que l'on se permette de nous parler comme à des esclaves?

Gritti. Calmez-vous, ne pesez pas les syllabes.

Trevisani. Le sol que nous foulons est libre encore!

Le doge. Mais il tremble sur son pilotis! — Ce que je veux m'est inspiré par ma sollicitude pour la république. Reprenez vos places!

Il fait ensuite deux propositions très-sages, qui sont aussitôt décrétées. D'abord on fera savoir aux provinces qu'elles seront indemnisées pour tous les dommages qu'elles souffriront pour l'État. Ensuite toutes les villes sujettes de la terre ferme seront déclarées libres, et tous les citoyens relevés de leur serment de fidélité, afin que, si un jour le sort des armes se déclarât de nouveau pour la république, ils n'eussent pas à craindre d'être traités comme rebelles. Le doge ordonne ensuite à Gritti de retourner à l'armée; il exhorte les nobles à se montrer dignes de leurs pères, à faire tous les sacrifices à la patrie, et si elle succombe au nombre, à périr comme périt César, enveloppé de sa toge. Cette scène est belle, et du petit nombre de celles qui intéressent et échauffent un peu.

TROISIÈME ACTE.

La scène est de nouveau sur la place publique; au fond le palais du doge; à droite, sur le rivage, les colonnes apportées de l'Archipel; à gauche une partie de la place et de l'église de Saint-Marc avec le bas-relief d'Harmodius et d'Aristogiton, et les colonnes de Ptolémaïs.

Les bourgeois parlent de la guerre. L'un raconte que Vérone et Vicence se sont rendues à l'évêque de Trente, agissant au nom de l'empereur; que Padoue a ouvert ses portes au Trissin, etc. Un autre, que deux cents nobili ont pris les armes pour reconquérir Padoue; ils doivent partir aujourd'hui même. L'historien Marin Sanudo survient; les bourgeois l'entourent et le pressent de leur communiquer ce qu'il sait de nouveau.

Sanudo. Toutes les villes sont prises; Trévise seul se défend vaillamment. Les riches voulaient se rendre au Trissin, mais le

peuple se leva sous la conduite d'un berger nommé Callegaro, qui portait la bannière de S. Marc, et les Allemands ont été repoussés. Le sénat, toujours magnifique dans ses récompenses, a exempté ceux de Trévise pour quinze années de tout impôt et fait brûler les rôles. Partout les gens des campagnes sont pour nous. A Vérone, l'évêque de Trente a fait pendre beaucoup de paysans, uniquement parce qu'ils ne voulaient pas crier : vive l'empereur !

Dans ce moment on voit porter à la monnaie des paniers pleins de vaisselle d'argent de la part des patriciens, et à cette occasion Sanudo dit aux bourgeois : L'ambassadeur français, en parlant devant la diète germanique pour l'exciter contre notre ville, dit aux princes assemblés : « Les Vénitiens mangent dans de la vaisselle d'argent, c'est ce que vous ne pouvez pas. » Et Sanudo, s'exaltant de plus en plus, s'exprimant en vers iambiques, s'écrio :

« Et dussent-ils manger désormais dans des vases d'argile, pourvu que nous sauvions notre belle patrie ! O mes enfans, celui qui n'a jamais perdu une patrie, ignore combien il est beau d'en avoir une ! Songez à ce que vous pouvez perdre. Ici règne l'esprit de l'ordre et de l'abondance, considérant avec orgueil sa magnifique création. » Il reedit ensuite les faibles commencemens de Venise et sa grandeur actuelle ; il n'ose penser que jamais son heure puisse venir.

Cependant on voit arriver un cortège de gondoles : c'est la reine de Chypres, Catherine Cornara, qui se réfugie à Venise de ses terres dans le Trévisan ; en même temps le doge sort de son palais pour aller au-devant de la reine. Après de tristes complimens de part et d'autre, la princesse rend compte au doge d'une courte entrevue qu'elle a eue avec l'empereur, qui a voulu savoir d'elle si sa fille à lui, la duchesse de Savoie, avait des partisans dans le royaume de Chypres. La reine lui a répondu comme il convient à une fille de la république. Elle entre ensuite dans l'église de Saint-Marc pour prier pour Venise. Le doge donne sa bénédiction à une troupe d'enfans qui se pressent autour de lui, et promet à Marin Sanudo de lui faire obtenir une pension dès que sera passé l'orage qui gronde sur la république. Nous abrégeons ces scènes, qui peuvent bien servir

à compléter le tableau, mais qui n'ajoutent rien à l'intérêt dramatique, et qui entravent la marche de l'action.

Dans ce moment arrive le cardinal Grimani; il vient de la part de son père exilé offrir à la république tous ses trésors; il annonce en même temps que le vieux Grimani a de fréquentes conférences avec le pape dans l'intérêt de Venise, qu'il lui fait envisager comme le boulevard de l'indépendance de l'Italie. Jules II aime passionnément la liberté de son pays, et déteste au fond du cœur toute tyrannie étrangère. Sa grande ame admire en secret la république de Venise, et il hait Louis XII.

Le doge, enchanté de ces nouvelles, promet au cardinal de faire rappeler son père de l'exil. Il ne désespère pas du salut de l'État: Padoue, il est vrai, a succombé, mais André Gritti est, à ses portes, et le doge plein de confiance en sa valeur; et malgré une ancienne loi qui interdit tout service actif dans l'armée de terre à tout gentilhomme vénitien, un corps de jeunes nobles va partir pour le continent.

Le cardinal conseille au doge d'envoyer sur-le-champ dix patriciens à Rome pour supplier le pape de lever l'interdit. Son orgueil sera flatté de cette déférence, et il ne pourra que céder à son admiration pour l'antique gloire de Venise.

Les espérances du doge ne tardent pas à s'accomplir. André Gritti vient lui-même annoncer que Padoue a été reprise, grâce surtout à un stratagème raconté par tous les historiens. En même temps Gonzague a été fait prisonnier avec les siens.

Une musique guerrière se fait entendre. Les deux cents jeunes patriciens avec leurs troupes traversent la place de Saint-Marc; le fils du doge, Lodovico Loredano, à leur tête, ils partent, non plus pour reconquérir Padoue, mais pour la garder. Le doge bénit leurs drapeaux, et se jette à genoux avec tout le peuple pour rendre grâce au ciel de ces succès inespérés, et pour appeler la protection de S. Marc sur la république.

Telle est l'analyse et presque la traduction complète d'un drame historique, dont nous avons entrepris la lecture et l'examen sur la foi du nom de son auteur et de son titre. Il paraît que M. de Platen s'est plutôt proposé de faire l'apologie de Venise qu'une œuvre poétique. C'est aussi là le principal but des notes qu'il a

ajoutées à sa pièce. Il accuse les historiens français d'avoir pris à tâche de décrier les Vénitiens comme des tyrans, après les avoir ruinés de la manière la plus perfide, et il rappelle à cette occasion ces vers de la *Mort de Pompée*, adressés à Ptolémée par César :

Tout beau ! Que votre haine, en son sang assouvie,
N'aille point à sa gloire : il suffit de sa vie !

Nous doutons que ce drame historique ajoute beaucoup à la gloire de M. de Platen ou à celle de la défunte république de Venise.

W.

HISTOIRE.

Taschenbuch der Geschichte : Annuaire historique, par M. W. Menzel. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler à nos lecteurs des OEuvres de M. Menzel, et la *Nouvelle Revue germanique* a cité à différentes reprises quelques-uns de ses spirituels articles insérés dans le *Morgenblatt*. Car M. Menzel est sans contredit placé aujourd'hui au premier rang des critiques d'Allemagne, et la verve pétillante, la malice quelquefois humoriste, et le jugement sain et la haute portée d'intelligence qui règnent dans tout ce que M. Menzel livre à la presse périodique, rendent ses moindres articles aussi agréables que véritablement instructifs à lire. Voici un autre ouvrage de lui, sur lequel nous croyons devoir appeler l'attention du public; car il mérite d'exciter de la sympathie et par le plan sur lequel il est conçu, et par l'utilité que l'on est en droit d'en attendre. C'est un annuaire historique, rédigé à la manière de Lesur, et que M. Menzel publie chaque année en deux volumes, à six mois environ d'intervalle l'un de l'autre. Ce genre d'ouvrage manquait encore à l'Allemagne; car l'excellent livre que publie M. de Raumer sous le titre de *Historisches Taschenbuch*, n'est qu'un recueil de quelques brillants essais historiques, et non point un récit succinct de ce qui vient de se passer. Et s'il existe encore à Berlin et à Vienne des journaux mensuels ou trimestriels destinés à narrer successivement les évé-

nemens politiques de nos jours, ces journaux, rédigés dans un esprit anti-libéral, ne peuvent entrer en comparaison avec le livre vraiment libéral et indépendant qui nous occupe.

M. Menzel, qui s'est déjà acquis dans sa carrière de député à la chambre wurtembergeoise une si grande estime, et qui est animé d'un si vif désir d'aider sa patrie à se délivrer des vœux préjugés et des entraves absolutistes sous lesquels elle se courbe, M. Menzel a sans doute compris quelle influence pourrait exercer son Annuaire historique dans un temps où tous les esprits sont dans l'attente, et où il ne s'agit plus que savoir semer à propos les saines idées pour les faire germer.

Cet Annuaire est rédigé avec tout le talent bien connu de M. Menzel, et toute la hardiesse de caractère et la franchise d'opinion que l'auteur a déjà manifestées en diverses circonstances. Il ne fait point de réflexions, il ne s'arrête pas pour prononcer un jugement; il raconte. Mais il raconte avec impartialité, avec le mâle dédain que lui inspirent les petites rancunes de la confédération germanique, et la sainte colère qui bouillonne dans son cœur à la vue de tous les abus honteux qui font encore souffrir sa belle patrie. Et après ce récit vif, coloré, plein de force et de chaleur, qu'est-il besoin de réflexions? Les réflexions ne viennent-elles pas d'elles-mêmes? et l'esprit le plus borné ne peut-il pas les concevoir?

Que l'on prenne par exemple cette révolution de Juillet, et après elle toutes ces révolutions de Belgique, de Pologne, et ces petites révolutions d'Allemagne auxquelles la nôtre a servi de levier, et si on les raconte avec toutes leurs causes et leurs antécédens, tous leurs combats et toutes leurs suites, sans rien ôter au caractère de ceux qui en ont été les premiers moteurs, et aux justes motifs d'indignation de ceux qui les ont faites, à qui faudra-t-il encore adresser des réflexions? A qui sera-t-il nécessaire de dire que là un roi parjure a rompu le premier le pacte en vertu duquel il occupait le trône; qu'ici un homme aux passions brutales, plus fait pour vivre sous une hutte de cosaques que pour commander à des millions de braves gens, a mérité de voir ce soulèvement de toute une nation s'opérer contre lui, et qu'à Brunswick, en Hesse-Cassel, Hesse-Darmstadt, le peuple ne s'est

montré que trop patient à souffrir les vexations d'un prince, et les impôts auxquels il était assujéti pour satisfaire au luxe effréné d'une cour, aux caprices d'une maîtresse.

Que l'on ne s'y méprenne donc pas, le livre de M. Menzel, s'il devient populaire, comme il y a tout lieu de le croire, est destiné à faire aussi l'éducation politique du peuple allemand, et c'est en ce sens plus qu'une œuvre littéraire, c'est une œuvre d'une grande moralité.

L'ouvrage en est venu aujourd'hui à sa troisième année, et se compose de six volumes. Il est travaillé avec un soin qui montre quelle importance M. Menzel attache à le rendre aussi complet et aussi utile que possible. Les quatre dernières parties surtout sont très-intéressantes; elles renferment l'histoire des révolutions qui ont en deux années traversé presque tout le continent, et il est juste de dire que M. Menzel n'a fait ce travail qu'après de patientes, de consciencieuses recherches. Un Français qui a été au courant de tous nos derniers événements, qui a connu la révolution de Juillet dans tous ses antécédens et tous ses détails, pourrait encore en relire avec plaisir le récit dans l'Annuaire de M. Menzel, et un Polonais rendrait hommage au zèle avec lequel il a pénétré dans cet enchevêtrement de luttes intérieures, de rivalités, de haines particulières qui ont gâté cette belle révolution si bien commencée à Varsovie, et à l'art avec lequel il a su montrer sous un véritable jour chacun de ses personnages. Quant aux Allemands, ils se partageront encore en deux classes; la confédération germanique et ses satellites mettront sans doute à l'index le député de Wurtemberg, qui a eu la hardiesse de montrer les actes de tyrannie du jeune duc de Brunswick, et les hontenses dilapidations des princes hessois. Les autres francs et loyaux Allemands rendront hommage à celui qui n'a pas eu peur de leur dire la vérité dans un temps où la vérité ne rapporte encore point de places, et ne marche pas sans être suivie de quelques dangers.

X. M.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Études biographiques.

VI.

HENRI DE KLEIST.

L'ALLEMAGNE a deux poètes célèbres du nom de Kleist. Le premier, Éwald-Christian de Kleist, l'ami de Gellert, l'auteur du *Printemps*, naquit à Zebbin en Poméranie le 3 Mars 1725, devint premier lieutenant dans l'armée prussienne, et mourut le 24 Août 1759, par suite d'une blessure qu'il avait reçue douze jours auparavant à la bataille de Kunersdorf.

Le second, dont les œuvres pleines d'originalité et la fin déplorable excitent un double intérêt, est Henri de Kleist, que je veux essayer de faire connaître dans cet article.

Henri de Kleist est encore une de ces natures malheureuses, livrées au doute, à la souffrance, et d'ordinaire victimes de leur découragement; triste et amère nature, qui emploie tout ce qu'elle a de bon et de généreux, tout ce qu'elle a de force

secrète, à se torturer et se consumer elle-même, et qui est d'autant plus à plaindre, que la plaie dont elle souffre n'apparaît point aux regards, n'indique point de remède, que la science médicale ne peut y toucher, et qu'après de longues angoisses intérieures, dont quelques hommes peuvent seuls connaître toute la force, elle ne sert souvent qu'à confirmer ces paroles de Ch. Nodier, qu'il y a des maladies de l'ame plus profondes et plus incurables que les maladies du corps.

Louis Tieck a écrit sur Kleist quelques pages admirables, qui témoignent autant de sa sympathie pour le jeune poète, que de l'art avec lequel il a su le juger. Je citerai entre autres celle-ci : « Cette profonde disharmonie, cette suite de contrariétés trop vives et trop fréquentes qui menacent de détruire l'existence, peuvent être sans grande influence sur certaines ames. Les hommes ordinaires ne s'en tourmentent pas beaucoup, ou du moins pas long-temps ; la jeunesse avide et curieuse se trouve bientôt occupée avec le genre de travail qu'elle s'est choisi, distraite par le monde, et entraînée de côté et d'autre par les occasions journalières qui se présentent à elle. Au contraire, l'histoire de la jeunesse de ces hommes qui s'adonnent à l'étude des sciences, surtout à l'art et à la poésie, offre toujours de grandes analogies ; car ces hommes ne peuvent jamais que plus ou moins dompter les tristesses intérieures, que le contact du monde et l'ignorance de ce qui se développe en eux excitent dans leur ame. Et de là, voici ce qu'il peut arriver : ou une noble insouciance s'empare de cette ame malade, ou l'imagination souffrante se guérit encore par l'imagination, ou enfin, les grandes beautés de la nature, la religion, la philosophie, reposent le cœur ; l'artiste vit tout entier pour son art, et la vie commune, avec tous ses petits événements, ne sert qu'à renouveler en lui les idées et les conceptions qu'il embrasse. Mais souvent aussi il arrive que l'esprit, ne trouvant point ce qu'il cherche, se fatigue en efforts impuissans, tombe de l'enthousiasme

au désespoir, et livré à une froide douleur, à une désolante susceptibilité, en vient à ne plus se comprendre lui-même, et à ne pas comprendre les autres. Tels sont ces êtres hypochondriaques et angoissés, qui, attirés par l'art et la science, aspirent, comme Tantale, à boire à la source de la vie. Toutefois la nature ne nous montre que rarement cette lice cruelle, où le talent, l'amour, le malheur, le caractère, se mêlent, se froissent, amènent une catastrophe, et parmi ces rares apparitions, peu d'hommes ont droit à autant de pitié et d'estime que Henri de Kleist.»

Henri de Kleist naquit à Francfort-sur-l'Oder le 10 Octobre 1777. En 1795 il vint à Berlin, entra dans les gardes, et fit la campagne du Rhin. Mais son amour de l'étude ne pouvant s'allier avec les obligations du service militaire, il renonça au parti qu'il avait embrassé, et retourna à Francfort, où il passa les deux années de 1799 et 1800. Il avait eu une enfance très-appliquée, et livrée à plusieurs branches d'instruction. De bonne heure aussi il s'était développé en lui un talent de musicien rare, auquel il s'adonna avant que de pressentir sa vocation de poète, et auquel il se plut souvent à revenir. « Je voudrais, écrit-il une fois à un de ses amis, laisser pendant un an, et même plus, reposer toute espèce de poésie, et, à part quelques études scientifiques, n'avoir plus à m'occuper que de musique; car je considère cet art comme la racine, ou mieux encore comme la formule algébrique de tous les autres. Nous avons un poète¹ (auquel, du reste, je n'ai en aucune sorte la prétention d'être comparé), qui tire des couleurs toutes ses pensées sur l'art qu'il exerce; moi j'ai déjà, dès ma première jeunesse, tiré des sons toutes les idées générales que j'ai eues sur la poésie.»

En 1800 Kleist retourne à Berlin et se procure une place au ministère de la marine; mais bientôt mécontent de cette

1 Gœthe.

nouvelle position, il désire la quitter et faire un voyage. Il obtient un congé, et part avec sa sœur pour Paris, où il séjourne une année. Là il fait connaissance d'un peintre, part avec lui pour la Suisse, et laisse sa sœur à Paris. Il s'arrête quelques semaines au bord du lac de Thun, s'occupe de travaux poétiques, et écrit en assez peu de temps sa première tragédie : *la Famille Schroffenstein*. Et presque aussitôt il se met à en commencer une autre : *Robert Guiscard*.

Mais déjà la mélancolie de son caractère lui devient plus lourde ; les distractions après lesquelles il a couru lui échappent ; le dégoût de la vie le prend. A vingt-cinq ans il se sent las d'être au monde, il voudrait terminer et laisser comme un monument sa tragédie de *Robert Guiscard*, et puis après mourir, et se laissant toujours aller à cette tristesse qui l'obsède, à ce découragement qui lui vient, il sent que ses forces physiques s'affaiblissent comme ses forces morales. Il tombe malade, et sa sœur accourt en toute hâte pour lui donner ses soins, son appui, et le ramener en Allemagne.

Kleist vient à Weimar, se rend l'ami de Wieland, qui l'aide à corriger sa *Famille de Schroffenstein* ; puis arrive à Dresde, et le même besoin d'émotions et de changemens qui l'a poursuivi jusqu'ici, le ramène encore avec un de ses amis en Suisse, et de là à Milan, puis en France, à Lyon et à Paris. Pendant ce voyage la funeste direction de son ame a pris un caractère encore plus alarmant. Il tombe dans des accès de tristesse inouis, et sa susceptibilité, devenue de jour en jour plus vive, le fait passer à toute heure de l'espérance au découragement, de la confiance en lui-même aux prévisions les plus sinistres. Et puis, quelle cause attribuer à cette étrange nature ? Il n'a point eu encore à subir les infortunes auxquels tant d'hommes ont été assujettis ? Il n'a pas eu à supporter la misère, ni la perte cruelle de quelques êtres qui lui étaient chers. Il a peu vécu dans le monde,

et n'a pas encore pu y perdre beaucoup d'illusions. Mais toutes ces choses ne sont que des causes de souffrances raisonnables, comme le vulgaire en demande pour s'expliquer un visage pâle et des yeux chargés de larmes. Il est une autre cause de souffrance moins apparente et non moins active que l'on devine et que l'on n'explique pas, qui se montre claire aux yeux de ceux qui l'ont éprouvée, et qui met encore en défaut la science des physiologistes. Retournez au vague des passions de Châteaubriand et aux lettres de Werther, aux vers de Child Harold et à la vie de Joseph Delorme. Là est dépeint le mal ! Mais le remède ?

A Paris, Kleist, dominé par son humeur capricieuse et difficile, rompt brusquement avec son ami, brûle tous ses papiers, et anéantit pour la troisième fois l'essai qu'il avait fait d'une tragédie sur *Robert Guiscard*.

De là il se remet encore en route, va à Boulogne, revient à Paris, puis rentre en Allemagne, toujours triste et ennuyé, voyageant avec le besoin de s'instruire, et ne parvenant pas même à se distraire ; ces courses aventureuses, ces haltes de droite et de gauche, ces départs subits, ces retours capricieux, ressemblent parfaitement aux voyages misanthropiques d'Alfieri, si bien décrits dans ses Mémoires.

A Mayence il tombe encore malade, se guérit à grande peine, puis arrive à Berlin, où il se remet à travailler au ministère des finances, et comme il lui revient une lueur de courage, il reprend aussi ses études littéraires, et écrit le conte de *Kohlhaas*.

Cependant la guerre entre la Prusse et la France a pris un caractère plus décidé ; la bataille d'Iéna porte la terreur à Berlin. Tous ceux qui ont à craindre la domination des Français, et la reine de Prusse en tête, se hâtent de quitter cette ville. Kleist part aussi et se rend à Königsberg.

On pourrait croire d'abord que, livré à ses combats intérieurs, à ses tristesses tout individuelles, Kleist devait

être tenu en garde contre les événemens politiques par une sorte d'apathie, résultat assez habituel de cette souffrance d'ame, qui, ayant assez à faire de se retourner constamment sur elle-même, s'attache peu à ce qui remue le monde autour d'elle. Mais tel ne fut point son cas. Les malheurs de la Prusse n'eurent pas plutôt éclaté, que Kleist se sentit livré à une nouvelle douleur. Du patriotisme le plus exalté, qui lui fait sentir amèrement les maux de son pays, résulte contre les Français une haine violente, qu'il ne prend guères à tâche de dissimuler. Par suite de ce nouveau choc moral qu'il éprouve, il se retire de toutes les sociétés, il renonce à toutes ses connaissances, il abandonne sa place au ministère, et s'enferme dans sa chambre pour ne plus voir personne. Puis, singulière chose ! soit par une de ces inexplicables contradictions d'humeur, soit peut-être aussi par le besoin de se distraire, c'est dans ce même intervalle de temps qu'il écrit *la Cruche cassée*, la seule comédie originale que nous connaissions de lui.

Cependant l'animosité qu'il manifestait contre les Français l'avait fait signaler, et les talens qu'on lui connaissait pouvaient le présenter comme un homme dangereux. Il fut arrêté et conduit en prison au fort de Joux près Pontarlier, là où avaient été Mirabeau et Toussaint-Louverture. Six mois après on l'envoya à Châlons. On sait que dans ces deux prisons il composa beaucoup ; mais il n'est pas à présumer qu'il y retrouvât plus de sérénité d'ame que dans le monde, et un fragment de lettre qu'il écrivit de Châlons à une de ses amies, et qui nous a été conservé, le montre aussi triste que jamais.

« Je vis ici, dit-il, dans une solitude aussi complète qu'à K. A peine m'aperçois-je que je suis dans un pays étranger, et c'est souvent une espèce de rêve que j'aie pu faire un voyage de trois cents lieues sans changer de situation. Il n'y a dans Châlons personne à qui je puisse m'attacher, ni

parmi les Allemands, ni parmi les Français, pour lesquels j'éprouvais déjà un éloignement naturel que leur conduite à notre égard a encore fortifié. Hélas ! c'est une vilaine chose que la vie, c'est bien, comme vous le disiez, une *fatigue* »

Rendu à la liberté en 1808, il se retira à Dresde, et s'adjoignit à A. Müller pour la publication du journal le *Phæbus*. En même temps il se remit à ses compositions poétiques, écrivit *Pentesilea*, acheva quelques-uns de ses contes, l'*Amphitryon*, *Kätchen* (Catherine) de *Heilbronn*, et travailla encore une fois à son *Robert Guiscard*, dont il publia dans le *Phæbus* plusieurs fragmens.

En 1809 la guerre éclate encore avec la France, et l'enthousiasme de Kleist se réveille. Il songe à la délivrance prochaine de sa patrie ; il compose sa tragédie de *Herrmann* ; il publie son ode à l'Allemagne, sa *Germania*. Il court à Prague, pour travailler comme écrivain à défendre la cause de l'Allemagne, et à combattre dans l'opinion les progrès que faisaient les armes françaises. De Prague il veut se rendre à Vienne, mais nos troupes venaient d'y entrer. Kleist retombe dans le découragement, revient à Berlin ; bientôt la paix est conclue, et toutes les espérances qu'il s'était faites pour la liberté de son pays sont loin, et la généreuse ambition qui lui avait un instant donné tant d'énergie, fait place à une muette et morne consternation. Dès-lors les couleurs de la vie se rembrunissent à ses yeux, et le monde lui devient plus à charge. Il retourne encore cependant par intervalles à ses travaux littéraires. Il écrit sa dernière pièce de théâtre, le *Prince de Hombourg*, et publie un journal, les *Abendblätter* (Feuilles du soir). Mais cela est plutôt pour lui une distraction passagère, un besoin de l'esprit qu'il faut satisfaire, que l'effort constant et élevé d'une âme qui pressent son but et veut y arriver. Ses parens l'engagent à reprendre de nouveau une place ; mais il n'en a plus la force, et la misanthropie qui le domine, le sentiment de son génie qu'il

reconnaît aussi parfois, et l'idée que ce génie n'a jamais pu se développer dans le monde et s'y frayer une place, puis l'asservissement de la Prusse qui l'humilie; puis cette nature tendre, passionnée, délicate, qui souffre de tout, et qui conserve en elle-même toutes ses souffrances sans jamais les épancher au dehors: tout cela le fatigue, l'abat, l'isole davantage de jour en jour, et de jour en jour le place dans une position plus exceptionnelle.

C'est à cette époque qu'il écrit à un de ses amis : « La vie que je passe à Berlin depuis votre départ et celui de Müller est trop triste et dénuée d'intérêt. J'avais encore deux ou trois maisons où je pouvais aller d'habitude; mais j'y ai presque entièrement renoncé, et je suis tout le jour dans ma chambre, sans voir du matin au soir un homme qui me dise comment va le monde. Vous savez encore, lorsque vous êtes seul, rappeler par l'imagination dans votre demeure les quatre parties du monde qui vous sont agréables à revoir; mais moi, malheureux, je dois renoncer à cette consolation.

« La vie avec ses exigences si fortes et sans cesse renaissantes, peut déjà dans un moment d'émotion séparer l'un de l'autre si violemment deux cœurs amis, et à combien plus forte raison, lorsqu'ils vivent éloignés l'un de l'autre! Alors la consolation dont on a besoin dans des jours malheureux comme ceux que nous avons aujourd'hui, n'est plus à espérer. Bref, depuis que Müller est loin, je le crois mort, et il me cause le même chagrin que s'il l'était réellement. »

Dans une autre lettre il manifeste ainsi son découragement :

« Il y a quelques jours que j'allai chez G. pour lui présenter quelques articles que j'avais faits. Mais cela ne lui a paru être, comme le disent les Français, *que de la moutarde après dîner*. Vraiment, c'est pour moi une chose étrange que de voir comme tout ce que j'entreprends est chose perdue, et comme, lorsque je me résous à faire un pas hardi, le sol se retire sous mes pieds. »

Ainsi le malheureux marchait graduellement à cette fin tragique qui devait dénouer d'une si triste manière le problème de sa vie. Les circonstances de cette mort sanglante ont été racontées de diverses manières, et comme dans le temps elles occupèrent tout le monde de Berlin, tout le monde voulut y apporter son commentaire. Depuis vingt ans que le fait est accompli, ces circonstances se sont bien modifiées, et d'après le témoignage des personnes les mieux informées, voici la version que l'on peut donner aujourd'hui comme la mieux accréditée.

Henri de Kleist entretenait depuis quelque temps des relations avec la femme d'un marchand de Berlin, M.^{me} Adolphe Vogel. Ces relations avaient pris bientôt un caractère frappant d'intimité par le caractère tendre, mélancolique de la jeune femme, et par le bonheur que Kleist devait sentir à trouver une âme d'une trempe analogue à la sienne et capable de le comprendre. Mais ce qui fit le malheur véritable de cet amour, c'est que M.^{me} Vogel souffrait d'une maladie longue, douloureuse, déclarée par tous les médecins incurable, et avec laquelle elle n'avait plus que la perspective de traîner plus ou moins de temps une vie languissante ou torturée, et dénuée de tout espoir. Dans cette cruelle situation il est à croire que la liaison de ces deux êtres, si singulièrement portés à la souffrance, ne pouvait apporter ni à l'un ni à l'autre aucun résultat moral bien avantageux. Elle savait qu'elle n'avait plus de guérison à attendre aux maux dont elle souffrait, et qu'une suite de douleurs toujours croissantes devait être sa seule perspective. Lui, fatigué de tout ce qu'il avait connu, revenu de tout ce qu'il avait entrepris, ennemi du passé et redoutant l'avenir, fermait volontairement les yeux au remède qu'il pouvait encore trouver, et voulait aussi désespérer de la vie. Ils échangèrent ainsi leurs plaintes, et la pitié mutuelle qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, loin de leur porter quelque consolation, ne

servit qu'à leur montrer à tous deux leurs souffrances plus amères. Ils s'aimaient; un divorce pouvait rompre les liens de M.^{me} Vogel et l'attacher à lui; mais toujours cette maladie, sous le poids de laquelle son existence devait se traîner péniblement, devint un nouveau mur de séparation entre eux. Ainsi le sort avait tout fait pour que Kleist se fatiguât vainement à chercher un bien qu'il pressentait sans pouvoir le trouver, et pour que ce bien lui fût ravi aussitôt qu'il viendrait à le rencontrer.

Quant au mari, il laissait paisiblement cette liaison se nouer et prendre chaque jour de nouvelles racines. Il ne se souciait peut-être guères de la fidélité de sa femme, ou, ce que l'on peut donner comme une chose plus sûre, il avait de bonnes garanties pour croire à sa fidélité dans le sens où l'on prend d'ordinaire ce mot.

Les deux amans s'exaltaient l'un l'autre, et cette exaltation n'aidait nullement à leur donner plus de courage. Leur amour, d'une nature toute platonique, entretenait leurs rêves passionnés, et n'en reportait la réalisation que dans un autre monde. Ainsi cette vie leur semblait désormais dénuée de tout charme, de tout bonheur, et la mort n'était pour eux que la porte qui devait leur ouvrir l'entrée d'une vie meilleure.

Un jour M.^{me} Vogel dit à H. Kleist : J'ai un service à vous demander, promettez-moi de me le rendre.

— Demandez, dit Kleist, je promets tout.

— Eh bien ! c'est que vous me tuiez dès que je le désirerai.

Et Kleist répondit : Je le veux bien, car je me tuerai après.

Cette résolution prise, un scrupule que l'on trouvera sans doute minutieux, mais qui existait pourtant, arrêta encore M.^{me} Vogel : c'était de savoir comment son mari supporterait sa perte.

Kleist se chargea de sonder son mari, et celui-ci lui donna

cette réponse éminemment philosophique : « Écoutez, mon cher Kleist, je ne désire pas que ma femme meure, au contraire ; mais enfin, si elle mourait, je tâcherais de m'en consoler. »

Là-dessus M.^{me} Vogel se crut absoute. La résolution de mourir fut prise plus fermement que jamais, et le 21 Novembre 1811 mise à exécution.

A quelque distance de Potsdam, à droite de la route qui conduit à Berlin, dans un petit bois qui touche au lac Saint, on m'a montré l'endroit où ces deux malheureux moururent en regardant le ciel et en s'embrassant.

Tieck qui a connu H. Kleist en 1808, a ainsi fait son portrait :

C'était un homme de moyenne taille et d'une constitution assez forte. Il était ordinairement grave et silencieux, ne montrant aucune trace de vanité, mais beaucoup de noblesse et de fierté dans sa conduite. Il me paraissait avoir une grande ressemblance avec le portrait du Tasse.

Il me reste maintenant à parler des ouvrages de Kleist, qui sont assez nombreux, et que l'on peut diviser ainsi : Théâtre, Poésies légères, Contes.

La *Famille Schroffenstein*, tragédie en cinq actes, est son premier essai dramatique, et l'on pourrait le deviner à cette fougue de jeunesse qu'elle accuse ; à ces caractères dont le fond est vrai, mais dont les teintes sont ensuite surchargées ; à ces situations évidemment hors de nature et toutes amenées en vue de l'effet dramatique. Schiller a commencé aussi sa carrière de poète par écrire les *Brigands* ; mais il y a ici une force d'invention, une originalité de caractère, et une poésie qui compense amplement ce qu'il y a du reste dans ce drame d'inexpérience et d'exagération. Le sujet de la *Famille Schroffenstein* n'est pas neuf. Des parens

ennemis l'un de l'autre, des sermens de vengeance prononcés devant l'autel et le fer à la main ; puis entre ces vieillards dont l'ame est pleine de fiel et d'animosité, l'amour de deux jeunes gens qui s'élève dans toute sa candeur et sa simplicité comme un lien destiné à rapprocher ce que la haine sépare. Il y a long-temps qu'une telle idée dramatique a été mise en œuvre, et d'abord le *Romeo et Juliette* de Shakespeare est là. Puis ce fatalisme qui domine dans la pièce, ces meurtres qui arrivent coup sur coup, ne donnent qu'une sensation pénible, et n'inspirent pas cet intérêt véritable et bien senti que l'on doit attendre du drame. Enfin, le dénouement de cette tragédie est tout-à-fait manqué. Ces deux pères qui se réunissent sur une scène de meurtre, cette réconciliation amenée sur le cadavre de leurs enfans révolte, et ne laisse à l'ame rien qui la satisfasse. Il vaudrait mieux que le rideau tombât après la mort d'Ottokar et d'Agnès ; ce serait au moins plus moral que de nous montrer ces deux amans sacrifiés comme des victimes pour ramener la paix dans leurs familles.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette pièce, c'est l'amour d'Agnès et d'Ottokar ; amour vague, mystérieux, rêveur, et déjà frappé d'une sorte de fatalisme qu'il pressent, mais peint avec des couleurs d'une finesse admirable, et s'élevant avec tant de grâce et de fraîcheur au milieu des scènes affreuses à travers lesquelles il prend naissance !

Penthesilea est encore une pièce qui se ressent de la même ardeur de jeune homme, et du même défaut de véritable entente dramatique, et si l'on en excepte le dénouement, cette pièce n'indique pas que le poète ait encore fait dans son art de grands progrès.

Mais vient enfin sa *Kätchen de Heilbronn*, et nous trouvons Kleist dans toute la force et la beauté de son talent.

Kätchen est une jeune fille de village, la fille unique d'un vieil armurier, faible, malade et livrée au somnambulisme. Une nuit elle voit apparaître en rêve un jeune che-

valier, qu'un ange lui amène comme celui qu'elle doit aimer d'amour, et auquel elle doit rester à jamais fidèle. Et quelque temps après, toujours poursuivie par le souvenir de ce rêve qui lui a fait une forte impression, elle entre dans l'atelier de son père, y trouve le jeune comte de Strahl, et reconnaît trait pour trait le chevalier qu'elle a vu en rêve. Alors son sort est décidé, elle s'élance à la suite du comte quand il part, et ne veut plus le quitter. Le comte la repousse, elle revient. Il la maltraite, elle se tait, pleure en silence et marche derrière lui. Le jour elle s'en va à pied le long des grandes routes, tandis qu'il est à cheval; la nuit elle repose sur un rocher ou dans une étable, et le matin elle est déjà auprès de lui. Une fois il veut à toute force se débarrasser d'elle, il la fait reconduire par ses gens chez l'armurier; il va à Strasbourg, et trois jours après *Kätchen* est à Strasbourg. Pauvre jeune fille, qui dévore sans se plaindre toutes les humiliations que son amour lui cause; espèce de Mignon, dont la passion fait toute l'énergie, ame de feu dans un corps délicat et souffrant.

Cependant le vieil armurier qui ne peut pas avoir sa fille, accuse devant les francs-juges le comte de Strahl d'avoir jeté un sort sur elle. Le comte de Strahl se rend à la sommation qui lui est faite de comparaître, et raconte comment *Kätchen* l'a suivi. « Quand je me retournais, dit-il, je voyais deux choses : elle et mon ombre. »

Puis arrive *Kätchen*, faible, pâle, tremblante, qui dans toute cette assemblée ne voit que le comte, et qui s'incline à genoux devant lui.

Les juges l'invitent à expliquer sa conduite, mais elle ne répond pas. Le comte de Strahl le lui ordonne, alors elle s'écrie :

Tu es pour moi si cruel, que je pourrais pleurer; mais, mon noble seigneur, enseigne donc à ta servante ce qu'elle doit faire maintenant.

LE COMTE DE STRAHL.

Tu dois t'avancer près de cette barrière, et répondre aux questions que l'on te fera.

KETCHEN.

Non, dis-moi, est-ce vrai que tu es accusé ?

LE COMTE.

Tu le vois.

KETCHEN.

Et ces hommes sont tes juges.

LE COMTE.

Oui.

KETCHEN (*s'avançant vers la barrière*).

Écoutez, messeigneurs, levez-vous et faites place au comte ; car par le Dieu vivant, je vous le dis, son bouclier sans tache n'est pas plus pur que son cœur. Et si quelqu'un est coupable ici, ce sont ceux qui veulent le juger.

Le comte la presse encore de raconter aux juges pourquoi elle l'a suivi.

Et Catherine répond :

Mon noble maître, tu exiges trop de moi. Et si, comme je suis à présent devant toi, j'étais devant le trône de Dieu, et que tous les replis de ma conscience lui fussent ouverts, chacune de mes pensées répondrait encore à ce que tu demandes, je ne sais pas.

Enfin elle confirme ce que le comte de Strahl a dit, mais ne parle pas de son rêve, et le comte, renvoyé de la plainte portée contre lui, l'appelle par l'ordre des juges.

KETCHEN.

Mon puissant seigneur !

LE COMTE.

Tu m'aimes ?

KETCHEN.

Ah ! de toute mon ame.

LE COMTE.

Veux-tu donc faire quelque chose par amour pour moi?

KÄTCHEN.

Tout ce que tu voudras. Parle.

LE COMTE.

Ne me suis plus. Retourne à Heilbronn; le veux-tu?

KÄTCHEN.

Je te l'ai promis.

Et elle tombe sans force dans les bras de son père.

Bientôt elle languit, elle se meurt, elle est comme une plante privée du soleil qui la fait vivre. Et pour renaître, il faut qu'elle retourne auprès du comte. Elle ne le fait pourtant qu'après qu'elle lui en a demandé la permission; alors elle redevient son bon génie. Une fois elle le sauve d'un grand danger, en l'avertissant d'une attaque que ses ennemis ont complotée contre lui; une autre fois elle se jette dans les flammes pour en retirer quelque chose qu'elle croit lui être précieux.

Vient enfin l'heure où le comte, touché de tant de dévouement et d'un amour si constant, si humble, si candide, se rapproche de *Kätchen*, et alors, en causant avec elle, apprend quel rêve elle a fait, et lui a fait, à la même époque, la même nuit, un rêve semblable. Il l'a vue elle, conduite par un ange; mais l'ange lui disait que c'était la fille d'un empereur, et ce n'est que la fille d'un pauvre armurier. Comment concilier cela?

Bientôt le mystère s'explique, *Kätchen* est véritablement la fille de l'empereur, qui, voyageant une fois dans la province, a séduit la femme de l'armurier. Alors le comte Strahl l'épouse. Et ainsi se termine cette pièce, belle et mystérieuse chronique, toute empreinte d'un parfum du moyen âge, chant d'amour si suave, dont l'analyse ne peut faire comprendre ni la grâce, ni la douceur, et qu'il faut lire en entier pour en connaître le charme.

Je ne saurais rien reprocher à cette pièce que le caractère de Cunégonde, qui est évidemment outré, et qui, pour faire contraste avec la jeune et virginale image de *Kätchen*, tombe presque dans la caricature.

Kätchen de Heilbronn a été jouée sur plusieurs théâtres de l'Allemagne, et a toujours obtenu un grand succès, notamment à Vienne et à Berlin, où le personnage principal de *Kätchen* était si bien représenté par M.^{me} de Holtei, dont l'art regrette encore la perte prématurée.

Le *Prince de Hombourg* est aussi une œuvre très-remarquable, dont l'idée première repose encore sur le somnambulisme; mais le sujet en est historique. Frédéric II raconte dans ses mémoires, qu'après la bataille de Fehrbellin l'électeur de Brandebourg voulut faire passer devant un conseil de guerre le prince de Hombourg, pour n'avoir pas suivi les ordres qu'il lui avait donnés, bien que ce fût au prince que l'on dut la victoire. Et voici comme le poète a développé le thème qu'il s'était choisi. Le jour de la bataille le prince se réveille, encore tout préoccupé d'un rêve qu'il a eu, et où sa bien-aimée s'est montrée à lui. Dans l'état de distraction où il se trouve, il n'entend pas les ordres qui lui sont prescrits, et s'élance avec une bravoure intrépide au milieu de la mêlée dès qu'il en croit le moment venu. La victoire est gagnée, grâce à sa valeur; mais il a failli la compromettre par sa précipitation, et voilà pourquoi l'électeur le condamne à mort, et signe son arrêt. A cette nouvelle le prince oublie tout son courage, toute sa grandeur d'ame. Il s'effraye de mourir. Il demande la vie, la vie à quelque prix que ce soit. C'est un moment de faiblesse bien aisé à concevoir, c'est le héros qui redevient homme. Mais bientôt le héros reprend son empire, et sur ces paroles de Frédéric : jugez vous-même si j'ai tort, il se soumet à son arrêt, et repousse les démarches que l'on veut faire en sa faveur.

Quelques personnes placent cette pièce à côté de *Kätchen*. J'oserais pourtant lui préférer cette dernière, parce qu'ici l'effet dramatique est d'une nature bien moins ordinaire et bien plus soutenu; parce que la poésie a environné *Kätchen* de tout son prestige, l'imagination l'a revêtue de toutes ses couleurs; les figures s'y montrent, il est vrai, dessinées dans une espèce de clair-obscur, mais elles n'en sont peut-être que plus séduisantes; on admire leurs suaves contours, et l'on ne recherche pas le trait ferme et arrêté du dessin; on ne réfléchit pas, mais on se laisse entraîner. Tandis que dans le *Prince de Hombourg* nous revenons au positif, nous voulons analyser, rechercher l'intérêt dramatique, et cet intérêt, qui repose tout entier sur la condamnation à mort du prince, perd beaucoup de sa force, si l'on songe que les liens d'affection et de parenté qui l'unissent à l'électeur, les supplications de l'armée, de l'électrice et de sa nièce, l'honneur qu'il s'est acquis par sa bravoure, et enfin le souvenir même de sa victoire, tout se réunit pour combattre en sa faveur et faire de sa condamnation une vaine formalité.

Le *Prince de Hombourg* a été aussi mis sur la scène et représenté avec succès.

La *Bataille de Herrmann*, tragédie en cinq actes, n'est pas non plus une composition d'un mérite ordinaire. Exempte de ces défauts qui nous choquent dans les deux premiers ouvrages de Kleist, dépouillé aussi de ce vague mystérieux, de cette idée de magnétisme qui nous apparaît dans *Kätchen* et le *Prince de Hombourg*, cette pièce se rapproche plus de ce que nous sommes habitués à regarder comme tragédie. Le plan en est bien conçu et dirigé avec art et naturel; les caractères tracés avec force et dessinés avec précision, celui de Varus, remarquable surtout par son orgueil de général romain, celui de Herrmann par sa constance ferme et au-dessus de toutes les petites attaques dirigées contre lui, par cette supériorité qu'il exerce sur les autres, par cette attitude

froide et indifférente qui trompe les yeux de ses ennemis; par ce mélange de finesse et de résolution nécessaire pour le mener à son but. Il rappelle un peu le *Fiesco* de Schiller, sans avoir pourtant beaucoup à souffrir du rapprochement. Mais une tache véritable qui existe dans cet ouvrage, c'est la scène affreuse où la femme de Herrmann livre Venti-dius à un ours affamé. Et l'auteur a eu encore la maladresse de dépeindre, comme à plaisir, cette scène dans tous ses détails.

Klopstock a choisi aussi Herrmann pour sujet d'une tragédie. La pièce de l'auteur de la *Messiad*e est sans doute plus remarquable par le ton lyrique qui y domine; celle de Kleist l'emporte par la peinture des caractères et l'arrangement des scènes.

Kleist a encore écrit deux comédies : l'*Amphitryon*, pâle et froide imitation de celui de Molière, et dont nous nous épargnerons de faire l'examen; et la *Cruche cassée*, jolie pièce, un peu longue peut-être, mais pleine de verve, de gaieté, et de cette sorte de caractère dont on ne peut bien donner l'idée que par le mot *Humour* des Anglais. Le juge, qui joue ici le principal rôle, est bien aussi amusant que le *Perrin Dandin* de Racine; mais c'est un homme d'une autre espèce, car il voudrait pour beaucoup se dispenser de juger, surtout en présence du conseiller de justice, qui est là pour suivre les débats, et dans une cause qui ne laisse pas que d'être assez épineuse pour lui. Et la manière dont il interpelle la partie plaignante, et l'accusé, chaque fois qu'il se sent en danger d'être compromis, et son état d'anxiété pendant l'audience, et la fin de la pièce, où l'on découvre qu'il est dans cette affaire l'unique coupable, tout cela est d'un très-bon comique et ne peut manquer d'obtenir beaucoup de suffrages. Cette pièce, au moyen de quelques coupures, a été représentée, et toujours à la grande satisfaction du public.

De *Robert Guiscard*, entrepris quatre fois, il ne nous

reste qu'un fragment, un acte qui fait vivement regretter que nous n'ayons pas la pièce en entier.

Les poésies légères de Kleist ne sont pas nombreuses; quelques chants de guerre, une idylle, des odes, où il y a du sentiment et de l'énergie. Celle qui a pour titre *Germania*, est un appel à l'Allemagne, plein de force, et brûlant de patriotisme.

Comme conteur et romancier, Henri Kleist montre un talent non moins distingué, que celui qu'il a développé dans la tragédie. Nous avons de lui deux volumes de contes, parmi lesquels quelques-uns sont en vérité excellens.

La *Légende de S.^{te} Cécile* est une histoire du moyen âge, bien écrite, narrée avec bonne foi, et dans laquelle la simplicité du récit semble mettre encore plus en relief ce que le fait a d'étrange et de miraculeux.

Le *Duel*, autre histoire tirée des archives du moyen âge, offre un intérêt toujours vif et bien soutenu. Peut-être l'idée principale en est un peu commune : deux chevaliers qui se battent pour et contre l'honneur d'une dame. On a vu cela dans maint roman; mais ici les détails corrigent ces premiers défauts, et l'auteur a su en outre placer ses personnages dans une situation particulière et tout-à-fait dramatique.

Saint-Domingue est encore une page ajoutée à cette terrible guerre des noirs contre les blancs. Il y a dans le fond même de ce conte peut-être quelque chose d'invraisemblable, et le caractère de Hoango et celui de Babekan sont véritablement exagérés, s'ils ne sont pas hors de nature, mais le récit n'en est pas moins vif et palpitant d'émotion. Ce conte a fait le sujet d'un drame devenu populaire en Allemagne : c'est le *Toni* de Th. Körner.

Le *Bâton de mendiant* est une petite nouvelle dont le dénouement ne satisfait pas.

L'*Enfant trouvé* est quelque chose d'atroce, un conte où tous les sentimens les plus naturels, l'amour, la reconnais-

sance, la piété filiale, sont indignement foulés aux pieds. La fin de ce conte n'est pas non plus de nature à satisfaire l'attente du lecteur.

Le *Tremblement de terre au Chili* nous offre une image de la superstition la plus stupide, et de tout ce que peut faire le fanatisme aidé par la crédulité.

La *Marquise de O.* est, à très-peu de détails près, le même sujet que M. de Kératry a développé plus au large dans son *Dernier des Beaumanoirs*. Je ne sais lequel des deux écrivains a emprunté l'idée de l'autre.

Mais au-dessus de tous ces contes et nouvelles de Henri Kleist, il faut placer son *Michel Kohlhaas*, histoire admirable, légende curieuse du moyen âge, qui prend le lecteur, et ne le laisse plus reposer jusqu'à ce qu'il en soit venu à la dernière ligne de ce beau drame. Là le récit est fait avec une telle bonne foi et une telle simplicité, qu'on penserait, comme l'a dit Tieck, entendre plutôt le résumé d'un grand procès que l'ouvrage d'un poète: là les figures sont si correctement dessinées, les physionomies si expressives, les costumes et les mœurs si bien observés, que l'on se croirait volontiers transporté dans quelque vieille galerie, où un peintre de l'époque aurait avec son naïf pinceau représenté comme il les a vus, l'électeur de Saxe et le marchand de chevaux, la grave et religieuse figure de Martin Luther et les airs étourdis du jeune seigneur de Tronka. Je ne connais rien de plus vrai et de mieux soutenu d'un bout à l'autre, que le caractère de Kohlhaas, rien qui intéresse plus que la vie de ce pauvre homme, aux souffrances duquel on prend part, même dans le moment où il se venge de la manière la plus cruelle. Otez quelques légères taches de cet ouvrage, comme par exemple quelques faibles erreurs historiques, quelque chose à ce que la fin a d'un peu fantastique, et j'ose croire que le *Michel Kohlhaas* de Kleist serait un morceau achevé, comme il est déjà un morceau digne d'être

mis à côté de tout ce que nous avons de meilleur en son genre.

Un ouvrage que Kleist a brûlé, et qui sera toujours vivement regretté par ceux qui se sentent portés à aimer ce jeune poète, c'est le journal dans lequel il avait décrit d'une manière assez régulière toute sa vie et toutes ses émotions. Il y aurait eu de quoi faire là une belle étude psychologique, et l'on aurait vu enfin tout ce qu'avait souffert cette ame de jeune homme, dont le plus grand malheur fut de ne pas rencontrer quelqu'un capable de le bien comprendre, de l'apprécier, de lui donner un élan et un appui, et dont la plus grande faute fut de n'avoir pas assez de confiance aux forces de son pays, au temps où il vivait et en lui-même.

X. MARMIER.



RÉVISION DE LA PHILOSOPHIE MORALE DEPUIS KANT ET JACOBI.

(Quatrième article.¹)

FICHTE ET SCHELLING.

Il ne faut pas croire pourtant que Fichte lui-même ait traité la morale de ce point de vue mystique ; on a voulu dire seulement que la manière dont Fichte, nommément dans sa *Destination de l'homme*, a cherché à concilier, au moyen de la foi, les idées fondamentales de la morale avec son idéalisme, conduit nécessairement à ce résultat. Mais Fichte n'est pas resté conséquent avec lui-même dans l'exposition de son système de philosophie pratique, et c'est pour cela que sa morale est tout autre chose que ce qu'elle serait devenue par une application rigoureuse de ses principes.

D'après les principes de la *Théorie de la science*, Fichte aurait dû déduire l'élément moral d'un principe plus élevé, le principe commun de tout savoir ; mais il ne l'a fait qu'en apparence, et il a fini par s'arrêter au sentiment intérieur d'une impulsion morale, d'un impératif catégorique.

Il est vrai, dans son *Introduction à la morale*, Fichte commence par déclarer que toute philosophie, et par conséquent la philosophie morale, doit partir de l'unité de l'objectif et du subjectif, et que son système a trouvé cette unité dans le *moi*, l'intelligence, la raison. Mais dès la seconde page il quitte cette position spéculative pour s'en rapporter à l'expérience interne ; car la double réunion du

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. VIII, p. 252 ; t. IX, p. 97 ; t. XIII, p. 113.

subjectif et de l'objectif qu'admet ici Fichte, en disant d'abord que le sujet est déterminé par l'objet, ce qui donne la connaissance ou la raison théorique, et ensuite que l'objet est déterminé par le sujet, ce qui constitue l'action ou la raison pratique, est uniquement empruntée à l'expérience intérieure, et introduite arbitrairement dans la notion de l'identité, vide en soi. C'est cette expérience seule qui peut faire apercevoir la différence de la raison théorique et de la raison pratique, différence qui ne saurait être déduite de rien d'antérieur. Aussi Fichte ne la déduit-il pas ainsi, mais il la pose comme une chose qui s'entend de soi. L'existence primitive et indépendante de la raison pratique ne peut jamais être établie par le dogmatisme; la critique seule peut la montrer comme un fait immédiat de la raison. Fichte n'a pu que présupposer ce fait, parce qu'il est la condition, le premier fondement de toute morale.

Dans le premier chapitre de sa *Philosophie morale*, Fichte passe aussitôt à la déduction du principe de la moralité, qu'il commence par la supposition, qu'il *se manifeste dans la conscience de l'homme une impulsion morale*, qu'il a le sentiment immédiat de sa nature morale, et il ajoute seulement qu'il appartient à la philosophie de s'élever au-dessus de cette foi ou de cette conscience vulgaire, et d'en chercher la raison dans le principe suprême de tout savoir, et de rattacher ainsi la morale à la *Théorie de la science*. Remarquons en passant que par là même Fichte admet la possibilité d'une perception immédiate de l'impulsion morale, et qu'il n'a voulu commencer sa déduction du principe de la moralité qu'en présupposant celle-ci comme un fait qu'il cherche seulement à expliquer; au lieu que, s'il avait voulu demeurer fidèle à son dogmatisme, il aurait dû déduire cette idée uniquement de son principe suprême, le *moi absolu*, sans avoir recours à l'expérience. Mais sans insister sur cette contradiction, voyons s'il réussira dans sa hardie entreprise

de s'élever au-dessus de la conscience et de la foi par le savoir. Il a tout d'abord la prétention « de se penser soi-même, rien que soi-même, abstraction faite de ce qui n'est pas nous, » et déjà la première proposition qu'il avance pour résoudre ce problème, savoir : « je me trouve moi-même, en tant que moi, seulement voulant, » est le produit de l'expérience interne, et la preuve elle-même de cette proposition est tirée principalement de la nécessité de l'anthithèse primitive du subjectif et de l'objectif, laquelle est également fondée sur l'expérience. « Si maintenant, continue Fichte, on fait abstraction de l'objet de ce vouloir, il ne reste plus que l'être pur, la volonté absolue. » Or, cette volonté absolue, Fichte avoue dans les termes les plus clairs, qu'il est impossible de l'expliquer autrement par aucun principe théorique, et qu'elle repose sur un *intérêt pratique*. « Si l'on se décide, dit-il (p. 19), à ne pas expliquer ultérieurement ce phénomène de la volonté absolue, et qu'on le reconnaisse pour absolument inexplicable, c'est-à-dire pour vérité, pour notre unique vérité, d'après laquelle toute autre vérité doit être jugée, — et c'est précisément sur cette résolution qu'est fondée toute notre philosophie, — cela ne se fait pas en conséquence d'un principe théorique, mais en vertu d'un *intérêt pratique* : je veux être indépendant, et c'est pour cela que je me crois tel. D'après cela, toute notre philosophie repose sur la foi, sur une croyance, et elle le *sait*. » Ainsi la foi est le dernier terme où aboutit et d'où part la philosophie de Fichte, et pourtant il voulait s'élever au-dessus de la foi. Ne prétendait-il pas précisément à expliquer la nature morale, l'obligation morale? est-ce l'expliquer que de la déduire d'un intérêt pratique? Ainsi éclate aux yeux plus que jamais ce cercle vicieux où tourne sans cesse le dogmatisme, lorsqu'il veut franchir les bornes de la raison ! La nature morale ne reste pas moins inexplicable et immédiate, lorsque Fichte (p. 23) la désigne comme une tendance à la spontanéité pour la

spontanéité, laquelle tendance (p. 39) s'exerce nécessairement comme instinct sur tout le *moi*. Il devient presque ridicule, lorsque un peu plus loin le philosophe a soin de déclarer que de la manifestation de cet instinct ne naît pas un sentiment, mais une pensée, et lorsque, aussitôt après, il considère cette pensée comme le principe absolu de notre être, comme le penser absolu, c'est-à-dire l'intuition intellectuelle, qui pourtant n'est distincte d'un sentiment immédiat que de nom. Nous sommes ainsi remontés jusqu'à la source des erreurs de Fichte. Nous avons déjà vu plus haut qu'il fit surtout la faute de confondre l'intuition intellectuelle avec la perception interne; et en ramenant ici l'idée morale à l'intuition intellectuelle, c'est au fond à la perception interne qu'il s'arrête, et par où il aurait dû commencer, si son système ne l'avait abusé. Il résulte de tout cela que Fichte, cherchant à fonder la morale, est parti du même point de vue que Kant, c'est-à-dire de l'obligation morale absolue ou de l'*impératif catégorique*. Il conserva également le *formalisme* de Kant.¹

Nous avons démontré que l'idéalisme, transporté dans la morale, s'il est conséquent, conduit nécessairement à la négation de toute réalité de l'élément moral, au fatalisme, d'où il ne peut sortir qu'en se réfugiant au sein du mysticisme. Mais la réalité de la liberté et de la moralité une fois supposée, comme cela a lieu chez Fichte, le *formalisme* que l'idéalisme pur semblait repousser, peut fort bien se concilier avec lui. L'*idée* que l'idéalisme proclame seule réelle, peut être saisie comme *notion* ou comme *sentiment*, et ainsi naît ou le formalisme, ou le mysticisme. On retrouve souvent cette double direction de l'idéalisme. C'est ainsi que l'idéalisme de Schelling est plus mystique, celui de Hegel plus formaliste ou logique. Les deux directions se rencontrent à

¹ Voyez sur le sens de ce mot formalisme, notre article sur la morale de Kant, tome VIII, p. 252.

différentes époques dans Fichte : il est formaliste dans son *Système de morale*, et mystique dans ceux de ses ouvrages écrits plus tard, surtout dans son *Instruction pour parvenir à la vie heureuse*¹; il fut formaliste à Iéna, mystique à Berlin.

Toute la philosophie de Fichte est formaliste. Dans sa *Théorie de la science* il s'efforça de tout renfermer dans des notions, et de tout déduire logiquement d'un premier principe. De même en morale, il ne s'appliqua qu'à en déterminer la forme, sans s'occuper de la matière. C'est pour cela qu'il croyait avoir suffisamment déterminé et assuré la liberté, quand il aurait déduit la volonté du *moi*, suivant en cela l'exemple de Kant, qui croyait aussi avoir trouvé l'élément moral dans la seule volonté ou la raison pratique. Mais la volonté est vide de soi, une vaine forme, sans contenu. La moralité ne résulte pas du seul fait de la volonté, mais d'une volonté morale; il faut donc chercher l'élément moral ailleurs². Fichte procède de la même manière pour arriver au principe de la moralité. Il établit le *moi* pur comme un vouloir absolu, d'où il résulte que le caractère essentiel du *moi* est la tendance à la spontanéité pour la spontanéité, et que la moralité, qui n'est autre chose que la spontanéité absolue, est donnée *à priori*, une chose primitive. Fichte exprime ainsi son principe de moralité : « Le principe de la moralité est cette pensée nécessaire de l'intelligence, qu'elle doit déterminer d'une manière absolue sa liberté d'après la notion de son indépendance (p. 66); » et il ajoute expressément : le contenu, la matière de cette pensée, est que l'être *doit*; qu'il doit soumettre sa liberté à une loi; que cette loi n'est autre chose que l'idée de l'*indépendance absolue*. » Sans doute, dans un autre sens, l'idée de l'indépendance de la raison peut servir de principe de moralité; mais cette idée

¹ *Anweisung zum seligen Leben.*

² Comme l'a fort bien démontré Schleiermacher dans sa *Kritik der Sittenlehre*, p. 32 et 136.

ne reçoit une signification pratique que lorsqu'elle se fonde sur l'idée d'une valeur absolue et d'un but absolu, lequel naît d'un intérêt ou d'un instinct moral immédiat. Dans Fichte on ne trouve rien de tout cela ; chez lui l'idée de l'autonomie de la raison est purement théorique, sans valeur pratique. Ce n'est autre chose que l'indépendance de la nature, ou la liberté, laquelle est bien la condition nécessaire de toute moralité, mais ne renferme pas les lois de la moralité. Fichte, il est vrai, ne rejette pas, comme Kant, tout instinct purement rationnel ; il admet au contraire un instinct moral : mais cet instinct, chez lui, n'a rien de pratique ; il est purement formel, vide de toute réalité, et n'ayant encore pour but que l'indépendance de la raison. Il est donc encore impossible d'en déduire un seul commandement réel.

Les conséquences de ce formalisme furent les mêmes dans le système de Fichte que dans celui de Kant. La morale ne s'y montre que comme une théorie des devoirs et non comme la science de la vertu ; c'est, comme chez Kant, un rigorisme excessif, opposé à la recherche de la félicité, ayant plus le caractère de la légalité que celui de la moralité. Pour en faire la critique, il faudrait répéter ce que nous avons dit à ce sujet sur la morale de Kant. On se contentera donc de rapporter ici ce qui est propre à Fichte, et ce en quoi il diffère de son illustre prédécesseur.

En général, il règne dans la morale de Fichte un tout autre esprit que dans celle de Kant. Malgré son principe purement formel et sa méthode purement logique, elle respire un haut enthousiasme moral, une énergie et une élévation de sentimens qui se rapprochent du stoïcisme plus que tout autre système moderne. L'esprit de l'idéalisme en morale se manifeste comme une conscience vive et énergique de la dignité humaine, et considérant le *moi* comme une activité pure, il conduit à une moralité active, tout-à-fait étrangère à la morale du sentiment et du quietisme. Mais si la morale

de Fichte est exempte du mysticisme quiétiste, il s'en faut qu'elle le soit de cet autre mysticisme, qui prétend anéantir tout ce qui est sensible et terrestre, et qu'on peut appeler le rigorisme monastique. Dans sa lutte contre l'eudémonisme, Fichte va beaucoup plus loin que Kant. Il n'essaie pas même de concilier ensemble la félicité et la moralité ; mais il oppose directement l'instinct moral, comme essentiellement bon, à l'instinct du bonheur, comme mauvais. Selon lui, la félicité repose uniquement sur le désir sensuel, et ne doit jamais être considérée même comme la récompense de la vertu : Un Dieu, dit Fichte, qui voudrait satisfaire à ce désir et récompenser la vertu par le bonheur, serait un Dieu méprisable. Et en effet, rien n'est plus vrai selon son système, qui refuse toute réalité aux choses terrestres. Le rapport de la religion à la morale est le même chez lui que chez Kant ; comme ce dernier, il fait dépendre et déduit la première de la seconde. Fichte alla plus loin ; il détruisit la religion même par la morale, en déclarant sans détour que la divinité n'était autre chose que l'*ordre moral universel*, et en faisant dépendre la foi uniquement de la conscience morale. La notion du droit, Fichte la déduisit, ainsi que la notion morale, immédiatement de la conscience du *moi*, et prétendit ainsi fonder le droit naturel indépendamment de la morale. Selon lui, le droit n'a pas un fondement moral, mais il naît de la nécessité d'assurer la liberté dans la vie sociale. C'est pourquoi il n'y a pas, selon lui, de droit primitif ; mais le droit a son origine dans la société. C'est aussi ce qui explique cette assertion singulière que l'homme doit renoncer à une partie de sa liberté, pour en assurer d'autant mieux le reste. Ici Fichte a évidemment confondu la liberté avec la volonté arbitraire. Celle-ci, sans doute, doit être limitée dans une société politique, tandis que la vraie liberté ne doit s'abdiquer à aucun prix, pas même en partie, et qu'il n'est pas nécessaire qu'elle s'abdiqe, puisque c'est précisément le droit

qui la garantit, et qu'elle est d'autant plus assurée que le droit est plus solidement établi et respecté, la liberté et le droit étant identiques au fond.

Quant aux détails de la morale de Fichte, nous nous contenterons de rapporter quelques particularités qui lui sont propres. D'abord il rejette la division que Kant avait faite des devoirs, en devoirs *parfaits* et devoirs *imparfaits*, et les divise lui-même en *conditionnels* et *absolus* (*bedingte* et *unbedingte*), division assez analogue à celle des devoirs envers soi-même et envers les autres. Il entend par devoirs conditionnels, les devoirs envers le *moi empirique*; par devoirs absolus, les devoirs envers le *moi pur*, ou la raison en soi. D'après cette division, les devoirs envers les autres hommes, considérés comme des *mois empiriques*, tels que le respect de la vie et de la propriété d'autrui, feraient partie des devoirs conditionnels, tandis que Fichte les range sous les devoirs absolus. Il divise en outre, relativement aux diverses conditions de la vie, les devoirs en *devoirs universels* et *devoirs particuliers*. Il classe sous la première rubrique le devoir de la *conservation de soi-même*, et subordonne à ce devoir l'économie, la propreté, l'ordre, l'amour du travail, la tempérance, qui tous cependant ont un fondement moral, indépendant du devoir de la conservation du corps. Relativement au mariage, que Fichte déduit *à priori* de simples notions, bien qu'il soit obligé d'admettre ici, comme pour l'amitié et l'amour, un sentiment immédiat, il est à remarquer que, selon lui, l'amour des parens pour leurs enfans n'est un sentiment naturel et immédiat que de la part de la mère, tandis qu'il est né chez le père de sa tendresse pour l'épouse. Fichte condamne le suicide d'une manière absolue et sans exception, par conséquent aussi le sacrifice de la vie pour une cause juste et sainte¹. Il ne croyait pas non plus qu'il

¹ Ce qui ne l'empêcha pas de remplir lui-même ses devoirs de citoyen au péril de son repos et, s'il l'eût fallu, de la vie.

fût permis en aucun cas de déroger au devoir de la véracité. Rien de plus original encore que sa Théorie sur la propriété. Selon lui, c'est un devoir pour chacun d'avoir une propriété, devoir qui constitue pour celui qui n'a rien un droit à la bienfaisance; il va plus loin : il déclare que celui qui est sans bien, ne peut reconnaître la propriété d'autrui. Enfin Fichte méconnaît la dignité de l'art, en n'en faisant qu'un moyen de moralité, et en lui déniait toute valeur propre.¹

Il nous reste encore à parler de cette période de la vie de Fichte, où le mysticisme, dont les germes se trouvaient dans sa philosophie spéculative, prévalut aussi dans sa morale. Cette période est celle de son séjour à Berlin, surtout depuis 1806. Le principal écrit de cette époque, qui témoigne de la révolution qui s'était opérée dans son esprit, est son *Instruction pour parvenir à la vie bienheureuse* (*Anweisung zum seligen Leben*, 1806), qui, bien que spécialement consacrée à exposer sa philosophie religieuse, renferme beaucoup d'idées relatives à la morale. Il les développa davantage dans plusieurs autres ouvrages, tels que les *Leçons sur les fonctions des savans* (Berlin, 1806)²; les *Leçons sur le caractère du temps présent* (*die Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters*, 1806); les *Discours à la nation allemande* (1808), et plusieurs autres encore. Le changement arrivé dans le système de Fichte consistait principalement en ce que le moi absolu indépendant se trouvait transformé dans l'être divin, en Dieu. L'être divin, et non plus le moi, était maintenant la substance absolue, ayant sa cause en elle-même, vivant de sa propre vie, et le moi ou

1 La morale n'a été cultivée dans l'esprit de Fichte que par MARRAS : *Lehrbuch der Sittenlehre*; Erlangen, 1811; et KRAHN : *System der Tugenden nach der Wissenschaftslehre*; Zürich, 1799. On trouve un extrait de la Morale de Fichte dans BURKE, *Histoire de la philosophie*, t. VIII, p. 743.

2 Qu'il ne faut pas confondre avec les *Leçons sur la destination des savans*, Iéna, 1794.

la raison n'était plus que l'existence de cet être (*das DASEYN dieses SEYNS*), ou la manifestation de Dieu, la conscience que Dieu a de lui-même. Cette doctrine néanmoins était encore idéaliste, puisque la vie véritable de l'homme ne consistait encore que dans l'idée, dans la conscience de l'être divin, et que le monde extérieur, la division apparente de l'être *un* en un nombre infini d'individus, n'était qu'une illusion. Or, selon ces principes, la moralité est la vie en Dieu; c'est dans l'amour que nous obtenons la conscience de l'idée de l'être divin; l'amour est l'affection de l'être, la tendance de la raison vers sa source. Par l'amour la raison tend à se procurer la conscience de son être véritable, c'est-à-dire de l'être divin. Or, comme, selon l'idéalisme, il n'y a pas d'objets, cet amour se borne nécessairement à une appétition quiétiste du spirituel et de l'éternel, sans aucune véritable action morale. C'est ainsi que nous trouvons cette autre face du mysticisme que nous avons déjà précédemment entrevue, le quiétisme, dont les développemens offrent trop peu d'intérêt pour que nous devions les donner ici.

Nous passons à SCHELLING qui, suivant la même méthode, est parti des mêmes principes que Fichte, les développa davantage, et montra par là même d'une manière plus éclatante combien ces principes sont antipathiques à toute véritable morale. Nous pouvons commencer l'exposé du système de Schelling par le même reproche que nous avons tout d'abord fait à Fichte, savoir, que sa philosophie, comme dogmatisme, doit demeurer à jamais étrangère à la morale, attendu qu'il est de toute impossibilité d'y arriver par la seule spéculation, la morale devant être fondée sur un fait particulier de la conscience. Mais ce reproche s'adresse plus encore à Schelling qu'à Fichte, parce que chez le premier l'intérêt théorique domine encore plus exclusivement. L'antimoralisme de Fichte n'était pas dans ses intentions, et se trouvait dans son système à son insu, tandis que Schelling l'introduisit

dans le sien à dessein et avec une entière connaissance de cause. La nature de Fichte se révoltait contre son dogmatisme, et si ses principes l'éloignaient de la morale, il y revenait sans cesse par inconséquence. Schelling s'en tint constamment à la seule spéculation, et fit à peine une tentative pour y rattacher l'élément pratique. Fichte était idéaliste; l'idée était pour lui l'être primitif et seul réel; c'est ce qui faisait paraître son système favorable à la moralité qui est fondée sur l'idée, et à la liberté, qui vit dans l'idée, et lui-même se laissait séduire à cette apparence. L'identité de Schelling, au contraire, anéantit jusqu'à cette réalité apparente de la morale, puisque cette identité n'est autre chose qu'une unité logique, vide de toute matière, une notion purement spéculative, absolument inféconde pour l'élément pratique. Selon lui, il n'y a pas même de différence entre la théorie et la pratique, puisque tout se réduit à cette identité produite par la spéculation, et que dans cette unité tout est théorique, tout en dérive et tout s'y ramène. Il est vrai, Schelling aussi parle de lois pratiques, de volonté et d'action, et ses disciples¹ citent volontiers à cet égard un passage de leur maître, où celui-ci soutient qu'il n'y a d'autre être que le vouloir, que le vouloir est l'être primitif². Mais ce passage même prouve contre Schelling, car cette identification de l'être avec le vouloir est l'anéantissement de la volonté ou de l'élément pratique. Quand Schelling parle de lois pratiques, ces lois aussi ne sont que des lois de l'unité, de la même unité que les lois de la nature, et il n'y a en un mot nulle différence entre les unes et les autres. Le moral, selon lui, est l'être nécessaire d'après la loi intelligible; la loi pratique n'est que la nécessité intelligible, et c'est ainsi que la spéculation de Schelling aboutit à un *fatalisme intelligible*.

¹ Entre autres Klein, *Versuch die Ethik als Wissenschaft zu begründen* : Essai de fonder la morale comme science, 1811, p. 8.

² Voir Schelling, *von der Freiheit*, p. 419.

Tout dogmatisme conduit au fatalisme, et celui de Schelling y conduit plus directement encore. C'est sur cette proposition incontestable que nous fondons surtout le reproche que nous faisons au système de l'identité d'être antimoral. Nous savons bien ce que Schelling et son école ont coutume d'opposer à des objections de ce genre. Loin de répondre par de bons et solides raisonnemens, par des réfutations sérieuses et par des éclaircissemens sur les points attaqués, ils se contentent de hausser les épaules, tant ils ont pitié de votre infériorité, ou bien ils vous donnent en retour de grosses injures, indignés qu'ils sont qu'on ose élever de pareilles accusations contre la *seule vraie philosophie*, ou la philosophie par excellence, qu'ils vous accusent de ne pas comprendre, et que par conséquent il ne vous appartient pas de critiquer. Naturellement toute cette hauteur et tout ce dédain ne nous empêcheront pas de dire ouvertement contre le système de l'identité ce qui est vrai et ce qu'on n'a jamais réfuté, savoir, que ce système renferme tout à la fois le panthéisme, l'athéisme, le matérialisme, l'idéalisme, le mysticisme, le fatalisme et l'antimoralisme. Quelque graves que soient ces reproches, jamais Schelling ni les siens n'ont pu s'en disculper. Une doctrine selon laquelle Dieu et le monde sont un, est bien certainement *panthéiste*; une doctrine selon laquelle il n'existe rien qui diffère du monde, est évidemment *athée*; une doctrine selon laquelle il n'y a rien qui soit essentiellement différent de la matière, est assurément *matérialiste*; un système encore selon lequel le monde n'est rien et l'idée seule a de la réalité, est bien *idéaliste*; un système qui identifie essentiellement les créatures avec Dieu, est manifestement *mystique*; un système qui ne distingue pas la liberté de la nécessité, est sans nul doute entaché de *fatalisme*; une philosophie enfin, selon laquelle le bien n'est pas absolument distinct du mal, est justement accusée d'être *antimorale*.

Cet antimoralisme de la philosophie de Schelling se montre déjà dans cette circonstance qu'il n'a jamais spécialement traité de la morale comme science, et qu'il s'est contenté d'en parler par occasion. Cette absence de la morale est surtout frappante dans son *Système de l'idéalisme transcendantal* (1800), où il caractérise les différentes sciences l'une après l'autre selon son principe unique, telles que la philosophie religieuse, le droit, l'histoire, la physique, etc., et où il passe la morale entièrement sous silence. De même dans ses *Leçons sur les études académiques* (1803 et 1813), il traite successivement, outre la philosophie, des mathématiques, de la théologie, de l'histoire, de la médecine, de l'art, etc., sans dire un mot de la morale. Les écrits où il s'est le plus prononcé sur la morale, sont: le *Système de l'idéalisme transcendantal*; *Philosophie et Religion* (1804); *Réponse à l'ouvrage de F. H. Jacobi sur les choses divines* (*Denkmal der Schrift von den göttlichen Dingen*, Tübingen, 1812), et principalement les *Recherches philosophiques sur la nature de la liberté humaine, et les divers objets qui s'y rapportent*¹, et la *Réponse de Schelling à une lettre d'Eschenmayer sur le Traité de la liberté*, dans la troisième livraison du journal intitulé: *Allgemeine Zeitschrift von und für Deutsche*.²

Pour apprécier justement les opinions de Schelling relativement à la morale, il faut distinguer les diverses périodes de sa vie scientifique. D'abord tout dévoué à Fichte, il passa insensiblement de l'idéalisme au réalisme. Plus tard, lorsqu'il fut devenu entièrement réaliste, il pencha vers le mysticisme et alla jusqu'à la théosophie. Nous nous arrêterons peu à la première période, où ses vues sur la morale se distinguent

¹ Œuvres de Schelling, t. I.^{er}, p. 397.

² Voyez en outre un article du *Journal philosophique de Fichte et Niethammer*, 1796, intitulé: *Éclaircissement sur l'idéalisme de la Théorie de la science*; et Œuvres philosophiques de Schelling, t. I.^{er}, p. 201 — 340.

peu de celles de Fichte. Quoiqu'il eût déjà dans le *Système de l'idéalisme transcendantal* de grandes prétentions à l'originalité et à l'indépendance, tout ce qu'il y dit sur la morale est dans le sens de l'idéalisme de son maître. Lorsqu'il traite de la raison théorique, de la raison pratique et de leurs rapports, il ne diffère de Fichte que par l'expression. Selon Fichte, l'activité théorique est celle où le sujet est déterminé par l'objet, et l'activité pratique celle où l'objet est déterminé par le sujet. D'après Schelling, le principe commun du *moi* théorique et du *moi* pratique est l'*autonomie*. Tous deux sont d'accord pour reconnaître que le *moi* se détermine lui-même d'une manière absolue; l'activité théorique et l'activité pratique sont une : il y a *production* dans l'une comme dans l'autre. Seulement la première produit à son insu, tandis que la seconde a la conscience de ce qu'elle produit. La nature nous paraît objective, parce que le *moi* n'a pas la conscience de son action productive, parce que le *moi* produit à son insu. Cette façon d'expliquer l'activité du *moi* n'est pas essentiellement différente de celle de Fichte. Déterminer sans conscience est identique avec être déterminé, car je ne puis regarder comme action mienne ce que je fais sans conscience. Une activité du *moi* sans conscience n'a pas de sens, et la conscience étant essentielle au *moi*, ce qui arrive sans conscience, n'est pas le *moi*.

C'est aussi de cette manière que Schelling explique la connaissance que nous avons de l'existence d'autres individus raisonnables. Quand j'ai la conscience de moi-même, dit-il, je me vois comme un être déterminé; je suis par conséquent borné, un individu. Or, cette limitation de mon *moi* doit venir du dehors et d'une intelligence. Donc il y a des intelligences hors de moi. Mais ces intelligences ne peuvent avoir aucun rapport avec moi, n'exercer sur moi aucune action, à moins d'être de même nature que moi et de voir le monde comme moi, c'est-à-dire à moins d'admettre entre elles et

moi une *harmonie préétablie*. Mais comme l'existence ainsi déterminée d'êtres intelligens hors de moi ne peut se concilier ni avec le *moi* absolu de l'idéalisme, ni avec le *moi* absolu de l'identité, Schelling ajoute l'explication suivante : « Toutefois ma limitation n'a pas sa cause dans l'action sur moi d'autres intelligences ; au contraire, si je suis limité, c'est parce que je suis un individu, et c'est seulement cette négation partielle de mon activité qui rend une influence étrangère sur moi possible. Je ne vois donc dans l'existence des êtres intelligens hors de moi que les bornes primitives de ma propre individualité. » Et pourtant je dois considérer ces êtres comme indépendans de moi, et je dois les respecter comme des êtres moraux ? Ainsi donc je respecterai, j'aimerai les bornes de mon moi ?

Schelling est tout aussi idéaliste dans cette première période de sa vie philosophique, lorsqu'il explique le monde objectif. L'univers, selon lui, n'est qu'une modification du *moi*. Rien n'y existe qu'autant que le *moi* l'y perçoit. Les changemens qui y ont lieu, proviennent des modifications de mon intuition. Et c'est de cette manière seulement que s'explique la liberté. Si le monde était quelque chose qui eût une existence indépendante de moi, il serait impossible de concevoir comment la liberté pourrait agir sur le monde objectif. Au contraire, en admettant que le monde n'est qu'une modification du *moi*, la question est de savoir : comment par une activité libre quelque chose peut-il être déterminé en moi, en tant que je ne suis pas libre, en tant que je suis en état d'intuition ? La réponse est facile, puisque le *moi* actif et le *moi* qui conçoit et voit sont identiques. Descartes disait : « donnez-moi de la matière et du mouvement, et je vous ferai l'univers ; » le philosophe transcendental dit : « donnez-moi une nature douée de deux activités opposées, dont l'une aille à l'infini, et l'autre tende à se contempler

1 Idéalisme transcendental, p. 147.

dans cet infini, et j'en ferai naître l'intelligence avec tout le système de ses idées et de ses représentations.* Il résulte de là, ainsi que de toute sa déduction, qu'il regarde la division du *moi* en subjectif et objectif, comme supposée *à priori*, et non comme prouvée ou produite par la spéculation. Ainsi son système de l'identité repose sur une hypothèse arbitraire.

L'écrit principal de la seconde période de la vie philosophique de Schelling, relativement à la morale, sont ses *Recherches philosophiques sur la nature de la liberté*, et c'est là surtout que nous puiserons nos preuves et nos citations, sans négliger toutefois deux autres ouvrages : *Philosophie et Religion*, et *Réponse à Jacobi*.

Les *Recherches sur la liberté* étaient une déclaration devenue nécessaire par suite du reproche qu'en 1803 Eschenmaier¹ avait adressé au système de Schelling, de manquer d'un élément religieux et moral. Aussi quelle peine il se donne pour faire entrer à toute force la morale dans un système qui s'y refuse!

Le principe suprême de Schelling c'est l'*absolu*, l'*identité*. D'après sa méthode purement synthétique, c'est du principe de l'unité absolue, de ce principe seul, sans aucun intermédiaire, qu'il devra déduire tout l'ensemble de la science, la matière et la forme, et par conséquent aussi la morale. Or, nous trouvons dans l'idée morale des élémens constitutifs qui sont étrangers au principe. L'essence de la vie morale est un *devoir*, et celui-ci suppose un *être* qui doit. La moralité suppose en général une différence entre la nature et la liberté, la personnalité, un monde objectif, une loi, le bien et le mal, une différence entre les choses, selon leur valeur et leur but. Dans toutes ces idées se manifeste la nécessité d'admettre deux principes pour expliquer la moralité, l'unité

¹ Dans un écrit intitulé : *Die Philosophie in ihrem Uebergange sur Nichtphilosophie*; Erlangen, 1803.

et la variété, l'infini et le fini. Ainsi le problème le plus général pour fonder la moralité d'après le système de Schelling, peut se formuler de cette manière : *Déduire de l'absolu ou de l'unité absolue* (qui est le principe suprême de Schelling), *sans l'intervention d'aucun autre principe, l'existence de la variété ou du multiple.*

La solution de ce problème est à jamais impossible, et par conséquent l'abîme qui sépare la morale de la philosophie de Schelling, ne saurait être comblé. L'unité en soi est comme telle morte et vide, et n'est point la variété. L'unité et la variété ne peuvent sortir du même principe. Or, le principe de la variété manque absolument au système de Schelling, et tant que, comme Schelling l'exige expressément¹, on ne présuppose rien que l'idée suprême, ce sera toujours en vain qu'on promettra de déduire la variété de l'unité, d'expliquer le rapport du relatif à l'absolu, ou son émanation de l'absolu, et de produire ainsi la vie et la liberté. Les efforts pour remplir ce vide, rappellent le supplice des Danaïdes ; car avec quelque zèle que les Schellingiens s'ingénient pour faire sortir quelque chose de leur *indifférence absolue*, de leur *unité suprême*, de leur *identité absolue*, ils en sont toujours réduits à leur vide absolu, et la pure lumière de leur jour éternel ne paraît devoir être à jamais qu'une éternelle nuit. Telle est la nature de la connaissance humaine que l'éternel est dans un rapport négatif au fini. Nous ne pouvons nous élever au-dessus du positif de la connaissance d'observation que par la foi qui nie le fini. L'absolu n'est donc pour notre raison qu'une notion toute négative, sans aucune valeur positive. Mais involontairement à côté de l'absolu dans la connaissance humaine demeure toujours le fini et le relatif, et ainsi que d'abord, en construisant l'absolu, Schelling ne pouvait s'élever de la variété à l'unité, et que dans son identité prétendue subsistait toujours la différence, de même, ensuite,

¹ Bruno, p. 81.

Schelling se sauve de l'absolu vide et mort au moyen de ce fini si méprisé. Voyez avec quelle joie il s'efforce d'animer et d'orner son monde muet et dépeuplé de toute forme vivante que lui offre cette même expérience que naguère il dédaignait; et cette même différence qu'il avait cherché à anéantir, mais qui était restée malgré lui dans l'identité, est maintenant devenue pour lui le seul moyen de construire le fini et le multiple. Schelling lui-même a bien compris cette difficulté de son système, et il avoue¹ qu'il n'y a point de guide ou de pont pour passer de l'infini au fini. Mais il ne réussit à sortir de peine qu'en puisant aveuglément dans l'expérience, et en la rapportant au principe par des suppositions tout-à-fait gratuites. L'expérience, transformée en connaissance rationnelle pure au moyen de l'intuition intellectuelle, il l'orne de formules platonico-gnostiques, et élève ainsi un édifice prétendu spéculatif, mais composé uniquement de vaines imaginations et de fables mythologiques. En voici un exemple : Dans son ouvrage *Philosophie et Religion*, p. 34, Schelling tire de son propre aveu qu'il n'y a pas de transition constante de l'absolu au monde réel, cette conclusion, que l'origine du monde sensible ne peut s'expliquer que par sa séparation violente de l'absolu, par une sorte d'arrachement ou d'écart, à peu près comme la solution du nœud gordien, au défaut d'adresse, se fit par l'épée. Et au sujet de ce saut périlleux, Schelling s'exprime ainsi : « La philosophie n'a qu'un rapport négatif avec le monde phénoménal; elle prouve moins son existence, que sa non-existence; comment donc pourrait-elle le mettre dans un rapport positif avec Dieu? L'absolu a seul de la réalité; les choses finies ne sont pas réelles; elles ne sauraient donc être expliquées par une transmission de réalité faite par l'absolu, soit à elles-mêmes, soit à leur *substratum*; mais seulement par leur écartement de l'absolu, par une sorte de chute ou d'apostasie

¹ Philosophie et Religion, p. 34.

(*Abfall*). » On ne sait trop quel sens attacher à ce mot. Si on le prend au sens propre, de telle sorte que cette chute ou cette apostasie ait de la réalité et en ait produit, cette idée se rapproche beaucoup de celle de l'émanation. Mais Schelling l'explique plus en idéaliste ; car, selon lui, ce qui est déchu ou ce qui s'est écarté, par là même qu'il est tombé, s'introduit dans l'empire du néant ; le monde qui est résulté de cette chute, ne se compose que de non-êtres, d'images, de fantômes, et l'acte même de la défection ou de l'apostasie ne s'opère que dans l'idée, dans la représentation de l'absolu : aussi n'en résulte-t-il aucune réalité, aucune vie, rien d'indépendant, aucune liberté ; mais l'unité vide de l'absolu demeure encore seule comme auparavant. En général, il est difficile qu'à cette chute ou à cette défection (*Abfall*) il s'attache une pensée claire ; car de deux choses l'une : ou les choses, les idées déchues étaient encore en Dieu, unes avec Dieu au moment de leur défection, ou bien elles étaient déjà indépendantes. Si elles étaient encore en Dieu, la cause de leur séparation, de leur chute, c'est-à-dire, de l'imparfait et du mal, doit avoir été en Dieu, et Dieu s'est divisé, fractionné lui-même ; — ou si, au moment de la chute, elles étaient déjà indépendantes de Dieu, on suppose déjà l'existence de ce qu'on prétend seulement expliquer par cet acte, c'est-à-dire l'existence d'un multiple hors de l'unité, et par là même la possibilité du mal ou de l'imperfection.

Tout ce que Schelling ajoute d'explications sur la cause de la chute, ne peut le sauver de ce dilemme. Il a beau établir plus loin une distinction subtile entre la possibilité de la chute et sa réalisation, et dire que la première est dans l'absolu lui-même ou dans l'identité absolue, et la seconde dans les choses¹, cette distinction est vaine ; car tout ce qui est possible en Dieu, est aussi réel. D'ailleurs c'est déjà faire une concession grave, que de dire que la possibilité du mal

¹ Philosophie et Religion, p. 37 ; et Bruno, p. 131.

est dans Dieu. Enfin, en attribuant la réalité de la séparation ou de la chute aux choses, on suppose déjà leur existence avant cette chute, et c'est pourtant par la chute qu'on a prétendu expliquer leur existence. C'est ainsi que Schelling tourne dans un cercle continu, sans jamais rien prouver que ce qu'il a déjà supposé avant la preuve. Un autre exemple confirme ce que nous venons de dire : c'est l'hypothèse de la division de Dieu dans le fondement et l'existence (*Grund und Existenz*). Ici encore Schelling présuppose sans preuve dans Dieu la différence qu'il veut prouver dans le monde, et il en déduit ainsi sans peine le monde et sa différence. « Les choses, dit-il dans ses *Recherches sur la liberté* (p. 431), sont différentes de Dieu *toto genere*, ou pour mieux dire, infiniment ; elles doivent donc avoir un autre fondement, une autre source que Dieu. Mais comme rien ne peut être hors de Dieu, cette contradiction ne peut s'expliquer et se résoudre qu'en admettant que les choses ont leur fondement *dans ce qui en Dieu n'est pas lui-même*. » Ce quelque chose qui est en Dieu et qui n'est pas lui-même, n'est autre chose que le fondement de sa propre existence ; car c'est un des mérites que la *philosophie de la nature* s'attribue d'avoir la première établi dans la science la distinction entre l'être en tant qu'il *existe*, et l'être en tant qu'il n'est qu'un fondement ou un principe d'existence. « Or, comme il n'y a rien antérieurement à Dieu et rien hors de Dieu, il faut que le principe de son existence soit en lui-même. C'est ce que disent tous les systèmes ; mais ils ne parlent de ce fondement ou de ce principe que comme d'une simple notion, sans réalité. Ce principe, cette base de son existence, que Dieu a en lui, n'est pas Dieu pris absolument, c'est-à-dire, en tant qu'il existe : c'est la *nature en Dieu*, un être inséparable de lui et pourtant distinct. » Cette idée se trouve aussi exprimée dans la *Réponse à Jacobi* (p. 6—8, 77—113), par la distinction du *Deus implicitus* et du *Deus ex-*

plicitus. « Dans la base ou le fondement de la divinité son existence est déjà renfermée implicitement, mais non explicitement. Elle ne s'en dégage que par le désir (*Sehnsucht*).¹ Comme la nature primitive n'est autre chose que l'éternel fondement de l'existence de Dieu, il faut bien qu'elle renferme en elle-même, quoique caché, l'être divin, à peu près comme un regard de vie brille dans l'obscurité d'un abîme. » Cette *évolution* de Dieu s'opère insensiblement dans le temps, selon quelques passages², bien que plusieurs autres passages y soient contraires³. Les divers degrés de cette évolution de Dieu constituent les diverses formations de la création, ainsi que les différences entre l'esprit et la matière, la liberté et la nature, le bien et le mal.

Voilà encore un exemple des rêves de cette philosophie qui, refusant de reconnaître les limites de la raison, s'égare dans des régions où elle ne se nourrit que de fables et de poésie. On nous apprend ici que la loi de causalité ne doit pas seulement s'appliquer aux choses finies, mais à l'absolu lui-même, que Dieu aussi doit avoir une cause. L'expérience avait appris à Schelling qu'il y avait une variété de choses; pour l'expliquer, il scinda l'absolu ou Dieu, afin de faire sortir, du moins en apparence, la différence du principe de l'unité. Et cette unité elle-même il n'a pu la sauver qu'en imaginant au-dessus des deux principes, le fondement et l'existence de Dieu (*Grund und Existenz Gottes*), un principe plus élevé, qu'il appelle *fond ou base primitive*, ou encore *sans-fond* (*Urgrund oder Ungrund*), où la scission n'a pas encore eu lieu, et qui est l'*indifférence absolue*. Ce principe est le principe suprême de la philosophie de Schelling, et c'est de lui que la différence devait être déduite. Or, c'est ce qu'on n'a pas fait : car il n'y a rien dans ce principe de

1 De la liberté, p. 434, 435.

2 De la liberté, p. 494 — 496; Réponse à Jacobi, p. 83 — 95.

3 De la liberté, p. 430.

l'indifférence absolue qui puisse motiver une division, une séparation. Comment donc Schelling de cette unité arrive-t-il à la dualité de l'être divin ? « Le fondement, la base primitive (*ἀρχή, der Urgrund*), dit-il, se divise dans les deux principes ou commencemens, également éternels, afin seulement que les deux qui dans la substance primordiale ne pouvaient être *un*, s'unissent par l'amour ; c'est-à-dire, le *Urgrund* ou fondement primitif ne se partagea que pour donner naissance à la vie et à l'amour, à l'existence personnelle. » On suppose ici évidemment comme nécessaires à côté du premier principe, la vie, l'amour et l'existence personnelle. Ainsi donc ce n'est pas du principe que la différence est déduite, mais elle est supposée arbitrairement existant par elle-même à côté de l'unité dans l'absolu. Nous retrouvons dans le principe de Schelling le système religieux des Parses, selon lequel d'un être primitif, incompréhensible et sans attributs, nommé *Zéruané akéréné*, procèdent les deux principes de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal, Ormuzd et Ahriman. Nous ne nous arrêterons pas à faire remarquer quelles idées religieuses doivent sortir d'un pareil système, pour ne nous attacher qu'aux idées morales.

Avant d'entrer dans le détail à cet égard, constatons bien le résultat auquel nous sommes arrivé. Il est constant, d'après ce que nous avons dit, que le principe de l'identité en soi ne peut pas se développer de lui seul : ce système n'explique pas comment la variété ou le multiple peut sortir de l'unité. La construction du système n'avance que grâce à des élémens étrangers, ajoutés au principe et par la présupposition du multiple. Mais comme le principe est toujours hostile à ce mélange de principes étrangers, tout le développement de la philosophie de Schelling est sans cesse flottant entre le principe et l'élément étranger, entre l'unité et la diversité, l'idéalisme et le réalisme ; c'est un effort continuuel de les réunir, et pourtant de les montrer divisés. C'est ainsi qu'il est arrivé

que les notions du monde objectif, de la liberté, de la personnalité, du bien et du mal, etc., sont toujours présentées, tantôt comme identiques avec l'absolu, tantôt comme existant séparément, et que, enveloppées d'un voile mystique, elles paraissent destituées de toute clarté et de toute précision. Au milieu de toutes ces contradictions, une seule chose demeure certaine aux yeux de la critique : c'est que toutes ces idées ne sont rien en présence du principe de l'unité absolue, et qu'elles ne deviennent quelque chose que par les données de l'expérience.

(La fin incessamment.)

Statistique.

STATISTIQUE DU GRAND-DUCHÉ DE BADE,

PAR M. HEÜNISCH.¹

Le grand-duché de Bade est un des pays les plus beaux, les plus riches et les plus pittoresques de l'Europe centrale. Où trouvera-t-on, dans un si petit espace, un aussi grand nombre de villes belles et florissantes? Mannheim, Heidelberg, Carlsruhe, Durlach, Bruchsal, Lahr, Pforzheim, Rastatt, Bade, Offenbourg, Fribourg et Constance, voilà, sans contredit, des villes de province dont un pays peut s'enorgueillir à juste titre. Parcourez cette petite contrée de l'Allemagne, et vous rencontrerez à chaque pas l'aisance et le contentement. Les villages y sont en général très-rapprochés les uns des autres, et tous ont un air de prospérité qui fait plaisir à voir. Des routes bien entretenues, des habitans d'une complaisance empressée, tout y charme le voyageur.

Le grand-duché de Bade s'étend, sur la rive droite du Rhin, depuis Constance jusqu'à quelques lieues au nord de Mannheim. Il a 60 lieues de longueur sur 8 à 10 lieues de largeur. Dans la partie méridionale, la largeur est de 32 à 33 lieues, au centre de 5 à 6 lieues, au nord de 20 à 22. Borné au nord par la Hesse grand-ducale, il l'est au midi et à l'ouest par le Rhin, qui le sépare de la Suisse et de la France; à l'est par le royaume de Wurtemberg et la principauté de Hohenzollern-Siegmaringen. La superficie est d'environ 272 milles carrés, de 15 au degré.

Lorsque la révolution de 1789 éclata, le margrave de

¹ *Kleine Geographie und Statistik des Grossherzogthums Baden; für Freunde des Vaterlandes und besonders zum Gebrauche in Schulen bearbeitet von A. J. V. Heünisch. Karlsruhe, bei Gottlieb Braum, 1821.*

Bade, Charles-Frédéric, possédait les margraviats de Bade, Durlach, Baden-Baden, Hochberg, le landgraviat de Sausenberg, les comtés d'Eberstein et de Sponheim, les seigneuries de Badenweiler, Roetteln, Mahlberg, Staufenberg, Martinstein, Idar, Rodenmachern et Hespringen, et enfin les bailliages de Kehl, Beinheim et Rhodt. Tous ces petits États renfermaient 256,800 habitans. Les guerres de la révolution lui enlevèrent 38,430 sujets. Le 25 Février 1803, la diète de Ratisbonne lui conféra la dignité électoral, et lui donna 281,238 nouveaux sujets. La paix de Presbourg, en 1805, lui en valut 177,538. En 1806 ce prince entra dans la confédération du Rhin, prit le titre de grand-duc et reçut tous les droits de souveraineté sur ses États, ainsi que 289,114 sujets, de celui qui disposait alors des destinées du continent européen. En 1813 les États du grand-duc comptaient 1,001,520 habitans. En 1821 le pays était partagé en sept cercles; aujourd'hui il l'est en cinq. Les quatre cinquièmes du territoire sont des montagnes, le reste est un pays de plaine. Les principales montagnes sont le *Schwarzwald* (Forêt-Noire), qui a 18 lieues de longueur sur 3 de largeur; la *Rauhe Alp* (Alpe rude) et l'*Odenwald*. Les plus hautes cimes du *Schwarzwald* sont le *Feldberg*, élevé de 4610 pieds au-dessus du niveau de la mer; le *Belchen* (Ballon), de 4355; le *Roskopf* (Tête-de-cheval), de 3633; le *Schau-ins-Land* (Regarde-le-pays), de 1079. Du temps des Marcomans le *Schwarzwald* s'appelait *Markwald*; les Romains l'appelaient la Forêt hercynienne, et la partie qui se trouve auprès des sources du Danube, prenait le nom de Mont-Abnoba. Les cimes les plus élevées de l'*Odenwald* sont le *Königstuhl* (Siège-de-roi), élevé de 2050 pieds au-dessus du niveau de la mer; le *Katzenbuckel* (Dos-de-chat), élevé de 1780; le *Winterhauch* (Souffle-d'hiver), élevé de 1640.

Les principales rivières du pays de Bade sont : le Rhin, le

Neckar, le Mein et le Danube. Depuis Constance jusqu'à Bâle le Rhin porte des barques chargées de 2000 quintaux, depuis Bâle jusqu'à Strasbourg des barques chargées de 2500. Ce fleuve longe les frontières de Bade, l'espace de 107 lieues. Le Rhin reçoit la Wutach, l'Alb-Supérieure, la Hasel, la Wiesen, la Cander, la Neunmagen, la Dreisam, l'Ettenbach, la Kintzig, la Rench, l'Acher, la Büllot, la Murg, l'Alb-Inférieure, la Pfinz, le Saalbach, le Kriegbach, le Kreichbach, le Haarbach, le Leimbach, la Weschnitz, le Neckar, dont le cours est de 70 lieues, et qui reçoit, avant de se jeter dans le Rhin, l'Enz, la Iaxt, l'Elzbach et l'Elsenz; le Mein ne fait qu'effleurer la frontière septentrionale du grand-duché.

Les lacs les plus remarquables sont : le lac de Constance, élevé de 1332 pieds au-dessus du niveau de la mer, traversé par le Rhin, et appelé jadis la mer de Souabe, à cause de sa grandeur. Il a 16 à 18 lieues de longueur, 4 de largeur, et 682 mètres de profondeur, là où il est le plus profond¹. La navigation du lac est fort dangereuse par un temps d'orage. Le *Mummelsee* (lac merveilleux) n'a qu'une demi-lieue de circuit, mais il mérite notre attention sous d'autres rapports. On n'a pas encore pu mesurer sa profondeur, et l'on n'y trouve pas de poissons. Ses émanations produisent d'épais brouillards, des orages et en hiver de la neige. Les traditions populaires parlent d'une nymphe qui y fait sa résidence, et dont le corps est blanc comme la neige. Les autres lacs sont très-petits et n'offrent rien d'intéressant. Les vallées les plus remarquables sont : la vallée du Rhin, celles de la Wutach, de l'Alb et de la Wiesen, le *Höllenthal* (Vallée infernale), entourée de hautes montagnes, la vallée de la Kintzig et celle de la Murg. La vallée du Neckar

¹ M. Heünisch fait dériver le nom allemand du lac de Constance, *Bodensee*, qui signifie proprement lac du sol, du mot grec *πόταμος*. Le lac aurait-il reçu son nom d'Ulysse, qui, dans ses longs errements, arriva, dit-on, en Germanie? *Grammatici certent*, etc.

est remarquable sous le point de vue industriel, et le *Schüpfgrund* intéresse les naturalistes.

Le Rhin roule des paillettes d'or; on trouve de l'argent, du cuivre et du plomb à Saint-Trutpert, à Badenweiler et à Sexau; du cobalt auprès de Wiltichen, du fer à Kandern, Hertingen, Holzen, Thannenkirch, Hammerstein, Liel, Schliengen, Jestetten, Baltersweil, Bühl, Lienheim, etc. Le pays de Bade fournit aussi du *Flintglass*, des agates, des carniotes, des chalcédoines, du jaspé, des améthistes, du natrolithe (auprès de Hohentwiel); du marbre, des pierres à aiguiser, de l'albâtre, du plâtre, de la houille, du vitriol, du soufre, de l'argile, de la terre de pipe, de l'ocre, de la craie, des pétrifications (dans le margraviat de Baden-Baden); des eaux minérales à Bade, Badenweiler, Soultzbourg, Hauingen, Maulbourg, Pétersthal, Griesbach, Antogast, etc. Les arbres les plus nombreux sont les sapins, les noyers, les hêtres, les chênes, les tilleuls, les peupliers, etc. Le *Schwarzwald* produit de la mousse d'Islande; les truffes et les morilles n'y sont pas rares. Outre les animaux qui se trouvent presque partout, le pays de Bade possède des daims, des loutres, des écureuils rouges, bruns et noirs, des coqs de bruyères, des poules d'eau, des oies sauvages, des aigles, des vautours, des faucons, etc. La race des ours, des aurochs et des élans, a été extirpée depuis long-temps.

En 1818 les recensemens établirent que le grand-duché avait 1,020,696 habit., dont 496,049 hommes et 524,047 femmes; excédant pour les femmes, 27,998. Relativement aux cultes qu'ils professent, les habitans se distribuent de la manière suivante : 668,830 catholiques, 250,812 luthériens, 83,604 réformés, 16,000 juifs, 1300 ménonites et 150 herrnhutes. Les Allemanni, les Francs, des Vaudois chassés de la France et de l'Italie, et enfin des Juifs, telles sont les races d'hommes qui peuplent le grand-duché. Les poésies allemaniques de Hebel, dont nous avons déjà parlé

dans la *Nouvelle Revue germanique*, sont très-propres à faire connaître les dialectes employés par la population du grand-duché. La bonne langue allemande, la langue de la littérature (*Schriftsprache*), est l'objet d'une étude particulière, et n'est parlée que dans les sociétés éclairées ou les familles distinguées par leur bon ton.

On voit encore les traces d'une voie romaine qui conduisait de Strasbourg au Neckar, en passant par Bade, Ettlingen et Pforzheim. A Bade et à Dourlach on conserve six pierres milliaires qui datent de l'époque de Caracalla, d'Éliogabale et d'Alexandre Sévère. A Badenweiler on trouva en 1784 des bains romains, consacrés à Diane Abnoba. On pouvait y prendre des bains d'eaux chaudes, d'eaux froides et de vapeurs. L'université de Fribourg possède un autel dédié à Diane Abnoba, et déterré en 1778 dans la vallée d'Haslach. La ville de Bade, dont les bains attirent des Européens de tous les pays, offre plusieurs vestiges du séjour des Romains dans l'ancienne *civitas aurelia aquensis*, nom que lui donnait le peuple-roi. Entre Ettlingen et Wolfartsweyer se trouve aussi un bain romain. Non loin de Neckarburken on voit les ruines d'un temple de Minerve, et dans le jardin de Schwetzingen on montre l'emplacement où les Romains enterraient leurs morts. Quant aux antiquités du moyen âge, on en rencontre à chaque pas. Les montagnes sont hérissées de vieux châteaux plus ou moins bien conservés.

Le grand-duché de Bade renferme 110 villes, 34 bourgs, 1682 villages, 558 hameaux, 1371 métairies, en tout 150,000 maisons habitées. La majorité de la population est agricole; les tiges du chanvre, plante cultivée de préférence par les Badois, ont huit à neuf pieds de haut dans les environs de Willstett; le tabac est aussi un des objets de prédilection des agriculteurs du pays. Les meilleurs vins blancs sont le *Markgräfler*, le *Bergsträsser*, l'*Ortenauer*, le *Wertheimer* et le *Tauberwein* (vin du margraviat, de la route des

montagnes, d'Ortenau, de Wertheim et de Tauber); Affenthal et Crenzach fournissent les meilleurs vins rouges. On exporte une très-grande quantité de bois flotté. Le pays de Bade ne fournit pas assez de chevaux pour suffire aux besoins des agriculteurs et des troupes; on est obligé d'en faire venir des pays voisins. En 1813 il y avait dans le grand-duché 401,700 pièces de bétail à cornes, 62,700 chevaux, 179,980 moutons, 194,410 porcs et 22,047 chèvres. A Saint-Blaise, à Forbach et à Eberbach on a établi des manufactures d'armes. En général, dit l'auteur de la Statistique, les arts industriels ne sont pas encore très-répandus dans le pays, et les fabriques y sont plus rares que dans les pays voisins. Dans la Forêt-Noire on confectionne des pendules de bois et des orgues portatives.

Le grand-duc de Bade fait partie de la Confédération germanique; sa dignité est héréditaire. La noblesse se partage en seigneurs (*Standesherren*) et chevaliers (*ritterschaftliche Adel*). Au nombre des premiers sont les princes et les comtes qui, sous l'ancien régime de l'Empire germanique, alors partagé en dix cercles, avaient une voix et relevaient immédiatement de l'Empire. Il existe encore aujourd'hui neuf de ces princes et deux comtes. Sous le nom de chevaliers on comprend toutes les autres familles nobles du grand-duché qui y possèdent des domaines; elles sont au nombre de quatre-vingt-dix-neuf.

D'après les lois existantes, si la race masculine du grand-duc venait à s'éteindre, les femmes pourraient gouverner le pays. La constitution promulguée le 22 Août 1818, établit la responsabilité des ministres, la participation de tous les Badois, sans aucune exception, aux charges de l'État, l'égalité des droits de toutes les communions chrétiennes aux nominations civils, militaires et ecclésiastiques; elle met les personnes et les propriétés sous la protection de la loi; elle défend d'arrêter qui que ce soit, sans user des formes prescrites par

la loi, et de garder quelqu'un en prison pendant quarante-huit heures, sans l'instruire du motif de son incarcération. Le grand-duc peut diminuer les peines infligées aux coupables, ou faire grâce entièrement, mais pas aggraver les châtimens. La constitution lui donne le droit de convoquer, proroger et dissoudre les Chambres. Il faut qu'une session ait lieu, au moins tous les deux ans une fois. Les députés n'ont pas le droit de recevoir des instructions de la part des collèges électoraux qui les ont nommés. Aucun membre des États ne peut être arrêté pendant la session, sans la permission de ses collègues. Les États ne doivent s'occuper que des objets qui rentrent dans leur compétence. Le gouvernement ne peut, sans le concours des États, ni lever une nouvelle imposition, ni faire un emprunt, ni aliéner des domaines. Le budget est voté pour deux années de suite. La liste civile ne peut être augmentée sans la permission des États, ni diminuée sans le consentement du grand-duc. Les séances des États sont publiques. La première Chambre (chambre haute ou chambre des pairs) est composée des princes du sang, des chefs des familles seigneuriales, de l'évêque catholique et du prélat luthérien, de huit députés de la noblesse ordinaire (*grundherrliche Adel*), de deux députés des universités, de huit membres au choix du grand-duc. La deuxième Chambre est composée : 1.^o de vingt-deux députés des villes : un d'Ueberlingen, un de Constance, deux de Fribourg, deux de Lahr, un d'Offenbourg, un de Rastatt, un de Bade, trois de Carlsruhe, un de Durlach, deux de Pforzheim, un de Bruchsal, trois de Mannheim, deux de Heidelberg et un de Wertheim ; 2.^o des députés des arrondissemens électoraux. Les membres de la première Chambre doivent avoir vingt-cinq ans accomplis, ceux de la deuxième, trente. Les Juifs sont exclus de l'une et de l'autre. Les députés des communes doivent avoir au moins pour 10,000 florins de propriétés foncières (21,500 fr.), ou une rente annuelle de 1500 fl. (3225 fr.). Ils sont

élus pour huit ans. Toute commune qui compte au moins 250 habitans, nomme un électeur; une commune de 750 habitans en nomme deux; une de 1000, deux; une de 1250, trois; une de 1500, trois; une de 1750, quatre, et ainsi de suite.

Les seigneurs forment la classe privilégiée du grand-duché; ils ont conservé leurs titres et leurs armoiries, jouissent de la faculté de s'établir dans quelque État que ce soit de la Confédération germanique, peuvent y prendre service, exempts qu'ils sont de la conscription dans le grand-duché lui-même; il leur est permis d'avoir un corps de garde de vingt-cinq à trente hommes dans le lieu de leur résidence. Ils peuvent juger les contestations qui s'élèvent entre les citoyens, imposer des peines correctionnelles, faire la police de la commune où ils résident, surveiller les chapitres des églises, les écoles et l'administration forestière, percevoir toutes les tailles imposées à leurs serfs encore subsistantes; mais en revanche ils sont tenus de contribuer aux charges de l'État en proportion de leur fortune. Les nobles propriétaires (*Grundherren*) exercent la même juridiction que les seigneurs, ont à peu près les mêmes privilèges, mais sont astreints au service militaire. Tous les fonctionnaires publics sont inamovibles après cinq ans d'exercice; la destitution ne peut être prononcée que par les tribunaux. Le souverain du pays de Bade s'intitule: par la grâce de Dieu; les couleurs de la maison régnante sont rouge et jaune. Le grand-duc est tout à la fois le chef temporel et spirituel du grand-duché. Sa cour est aussi bien fournie qu'elle peut l'être, attendu l'état de la liste civile. L'administration se compose de quatre ministères: des affaires étrangères, de l'intérieur, des finances et de la guerre; de 5 directeurs de cercle, 80 chefs d'arrondissement, 28 décanats protestans et 68 catholiques, 84 bureaux de poste, etc. Les tribunaux d'arrondissement s'appellent tribunaux de première instance; les chancelleries seigneuriales (*Hofgerichte*)

servent de cours d'appel, enfin la cour suprême prend le nom d'*Oberhofgericht*. Les *Hofgerichte* sont au nombre de quatre; la cour suprême réside à Mannheim. Les maires des villes s'appellent *Bürgermeister* ou *Oberbürgermeister*, ceux des villages, *Vögte*. Les conseils municipaux des villes prennent le nom d'*Ortsvorstände*, et ceux des villages de *Gerichte*; les *Amtleute* (*Oberamtleute* ou *Amtsverwalter*) répondent à nos sous-préfets. Les revenus du grand-duché s'élèvent à 9,000,000 de florins (19,350,000 fr.). Au reste, dans tout État constitutionnel le budget est essentiellement variable. Celui du grand-duché de Bade a varié depuis la rédaction de cette Statistique¹. La Confédération germanique, dont le grand-duché fait partie, est composée de 39 membres, savoir, 35 princes et 4 villes libres. Elle a une population de 30,163,000 âmes, et ses revenus s'élèvent à 212,135,000 fl. (456,090,250 fr.). Bade a une voix dans le petit conseil et trois dans le grand. Le contingent total du grand-duché est de 13,333 hommes; l'armée de la Confédération est forte de 400,000 hommes, partagés en dix corps d'armée, de 40,000 hommes chacun. Le contingent badois fait partie du huitième corps d'armée; l'infanterie sert six ans, la cavalerie et l'artillerie huit ans.

Pforzheim possède un hospice d'aliénés; Mannheim, Bruchsal et Hüfingen, des maisons de détention; à Kisslau se trouve la prison d'Etat, ainsi que l'hôtel des invalides.

L'instruction est très-répandue dans le pays de Bade; outre une foule d'écoles primaires, il possède une école normale primaire (*Schullehrer-Seminarium*) à Rastatt; des pensions de demoiselles à Carlsrouhe, Mannheim, Heidelberg, Rastatt, Bade, Offenbourg, Fribourg, Villingen et Vieux-Brisach; des institutions de sourds-muets à Carlsrouhe, Bruchsal et Stauffen; des écoles latines (*Pädagogien*) à Pforzheim, Lærrach, Mahlberg, Brisach, Bade, Lahr, Villingen, Moersbourg,

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, cahier de Mai 1832.

Bruchsal, Mosbach, Dourlach, Weinheim et Tauberbischofsheim; des gymnases à Heidelberg, Wertheim, Fribourg, Offenbourg et Donau-Eschingen; des lycées à Carlsrouhe, Rastatt, Mannheim et Constance; un séminaire catholique à Mersbourg; les universités de Fribourg et de Heidelberg, ayant chacune cinq facultés : théologie, jurisprudence, médecine, économie politique et philosophie; l'école des cadets, l'école d'artillerie, celle d'architecture, l'école forestière et l'école de commerce. La ville de Mannheim possède un observatoire.

Les ordres civils et militaires sont: l'ordre domestique de la fidélité, fondé en 1715 et renouvelé en 1803; l'ordre du mérite militaire de Charles-Frédéric, fondé en 1805, et l'ordre du lion de Zæhringen¹, fondé en 1812.

Carlsrouhe, résidence du grand-duc et capitale du pays, fut fondée en 1715 par le margrave Charles-Guillaume. Cette ville s'étend en forme de demi-cercle autour du château grand-ducal, auquel viennent aboutir les vingt-sept rues de la cité; elle renferme 998 maisons et 16,000 habitants, y compris la garnison. Le château contient une bibliothèque de 70,000 volumes, un beau cabinet d'histoire naturelle, une précieuse collection de médailles; le jardin botanique qui y est contigu, est un des plus riches de l'Allemagne.

Constance, qui était sous Dagobert (vers l'an 628) une *villa regalis*, compte 4511 habitants, et possède une cathédrale remarquable. L'édifice, appelé aujourd'hui hôtel du commerce, reçut dans son sein les membres du fameux concile de Constance, qui fit brûler Jean Huss et Jérôme de Prague; les fortifications de la ville sont très-anciennes. Constance possède deux fabriques d'indiennes et deux filatures de coton.

L'île de Meinau, dans le lac de Constance, renferme un

¹ On sait que la famille régnante s'appelait jadis la maison de Zæhringen.

château, où résida jusqu'en 1805 un commandeur de l'ordre teutonique, qui y avait 3600 sujets.

Stockach est une petite ville d'environ 1160 habitans, ruinée de fond en comble par les guerres de la révolution française.

Ueberlingen, avec 2610 habitans, était jadis une ville libre et impériale; elle a cinq portes du côté de la terre et trois du côté du lac.

Mœhringen, petite ville de 1000 habitans, a des foires où se trouvent quelquefois 10 à 12,000 moutons.

Kœnigsfeld est une colonie de 144 herrenhutes; elle a été fondée en 1808.

Le village de Singen, ayant 930 habitans, appartient tout entier au comte d'Enzenberg.

Donau-Eschingen, ville de 2100 habitans, est la résidence du prince de Fürstenberg, qui a 71,690 sujets disséminés dans le grand-duché. Le Danube prend sa source non loin du château.

La ville de Fribourg en Brisgau est située dans le voisinage de la Forêt-Noire. Elle fut bâtie l'an 1118 par Bertold III, duc de Zæhringen, est encore aujourd'hui environnée de murailles, a quatre portes et un faubourg. L'université fut fondée en 1454 par Albert VI, archiduc d'Autriche; elle possède une bibliothèque de 80,000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin botanique et un amphithéâtre anatomique. La cathédrale de Fribourg est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. La population de cette ville, qui a donné le jour à Berthold Schwartz, inventeur de la poudre à canon, est de 9450 habitans.

Vieux-Brisach, déjà connu des Romains, était anciennement une des meilleures forteresses de l'Allemagne; les fortifications en furent démolies en 1743, 1744 et 1793. La population est de 2534 habitans, sur lesquels on compte 450 Israélites.

A Burkheim, petite commune de 598 habitans, on montre encore la tour et la place des sorcières, ainsi nommées parce qu'on y brûla en 1613 sept malheureuses accusées de sorcellerie. Burkheim appartient en propre au seigneur (*Freiherr*) de Fahnenberg, directeur général des postes du grand-duché, et connu par ses ouvrages sur l'économie politique et la législation commerciale.

Non loin d'Emmendingen, petite ville de 1400 ames, on voit encore les ruines d'un château fort, construit par les Romains.

A Saint-Trutpert on peut voir une mine d'argent assez féconde.

Badenweiler, village connu par les antiquités romaines qui s'y trouvent, et dont nous avons parlé plus haut, a donné le jour au naturaliste Gmélin.

Sulzbourg est la patrie du savant Schœpflin, une des illustrations de l'université de Strasbourg.

L'ancienne abbaye de Saint-Blaise, supprimée en 1805, avait 21,780 serfs. Lors de la sécularisation du couvent, l'abbé et plusieurs moines se retirèrent en Autriche, et l'empereur François II leur concéda le cloître de Saint-Paul en Carinthie. Les bâtimens du monastère ont été métamorphosés en manufacture d'armes.

Le village de Hausen, avec 440 habitans, a donné le jour au poète Hebel, avantageusement connu par ses poésies allemandes.

Offenbourg, avec 3000 habitans, et Gengenbach, avec 1900, étaient autrefois des villes libres et impériales.

Kehl avait jadis des fortifications construites par Vauban; il n'en existe plus rien. Kehl est un gros bourg d'environ 1000 habitans.

Non loin du village de Sasbach, qui compte 920 habitans, on voit le monument érigé à Turenne; qui y fut tué par un boulet de canon.

Auprès de Bühl, bourg de 1690 habitans, est Kappel, où est né le poète-historien Aloïse Schreiber.

Steinbach, petite ville de 1650 habitans, a donné le jour au fameux architecte Erwin, qui dirigea la construction de la cathédrale de Strasbourg.

Lahr, ville de 4680 habitans, fait un grand commerce, et possède trois fabriques de tabac, deux fabriques de chicorée et une de cartes à jouer.

Schuttern, village de 720 habitans, avait un couvent de Bénédictins, qui fut supprimé en 1803; il en est de même d'Ettenheim-Münster.

Altdorf, village de 1130 habitans, appartient à la famille des Türckheim. On y trouva en 1805 les vestiges d'un champ de bataille très-ancien; on présume que le combat qui ensanglanta cette plaine, eut lieu vers l'an 286 de notre ère.

Dourlach, ville de 3870 habitans, possède un château nommé Carlsbourg, et a donné le jour à l'historien Posselt.

Friedrichsthal, bourg de 690 habitans, a été fondé en 1699 par des réfugiés français.

Bruchsal, ville de 5550 habitans, était jadis la résidence des princes-évêques de Spire. Non loin de Bruchsal est une saline¹ qui fournit annuellement 7000 quintaux de sel.

Bretten, petite ville de 2610 habitans, a donné le jour au célèbre Melanchthon. En 1565 une maladie contagieuse y enleva 600 personnes, chiffre effrayant sur un aussi petit nombre.²

Pforzheim, ville appelée par les Romains *Porta Hercyniæ*, et contenant 5480 habitans, a donné le jour au fameux Reuchlin.

Rastatt, ayant 4210 habitans, est une ville célèbre dans l'histoire par le traité de paix qui y fut conclu en 1714, et

¹ M. Heünisch appelle la saline *Salzsaline*. Ce mot nous rappelle le titre de *Bücher-Bibliothek*, donné par le propriétaire d'un cabinet de lecture à son établissement.

² Voyez l'opuscule intitulé: *Bretten's kleine Chronik*.

par l'assassinat des ambassadeurs français Bonnier et Roberjot en 1798.

Bade, rendez-vous de la bonne société européenne, a 3180 habitans. C'est une petite ville charmante, située dans une contrée délicieuse.

Mannheim, ville grande, belle et bâtie avec régularité, a 21,525 habitans, dix églises, six places publiques, un château remarquable, un théâtre, un observatoire et un arsenal.

Heidelberg, célèbre par son université, compte 12,700 habitans. On conserve dans les ruines du château un tonneau dont la grandeur a passé en proverbe ; car dans toute l'Allemagne, quand on veut dire qu'un tonneau est grand, on dit : il est aussi grand que le tonneau de Heidelberg.

Philippsbourg, petite ville de 1200 ames, avait des fortifications, détruites en 1800 par les Français. Elle a donné le jour au théologien Brunner.

Schwetzingen, bourg de 2150 habitans, est connu par son château et son jardin de plaisance.

J. B. G.



Nouvelles et Variétés.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

Nuremberg.

Si jamais j'ai éprouvé en voyage un véritable moment de bonheur, c'est lorsque, arrivant de Bamberg par une belle soirée du mois de Juin, j'aperçus la haute tour, les murs grisâtres de la vieille forteresse, les clochers de l'église Saint-Sébalde, et que le postillon me dit : voilà Nuremberg. J'avais déjà tant de fois désiré voir cette ville, je l'avais tant rêvée, je l'avais déjà construite dans mon imagination, avec ses souvenirs d'art et de poésie, ses monumens gothiques ; et maintenant j'allais me plonger dans cet asyle des vieilles chroniques, j'allais quitter le monde d'aujourd'hui pour vivre avec un monde de trois ou quatre siècles en arrière de nous. Et alors je devançais déjà par la pensée cette voiture qui me semblait trop lente, et j'errais à travers ces rues toutes riches en traditions populaires, à travers ces places embellies par l'artiste, ou consacrées par le poète.

Nuremberg est la ville du moyen âge, la ville appartenant au moyen âge, comme Rome appartient aux souvenirs antiques. Le moyen âge a tout fait par elle, il lui a tout donné, richesse et puissance, art et poésie, bonheur et renommée. Il en a fait une cité impériale, une cité libre et glorieuse, il lui a ouvert ses trésors, il a jeté sur elle son manteau, et lui a dit : marche, tu es ma ville favorite, c'est moi qui t'enrichirai, c'est moi qui te protégerai, tout ce que je n'accorde ailleurs qu'avec réserve, je le prodiguerai ici ; et tu seras fière un jour de ce que tu as reçu, et l'histoire ne séparera

plus Nuremberg du moyen âge, le moyen âge de Nuremberg.

Et voilà que la vieille cité se met à l'œuvre, et grandit, grandit, tandis qu'autour d'elle la plupart des autres villes demeurent encore dans l'obscurité. Elle est hardie et ingénieuse ; elle a un peuple actif, des marchands industriels ; elle est la première à profiter des nouvelles inventions, et quelquefois la première à les découvrir. Ainsi elle a en peu de temps des fabriques en bon ordre, un commerce riche, et par les forces qu'elle puise dans son commerce, elle peut lutter avec avantage contre les troupes armées et le courage chevaleresque des seigneurs qui l'attaquent. C'est la Carthage de l'époque ; et comme on vante l'esprit des Carthaginois, un vieux proverbe allemand dit aussi : la main de Nuremberg va partout. ¹

En 1273 elle est déclarée ville impériale par Rodolphe de Habsbourg, et alors elle fabrique déjà toutes les choses d'un usage journalier, et ses produits s'élèvent si haut, qu'elle est en état de payer annuellement une contribution de 2000 livres à l'empereur, ce qu'aucune autre ville ne pouvait faire alors. C'est de son commerce seul que lui vient sa prospérité, et des richesses acquises par le commerce, que se forme la classe des patriciens.

En 1350 jusqu'à 1452, elle s'étend au large, elle s'agrandit. Et alors elle a déjà deux cents cavaliers à sa solde, et peut en un instant en mettre mille sur pied. En 1355 Charles IV convoque à Nuremberg cette fameuse diète de l'Empire, dans laquelle fut donnée la bulle d'or. En 1356 on trouve mentionné dans les comptes de la ville l'usage de la poudre à canon et de l'artillerie, et les armes que l'on fabrique ici ont déjà acquis une telle renommée, que de toutes parts on vient exprès pour en acheter. 1368 la ville est pavée ; 1380 il est parlé dans le recueil des lois du jeu de

¹ *Nurnberger Hand geht durch's ganze Land.*

cartes, ce qui prouve que Nuremberg voulait faire des progrès en tout. En 1390 un sénateur met en œuvre une fabrique de papier qui renferme dix-huit foulons.

Au commencement du quinzième siècle Augsbourg est la seule ville qui puisse rivaliser avec Nuremberg pour les développemens de l'industrie. En 1424 l'empereur Sigismond, se reposant sur la grandeur des fortifications et la puissance du peuple nurembergeois, confie à cette ville la garde des joyaux de l'Empire, qu'elle a conservés jusqu'à nos dernières guerres. En 1420 elle achète du comte Frédéric les tours, les forêts qu'il possédait, et les prérogatives dont il jouissait sur le maire de la ville, au prix de 120,000 florins d'or (240,000 fr.)

En 1440 un de ses bourgeois invente la filature ; 1452 arrivent les faiseurs de lunettes ; en 1517 on remplace la platine de fusil à mèche par la platine en usage aujourd'hui, et en 1560 on invente l'arquebuse à vent. En même temps la fonderie est mise en pratique, non-seulement pour les instrumens de guerre, mais pour les meubles et les ouvrages d'art.

Mais à la fin du quinzième siècle et jusque vers le milieu du seizième, l'histoire de Nuremberg en est venue à son plus haut point de splendeur. Alors l'art et la poésie ont pris dans cette ville une nouvelle impulsion ; alors de toutes parts éclosent des chefs-d'œuvre, et de toutes parts le nom de Nuremberg se répand comme un nom de bon augure. Alors Albrecht Dürer est devenu en Allemagne ce que Raphaël est en Italie ; Pierre Fischer renouvelle dans ses ouvrages la grâce et la perfection des bronzes antiques ; Krafft, le tailleur de pierres, peuple la ville et les églises de ses beaux monumens ; Jamitzer, l'orfèvre, se rend célèbre par la délicatesse de ses ouvrages ; alors les vieilles traditions populaires sont recueillies et livrées à l'impression ; les bibles et les chants de prières, les anciennes chroniques et les œu-

vres du temps s'en vont de Nuremberg par milliers; Koberger occupe à la fois dans son imprimerie cent ouvriers; Pyrkheimer, l'ami de Dürer, se distingue par ses écrits de religion et de polémique, et le cordonnier Hans Sachs devient par sa fécondité le Lopez de Véga de l'Allemagne, et par le mérite de ses œuvres le chef des *Meistersänger*. Puis arrive la réformation, qui imprime encore un nouveau mouvement à toute cette ville, qui donne une nouvelle vie à ces grands hommes qui l'habitent, et concentre vers un même but toutes leurs forces. Ainsi, j'ose le dire, il y a dans l'histoire littéraire de l'Allemagne deux grandes, deux solennelles époques, le moyen âge et le siècle actuel: le moyen âge s'est posé à Nuremberg, le siècle actuel à Weimar. Vous pouvez mettre à part les autres villes, et écrire votre histoire; mais vous n'en viendrez jamais à parler de ces deux belles époques, sans être obligés de prendre là Nuremberg et ici Weimar.

Et puis voyez, Nuremberg était si bien une fleur du moyen âge, que le moyen âge passé, elle a perdu ce qu'elle avait de sève et de fraîcheur. Le moyen âge y avait amené les grandes fabriques qui marchaient en tête de toutes les autres et qui alimentaient l'Allemagne, et l'époque actuelle ne lui a laissé que les pains d'épices et les jouets d'enfans; le moyen âge lui avait donné les hommes d'art et d'invention, et l'époque actuelle ne lui donne que la force de marcher à la suite des autres; le moyen âge en avait fait une ville libre et impériale; l'époque actuelle en a fait une ville du petit royaume bavarois; le moyen âge avait fait de ses bourgeois des patriciens, l'époque actuelle a fait de ses patriciens des bourgeois. Et dites-moi si ce n'est pas juste qu'elle s'attache corps et ame à ce qui est passé, qu'elle entretienne avec orgueil ses monumens et ses souvenirs, et qu'elle attende la rénovation du moyen âge, comme l'Italie attend ses consuls, et les Juifs leur Messie. Pauvre Nuremberg! Pauvre moyen âge! J'ai pour vous tous deux un véritable amour, et je

vous salue avec un même sentiment de pitié, pauvre Nuremberg! pauvre moyen âge!

Que si maintenant vous êtes aussi curieux que moi de visiter cette vieille ville, passez sous cette longue voûte ténébreuse qui traverse les murs de la citadelle, puis allez-vous-en à pied, et parcourez ces rues étroites, tortueuses, mal en ordre, ces maisons jetées d'ici, de là, moitié sur la colline, moitié dans la plaine, comme cela se trouvait, les unes s'avancant avec dédain de vingt pas en avant de leurs voisines, les autres se mettant tout-à-fait à l'écart, comme de fières patriciennes qu'elles étaient, et presque toutes conservant leur bonne physionomie des anciens temps; ici les petites fenêtres à carreaux ronds, là les tourelles élevées à chaque coin, et sur les portes les vieilles légendes allemandes ou latines, les passages de l'Écriture qui recommandent la maison à Dieu, et les statues de saints, d'apôtres et de madones qui doivent la protéger. Puis allez plus loin, voici des ponts grossièrement bâtis, des monumens du quinzième et du seizième siècle de chaque côté, et le long de la rivière les fabriques, les habitations particulières, étagées sans règle ni mesure, et jurant l'une contre l'autre ou par leur taille démesurée, ou par leur respectable couleur grisâtre, ou par leur éclatant badigeonnage. On voit que tout cela s'est fait peu à peu, année par année, et non point d'après le désir manifesté par un roi, non point d'après le plan uniforme d'un architecte, mais d'après le goût et la fortune de chacun. Ce tableau de Nuremberg, si varié, si pittoresque, est ce que vous ne retrouverez pas dans les autres villes d'Allemagne; car à mesure qu'elles s'enrichissaient, les autres villes se sont refaites jeunes et se sont mises à la mode. Francfort a bâti ses beaux hôtels et sa rue du Zeil; Leipzig, obéissant au goût de son souverain, s'est ployée au genre de construction du dix-septième et dix-huitième siècle; Berlin s'est élevée comme d'un seul bloc sous la puissante main de Fré-

deric. Nuremberg est restée ce qu'elle était, elle a fait comme nos bonnes aïeules qui recevaient le jour de leurs noces une robe transmise de génération en génération, elle a gardé le costume de ses ancêtres; c'est une de ces vieilles gravures sur bois que nous retrouvons dans les premiers temps de l'imprimerie, une peinture de manuscrit qui nous a été conservée dans sa forme et sa couleur primitives.

Maintenant voulez-vous visiter la maison de Hans Sachs, la voici dans la petite ruelle qui porte son nom. On n'y a rien changé, seulement, au lieu d'y faire des vers et des souliers, on y vend de la bière, et l'aubergiste a eu bien soin de prendre le portrait du poète pour enseigne. Celle de Dürer est un peu plus loin, une simple et naïve construction : deux étages, le toit en avant à la manière suisse, les murs peints en rouge, les fenêtres petites en ogives et des vitres rejointes avec des filets de plomb. C'est là que Dürer, rêvant à une de ses vierges, s'asseyait pensif à sa fenêtre, et les yeux levés au ciel, cherchait peut-être là-haut l'image douce et gracieuse qu'il voulait peindre, quand sa méchante femme accourait tout en colère lui dire : mais, Albert, travaille donc; et le pauvre Albert qui répondait d'un air craintif : en vérité, je travaille; ce que sa femme ne pouvait pas comprendre.

De là vous vous mettez en route pour visiter les principaux monumens de Nuremberg, et ce n'est pas une petite tâche. Voici d'abord la citadelle bâtie d'une manière pittoresque au-dessus du rocher, qui sert en divers endroits de muraille. Gustave-Adolphe s'y établit pendant la guerre de trente ans, et en fit un de ses principaux moyens de défense contre Wallenstein. A présent elle est en partie détruite, et il n'y reste plus qu'un corps de logis que l'on visite encore avec grand soin; car il renferme une précieuse collection de vieilles armes et d'anciennes peintures. C'est de là aussi que l'on peut faire le plus beau panorama de la ville.

L'église de Saint-Sébalde, l'un des plus curieux édifices de Nuremberg, date du dixième siècle, mais le chœur et la tour du sud ne furent achevés qu'en 1377. Elle est bâtie dans un style pur gothique : les tours sont simples, effilées et hardies ; mais on y trouve encore des traces des différentes époques auxquelles elle fut construite : ainsi, par exemple, à l'entrée deux petites tours byzantines, et dans l'intérieur des arceaux de fenêtres percés dans les murailles, tout-à-fait à la manière moresque. Là sont de bien anciennes et bien belles peintures sur verre ; là aussi un tableau de Wohlgemuth, le maître de Dürer, et un autel de Dürer lui-même ; la sépulture de Jésus-Christ, trois reliefs en pierre d'Adam Krafft, qui datent de 1501. Il existe encore d'autres reliefs fondés par un bourgeois de Nuremberg, Martin Kretzel, qui avait été à Jérusalem, et qui avait mesuré la distance qui existe depuis la maison de Pilate au Calvaire. A son retour à Nuremberg il mesura depuis son jardin la même distance, la divisa en sept stations, et à chaque station posa un relief d'Adam Krafft. C'est là sans contredit l'une des plus belles choses de ce maître célèbre. Dans cette église de Saint-Sébalde on trouvera aussi des tapisseries d'une époque très-reculée, et qui ne représentent encore que les saints et les martyrs ; puis enfin, ce que l'on vient surtout admirer dans cette église, le tombeau de S. Sébalde, le chef-d'œuvre de Pierre Fischer, le plus magnifique et sans contredit le plus parfait morceau de bronze que le moyen âge nous ait légué.

A côté de cette église, sur la place, est la fontaine en pierre, qui mérite d'attirer tous les connaisseurs. C'est une flèche gothique de soixante pieds de haut, divisée par colonnettes, par ogives, par étages, et se terminant en bouquet. Dans les ogives intérieures sont encadrés les hommes qui se partageaient l'amour et l'admiration du moyen âge ; les électeurs de Mayence, de Trèves, de Saxe, de Brandebourg ; Godefroi de Bouillon, Louis IX, roi de France ;

Charlemagne, Judas Maccabée, Josué et David, Jules-César, Alexandre et Hector : singulier assemblage, qui est parfaitement en rapport avec cet esprit de piété et d'érudition que nous montrent ailleurs les hommes du seizième siècle. Au-dessus de cette galerie de princes et de héros sont placées les statues de Moïse et des sept prophètes.

En traversant la place où est posée cette belle fontaine, on arrive à la chapelle de Saint-Maurice, bâtie en 1313, mais visitée seulement aujourd'hui pour la galerie de tableaux qu'elle renferme. C'est une rare et précieuse collection, composée de peintures appartenant toutes à l'école byzantine et à l'ancienne école allemande. Elle fut formée des débris de la galerie de Wallenstein, de celles d'Augsbourg, de Nuremberg et de la célèbre galerie des frères Boisserée, qui se trouve maintenant en grande partie à Munich. Quelques artistes ont eu l'heureuse idée de faire lithographier les tableaux qui se trouvent dans cette chapelle de Saint-Maurice, et l'on ne peut trop donner d'encouragement à cette entreprise ; car c'est un véritable service qu'ils rendent à l'art, en faisant connaître ces anciennes œuvres, presque toujours ignorées ou méconnues jusqu'ici. Les deux premières livraisons de cet ouvrage ont déjà paru, les autres paraîtront successivement, et l'on y verra des morceaux remarquables de Jean van Eyck, Hemling, Hemskerk, Grün, Wohlgemuth, Dürer, Menecke, etc.

Non loin de la chapelle est une petite fontaine d'un joli travail en bronze ; elle représente un homme tenant une oie sous chaque bras, et on la doit au ciseau de Labenwolf, élève de Fischer.

Sur la même place est l'église catholique dite *Frauenkirche*, bâtie en 1355 par Frédéric Rupprecht et Sébalde Schonhofer. Elle renferme aussi des hauts-reliefs d'Adam Krafft, de jolis vitraux peints et quelques anciennes statues. De là on va visiter le *Rathhaus* pour voir le triomphe de Maximilien I.^{er},

peint par Albert Dürer; puis descendez quelques rues, et voici l'église de Saint-Laurent, la plus belle de toutes ces belles églises, avec ses deux hautes tours quadrangulaires, son portail terminé en ogive, ouvert au milieu par une large rose; sa porte d'entrée chargée de saints qui prient, des figures de femmes douces et pleines de piété, et son architecture intérieure si légère et si élégante, ses colonnes qu'aucuns chapiteaux n'arrêtent à la sommité, mais qui s'étalent en rameaux et enlacent la voûte comme un tissu de lierre, et ses longues et mystérieuses chapelles, et son chœur couronné par un magnifique balcon. Là se trouvent à la fois et les vieilles tapisseries, curieuses à voir pour les costumes, charmantes pour la naïveté du dessin, et les tableaux de l'école byzantine et de l'ancienne école allemande, et les plus admirables peintures sur verre qu'il soit possible de voir, et enfin le célèbre monument d'Adam Krafft. C'est un tabernacle en pierre, posé sur les épaules de Krafft et de ses deux compagnons, qui se sont ainsi représentés eux-mêmes à genoux et ployant sous le poids de leur œuvre. Ce tabernacle a soixante-quatre pieds de hauteur; il représente différentes scènes de la passion de Jésus-Christ, et aboutit comme un bouquet de fleurs à la voûte. Quant au travail, comment le dépeindre, c'est, à le voir déjà, quelque chose d'incompréhensible que cette légèreté avec laquelle est taillée la pierre, ces ornemens qui rentrent l'un dans l'autre, ces colonnes, ces chapiteaux, ces ogives qui s'élancent l'un sur l'autre, cette espèce de dentelle ciselée; un de ces ouvrages d'ivoire sculptés en miniature, n'offre rien de plus délicat; une découpeure de papier faite par une main adroite, ne peut pas être plus nette, plus variée, que ne l'est ce haut monument, auquel l'artiste semble avoir plutôt travaillé avec un poinçon qu'avec un ciseau.

Et puis, que dire encore quand l'on est à Nuremberg, quand l'on a visité avec amour tous ses monumens? Il faut

draît pour les dépeindre avoir la plume d'un poète, et la science technologique et mathématique d'un architecte. Moi qui n'ai rien de tout cela, je me suis assis auprès de ce tabernacle de Krafft; devant moi ce chœur d'église si simple et si majestueux, et tout autour ces hautes fenêtres aux vitraux colorés, le *Teukerische*, le *Volksamerische*, qui portent encore le nom de ceux qui en ont fait présent à l'église. Ce sont deux grands tableaux à petits compartimens délicieux. Les anges et les saints, les martyrs et les apôtres, sont là représentés comme les voyait le bon peuple du moyen âge, avec un grand luxe d'or, de pourpre, de velours, etc. Au bas du tableau sont les fondateurs à genoux, le père en tête, puis les enfans derrière lui par ordre de naissance, et à côté d'eux leurs armoiries qui ne les quittent jamais. Toute cette famille a l'air content et réjoui, on voit qu'elle pense avoir fait une bonne action en offrant ce tableau à l'église, et qu'elle jouit du plaisir que cause une bonne action.

Hélas! c'était alors un autre temps qu'aujourd'hui. On aimait, on avait la foi, et l'on justifiait ces paroles de l'Évangile, que la foi peut produire des miracles. Quand on jette un coup d'œil sur cette gigantesque cathédrale de Strasbourg, sur le dôme de Cologne et ces éternels monumens de Nuremberg, que faut-il se dire, si ce n'est que la foi seule a pu élever pierre par pierre, rosace par rosace, ces immenses édifices, qu'on dirait tous bâtis de broderies et de dentelles, et qui sont là depuis des siècles. Mais l'artiste qui lançait comme une fusée ces dômes hardis dans les airs, avait la foi; l'ouvrier, pour les découper avec tant de patience et de dextérité, avait la foi, et le peuple, pour soutenir l'artiste et l'ouvrier, avait aussi la foi. Ce n'était pas l'entreprise d'un seul homme, mais de toute une nation, de toute la chrétienté. Aujourd'hui la foi nous manque, et nous ne faisons plus que jeter là des choses éparses et isolées. Personne ne nous aide, car les hommes ne sont plus réunis par une

croissance commune, et chacun veut travailler pour soi. Il nous manque le but, et quand nous aurions le but, il nous manquerait encore les moyens : ainsi nous passons notre temps à faire des projets qui échouent, et de la polémique à contre-sens ; à nous marcher sur les pieds pour avancer plus vite, sans savoir où nous irons en avançant plus vite, et à nous prendre mutuellement notre place, sans être pourtant plus heureux à celle de notre voisin qu'à celle où nous étions déjà. Heureusement que le *Münster* de Strasbourg est bâti, sans cela, je puis bien vous assurer qu'en l'année de grâce 1833 on ne se mettrait pas en tête de le bâtir. Mais on pourrait peut-être bien établir à l'endroit où il est, quatre boutiques de marchands de chandelles et un cabinet pour lire les journaux.

Je dois encore signaler à Nuremberg quelques églises, telles que, par exemple, celles de Saint-Jacques et de Saint-Jean ; les cimetières, qui sont décorés avec beaucoup de soin, et qui renferment les tombeaux de Dürer, Hans Sachs, Pierre Fischer, etc., et enfin quelques collections particulières : ainsi la collection d'histoire naturelle du professeur Sturm, la collection de gravures de M. Hertel, et la galerie de tableaux de M. Campe, qui renferme des choses précieuses, entre autres un beau crucifiement d'Albert Dürer, et une admirable Cécilia de Carlo Dolce. Il y a encore une galerie qui mérite d'exciter un grand intérêt et par les espérances qu'elle fait concevoir, et par le but qui a présidé à sa création : c'est celle fondée par M. le baron d'Aufsetze. Le plan de M. d'Aufsetze est de réunir à Nuremberg tout ce qui appartient spécialement au moyen âge : vieilles peintures, vieilles armes, vieilles médailles, vieux sceaux, vieilles chroniques. Pour cela il organise une société en nombre indéterminé. Chaque Allemand est appelé à faire partie de cette société, ou en payant une contribution annuelle, ou en joignant son travail à celui des autres membres, ou en faisant

cadeau à la société de quelque livre, dessin, etc. Avec le concours des sociétaires, M. d'Aufsetze pense pouvoir publier de bonnes dissertations sur des ouvrages d'art, et faire dessiner les principaux monumens gothiques de l'Allemagne; avec l'argent des contribuables, il augmenterait successivement les collections de la société, et il voudrait faire de Nuremberg un point intermédiaire, où chaque année les littérateurs, les poètes, les artistes, viendraient s'entretenir ensemble de choses d'art et visiter ce qui aurait été recueilli. L'*Anzeiger*, journal mensuel que publie M. d'Aufsetze, donne le plan et le but de cette vaste organisation, qui, pour le peu de temps qu'elle existe, a déjà obtenu de hauts patronages et fait de notables progrès. Dieu veuille qu'elle réponde aux vues de son généreux et habile fondateur; car enfin, puisqu'il paraît que nous ne pouvons plus rien créer, ce serait au moins une consolation de voir recueillir et conserver en bon ordre ce qui a été créé.

Berlin et Stuttgart.

L'Allemagne présente au voyageur curieux qui la visite un grand avantage que l'on ne retrouve que difficilement en France: c'est que tout n'y est point réuni, centralisé sur un seul point, c'est qu'après les grandes capitales, les petites villes éparses le long de la route possèdent aussi un attrait particulier, et présentent une source précieuse à étudier. Un étranger prend la poste, arrive à Paris, visite les musées, les bibliothèques, les hommes de lettres qu'il y trouve, et dit: j'ai vu la France, car la France est toute dans Paris; et si l'on fait encore parfois à quelques-unes de nos provinces la grâce de les parcourir, c'est bien moins pour les établissemens qu'elle renferme, pour les écrivains qui y vivent, que pour les beautés pittoresques dont la nature les a douées. C'est ainsi que l'on va en Touraine, en Auvergne, en Franche-

Comté, etc., pour admirer un beau point de vue, non pas pour connaître un collège ou un professeur. Il n'en est pas de même pour l'Allemagne; on part, et à peine a-t-on posé le pied sur ce sol, que la vie de voyageur change du tout au tout. On ne se hâte pas de courir à Vienne ou à Munich, on peut s'arrêter dans chaque duché et presque à chaque grande station. Le plus pauvre village a de vieilles chroniques et de vieilles gloires, la plus petite ville mérite qu'on l'étudie. Ici c'est une résidence, là un gymnase célèbre, là une ancienne université. Iéna est une ville de 4000 âmes, et on y trouvait dans un temps Fichte et Schelling, Schlegel et Tieck, aujourd'hui Luden et Baumgartner. Heidelberg a ses Thiebaud et ses Mittermaier; Erlangue, Pforta, Bonn, seraient chez nous tout au plus le siège de quelque insignifiante sous-préfecture. Ce sont en Allemagne des villes auxquelles on aime à consacrer de longs momens d'observation. Puis partout la résidence nécessite un musée, l'université une bibliothèque, et les auteurs forment les libraires et créent des journaux, et vous êtes tout étonné d'entrer dans une espèce de bourg dont vous comptez facilement la population sur vos doigts, et de trouver là des trésors de livres, des libraires hommes de lettres, et des hommes de lettres dont le nom est cité avec honneur à trois ou quatre cents lieues de là.

Cependant il est juste de remarquer, que si la science et la littérature allemandes refusent de se caser dans quelque grande ville du pays, et s'épanouissent en tout sens, et vivent là où elles ont commencé à prendre racine, que ce soit dans une humble maison comme Jean-Paul, dans une habitation de campagne comme Novalis, dans une université comme Uhland, il arrive pourtant que cette science et cette littérature forment aussi parfois une sorte de centralisation, non pas d'une manière fixe et invariable comme à Paris, mais le plus souvent par accident, selon que le lieu ou les circonstances

y contribuent. Ainsi il y avait autrefois un point de centralisation à Weimar; aujourd'hui il y en a deux, l'un à Berlin, l'autre à Stuttgart. Et l'on n'oubliera pas cependant de remarquer que Tieck est à Dresde, Grillparzer à Vienne, Schelling et Gœrres à Munich, Charles Immermann à Dusseldorf, etc.

Mais Berlin est aujourd'hui l'une des villes les plus belles, les plus florissantes qui existent, et si elle a eu sous Frédéric le grand plus de lauriers à cueillir, je ne crois pas qu'elle ait jamais eu plus de bonheur. La première cause de ce bonheur est sans doute le gouvernement de son roi, gouvernement populaire, paternel, si jamais il en fût, qui, sans y être tenu par aucune constitution, accorde plus de liberté à ses sujets (à part la liberté de la presse toutefois) que ne leur en donneraient toutes les chartes de M. de Vitrolles et de Louis XVIII, et qui, au lieu de discuter million par million la liste civile qu'on lui votera, se prive volontairement des trois quarts de revenu qu'il possède, pour les faire retomber en pluie d'or sur son peuple. La Prusse est encore assez sage pour comprendre ce que vaut un tel roi, et je n'ai point d'expression pour rendre ce mélange d'amour filial et de respect profond qu'on lui porte. Il faut, pour retrouver dans notre histoire quelque chose qui y ressemble, remonter jusqu'au bon et chevaleresque Henri IV, encore je doute que jamais l'on ait chanté ce populaire refrain : *Vive Henri quatre!* avec cet accent d'énergie et de dévouement que les Prussiens mettent à crier dans leurs fêtes : *Es lebe der König!*

Ainsi acceptant les jours actuels beaux comme ils viennent, et ne songeant pas à l'avenir, la Prusse s'abandonne à son étoile et jouit de son bonheur en égoïste. La politique des autres peuples l'occupe peu, pourvu qu'elle ne porte pas atteinte à la sienne, et elle voit tranquillement réclamer autour d'elle des chartes et des constitutions, sans que la

pensée lui vienne d'en faire autant. L'armée qu'elle entretient est à la vérité un peu forte; mais c'est là-dessus que reposent sa gloire et ses moyens d'agrandissement. La censure y exerce quelquefois d'une manière un peu brutale la respectable mission qu'on lui a confiée; mais l'occasion se présente si rarement aux Prussiens d'avoir à se mettre mal avec la censure! Ils vivent du régime absolutiste, comme nous du régime constitutionnel; ils regardent les révolutions comme des œuvres de l'antichrist, les chartes comme des pactes sataniques, inventés pour la perte des peuples. Ils vénèrent l'empereur d'Autriche, Metternich, Nicolas, et trouvent que le prince Constantin était un homme d'une grande douceur, et que les Polonais sont de mauvaises têtes. Que voulez-vous de plus? Si la jeunesse est là pour manifester quelques principes moins orthodoxes, l'âge mûr arrive aussitôt pour repousser ces germes d'hérésie, et faire rentrer les vrais croyans sous les deux ailes de l'aigle noire et le gouvernail de M. Ancillon.

Il y a surtout une chose pour laquelle je me plais à rendre justice aux Prussiens, c'est qu'ils n'aiment pas à parler de politique, et que l'on peut passer en toute sûreté quelques heures dans un salon, sans avoir à se débattre contre le carlisme, à lutter contre le juste-milieu, et à se prendre corps à corps avec la république. Ils reçoivent, il est vrai, les journaux français, voire même le *National* et la *Tribune*; mais les bons et pacifiques bourgeois de Berlin, qui n'aiment pas à troubler leur digestion et à voir se déranger leur pipe, lisent cela comme nous pourrions lire un voyage dans la lune, et l'homme bien pensant qui a fait quelques études, et qui veut montrer qu'il réfléchit sur ce qu'il a lu, tire de ces journaux un admirable texte contre les révolutions et les émeutes.

Avec cette indifférence pour la politique, il est tout naturel que les hommes de science et d'esprit qui sont à Berlin

emploient à des travaux scientifiques ou littéraires le temps que nous employons à ergoter sur des questions de gouvernement que l'on discutait déjà hier, que l'on discutera encore demain et encore après, sans en être ensuite plus avancés. Et comme ils peuvent compulser des matériaux d'histoire, étudier un problème de mathématique, sans être à toute heure troublés par les visites de la police, par l'annonce d'une conspiration, par le tambour qui les appelle aux armes, il est tout naturel encore qu'ils se plongent entièrement dans leurs travaux, qu'ils les suivent avec persévérance, et y rapportent tout leur amour et tout leur temps, comme s'ils étaient créés et mis au monde pour en venir à bout, et pour rien autre chose.

Ainsi quel admirable coup d'œil présente Berlin avec toute son armée de professeurs, d'artistes, de savans! avec tous ses efforts tentés en chaque genre, toutes ses investigations jetées sur chaque voie! toutes ces ramifications de l'art qui s'élaborent, s'étendent, cherchent leur plus haut développement, pour se rapprocher et se rejoindre ensemble dans un même faisceau et une harmonie complète! Là toutes les branches d'études sont appelées, et pas une n'a manqué de représentans; là tous les travaux de patience et d'imagination ont leur temple; la peinture a son musée bâti par Schinkel; l'enseignement son université; les sciences leur académie qui rivalise avec celle de Paris, et la musique son conservatoire (*Singakademie*), qui passe pour un des premiers de l'Europe. Là, pour indiquer ce qui s'est déjà fait et ce que l'on a encore le droit d'attendre, il suffit de citer des noms; car ces noms emportent avec eux les beaux souvenirs qui y sont attachés: ainsi pour l'histoire naturelle et les voyages, A. Humboldt et Chamisso; en jurisprudence, Savigny et Eichhorn; en histoire, le laborieux et savant Raumer, Gans, Ancillon et Ranke; en philosophie, Steffens; en théologie, le célèbre Schleiermacher; et puis un Van der Hagen pour

les recherches bibliographiques, et la connaissance de la vieille langue et des vieux poètes; un Franz Horn pour l'histoire littéraire; et dans l'art : Rauch pour la sculpture, Schinkel pour l'architecture, Schadow pour la peinture, Spontini et Meyer Beer pour la musique. La poésie dramatique a deux représentans : Raupach, qui rappelle quelquefois la manière de Schiller, et qui met avec un égal succès deux muses à l'œuvre, celle de la comédie, celle de la tragédie; Holtei, surnommé le Scribe de l'Allemagne, qui a doté son pays du vaudeville national, et dont le genre naïf, profond, commence à faire école. L'art dramatique le compte encore lui et sa femme au nombre de ceux qui en comprennent et qui en rendent le mieux les beautés, tandis que sur un autre théâtre M.^{me} Crelinger pourrait faire oublier notre admirable M.^{lle} Mars, et qu'à l'opéra M.^{lle} Stephan se jette avec hardiesse dans la carrière des Pasta et des Malibran.

La poésie lyrique et le roman se sont élevés moins haut. Cependant Holtei, Eichendorf, Stieglitz, Streckfuss, Veit, ont fait de délicieuses petites odes, et les deux premiers quelques charmantes nouvelles. Et avant tout il faut placer Chamisso, que la France réclame avec orgueil pour un de ses enfans, et qui, parti du château de Boncourt en Champagne, s'en est allé faire vibrer avec tant de grâce et de talent la lyre allemande. Quelques-unes de ses poésies légères peuvent être mises au rang de tout ce que l'on a de mieux en ce genre; et son *Pierre Schlemihl*, qu'il composa pour amuser les enfans d'un de ses amis, est une charmante nouvelle pleine d'esprit, d'*humor* et d'originalité. Mais on peut sans doute regarder Steffens et Franz Horn comme les meilleurs romanciers actuels de Berlin, et après eux on mettra Hering, bien que son *Waldamore*, qui commença sa réputation, ait beaucoup perdu de sa vogue, et que son *Cabanis* soit par trop long.

Je ne m'arrêterai pas beaucoup à parler des journaux de

Berlin, puisque la *Nouvelle Revue germanique* a déjà publié sur ce sujet deux remarquables articles, et comme j'ai eu la patience de tenir l'une après l'autre toute cette quantité de feuilles littéraires, critiques, théâtrales, si sottes, si dépourvues de tact et d'esprit, si ridicules ou si insignifiantes, je me range de bon cœur au sentiment de M. Jacobi, qui les a bien et loyalement sabrées avec sa verve malicieuse. Je ne saurais mieux comparer ce tourbillon de journaux de toute taille et de toute couleur qui inondent les cafés et les cabinets de lecture de Berlin, qu'à cette nuée de feuilles pâles et jaunies qu'un vent d'automne arrache à la forêt et fait flotter dans l'air, et je ne sache guères dans tout cela d'autres journaux à distinguer que la *Zeitschrift*, dans lequel la science de Savigny corrige ce que l'absolutisme *quand même* de M. Ranke a parfois de trop âcre ou de trop risible; le journal de jurisprudence que publie M. Hitzig, et qui est en grande estime dans toute l'Allemagne; le *wissenschaftliche Jahrbücher*, rédigé par une société de savans, à la tête desquels est Henning, l'élève de Hegel. Et dans les feuilles littéraires, je mettrais au premier rang le *Magazin des Auslandes*, écrit avec beaucoup d'esprit et de talent par Lehmann; le *Gesellschafter*, qui a pour directeur Gubitz et pour rédacteurs presque tous les hommes de lettres de Berlin; et le *Freimüthige*, dirigé par Hering, avec la coopération assez importante pour lui de M. Albrecht.

Voilà comment j'ai vu Berlin. Maintenant venons à Stuttgart.

Sous beaucoup de rapports c'est une ville bien moins importante. C'est la capitale d'un petit royaume, à côté d'un royaume de 13,000,000 d'habitans, une ville de 30,000 âmes, auprès de celle qui en a 200,000. Mais elle a, sous le rapport matériel, d'autres avantages : c'est une ville charmante, bâtie avec luxe et bon goût, au milieu d'une des plus riches et des plus belles vallées de l'Allemagne. C'est

le rendez-vous continuel d'une foule d'étrangers, que la douceur de son climat, l'urbanité de ses mœurs, la beauté de ses environs et le voisinage des eaux de Cantstadt attire de toutes parts. C'est souvent le pied-à-terre d'un grand nombre de *dilettanti* en littérature allemande qui passent le Rhin, arrivent en vingt heures à Stuttgart, visitent ses hommes de lettres, ses monumens, étudient au loignon ses coutumes et ses habitans, et vous disent hardiment : j'ai vu l'Allemagne. Enfin, si l'université de Wurtemberg n'est point à Stuttgart, mais à Tubingue; si Stuttgart n'a comme Berlin ni une académie des sciences, ni une académie de musique, on n'y arrive pas sans se souvenir de son institution royale; d'où sont sortis quelques hommes peu ordinaires, et entre autres Schiller et Cuvier.

Ici le caractère de la population fait déjà contraste avec celui de la population de Berlin, l'une se ressent de la chaleur du midi, l'autre a le phlegme du nord; et comme me le disait un jour Gustave Schwab, que j'aime à citer dans mes souvenirs de Stuttgart, on voit que les Berlinoises boivent de la bière, et que nous, nous ne posons guères que des flacons de vin sur notre table. Une autre grande différence existe encore entre ces deux villes. Le Wurtemberg est l'un des plus anciens royaumes constitutionnels qui existent, et cette forme de gouvernement a donné à la population un essor politique qu'il ne lui est guères permis d'avoir sous un régime absolutiste. Ici tout le monde prend part à la chose publique, tout le monde se plaît à assister aux séances des Chambres, à recueillir et à commenter les discours des députés. Et comme il arrive toujours dans les bons gouvernemens constitutionnels, les élections ne se font qu'à force de luttres et de déploiement de force du côté de chaque parti. Les motions opposantes ou ministérielles se célèbrent par des fêtes, et le nom des députés populaires prend place dans tous les toasts que l'on porte pour la plus grande gloire du

pays. Ainsi les opinions se marquent d'une manière plus vive et plus tranchée qu'en Prusse ; le rôle d'opposition d'un côté et de ministérialisme de l'autre, ne se soutient plus sans donner à tous ceux qui l'adoptent une teinte plus chaude, plus animée, qu'on ne la trouve dans l'esprit d'admiration passive que les Berlinoïsi manifestent pour leur souverain, et à voir comme les discussions naissent et grossissent dans un salon, comme chacun prend à tâche de se marquer nettement ses limites, et de combattre pied à pied son adversaire, on sent déjà que l'on n'est plus qu'à quarante lieues de la France, et que le vent du Luxembourg et du palais Bourbon arrive de ce côté du Rhin.

Au premier abord on pourrait croire que cette préoccupation des affaires publiques doit porter préjudice à la littérature ; mais il est arrivé ici une chose remarquable, c'est que la politique n'a servi qu'à rehausser le mérite des hommes de lettres, et ne nous a rien fait perdre de leurs travaux littéraires. Ainsi voyez Ukland qui lutte avec courage contre la volonté du ministère, et renonce à sa place de professeur à l'université de Tubingue, lorsque ses concitoyens l'ont appelé à siéger dans la Chambre. Voyez Menzel, qui soutient avec tant de noblesse d'ame et de talent le parti de l'opposition qu'il a embrassé ; voyez Schott et Pfiffer ; Pfizzer, qui, à trente ans élevé déjà très-haut dans la magistrature, favorisé par le ministre, peut donner pleine carrière à son ambition, et qui résigne toute place, faveur, pour venir se ranger du côté de ceux qu'il regarde comme les véritables défenseurs du pays. Voyez encore Gustave Schwab, qui par l'attachement bien désintéressé qu'il garde à ses amis, et les contrariétés sans nombre que le ministère lui suscite à cause de cet attachement, mérite d'être placé à côté d'eux. Tous ces hommes-là ont autrefois travaillé pour la gloire de leur pays avec leurs belles et suaves inspirations, ils travaillent aujourd'hui à un but plus large et plus élevé, ils laissent un

instant reposer la lyre, et prenant en main le droit de la raison, le droit sacré des peuples, ils veulent défendre leur patrie contre les envahissemens d'une politique mesquine et égoïste, contre les misérables entraves que voudrait leur imposer la confédération. Et il est juste de dire que le peuple a su reconnaître leurs sacrifices et leurs efforts, et que ce qui n'était jadis réservé qu'à la classe instruite, les poésies d'Uhland, les articles de Menzel, les lettres de Pfizzer, sont devenus populaires par l'intérêt que le plus grossier brasseur de bière, le plus pauvre artisan du Wurtemberg portent à ces trois dignes représentans de la cause nationale.

Que si, après cela, nous faisons abstraction du point de vue politique, pour ne prendre que le côté littéraire, j'ose dire que sous le rapport de la poésie Berlin est bien au-dessous de Stuttgart. Uhland, envisagé comme poète dans toute l'acceptation du mot, ne peut reconnaître pour maître que Tieck, et si nous ne voulons voir que le poète lyrique, il est au-dessus de tout ce que l'Allemagne possède actuellement, souvent même au-dessus de Goethe et de Schiller. Gustave Schwab, Pfizzer, Charles Meyer le suivent de près, et n'ont guères de rivaux. Menzel a porté la critique littéraire à un point d'élévation auquel on ne peut trouver de pendant que lorsqu'on remonte jusqu'à Lessing. L'Allemagne n'a pas un volume de poésies lyriques vraies, naturelles, passionnées, pleines d'ame, de chaleur et d'immortalité, à mettre auprès de celui d'Uhland, et pas un journal de haute conception, de critique large, franche, hardie, à mettre auprès du *Morgenblatt* de Menzel. Dans un autre genre, Dannecker de Stuttgart ne se placerait pas bien loin de Rauch; la librairie de Cotta n'a pour rivale que celle de Brockhaus à Leipzig, et la bibliothèque de Stuttgart pourrait soutenir la comparaison avec celle de Berlin.

En terminant, et pour rendre compte nettement de mes impressions, je pourrais dire que Berlin m'offre le tableau

d'une ville paisible, où la science s'élabore à force de tranquillité et d'encouragement, et Stuttgart celui d'une terre généreuse qui jette spontanément ses fruits aux rayons enflammés du soleil; que Berlin a la patience et l'opiniâtreté calme des enfans du nord, et Stuttgart la chaleur et la hardiesse des fils du midi; enfin, que l'on admire Berlin, à mesure que l'on étudie tout ce qui s'y fait de grand et de beau, mais que l'on se passionne pour Stuttgart par entraînement.

X. MARMIER.

École publique de commerce à Leipzig.

Depuis long-temps on avait senti, à Leipzig, l'utilité d'un institut commercial. Les relations de cette ville avec toutes les places commerçantes de l'Europe, ses foires qui réunissent trois fois par an un nombre immense d'étrangers¹ de tous les pays, les vastes moyens d'instruction qu'elle possède dans son université et ses librairies, tout semblait aussi la désigner plus spécialement que toute autre comme propre à une école de commerce.

Mais des obstacles de différentes espèces s'opposèrent long-temps à la réalisation de ce plan. On y revint cependant en 1829, et le corps des marchands, avec le consentement du magistrat de Leipzig et l'autorisation du gouvernement, ouvrit enfin l'institut en Janvier 1831.

Il ne voulut pas fonder une école particulière à Leipzig, pas même une école pour le seul royaume de Saxe; ses vues furent plus larges, et tout jeune homme, quelle que fût sa patrie, put y être reçu, pourvu qu'il fût âgé de quatorze ans, et qu'il eût reçu une bonne instruction élémentaire, ce dont on s'assure par un examen qu'on lui fait subir en le recevant.

¹ Chaque foire réunit 30 à 40,000 étrangers. Il s'y fait à peu près des affaires pour vingt millions de thalers (quatre-vingts millions de francs environ).

Les idées vieilles et surannées, qui, dans tant d'autres établissemens, opposent des obstacles invincibles au perfectionnement qu'on pourrait y désirer, furent bannies du nouvel institut. Point de différence entre les nations ni entre les religions; toute discussion relative aux affaires politiques et religieuses y est même sévèrement interdite; chaque élève doit se considérer comme membre de la même famille; chacun doit aimer son condisciple comme un frère. Et certes, ce but a été atteint. Il faut rendre justice sous ce rapport aux jeunes élèves de l'école. L'amitié la plus franche règne entre eux; on ne voit point de ces partis qui divisent si souvent nos collèges; les nouveaux venus, loin d'être en butte aux plaisanteries de leurs camarades, loin d'être *tâtés* par eux, sont admis avec joie à tous les jeux; chacun s'empresse de leur faire les honneurs de l'école.

Ces heureux résultats sont dus aux soins du directeur, qui, il faut en convenir, ne les a point obtenus sans peine. Mais l'énergie de son caractère a brisé tous les obstacles, et il est arrivé, au bout de quelques mois, à établir cette discipline admirable qui fait l'étonnement de tous les étrangers qui visitent l'école confiée à ses soins.

Aucun frais n'a été épargné du reste pour rendre cet établissement digne de sa destination¹. L'emplacement est parfaitement choisi et encore mieux distribué. Les salles où se donnent les leçons sont telles qu'on en trouverait difficilement de pareilles. Il y règne un ordre, une propreté qu'on admire d'autant plus qu'on a quitté depuis moins de temps les bancs des lycées français. Toutes sont décorées de bustes, de cartes géographiques et de différens objets relatifs au commerce, de sorte que les élèves ne cessent d'avoir sous les yeux ce qui peut leur donner des idées justes et positives sur l'état auquel ils se sont voués. Des inspecteurs nommés

¹ L'établissement est la propriété du corps des marchands. Le gouvernement n'a fait qu'approuver les statuts.

par le directeur sur une liste présentée par les élèves eux-mêmes, sont chargés de veiller à ce qu'il ne se commette aucun dégât. — Derrière la maison se trouve un vaste jardin destiné à la gymnastique et pourvu de tout ce qui est nécessaire à ces exercices. Enfin, l'établissement renferme plusieurs collections de marchandises et de monnaies, entre autres une collection complète des produits des mines saxonnes, ainsi qu'une bibliothèque, dont le fonds a été formé par le corps des marchands, et qui a été dotée par quarante-deux libraires de Leipzig et de l'étranger. Cette bibliothèque, déjà considérable, s'augmentera encore dans la suite des dons qui lui sont promis.

Mais c'est surtout à son organisation intérieure que l'école sera redevable de sa prospérité. En la fondant, on s'est proposé un double but, d'abord de fournir aux apprentis du commerce la faculté d'acquérir toutes les connaissances nécessaires aux négocians; puis d'offrir aux jeunes gens qui se proposent d'embrasser une branche quelconque du commerce ou de l'industrie, les moyens de parcourir avec honneur la carrière qu'ils auront choisie. A cet effet, les élèves ont été partagés en deux grandes sections, subdivisées en plusieurs classes, qui se multiplient encore selon les besoins. Huit ou douze heures de leçons par semaine sont données aux apprentis qui forment la première section, laquelle est entièrement distincte de la seconde. La calligraphie, les langues allemande et française, l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie, la science du comptoir, les sciences commerciales en général, l'histoire et la géographie commerciales, la connaissance des différentes marchandises, forment les bases de l'instruction qu'ils reçoivent.

Ces bases s'élargissent encore pour les élèves de la seconde section, qui ont de plus des leçons de littérature française, de littérature allemande, d'anglais, d'italien, de dessin, de géographie politique, mathématique et physique, de statis-

tique, d'histoire politique, d'histoire naturelle, de physique, de chimie, enfin d'économie politique¹. Les cours de l'une et de l'autre section durent trois ans; mais la seconde reçoit trente heures de leçons par semaine.

Et ce qu'il y a de louable dans la manière dont on leur transmet ces connaissances si variées, c'est que constamment la pratique est jointe à la théorie, en sorte qu'un jeune homme, à sa sortie de l'institut, est non-seulement instruit sur tout ce qu'un négociant doit savoir, mais qu'il serait même en état de diriger une maison de commerce.

La rétribution annuelle varie selon la position des élèves et le nombre d'années qu'ils se proposent de fréquenter l'école.

Les apprentis paient 20 thalers (80 fr. environ), tandis que les élèves du cours supérieur en paient 150 (600 fr.), s'ils ne fréquentent l'institut qu'un an; 120 (480 fr.), s'ils le fréquentent deux ans; et seulement 100 (400 fr.), s'ils suivent le cours entier. Les fils des commerçans de Leipzig paient un peu moins. Mais si le corps des marchands a ce faible avantage, il est plus que compensé par les frais qu'entraîne l'entretien de l'école.

En effet, malgré les grands développemens qu'elle a pris depuis deux ans, malgré le nombre considérable des élèves, qui de huit a été porté à plus de soixante², le corps des marchands doit contribuer au paiement des appointemens des quinze professeurs qui y sont attachés. Il aurait pu sans doute s'en procurer dans le pays même, d'une manière moins onéreuse; mais, et l'on ne saurait trop l'en louer, quand on considère la méthode déplorable que l'on suit dans presque toutes les autres écoles d'Allemagne³, il a préféré dépenser

1 Le directeur donne lui-même à cette classe les leçons de sciences commerciales.

2 Il n'est question ici que des élèves de la seconde section; y compris les apprentis, il y en a plus de cent vingt.

3 Il n'est pas rare d'entendre dire en Allemagne qu'on ne peut ap-

davantage, et avoir des hommes habiles et instruits. Aussi les élèves font-ils les progrès les plus rapides. Dans les deux examens qu'ils ont déjà subis, ils ont obtenu les applaudissemens de tout le monde, et les journaux allemands leur ont prodigué les éloges les plus mérités.

L'intérêt que les fondateurs portent à l'établissement, les visites fréquentes qu'ils font dans les classes aux heures des leçons, contribuent sans doute aussi à entretenir l'émulation parmi eux. Ils sont d'ailleurs souvent dans le cas de donner des preuves de leur application ; car le prince régent, son frère, des étrangers de distinction, des hommes du plus grand mérite, viennent aussi quelquefois les voir, et, dans ces circonstances, le directeur fait toujours faire un examen en leur présence.

Il faut d'ailleurs en convenir, ils sont presque tous dociles et attentifs à la parole de leurs maîtres. Cependant on n'emploie pas ces punitions nombreuses qu'on est souvent obligé de prodiguer, et encore sans succès, pour réprimer la turbulence des écoliers français. Un *pensum*, une censure particulière, une censure publique, suffisent le plus ordinairement. Si l'on n'obtenait pas par ces moyens les résultats qu'on a droit d'en attendre, si l'élève se montrait récalcitrant, il serait impitoyablement renvoyé. Point de distinction ; grands ou petits, ils doivent obéir et travailler avec zèle, sinon, la porte se ferme sur eux et ne se rouvre plus.

Obéissez, leur a dit le directeur, et vous apprendrez ainsi à commander un jour.

Ils savent bien que l'exclusion est irrévocable ; aussi redoutent-ils singulièrement le mécontentement de leurs professeurs ; car lorsqu'ils ont forcé le directeur à recourir à des mesures violentes, ils n'obtiennent pas, à leur sortie, ce témoignage de satisfaction que tous ambitionnent, parce qu'il prend le français que d'un Allemand. Aussi la prononciation est généralement détestable.

leur assure un accueil bienveillant dans toutes les maisons de commerce de l'Allemagne.

La direction générale de l'institut appartient, sous la surveillance d'un comité, au directeur, M. Schiebé, homme connu depuis long-temps par d'estimables ouvrages sur le commerce. Viennent ensuite les professeurs, qui, bien que lui étant soumis, jouissent cependant de la liberté la plus entière dans leur manière d'enseigner, pourvu toutefois qu'elle rentre dans le plan général. C'est sans aucun doute une des principales causes des progrès des élèves; car rien ne nuit plus au bien d'un établissement quelconque que la contrainte imposée au maître. Laissez-le agir comme il l'entend, laissez-le suivre sa méthode, il en a une à lui, une bonne peut-être, dans tous les cas une qui vaudra mieux que celle que vous le forcerez de suivre; car il comprend la sienne, il saura l'appliquer, ce qu'il ne pourra faire avec la vôtre. — Deux fois par mois ils se réunissent, sous la présidence du directeur, en synode, où ils discutent tout ce qui peut concerner l'école. Chacun d'eux présente les remarques qu'il a pu faire, propose tel ou tel changement qu'il croit avantageux; on combat ou l'on approuve, et l'on adopte enfin ce qu'on juge bon et utile; on en dresse procès-verbal et on l'envoie au comité.

Telle est la marche suivie dans l'école de commerce de Leipzig, la plus célèbre de celles d'Allemagne, et je la crois merveilleusement propre à conduire au but qu'on s'est proposé. Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est la réputation qu'elle a acquise dans toute l'Europe. Des élèves lui arrivent de tous les pays, de l'Angleterre, de la France, de la Pologne, de la Grèce même; et ceci est un grand avantage pour les jeunes gens qui la fréquentent; car les amis qu'ils font, seront plus tard leurs correspondans naturels, ils se connaîtront, s'aimeront, et le commerce y gagnera.

E. H.

LE PARTAGE DE LA TERRE.

Traduit de Schiller.

« A vous la terre, à vous!... En fiefs héréditaires
« Je vous lègue ses biens, enfans, et pour jamais.

« Allez, et partagez en frères! »

Jupin, de ses hauteurs, dicte ainsi ses arrêts.

Aussitôt, jeune et vieux, tout s'agite et s'empresse;
Chacun, jouant des mains, fait son choix; des guerêts
Le laboureur s'empare, et la jeune noblesse,
Au son du cor, va battre les forêts.

Du noble vin de l'hermitage
L'abbé parfume ses celliers;
Le marchand comble ses greniers;
Le roi, fermant pont et passage,
S'écrie; à moi la dîme et le péage!

Le partage enfin arrêté;

Long-temps, long-temps après la fête,
Convive négligent, arriva le poète,
Et de bien loin. Hélas! il n'était rien resté
Sans maître; et le voilà pauvre et déshérité!

« Malheur à moi! faut-il que seul au monde
Je sois oublié, moi, ton plus fidèle enfant! »
En exhalant le cri de sa douleur profonde,
Aux pieds du trône auguste il tombe suppliant.

« Si mon fils bien-aimé, dans le pays des songes,

« Poursuivait de rians mensonges,

« Doit-il être injuste envers moi?

« Sur quels sommets, dans quel nuage

« Errais-tu pendant le partage? »

Le poète répond : « J'étais auprès de toi.

« Mon regard enchaîné s'enivrait de ta vue ;
« L'extase m'enlevait, aux célestes accords ;
« A l'éclat de ton front, à ta voix suspendue,
« O pardonne, mon Dieu, si mon ame éperdue
« Oublia l'homme et ses trésors ! »

« Aux mortels, dit Jupin, j'ai livré leur demeure,
« Mon pouvoir de leurs biens n'a plus rien à t'offrir.
« Veux-tu vivre avec moi, dans mon ciel ? à toute heure
A toi, mon fils, il doit s'ouvrir !

AUG. PICHON.

LA FILLE DE L'AUBERGISTE.

Traduit d'Uhland.¹

Trois voyageurs, un jour le long des bords du Rhin,
Par un hôtel ami reprenaient leur chemin.

Ici la bière est fraîche et le bon vin pétille,
Mais, notre hôtesse, où donc est votre jeune fille ?

Ma bière est bien choisie, et mes vins sont connus ;
Quant à ma jeune fille, hélas ! elle n'est plus.

Les voyageurs alors s'en vont chercher dans l'ombre,
Et découvrent la morte avec son voile sombre.

L'un d'eux lui dégageant la tête du linceul,
Et sur elle arrêtant un triste et long coup d'œil :

Que ne puis-je, dit-il, ranimer ce corps blême,
Enfant, et je voudrais t'aimer à l'instant même.

¹ La *Nouvelle Revue germanique* publiera dans l'une de ses prochaines livraisons une biographie d'Uhland, et un aperçu des ouvrages de ce poète, aujourd'hui le premier poète lyrique de l'Allemagne.

Le second remplaça ce voile de douleur,
Et s'en alla dehors, les yeux baignés de pleurs.

Ah ! cria-t-il, pourquoi quittes-tu cette terre ?
Combien voilà déjà de temps que tu m'es chère !

L'autre la découvrant pour la voir reposer,
Et sur sa bouche pâle imprimant un baiser :

— Je t'aimais, lui dit-il, je te restai fidèle,
Et je t'aime à présent pour la vie éternelle,

REPOS.

Traduit de Charles de Holtei.

C'est au milieu des bois pleins d'ombre et de fraîcheur
Qu'il faut qu'un cœur malade emporte sa souffrance ;
Car nous savons bien mieux nous peindre le bonheur,
Que le trouver, hélas ! à travers l'existence,

Mais au milieu des bois le repos nous revient,
Il chasse ces désirs qui troublent la mémoire,
Et c'est lui qui, planant autour de nous, soutient
La coupe du bonheur où nous aimons à boire.

Des chagrins comprimés il étouffe la voix,
Et l'espérance alors nous apparaît meilleure,
Et tout ce qui nous a tourmentés autrefois

S'enfuit, si du repos l'image nous demeure.
Et je m'en vais souvent seul au milieu des bois,
Tranquille je m'asseois sur l'herbe et puis je pleure.

LA PAIX DU CŒUR.

Traduit de Henri de Kleist.

Lorsque l'un contre l'autre entraînés tour à tour,
Les hommes courent à la guerre,
Eux qui sont nés avec un cœur que pour l'amour
Dieu lui-même avait voulu faire,

Je crois pourtant que rien ne m'ôtera la paix
Que je respire à longue haleine,
Ni la croyance en Dieu qui repousse à jamais
Loin de moi la crainte et la haine;

Ni l'ombre du platane aux rameaux longs et verts,
Qui sur les champs de blé s'incline,
Ni les tendres pensers et les pieux concerts
Qui s'élèvent dans ma poitrine.

LA CHANSON DE L'OISEAU.

Traduit de J. Kerner.

Sur les rameaux, l'oiseau soupire
Son chant qu'il vous plaît d'écouter.
Il ne songe point à l'écrire,
Et ne vous dit pas de le lire,
Il ne chante que pour chanter.

Ainsi souvent dans la campagne
J'ai fait par plaisir quelques vers,
Que le bruit des bois accompagne,
Et que l'écho de la montagne
Juge sous ses ombrages verts.

ERINNERUNG.

Traduit de Gustave Schwab.

Un souvenir passé de joie ou de tristesse,
Un souvenir ami chez des êtres constans,
Avec ce cœur froissé que la douleur oppresse,
Non, muses, ce n'est pas ce que de vous j'attends.

Ah ! loin de là ; s'il faut que mon cœur se repose,
Après avoir long-temps pleuré, souffert, prié,
Je ne demande rien de vous, rien autre chose,
Que d'oublier, hélas ! et puis d'être oublié.

X. MARMIER.



Bulletin bibliographique.

HISTOIRE LITTÉRAIRE ANCIENNE.

Charakteristik Lucian's von Samosata : Caractère de Lucien de Samosate, par *Ch. G. Jacob*, professeur à Pforta. Hambourg, chez Perthes, 1833; xxii et 194 pages in-8.^o

L'auteur de cet écrit remarquable, à la fois rempli d'érudition et pourtant agréable à lire, a voulu d'abord faire l'apologie du célèbre satirique de Samosate, en examinant surtout les ouvrages qui lui ont attiré autant de reproches et de critiques que d'éloges; et comme d'ailleurs l'apologie d'un écrivain n'est possible que lorsqu'elle se fonde sur une connaissance exacte de l'époque où il a vécu, M. Jacob a en même temps caractérisé le siècle des Antonins, ce qui lui a donné plus d'une fois l'occasion de faire entre cette époque de l'antiquité et les temps modernes d'ingénieux rapprochemens. M. Jacob est un de ceux qui voudraient rendre la science de l'antiquité plus intéressante et plus utile, et par là même plus respectée. « L'étude des anciens, dit-il, a récemment été attaquée de divers côtés, tantôt par de rigides zélateurs qui ne voient dans l'antiquité que le paganisme; tantôt par des amis exclusifs des sciences physiques, qui trouvent qu'on accorde beaucoup trop de temps à une étude stérile selon eux; tantôt, enfin, par les hommes de l'industrie, qui ne songent partout qu'à la production matérielle, et qui ne voient dans la science, selon l'expression énergique de Schiller, qu'une bonne vache qui nous procure du beurre. La philologie aura toujours à combattre de pareils ennemis, qui n'estiment la littérature des Grecs et des Romains qu'à l'égal de celle des Groenlandais, et la connaissent à peu près aussi bien. Mais d'un autre côté il est aussi de son devoir de faire en sorte que la connaissance de l'humanité ancienne se rapproche davantage de la génération actuelle, et qu'elle lui devienne plus accessible par des écrits qui, fruit d'une étude approfondie des anciens, ne se sentent pas

trop des habitudes et du langage de l'école.» C'est un ouvrage de ce genre que M. Jacob a voulu faire. On n'y trouve ni une vie nouvelle de Lucien, parce que l'auteur n'est pas encore arrivé, dit-il, à des résultats satisfaisans à cet égard, ni une dissertation sur sa grammaire et ses habitudes littéraires; choses qui n'intéressent que les philologues de profession. Le tout est divisé en trois sections. Dans la première il caractérise en général les écrits de Lucien, en rapportant d'abord et en jugeant à leur tour les divers jugemens portés sur cet écrivain, tant par les anciens que par les modernes, et ensuite en traçant le tableau de l'époque de décadence et de démoralisation dont Lucien a fait la satire, et qu'il prit à tâche de ramener à la vérité et de corriger par le ridicule. On a souvent comparé Lucien et Voltaire. Voici comment notre auteur s'exprime à ce sujet : « Lucien et Voltaire se ressemblent le plus par leur diction facile, naturelle, insinuante, et par cette admirable clarté qui rendait leurs écrits accessibles à toutes sortes de lecteurs. Mais il ne faut pas oublier que jamais Lucien ne songea à tromper ses contemporains, et à égarer l'opinion publique par de vaines paroles, par une décence affectée dans les mots, ou en se couvrant du masque de la bienséance, ni, comme les philosophes français de l'école de Voltaire, à marier la ruse avec la dignité, la perfidie avec la grâce. »

La seconde section considère Lucien dans ses rapports avec la science et les lumières de son temps, et spécialement avec la philosophie, la rhétorique et l'historiographie de l'époque; l'auteur explique ici les attaques de Lucien contre de prétendus philosophes dont la vie faisait un déplorable contraste avec leurs doctrines; contre l'hypocrisie, la crédulité et les superstitions de son siècle, et cherche à prouver qu'il n'était pas pour cela l'ennemi d'une saine philosophie. « Lucien, dit-il, n'a pas voulu fonder un système; sa philosophie est celle d'un homme d'esprit et de bon sens, dont toute l'activité se bornait à contribuer pour sa part à perfectionner l'État, et à rendre ses membres le plus heureux qu'il soit possible. » Il poursuivait de la même ironie les rhéteurs, qui n'étaient pas plus de véritables orateurs, que les sophistes n'étaient des philosophes.

La troisième section enfin est spécialement consacrée à défendre

Lucien contre le reproche d'avoir fait des croyances religieuses de son temps un objet de dérision, d'avoir foulé aux pieds tout ce que les hommes ont de plus sacré. L'auteur n'affaiblit point cette accusation, mais il en trouve l'excuse et l'absolution dans l'esprit religieux de cette époque; et il cherche à prouver que toutes les attaques de Lucien n'étaient au fond dirigées que contre les superstitions, la vanité des oracles et des mystères, l'abus des sacrifices, les devins et les thaumaturges. Il le pouvait, sans qu'on puisse pour cela l'accuser d'avoir méconnu les hautes et sublimes vérités qui sont de tous les temps, et qui sont hors des atteintes de la satire. Il cite à l'appui de cette apologie une suite de passages qui prouvent, que si Lucien n'était pas un homme très-religieux, il ne fut pas du moins ce qu'on appelle un athée, et que, si plus d'une fois il a blessé la décence par des tableaux et des expressions obscènes, il ne fut pas pour cela un homme immoral. L'auteur se résume ainsi : « Lucien fut un homme d'un grand sens et d'une érudition profonde, doué d'un vif sentiment du vrai, un ennemi déclaré de toute fausseté et de toute hypocrisie. Il n'avait pas la présomption de vouloir donner à son temps une forme toute nouvelle; mais profondément affligé de l'état de dégradation où était alors tombé le monde romain, il voulut pour sa part contribuer à y porter remède. Il se servit pour cela du secours de la satire, non de cette satire qui ne fait qu'irriter sans corriger, mais d'une satire douce et insinuante, vive et riieuse; il dévoila dans une série de tableaux les vices du temps, la superstition, la sensualité, la manie des miracles, l'ostentation, l'ignorance, la lâcheté, le libertinage. Mais au lieu de ne montrer que de la colère et de l'indignation, il indiqua aussi les remèdes aux maux qu'il signalait, appelant de tous ses vœux un meilleur avenir, qui, selon lui, ne pouvait être le résultat que d'un développement simultané de toutes les forces physiques et morales, et de l'alliance intime de l'esprit hellénique et de l'activité romaine. »

PHILOSOPHIE.

Ueber den Begriff der Philosophie : Sur la notion de la philosophie, par *Fréd. Fischer*, docteur en philosophie. Tubingue, chez Osiander, 1830; xiv et 114 pages in-8.*

L'auteur de cet intéressant ouvrage est un de ceux qui voient avec regret la philosophie allemande devenir de plus en plus étrangère à la vie réelle et à la véritable science de la nature. Il accuse les philosophes idéalistes depuis Parménide jusqu'à Hegel de se tourner dans un cercle sans commencement et sans fin de déductions et de constructions arides et stériles, de s'être mis, au grand préjudice de la vraie philosophie, en opposition avec la conscience du genre humain, et d'avoir environné cette science suprême d'un voile mystique, qui ne la rend accessible qu'à un petit nombre d'initiés. Il s'érige en défenseur du sens commun, ou plutôt du bon sens, contre les prétentions et les aberrations de l'idéalisme, et se range, à cet égard, sous le drapeau du vénérable Schulze, dont nous avons annoncé la mort récente.

Après la partie critique, l'auteur expose l'idée qu'il se fait de l'objet de la philosophie. Il définit avec beaucoup de clarté les différentes directions de l'esprit philosophique. S'agit-il de la vérité de la connaissance, on arrive à l'*idéalisme* ou au *réalisme*, et l'auteur se prononce pour le second système, seul conforme au bon sens et à la conscience. Mais quant à la question de savoir s'il y a conformité absolue entre les représentations du sujet et la réalité de l'objet, il se prononce pour le *criticisme* contre le *dogmatisme*.

« La perception sensible, dit-il, nous donne à la vérité la conscience de l'objet, mais ne nous révèle pourtant pas immédiatement l'essence des choses comme telle; ce qu'elle saisit immédiatement n'est qu'une apparition, le phénomène; mais le phénomène ou l'apparition d'un objet est l'objet lui-même, dans ses rapports avec d'autres objets et aussi avec le sujet qui perçoit. La philosophie cherche à pénétrer jusqu'à l'essence des choses, et à comprendre par là les rapports nécessaires et universels des choses entre elles, ainsi que leurs qualités extérieures constantes. »

Les connaissances ont une double origine, une origine physique ou matérielle, et une origine logique. Quant à la première, il y a deux systèmes opposés, le *sensualisme* et le *rationalisme*. Notre auteur est sensualiste dans sa théorie de la perception sensible; mais il admet des élémens innés à la connaissance. C'est ainsi que, relativement aux connaissances mathématiques, il soutient l'existence d'une sorte d'harmonie préétablie entre les formes naturelles de l'entendement et les formes fondamentales des objets.

Quant à l'origine logique des idées, à laquelle se rapportent les deux systèmes opposés de l'*empirisme* et de la *déduction à priori*, M. Fischer déclare que dans l'expérience sensible aussi il y a une certaine nécessité, et que la déduction *à priori* doit se fonder sur des faits; et il ajoute que cette certitude de la réalité de l'objet dans la conscience immédiate est le *criterium* de toute vérité. Il divise la philosophie, selon les trois faces de l'homme, l'intelligence, le sentiment, le désir ou la volition, en philosophie de la nature, esthétique et morale. A la première se joint la métaphysique, et au-dessus de toutes se place la philosophie religieuse.

W.

SCIENCES POLITIQUES.

Historisch-politische Zeitschrift: Journal historico-politique, par Léopold Ranke; première année, 1832. Hambourg, chez Perthes.

Nous avons déjà annoncé l'apparition de cet ouvrage périodique. Voici le contenu du premier tome, qui se compose de 824 pages in-8.^o Introduction. — *Sur la restauration des Bourbons*; — *la France et l'Allemagne*, article qui tend à démontrer par la diversité des caractères et de la situation des deux nations, que la première ne peut pas servir de modèle à la seconde; — *Lettre de Munich sur les Chambres de Bavière de 1831*; — *la Charte de 1830 et la Constitution de 1815*, de quelques pamphlets français des derniers mois de 1831; — *sur la vie et le caractère de Scharnhorst*, d'après les papiers laissés par le général

Clausewitz; — *sur les temps de Ferdinand I. et de Maximilien II*, fragment d'un ouvrage inédit, intitulé: *Considérations sur l'histoire des Allemands*; — *de la division et de l'unité de l'Allemagne*, des moyens de donner à l'Allemagne une certaine unité politique malgré son morcellement de fait; — *des municipalités prussiennes*, par M. Savigny; — *des douanes de la Prusse*; — *des derniers événemens survenus dans le royaume de Saxe*; — *extraits de plusieurs brochures italiennes*; — *la théorie et l'opinion publique en matière politiques*; — *la Chambre française de 1815*; — *de la nature et de l'importance des universités allemandes*, par M. Savigny; — *la révolution dans le canton de Zurich*; — *Rome de 1815 à 1823, ou l'administration du cardinal de Consalvi*, avec un appendice sur l'état actuel de l'État de l'Église; — *le sol, le travail et le produit*.

LEVRAULT, éditeur - propriétaire.

NOUVELLE REVUE
GERMANIQUE.

Études biographiques.

VII.

MADAME DE KRÜDENER.

Ce n'est, certes, pas un système de philosophie comme un autre, que le mysticisme. On peut devenir matérialiste, éclectique, idéaliste, par étude et par réflexion. On ne devient guères mystique, je crois, que par poésie et par sentiment. J'ai tort aussi, peut-être, d'appeler le mysticisme un système de philosophie : une telle définition admet toujours une logique, et le charme du mysticisme est de ne point laisser voir de logique. Il jette l'âme dans un vague mystérieux, et l'abandonne à sa pente; plus elle est d'une nature poétique et aventureuse, plus elle s'en va loin. Une carrière immense est ouverte devant elle, et chaque pas qu'elle y fait l'entraîne encore à en faire de nouveaux; car il lui vient de temps à autre des échappées de lumière, des sillons de clarté qui raniment son courage et renouvellent son espoir. C'est comme le voyageur

égaré dans une forêt obscure et profonde : il marche toujours devant lui, puis il regarde, et quand à travers le feuillage épais des arbres une vague lueur vient à lui apparaître, il continue sa route avec plus de résolution ; car il espère bientôt être sur un chemin moins difficile et respirer en plein air.

Puis, pendant que l'ame mystique poursuit ses investigations, n'ayez pas peur de la voir se heurter contre un froid argument, contre une barrière de dilemmes ; non, elle a horreur de notre scholastique, et sa science à elle n'est pas de s'en aller ergoter sur un banc d'école, mais de s'abandonner au charme qui l'entraîne ; car le vague est son élément, l'infini est son espèce, et Dieu est son but.

De là vient que, pour être mystique, il n'est pas nécessaire d'avoir étudié ni le grec, ni le latin, de connaître le système de Pythagore ou celui de Socrate. Le sentiment vaut mieux en ce cas que l'esprit, et pour posséder ce sentiment, il n'est pas toujours nécessaire d'avoir tant dévoré de livres. De là vient donc que les mystiques ont pu prendre pour leur chef Jacob Böhme, un pauvre et ignorant cordonnier, et que, par la délicatesse de leur caractère, par leur excessive sensibilité, les femmes peuvent s'élever au premier rang du mysticisme : ainsi, par exemple, S.^{te} Thérèse, M.^{me} Guyon et M.^{me} Krüdener.

Ce n'est sans doute pas une chose facile de nos jours que d'écrire la vie de cette femme célèbre. Le rôle qu'elle a joué dans nos derniers événemens politiques, a soulevé contre elle tous les ennemis de l'absolutisme et de la sainte-alliance, et les idées religieuses qu'elle a voulu répandre, l'ont livrée à tous les sarcasmes des prêtres et de leurs adhérens. Je n'aime ni la sainte-alliance, ni l'absolutisme, mais je crois pouvoir prendre en ce cas le parti de M.^{me} Krüdener ; car l'influence qu'elle a exercée sur l'empereur Alexandre tenait bien moins à une conception de politique isolée qu'à un

système religieux qui devait tout embrasser, et dont l'idée de la sainte-alliance n'était qu'une fraction. Ainsi vous lui faites tort, si vous ne lui accordez qu'un rôle d'agent politique, si vous la placez, par exemple, en sous-ordre, auprès de M. de Metternich. Pour celui-ci la politique était un but, pour elle ce n'était qu'un moyen. Quant à son système religieux, beaucoup l'ont jugé sans le connaître; beaucoup n'ont appris à le connaître qu'avec des préventions défavorables. En Allemagne on l'a étudié sérieusement, et il est vrai de dire qu'il a trouvé plus d'adversaires que de prosélytes; en France on en a ri sans l'étudier, c'est ce qui nous arrive assez souvent. Maintenant j'essaierai de dire ce que j'en pense, et mon opinion ne sera pas du goût général, je le sais; mais on a toujours beau jeu d'écrire selon son opinion, quand on n'écrit pas pour s'en aller ensuite, son livre à la main, rechercher les faveurs d'un parti, et demander une croix d'honneur ou une place.

Il y a dans la vie de M.^{me} Krüdener deux parties bien distinctes: la première, vie de jeune femme livrée au monde, cherchant le bonheur dans le bruit, les fêtes et la dissipation; la seconde, pensive et recueillie, revenant péniblement des illusions qu'elle a eues, repoussant le monde autant qu'elle l'a aimé, et prenant alors son refuge dans des idées de religion, de tristesse, dans son amour de Dieu; puis, entraînée de nouveau par son imagination vive, par son ame pleine de feu, et tombant encore à l'extrémité de ce nouveau genre de vie, et se faisant femme inspirée et envoyée du Ciel. Et dans ces deux voies qu'elle a prises, elle a laissé une trace de son passage: là les *Lettres de Valérie*, ici son *Camp des Vertus* et ses *Prédications*.

M.^{me} Juliana de Krüdener naquit à Riga en 1766. Son père était le baron de Vietinghof, l'un des plus riches seigneurs de la Courlande, et qui se glorifiait en outre d'appartenir à une très-ancienne famille allemande. Il fit élever

sa fille avec beaucoup de soins, et l'emmena encore très-jeune à Paris : là il avait une splendide maison, le rendez-vous de tous les beaux-esprits ; là, au milieu de ces cercles nombreux et variés que son père voyait chez lui chaque jour, la jeune Krüdener commença à se développer, et l'on admirait sa vivacité de caractère, ses saillies, puis aussi la grâce et la douceur de son visage. Elle était à cette époque pleine de foi et d'innocence ; mais elle laissait déjà percer une imagination ardente, un cœur impressionnable et un grand penchant à la dissipation. A quatorze ans elle fut mariée avec le baron de Krüdener. Son mari avait seize ans de plus qu'elle. C'était un homme distingué par son esprit et sa noblesse de caractère, mais d'une nature froide et posée, qui ne pouvait guères être en sympathie avec la nature jeune et passionnée de sa femme. Peu de temps après son mariage il se rend à Venise, en qualité d'ambassadeur, et sa femme l'y suit. Là elle se lance dans les cercles les plus brillants, elle est à la tête de toutes les fêtes et parties de plaisir, et il se forme autour d'elle un cercle de jeunes gens, d'adorateurs qui la prennent pour leur reine, et l'entraînent sans cesse plus avant dans cette vie d'étourdissement. Une telle manière d'être ne pouvait guères convenir à son mari, et bientôt elle est forcée de le quitter, parce que, comme elle l'écrivit elle-même plus tard, elle a troublé son repos. En 1791 elle retourne chez ses parens à Riga. C'est alors une femme très-aimable, aux formes élégantes, et douée de tout le charme d'une ame jeune et impressionnable, et d'une vive imagination. Cependant l'existence qu'elle doit avoir à Riga l'ennuie, le monde qui l'environne ne lui offre aucun attrait ; elle quitte cette ville, et commence une série de voyages capricieux, qui témoignent de cet état de trouble et d'agitation dans lequel son ame était tombée. Elle va à Paris, puis à Leipzig, puis en Russie, et en 1801 elle retourne de nouveau à Paris. Là elle reprend sa vie bruyante et tumultueuse de Venise.

Elle est présente à toutes les joyeuses réunions, elle marche toujours environnée d'une société d'artistes et de poètes, et les séductions qui l'environnent ne laissent pas maîtresse d'elle-même. Elle devint alors plus d'une fois le sujet d'une chronique galante, et l'on pense que Garat, entre autres, fut aimé d'elle. C'est à cette époque aussi qu'elle achève son roman de Valérie, dans lequel elle a peint, dit-on, des relations qui lui étaient chères.

Cependant, en 1806, le renversement de la monarchie prussienne réveilla en elle des idées sérieuses qui n'étaient qu'assoupies. Elle se trouvait alors auprès de la reine de Prusse, et l'esprit élevé, et l'âme noble et pure de cette femme, firent une grande impression sur M.^{me} de Krüdener.

Une fois jetée dans cette nouvelle voie, comme elle ne pouvait guères s'arrêter à moitié chemin, elle monte de degré en degré, et arrive au piétisme. Elle se sent entraînée vers la société des frères moraves, et étudie avec amour leurs doctrines. Puis elle retourne à Paris, et, lorsque la guerre de Russie éclate, à Genève et un peu plus tard en Allemagne.

Pendant ce temps elle a été sans cesse occupée des nouvelles idées qui se développaient en elle. Elle a senti au fond de son âme comme une inspiration mystérieuse dont elle cherche à dévoiler le sens. Puis bientôt sa résolution est prise, son courage est affermi. Elle va à Carlsruhe, rencontre Jung-Stilling, et prêche avec lui l'Évangile aux pauvres. De Carlsruhe elle se rend à Heidelberg, pénètre dans les prisons, rassemble les criminels, et s'entretient avec eux et leur apporte des consolations. En 1814 elle est de retour à Paris; mais ce n'est plus cette femme que l'on a vue naguère, entourée de jeunes gens, ordonner des fêtes, courir aux bals, arriver avec joie partout où un plaisir ou un divertissement l'appelait. Sept années ont produit un grand changement chez elle, sept années ont chassé à jamais ces faux rêves de jeunesse qui l'ont si long-temps poursuivie, pour faire place à

des idées de piété et de recueillement, qui progresseront toujours et ne la quitteront plus; sept années ont fait de l'auteur de *Valérie*, l'auteur de l'*Épître aux pauvres*, et de l'amante de Garat, la femme religieuse qui ne parle plus que de Dieu. Pourquoi M.^{me} de Krüdener, au lieu de prêcher une sorte de christianisme régénéré, ne s'en est-elle pas tenue au catholicisme pur? Pourquoi, surtout, n'a-t-elle pas humblement courbé le front devant le pape et les prêtres? le pape n'aurait pas été embarrassé de la canoniser; on en aurait fait une Magdeleine pénitente, et sa conversion subite aurait pu servir de pendant à celle de S. Paul, tandis qu'aujourd'hui ce n'est rien autre chose que M.^{me} de Krüdener, que les prêtres catholiques n'aiment pas, et dont les fidèles orthodoxes ne doivent pas partager les idées.

En 1814, à Paris, elle a encore de nombreuses assemblées, et ce ne sont plus seulement les jeunes gens qui y assistent, mais les personnages de la plus haute distinction, et M.^{me} de Krüdener tient là des conférences religieuses et fait des prières, et commence à se revêtir d'un costume de prêtresse. Là, dit-on, s'éveilla en elle, pour la première fois, le projet de la sainte-alliance.

En 1815 une grande fête fut donnée aux Sablons par l'armée russe. M.^{me} Krüdener écrivit pour cette fête sa petite brochure intitulée le *Camp des Vertus*. Cette brochure est remarquable par le rare talent avec lequel elle est écrite, et le ton enthousiaste et prophétique qui y règne. J'en citerai ici un passage, qui montrera sous quel point de vue elle envisageait Alexandre:

« Qui ne se dit pas : il faut que tout change, si tout ne doit pas s'écrouler? Qui ne voit pas au-delà de ces convulsions qui ont agité la terre depuis vingt-cinq ans, autre chose qu'une guerre ordinaire? Qui ne s'est dit, en assistant dans les plaines de la Champagne, qui ont vu la défaite d'Attila : une autre verge a été brisée, c'est dans les déserts de l'Asie qu'a retenti

le bruit d'une grande chute, et c'est au milieu du plus vaste empire, qui paraissait abattu aux pieds du vainqueur, que l'Éternel l'a frappé lui-même, qu'il a dissipé le pouvoir colossal comme un brouillard, qu'il a chassé devant lui, faisant fuir comme un spectre que le matin épouvante, celui qui était venu avec toutes les forces de l'Europe, et ne laissait après lui que des morts pour ensevelir des morts?

« Et de cette terre lointaine, qu'on ne connaissait encore que comme une fable, sont venus des peuples simples, qui n'avaient pas bu encore à la coupe de toutes les prostitutions, qui n'avaient pas encore déserté le Dieu qui les sauva. Depuis long-temps ils avaient été choisis pour répéter cette grande leçon de tous les âges, que les sages ne savent rien et que tout est dévoilé aux enfans.

« A leur tête était l'homme des grandes destinées, préparé avant les siècles pour les siècles, et formé pour être mis en opposition avec l'homme qui, avide de toutes les gloires, devait se briser contre ses propres forces.

« Il était humble, le disciple du plus grand des maîtres; il était enfant de tout temps; c'était la marche de celui qui n'a besoin pour renverser tous les mondes que d'un souffle.

« L'Éternel appela Alexandre, et il fut docile à sa voix.

« L'Éternel le soutint, et plein de confiance et d'avenir avec cet immense courage, qui, au milieu des désastres de son pays, lui fit refuser une paix honteuse, il reçut déjà toutes les promesses; déjà s'ouvrirent pour lui les champs de la victoire, déjà le reçurent tous ces cœurs qui devaient sentir que la seule puissance vient de Dieu.

« Qui, après cela, oserait le louer? Non, ce serait oublier qu'il n'est grand que de la seule grandeur réelle, du besoin de glorifier le Seigneur. »

Après la fête des Sablons, M.^{me} de Krüdener se rend à Bâle, se mêle à la société des piétistes de cette ville. Là elle trouve un jeune ecclésiastique de Genève, Empeytas, s'adjoint à lui,

et chaque soir tient dans les hôtels des prédications religieuses. Et c'est ici que commence vraiment cette vie religieuse qu'elle n'avait pas encore mise en pratique, cette vie de prosélytisme qu'elle n'avait encore fait jusques-là que rêver. De jour en jour le succès qu'elle obtient l'enhardit dans son entreprise, et lui donne plus de confiance dans la mission dont elle se croit chargée. Elle continue ses sermons, et alors arrive de toutes parts une foule nombreuse, et les femmes surtout, qui croient à sa parole et lui remettent pour les pauvres tout ce qu'elles ont. Cependant ces rassemblemens ne peuvent avoir lieu sans qu'il en résulte assez souvent des désordres. Les prêtres commencent aussi à prêcher contre elle, et le sénat la fait sortir de Bâle. Même chose arrive à Lœrrach et à Aarau, où elle a par ses exhortations publiques provoqué les mêmes rassemblemens. On la renvoie de ces deux villes, mais le nombre de ses partisans s'accroît. Son nom circule de canton en canton, et devient une sorte de mot de ralliement pour les pauvres, qui la regardent comme leur protectrice, et pour les gens qui veulent aider aux pauvres. Elle reçoit de tous côtés de l'argent et des lettres, mais jamais rien par la poste. Des messagers vont et viennent de chez elle au lieu où elle les envoie, et une quantité de monde se soumet volontairement à ses ordres.

En 1816 elle se retire à Grenze-Horn (grand-duché de Bade), dans la maison de sa fille mariée au chambellan de Berkheim. Elle ne marche plus alors qu'accompagnée d'un cortège nombreux de prosélytes, qui veulent prendre part à ses travaux, comme ils prennent part aux espérances qu'elle entretient et aux tourmens qu'elle éprouve. Les principaux de ces prosélytes sont Empeytas, le professeur Lachenal de Bâle, et Kellner, qui était encore le plus zélé de tous les hommes qui lui faisaient cortège comme à une reine. Ce Kellner n'avait pas eu auparavant une vie très-exemplaire. Il était secrétaire de la poste à Brunswick, et un jour les fonds de la caisse

venant à manquer, on mit M. le secrétaire de la poste en prison, et il ne regarda pas cette mesure comme une injustice. Mais là, comme il le raconte lui-même, il lui tomba entre les mains une bible, qu'il se mit à lire à défaut d'autres livres, et cette bible le convertit. Rendu à la liberté, après avoir satisfait tant bien que mal à ce qu'on exigeait de lui, il rencontra M.^{me} de Krüdener et s'attacha à elle. Il la suivit partout, et se montrait toujours extrêmement mystique. Un de mes amis qui l'a connu à Leipzig, le docteur Wagner, me disait qu'il l'avait vu plusieurs fois s'arrêter tout à coup au milieu d'une conversation, cacher son visage dans ses mains, se recueillir et prier. Il racontait aussi avec un grand air d'humilité toutes les fautes de sa vie passée.

A Grenze-Horn, M.^{me} de Krüdener rassemble autour d'elle les pauvres malheureux, à l'existence desquels elle pourvoit à l'aide des offrandes qu'on lui envoie. Une fois il se trouve autour d'elle jusqu'à trois mille personnes, qu'elle loge et nourrit, sans leur imposer aucun travail. On conçoit quelle influence elle devait exercer sur tout ce monde, pour qui elle était un appui, une mère, un ange venu du ciel. Et si l'on ajoute que par ses prédications elle agissait encore d'un autre côté sur l'esprit de ces hommes ignorans et crédules, on comprendra que de telles réunions ne pouvaient guères plaire au gouvernement. La religion de M.^{me} de Krüdener était alors pour les riches et les gouvernemens, ce que de nos jours a été le saint-simonisme, un accent de pitié en faveur des pauvres, trop profond pour ne pas émouvoir une sorte de clameur lancée contre le luxe et la fainéantise des grands. Ainsi les riches s'alarmèrent, le gouvernement partagea cette alarme, et un beau jour un régiment de chasseurs environna Grenze-Horn, et reconduisit les pauvres à Lœrrach et dans d'autres lieux. Alors M.^{me} de Krüdener écrit à M. de Berkheim, ministre à Carlsruhe, une longue lettre, qui a été imprimée, et qui montre quels progrès elle avait déjà faits dans ses

idées mystiques, et avec quelle confiance elle se croyait maintenant chargée d'une mission divine. On en jugera par les passages suivans :

« Dieu seul opère le miracle de la conversion, il se sert de qui il lui plaît, il n'a ordonné à personne d'être prédicateur ; mais il a dit que celui qui veut être son disciple, quitte tout, se renonce soi-même, prenne sa croix et le suive. Alors il attirera des âmes à son divin Maître, il aura l'onction du Saint-Esprit et sera de l'Église vivante ; il verra des miracles de conversion et des miracles de toute espèce ; il sera couvert d'opprobres, de mensonges et de calomnies ; il sera haï du monde et priera pour ses aveugles persécuteurs : alors il pourra être prédicateur, mais pas avant ; voilà pourquoi S. Jean-Chrysostôme dit, que chaque enfant de Dieu est prédicateur, mais que chaque prédicateur n'est pas enfant de Dieu.

« C'est la vie entière de ceux qui se dévouent à ce sublime ministère qui doit parler avec éloquence, ils n'ont pas besoin de monter en chaire ; ils prient et souffrent, et obtiennent tout ; ils ne vivent que pour aimer, que pour glorifier leur adorable Maître ; mais ils ont de bien autres félicités : les joies du ciel les abreuvent, et pour asyle ils ont le cœur de leur Dieu, qui est leur haute retraite. Après cela, que leur importent les clameurs et les haines ? Ils s'endorment comme S. Étienne au milieu des pierres qui sont lancées contre eux, et voient comme lui en s'endormant les hautes visions de l'éternité.

« Voilà l'Église qui doit se former, et qui se forme quand l'édifice social, prêt à s'écrouler par la politique des ténèbres, n'offre qu'une trame d'iniquités, un tissu de mensonges. Il n'y aura jamais eu de vivant et de stable que ce que le Dieu vivant approuve, et celui-là seul, qui fit le cœur de l'homme, connaît ce qui convient à la société humaine. Lui seul peut donner des lois. Malheur aux États qui l'oublient.

Il se détourne avec horreur de l'iniquité. Ses éternelles lois sont la sainteté de la vie et la charité du cœur. Écoutons le prophète : Partage ton pain avec celui qui a faim ; fais venir en ta maison les affligés qui sont errans ; quand tu vois un homme nu, couvre-le, et ne te cache pas en arrière de sa chair. »

Et un peu plus loin elle dit : « Oui, j'ai tout ; car j'ai le cœur de mon Dieu. Arrêtez, si vous le pouvez, ceux qui savent que chacune des prières de cette femme si persécutée est exaucée. »

« J'ai annoncé, ajoute-t-elle encore, par l'ordre de Dieu les grandes calamités qui vont bientôt s'étendre sur l'Europe entière. Des milliers de témoins vous diront que je les ai annoncées dans bien des pays, et que la prédiction s'est légitimée par le désastre. »

Et elle termine ainsi cette lettre si remarquable par le ton d'onction qui y règne et l'enthousiasme prophétique qui l'inspire :

« Je crois, monsieur, qu'il ne faut que le sens commun pour voir que les hommes ne peuvent ni me donner, ni m'ôter quelque chose, sauf la persécution, qui est le premier paradis du chrétien, et dont je remercie de tout mon cœur ceux qui l'exercent sur moi. Elle m'est le sublime garant de ma mission, et les livres saints vous disent que le Seigneur prenait toujours des femmes quand il s'agissait de la délivrance du peuple. Je ne me suis appuyée sur aucune puissance humaine, je ne me suis jamais plainte, j'ai supporté les outrages et les calomnies en priant et pleurant pour ceux qui me haïssaient. Quand on suit les traces d'un Dieu, on ne sait qu'aimer et souffrir. »

Ainsi la voilà bien persuadée qu'elle a reçu une mission du Ciel, et bien décidée à la remplir. Les pauvres continuent à se rassembler autour d'elle, et elle redouble d'efforts pour subvenir à leurs besoins ; mais tous les petits gouvernemens

d'Allemagne ont maintenant pris l'éveil, et il lui est difficile de s'arrêter plusieurs jours au même endroit. On la regarde comme un être dangereux, et l'on ne craint plus ou d'imposer une borne à son voyage, ou même de la faire rétrograder. Elle voudrait aller en Autriche ou en Alsace, mais l'entrée de ces deux pays lui est interdite. Elle erre ainsi d'un lieu à l'autre, toujours placée sous la surveillance de la police, toujours bannie d'une ville presque aussitôt qu'elle y arrivait. Elle passe le pays de Bade, le Wurtemberg, la Bavière et arrive à Leipzig. Là elle est d'abord accueillie avec empressement par tous les hommes de cœur, et les savans qui s'intéressent à son système. Elle reçoit la visite du professeur Platner, à qui elle dit un jour : « votre scepticisme vous conduira à la folie, » et qui est en effet mort fou ; du célèbre professeur Krug, du docteur Wagner, auquel elle donne à méditer les OEuvres de S. Martin d'Amboise, et de plusieurs autres. Mais bientôt la police de Leipzig s'inquiète aussi, elle entoure sa demeure d'espions, elle entrave les visites qu'on lui rend, elle exerce une surveillance embarrassante sur chacune de ses actions, et M.^{me} de Krüdener est encore obligée de quitter Leipzig. Elle se dirige du côté de Berlin, mais on refuse de l'y recevoir ; elle va en Russie, mais à peine arrivée sur les frontières, elle reçoit la défense d'aller soit à Saint-Petersbourg, soit à Moscou. En même temps on la sépare de Kellner et de neuf autres personnes qui l'accompagnaient ; mais sa fille demeure avec elle. A Mietau elle tient pour la dernière fois ses prédications publiques, et se renferme dans le cercle étroit d'une vie privée.

Elle avait cependant obtenu la permission de se rendre à Saint-Petersbourg ; mais elle en fut bannie peu de temps après, pour s'être déclarée en faveur des Grecs. Alors elle retourna en Livonie et de là en Crimée, où elle mourut, à Karafubasar, le 13 Décembre 1824.

M.^{me} de Krüdener a laissé deux enfans, sa fille, M.^{me} de

Berkheim, dont nous avons déjà parlé et qui la suivit jusqu'à ses derniers momens, et un fils, employé aujourd'hui dans la diplomatie russe.

Comme souvenir de sa vie d'ambassadrice à Venise et de jeune femme du monde à Paris, M.^{me} Krüdener a laissé ses *Lettres de Valérie et de Gustave*, roman délicieux qu'elle avait l'ambition de rendre classique, et qui devrait l'être par le rare talent avec lequel il est écrit. Le sujet en est très-simple, et n'a que le défaut de se rapprocher un peu trop de celui de Werther : un jeune homme est amoureux de la femme d'un de ses amis, et avec les sentimens de vertu qui vivent dans son ame, il emploie tous ses efforts pour dompter cette passion, sans pouvoir y parvenir. La jeune femme, Valérie, s'en aperçoit, et c'est une chose admirable que de voir la pitié qu'elle manifeste pour ce malheureux, sans pourtant lui rien laisser voir qui puisse l'enhardir dans sa passion. Le jeune homme est d'un caractère enthousiaste, mélancolique, religieux, mais d'une nature moins bouillante, et, si j'ose me servir de cette expression, moins farouche que Werther. Aussi ne se tue-t-il pas comme lui, mais il se laisse tranquillement dévorer par ses douleurs d'ame, et meurt de consommation. Le mari a sans doute plus d'esprit qu'Albert; mais comme il sait la passion de Gustave pour sa femme, il joue un rôle tout aussi embarrassant, et ni Goëthe, ni M.^{me} de Krüdener n'ont pu nous cacher parfaitement le défaut radical d'un tel rôle. Quant à Valérie, comparée à Charlotte, c'est la femme du grand monde, mise à côté de la femme de village, plus d'esprit et moins de simplicité; plus de manières nobles, gracieuses, et moins de laisser-aller; plus de détails charmans, pleins de fraîcheur et revêtus d'un admirable coloris, mais moins de ces scènes franches, naïves, prises sur le fait, comme nous retrouvons dans Werther la première visite à Charlotte, celle au vieux ministre du village, la description des heures qu'il passe entre deux tilleuls à prendre

son café et à lire Homère. Cependant on aurait grand tort de croire, d'après cette comparaison, que *Valérie* n'est pas une œuvre pleine de naturel. Ah! non, vraiment, l'esprit qui y règne, l'art qui en colore les moindres passages, n'ôtent rien au sentiment exquis de bon goût et de simplicité avec lequel ce roman est conçu, et à l'âme tendre et religieuse qui s'y dévoile à chaque page. Il y a des descriptions d'une vérité et d'une touche admirables, et des lettres entières écrites avec tant de poésie, et à la fois tant d'abandon, qu'on ne peut se lasser d'y relire. Je ne voudrais pas comparer ce roman à la *Corinne* de M.^m de Staël, et je croirais lui faire injure en le comparant à ceux des autres femmes, y compris M.^m Cottin; mais pour mon compte, après avoir payé un juste tribut d'admiration à *Corinne*, je relirais encore avec plus de plaisir la *Valérie* de M.^m Krüdener.

Il se trouve aussi dans cet ouvrage une foule de pensées profondes et empreintes d'une sorte de tristesse religieuse, qui rappellent celles de M. de Châteaubriand; d'autres qui nous laissent déjà deviner qu'à l'époque où elle écrivait ce livre, la belle, la jeune M.^m de Krüdener n'était pas au fond du cœur si heureuse qu'elle paraissait l'être dans le monde. J'en citerai ici quelques-unes :

« Les beaux jours sont comme autant de fêtes données au monde; mais la fin d'un beau jour, comme la fin de la vie, a quelque chose d'attendrissant et de solennel : c'est un cadre où vont se placer tout naturellement les souvenirs, et où tout ce qui tient aux affections paraît plus vif, comme au coucher du soleil les teintes paraissent plus chaudes. »

« Je souffrirai, mais je dormirai ensuite. »

« Que de fois, forcée de paraître au milieu d'un monde que je fuyais, j'ai vu tomber sur moi les regards d'une insolente pitié! »

« Que la nature est belle! Quel calme elle répand dans tout mon être! Jamais je ne l'eusse aimée ainsi, si je n'avais connu le malheur! »

« La nature jette quelquefois sur la terre ces ames qu'elle se plaît à rendre plus ardentes et plus tendres : elle leur associe l'imagination, et leur fait engloutir dans un court espace de temps toutes les félicités, tous les bienfaits de l'existence. »

« Ah ! les hommes appellent romanesques ces ames plus richement douées, qui ne veulent vivre que de ce qui honore la vie ; et l'exaltation leur paraît une fièvre dangereuse, tandis qu'elle n'est qu'une révélation faite aux ames plus distinguées, une étincelle divine qui éclaire ce qui est obscur et caché pour le vulgaire, un sentiment exquis des plus hautes beautés, qui rend l'ame plus heureuse en la rendant meilleure. C'est moi, c'est moi qui emporte tout ce qu'il y a de grand et de consolant ; ce ne sont pas eux qui passent devant les félicités de la vie comme devant une énigme qu'ils ne comprennent pas, qui s'arrêtent avec leur égoïsme et leurs petites idées devant les petites passions. Insensés ! Ils n'osent pas demander au ciel du bonheur, ils demandent à la terre des plaisirs, et le ciel et la terre les déshéritent tous deux. »

« La mort elle-même n'est qu'une illusion, c'est une nouvelle vie cachée sous la destruction. »

Après *Valérie*, M.^{me} de Krüdener ne nous a rien légué que sa brochure écrite pour la fête des Sablons, sa lettre à M. de Berkheim et quelques prières en vers allemands, mais qui n'offrent rien de plus remarquable que les chants religieux de Flemming, Gerhardt, Gellert, etc., et qui perdraient d'ailleurs presque tout à être traduites.

Pendant qu'elle était encore à Grenze-Horn, elle avait eu l'intention de fonder un journal pour les pauvres ; mais il n'en a paru qu'un seul numéro, qui peut servir pourtant à nous donner une idée du plan sur lequel elle basait cette entreprise.

Ce numéro, composé d'une petite feuille in-4.^o, est écrit en allemand, et parut le 5 Mai 1817. Il porte pour épi-

graphie ce passage d'Isaïe que M.^{me} de Krüdener s'attribuait à elle-même :

« L'esprit du Seigneur repose sur moi, le Seigneur m'a consacré, il m'a envoyé pour porter à ceux qui souffrent un message de joie, pour raffermir les cœurs chancelans, pour annoncer aux prisonniers leur délivrance, aux captifs leur liberté; pour proclamer l'année de clémence de notre Seigneur, et le jour vengeur de notre Dieu, pour consoler les affligés, pour que les malheureux reçoivent dans Sion une couronne, une couronne au lieu de cendre, l'huile de la joie au lieu de larmes, un vêtement d'honneur au lieu de la tristesse, et ils deviendront les rochers de la justice et les plantes du Seigneur, au milieu desquels il apparaîtra dans sa gloire. »

Vient ensuite l'appel aux lecteurs, remarquable par son onction et sa simplicité :

« Vous que le monde repousse et méprise, qui ne voyez autour de vous qu'injustice, qui n'apprenez que de malheureuses nouvelles, chers, bien-aimés pauvres, c'est à vous que ce journal est consacré. Il vous annoncera le royaume nouveau qui est le refuge des pauvres ; là est un roi qui est le père des indigens, de la veuve et de l'orphelin. Là est le lieu où ceux qui ont faim sont rassasiés, où ceux qui ont soif peuvent se désaltérer, où des vêtemens sont donnés à celui qui est nu, où les portes hospitalières s'ouvrent devant celui qui est étranger. Là il n'est pas besoin d'avoir de l'argent pour être bien accueilli ; là le chemin ne sera pas pour vous dur et incertain, comme il l'est à travers nos villes. Là les sujets ont à toute heure libre accès auprès de leur roi, et vous ne vous verrez plus repoussés, comme ici, hors des maisons et hors des villes ; car là est le royaume de Jésus-Christ, qui est aussi le Maître de ce monde, et qui vous a déjà adressé ces paroles : Bienheureux sont les pauvres, car le royaume de Dieu est à eux. »

Ce journal devait se distribuer gratis à tous les pauvres,

et il avait pour but de les rappeler à leurs devoirs religieux, de les exhorter à la patience dans ce monde par l'attente d'un monde à venir.

Mais une chose que je ne dois point passer sous silence, parce qu'elle montre trop bien la teinte d'esprit de M.^{me} de Krüdener, ce sont les nouvelles rapportées dans ce journal, avec une épigraphe en tête tirée de la Bible ou de l'Évangile, par exemple : « Le tonnerre de Dieu retentit, » Psaume xxix. Et alors on cite tous les malheurs qui viennent d'arriver : on raconte que la foudre est tombée dans le duché de Wurtemberg, en Suisse, en France, à Brunswick, etc.

« Il y aura des tremblemens de terre, » S. Marc, xiii. Et l'on rapporte les derniers tremblemens de terre qui ont eu lieu au pied du Mont-Blanc et en Allemagne.

Enfin on trouve encore dans ce journal quelques anecdotes arrangées avec une crédulité qui ressemble beaucoup à celle de nos vieilles légendes ; je citerai entre autres celle-ci :

« Un pauvre homme qui a cinq enfans à nourrir, s'en va mendier, et reçoit dans sa journée douze batz. Avec ces douze batz il se rend chez un paysan qui a des pommes de terre à vendre ; mais celui-ci n'en veut pas vendre pour moins de vingt-quatre batz. Le malheureux retourne chez lui, et prie le Ciel d'envoyer à ses enfans un long sommeil, et ses enfans dorment pendant vingt-quatre heures. Le lendemain il retourne mendier ; et reçoit encore douze batz ; alors avec ceux-là et les douze autres de la veille il s'en va chez le paysan, qui cette fois descend à la cave pour y prendre des pommes de terre. On attend, et comme on ne le voit pas revenir, on va le chercher, et on le trouve mort sur ses pommes de terre. »

M.^{me} de Krüdener publia encore peu de temps après une brochure, qui a pour titre : *Aux Pauvres*, mais qui n'est guères qu'une belle et poétique amplification de ce qu'elle a déjà dit dans son journal.

Que si maintenant nous entrons dans l'examen de ses principes religieux, nous ne pouvons pas y voir autre chose qu'un noble et pur catholicisme, la simplicité de l'Évangile jointe à la poésie de la Bible, et l'amour de Dieu uni à la pratique des bonnes œuvres. Elle ne parle ni de dogme, ni de culte; mais croire en Dieu, prier Dieu, et faire le bien au nom de Dieu : voilà sa doctrine. C'est ce qu'elle manifeste dans ce qu'elle écrit, c'est ce qu'elle annonce aussi dans tous ses entretiens : « De l'amour de Dieu, dit-elle, provient la foi ardente, la foi de l'enfant et du héros, et le plus grand de tous les péchés, est de ne pas aimer Dieu. »

Une autre fois elle dit que les châtimens, la guerre, la famine, les maladies et les autres fléaux, ne peuvent être que le résultat de ce péché d'incrédulité envers Jésus-Christ; qu'ainsi il est nécessaire de demander chaque jour à genoux pardon à Dieu, et cela non point avec des prières savamment apprises, mais avec des supplications parties de l'âme.

Avec cet amour de Dieu qui la domine entièrement, avec cette foi absolue qu'elle a en lui, il est facile de concevoir comment elle en vint, degré par degré, à un état d'exaltation religieuse auquel elle n'avait sans doute d'abord pas pensé. Elle voit le monde vicieux, incrédule ou indifférent, et elle ne peut se faire à ce spectacle; alors elle tonne contre les vices de son temps, contre les hommes qui s'y abandonnent, contre les prêtres même, qui ne prennent pas à tâche de les réprimer, ou ne les répriment que lâchement. Puis, ne voyant personne qui embrasse avec la foi nécessaire cette grande tâche de ramener les hommes à des sentimens meilleurs, elle veut s'en charger elle-même. Elle se crée sa mission, et se regarde comme la prophétesse des temps modernes, comme la Judith chargée d'abattre cette iniquité du monde, cette tête monstrueuse d'Holopherne. Elle va ainsi son chemin de ville en ville, de contrée en contrée, partout tonnant contre les grands, partout, aux termes de l'Évangile,

appelant à elle les pauvres, et prenant à tâche de consoler les malheureux. Dans sa vie privée elle est comme lorsqu'elle se montre au public, toujours pleine de piété, et poursuivie par le grand but auquel elle tend. Toute sa journée se passe à faire de graves méditations, à préparer des secours pour les pauvres, à s'entretenir sur des sujets religieux, et chaque soir les personnes qu'elle a à sa suite se rassemblent dans sa chambre : elle fait elle-même à haute voix la prière, et récite quelques-uns des cantiques qu'elle a composés, ou d'autres cantiques allemands, avec une ferveur qui, dit-on, la faisait quelquefois fondre en larmes.

Cependant elle en est venue à exercer une grande influence, mais à se créer beaucoup d'ennemis. Ici le peuple la vénère comme une sainte, mais les gouvernemens la chassent comme une aventurière; quelques journaux allemands, tels que le *Morgenblatt* et l'*Unterhaltungsblatt*, la défendent, mais des prédicateurs comme Burdach écrivent publiquement contre elle.

« J'ai vu, dit le rédacteur du journal de conversation allemand, 26 Février 1817, j'ai vu des voyageurs se détourner de leur chemin pour la voir, et plusieurs personnes qui venaient pour lui faire connaître leurs fautes; j'ai vu, à sa voix, une famille entière, qui vivait dans la dépravation, se convertir, des ennemis mortels se réconcilier, des malheureux que le désespoir portait au suicide, revenir encore à la raison; j'ai vu des pauvres tellement saisis de cet esprit religieux qu'elle leur inculquait, que les aumônes qu'ils recevaient ils allaient aussitôt les partager à des gens plus pauvres qu'eux; j'ai vu des malades guéris par leur prière faite avec foi; des médecins qui, assurant que ces malades étaient incurables, et les voyant tout à coup sauvés, croyaient aussi, et abandonnaient l'exercice de leur art comme trop incertain. »

De son côté Burdach répond dans la brochure qu'il a publiée à ce sujet : « Il est évident que le christianisme pro-

fessé par M.^{me} de Krüdener n'est point la vérité. Toutes ses démonstrations, tous ses discours ne consistent que dans un tissu de formules piétistes et enthousiastes, et sans aucune valeur réelle. Ce sont de belles paroles et de jolies tournures, très-propres à entraîner ceux qui ne réfléchissent pas, et ceux qui croient aveuglément ce qu'on leur dit. »

Le même journal que nous avons cité plus haut dit encore : « Nous voyons dans M.^{me} de Krüdener une femme qui pouvait briller dans les cours et jouir dans les palais d'une vie élevée, et qui sacrifie toutes ces grandeurs terrestres, qui dévoue toute son existence au service des pauvres, des malades, des êtres abandonnés, qui partage à celui-ci son pain, à celui-là ses vêtemens, qui recueille chez elle et soigne avec amour les malheureux que la dureté des riches repousse de maison en maison ; une femme qui appelle le criminel, qui écoute le récit de ses fautes et lui fait des remontrances ; une femme qui est si occupée de porter des secours à ceux qui les réclament, qu'à peine prend-elle le temps de manger, et qui, pleine d'humilité, demandera pardon au criminel, si dans l'exhortation qu'elle lui adresse il s'est glissé un mot qui a pu le blesser. »

Et ensuite Burdach accuse M.^{me} de Krüdener de tenir des discours propres à exciter parmi les pauvres des soulèvemens, et il ajoute que la religion qu'elle professe n'est qu'une modification du papisme, et ne peut par conséquent plaire ni aux catholiques, ni aux protestans.

Mais un témoignage plus précieux à enregistrer, est celui du professeur de philosophie Krug, qui a publié une brochure sur la visite qu'il fit à M.^{me} de Krüdener. Alors M.^{me} de Krüdener s'expliqua ouvertement sur la sainte-alliance : c'est, dit-elle, l'ouvrage immédiat de Dieu. C'est lui qui m'a choisie pour l'instrument de cette entreprise, c'est par lui seul que j'en suis venue à bout.

« La sainte-alliance, ajoute-t-elle, est faite pour tous les

hommes. Elle doit leur apprendre que Jésus-Christ est le seul Maître qui gouverne la terre et le ciel. Elle doit les sauver de la perdition dans laquelle ils étaient tombés.»

Et un peu plus loin : « Dieu s'est servi d'elle pour éveiller dans l'âme du grand et pieux Alexandre la pensée de la sainte-alliance. L'empereur lui en apporta d'abord une ébauche et elle la revit. De là le document que l'on connaît. Mais il en coûta à M.^{me} de Krüdener de grands combats pour conduire la chose à bonne fin ; car on ne concevait pas d'abord le haut point de vue sous lequel elle l'envisageait. Surtoit elle dut prendre bien garde, dit-elle, aux mains profanes des diplomates et des gens de cour, pour que tout ne fût pas perdu. »

Mais quel que soit le sens des écrits auxquels M.^{me} de Krüdener donna lieu, ses adversaires comme ses partisans s'accordent à dire qu'elle était de bonne foi dans ses démonstrations de piétisme comme dans ses discours, dans sa croyance prophétique et dans son exaltation ; les derniers s'en prennent seulement à ceux qu'elle conduisait à sa suite et à Kellner, et aux autres qui prenaient de toutes les façons à tâche de la pousser toujours plus avant, et qui, en lui manifestant la plus profonde vénération et en lui donnant toujours les noms les plus pompeux, voulaient la maintenir dans son enthousiasme, persuadés que l'influence qu'elle acquérait réjaillissait sur eux, et qu'ils prenaient leur part aussi de la renommée qu'elle obtenait dans le monde.

Et ce qui prouve bien aussi que ses partisans n'étaient rien, et que toute sa religion ne venait que d'elle et ne reposait que sur elle, c'est qu'elle morte, on n'a plus rien entendu des principes qu'elle avait fait retentir si haut. On n'a plus vu personne se mettre sur les traces qu'elle avait frayées pour prendre à tâche de les continuer. M.^{me} de Krüdener morte, tout ce qu'elle avait suscité de pitié pour les pauvres, d'idées vraiment évangéliques et religieuses, est mort avec

elle. Quelques lueurs de mysticisme se sont encore par elle, il est vrai, jointes à celles que l'on avait déjà. Quelques pensées neuves ont pris leur germe dans ses écrits, mais d'une manière trop vague pour pousser de fortes racines, et trop isolées pour se grouper en système. Aujourd'hui le nom de M.^{me} de Krüdener n'est rien moins qu'un nom populaire. On le relègue à côté de tous les rêveurs, dont les gens sages aiment beaucoup à rire. Ceux qui l'ont critiquée de son vivant, ont beau jeu à présent d'écrire quelque nouveau pamphlet, et ceux qui la respectent malgré ses erreurs, et l'aiment malgré ses exagérations, feront bien de garder paisiblement leur amour et leur respect au fond de leur cœur.

X. MARMIER.

QUELQUES DONNÉES SUR LA CONSTITUTION ET L'ADMINISTRATION DE LA PRUSSE.¹

ORGANISATION MUNICIPALE.

Le régime municipal des villes de la Prusse s'est développé au moyen âge d'une manière analogue à la marche que ce développement a suivi dans le reste de l'Allemagne et de l'Europe. Le roi Frédéric-Guillaume I.^{er} mit à la place des autorités municipales des fonctionnaires royaux, avec le titre fiscal de *Steuerräthe* (conseillers des contributions). Mais la *Städteordnung* (Ordonnance sur le régime municipal) du 19 Novembre 1808, rendue à cette époque où le gouvernement prussien dut chercher à réparer de grands revers par des mesures libérales et des améliorations intérieures, rendit aux villes une existence plus indépendante et à la bourgeoisie le concours à l'administration communale². Toutefois l'État s'est réservé, pour l'exercer par ses fonctionnaires, le droit de surveillance suprême sur les villes, leur organisation et la gestion de leurs propriétés et revenus. Cette surveillance consiste dans l'inspection des comptes de la commune, dans la décision sur les plaintes des citoyens touchant les intérêts

¹ Nous empruntons ces détails à l'ouvrage de M. A. Mirus, sur le Droit public prussien. (Voir le Bulletin bibliographique.) Nous les donnons à nos lecteurs sans les accompagner d'aucun commentaire, et sans anticiper sur leur jugement.

² La *Städteordnung* n'est en vigueur que dans les provinces qui faisaient partie de la Prusse à l'époque où elle a été rendue, et ne s'applique point aux provinces qui y ont été incorporées ou réincorporées depuis, c'est-à-dire à la Saxe, à la Westphalie, aux provinces rhénanes, etc. Une nouvelle ordonnance municipale (*revidirte Städteordnung*) a paru le 17 Mars 1831; mais elle n'a jusqu'ici force de loi que dans la province de Saxe et dans quelques villes de la marche de Brandebourg, de la Lusace et la province de Posen. Nous y reviendrons.

communaux, dans l'approbation des statuts nouveaux et dans la confirmation des magistrats élus.

Il s'est conservé, en Prusse, entre autres traces de la féodalité, la distinction des villes en médiates et immédiates. Les premières ne sont pas directement sujettes du prince, mais dépendent en outre d'un seigneur sujet du roi. Toutefois cette distinction n'a aucune influence sur leur régime municipal, et le seigneur ne peut y exercer aucun droit contraire à la *Städteordnung*.

Les villes se divisent, d'après leur population, en grandes, moyennes et petites. Les premières sont celles qui comptent, sans y comprendre la garnison, 10,000 habitants et plus; les secondes, 3500 ou plus; les troisièmes, moins de 3500.

Toute ville dont la population dépasse 800 habitants, est divisée en cantons (*Bezirke*), dont le *maximum* et le *minimum* sont fixés, pour les grandes villes de 1500 à 1000 habitants, pour les moyennes et petites de 1000 à 400.

A la tête de la ville entière est placé le corps municipal appelé le *Magistrat*, et chaque canton a un préposé particulier (*Bezirksvorsteher*). Ils exercent le pouvoir exécutif dans la ville, et sont élus et contrôlés dans leur gestion par l'assemblée des députés (*Stadtverordnete*). Le nombre de ceux-ci est de 24 à 36 dans les petites villes, de 36 à 60 dans les moyennes, de 60 à 100 dans les grandes. Ils sont élus à leur tour par la bourgeoisie qu'ils représentent. L'élection se fait par cantons, et l'on adjoint à chaque député un remplaçant (*Stellvertreter*).

Tout bourgeois possédant le droit de suffrage est électeur, à l'exception des membres du magistrat pendant la durée de leur charge, des femmes, de ceux à qui un jugement a enlevé le droit de suffrage, et de ceux qui seraient incapables d'acquiescer le droit de bourgeoisie s'ils ne le possédaient déjà. Quant aux bourgeois non possédant le droit de suffrage, ils sont électeurs dès qu'ils pos-

sèdent dans les grandes villes un revenu net de 200 écus, et de 150 dans les moyennes et les petites.

Tout électeur est éligible, non-seulement comme député, mais aussi comme fonctionnaire municipal : toutefois il ne peut être élu que dans le canton où il vote. Il faut aussi que les deux tiers au moins, tant des députés que de leurs remplaçans, possèdent des maisons dans la ville. Quant aux Juifs, ils peuvent être élus comme tous autres, lorsqu'ils jouissent du droit de bourgeoisie ; mais on veille avec circonspection, quoique sans intolérance, à ce qu'ils ne puissent jamais former la majorité, soit des députés, soit des fonctionnaires municipaux.

Les députés et leurs remplaçans sont élus pour trois ans, et se renouvellent chaque année par tiers.

Ils tiennent de leur élection et de la loi le mandat et plein-pouvoir de représenter la bourgeoisie dans toutes les affaires communales, et d'agir en son nom dans l'intérêt de la commune, et pour le maintien de ses droits comme pour l'acquittement de ses obligations. Leurs fonctions sont gratuites.

Il n'y a dans chaque ville qu'un seul magistrat ou corps municipal. Ce collège se compose dans les petites villes d'un maire soldé (*Bürgermeister*), d'un conseiller soldé faisant les fonctions d'intendant (*Kämmerer*), et de 4 à 6 conseillers non soldés. Dans les villes de moyenne grandeur il y a un maire soldé, deux conseillers soldés, l'un comme intendant, l'autre comme *syndic*, et 7 à 12 conseillers non soldés. Enfin dans les grandes villes le maire soldé porte le titre d'*Oberbürgermeister*, et il y a 5 conseillers municipaux soldés, dont deux lettrés, un autre chargé des constructions municipales, et les deux derniers exerçant les fonctions de syndic et d'intendant ; plus, 12 à 15 conseillers municipaux dont les fonctions sont gratuites. En cas d'absence ou d'empêchement de l'*Oberbürgermeister*, le plus âgé des conseillers

municipaux lettrés préside le magistrat, et porte, à raison de cette prérogative, le titre de *Bürgermeister*.

Les syndics, les conseillers lettrés et celui chargé dans les grandes villes des constructions, sont nommés pour douze ans, tous les autres membres du magistrat pour six ans seulement. Ils ne doivent pas être parens ou alliés entre eux au troisième degré ou à un degré plus rapproché. Ils sont tous élus par les députés municipaux et confirmés par l'autorité administrative de la province, à l'exception de l'*Oberbürgermeister*, qui est nommé par le roi sur une liste de trois candidats présentés par les *Stadtverordnete*. Les préposés aux cantons sont de même élus pour six ans par les *Stadtverordnete* : ils doivent posséder une maison dans le canton pour lequel ils sont élus.

Tout bourgeois nommé à des fonctions municipales, est tenu de les accepter, s'il n'a une cause légitime d'excuse. Quiconque obtient le droit de bourgeoisie, est obligé de prêter au magistrat le serment de respecter la *Städteordnung*, et de contribuer selon ses moyens au bien-être de la ville.

Un droit important était attaché par d'anciennes coutumes, et même suivant la *Städteordnung*, au droit de bourgeoisie, à savoir l'exercice privilégié d'une foule de professions et de métiers, réservés exclusivement aux villes (*städtische Gewerbe*). Mais par les édits des 2 Novembre 1810 et 7 Septembre 1811, les habitans du plat pays ont obtenu la liberté du commerce et de l'industrie, en exceptant seulement le commerce des denrées coloniales, du vin, des liqueurs étrangères et autres objets de grand prix; et dans les villes mêmes, pour amener la dissolution des jurandes et corps de métier, chacun a reçu le droit d'exercer tout métier, de prendre des apprentis et des compagnons, sans être obligé de faire partie des anciennes corporations : celles-ci ont été autorisées à se dissoudre par décision de la majorité, et chacun de leurs membres peut s'en retirer dès avant la dissolution.

ORGANISATION DES COMMUNES RURALES.

La législation en Prusse s'est occupée activement de l'amélioration de la condition des paysans : nous avons eu occasion d'en parler ailleurs¹ ; mais elle a peu fait pour régulariser l'organisation communale dans les campagnes, et tout y a conservé le caractère des vieux temps. Aussi est-elle très-diverse suivant les localités, et l'on n'en peut indiquer qu'un petit nombre de caractères généraux. Il y a des villages médiats et des villages immédiats.

Le seigneur foncier nomme le maire ou juge du village (*Schulz*, *Dorfrichter*), qui est le chef de la commune. Il doit savoir lire et écrire, et être de bonnes mœurs. Il y a des villages où la qualité de maire se transmet héréditairement à tous les possesseurs d'un bien rural, soit franc (et alors le maire s'appelle *Erbschulz*), soit tenu en fief du seigneur (*Lehnsschulz*) : dans ces deux cas le seigneur doit faire examiner le titulaire, et le confirmer s'il remplit les conditions requises ; sinon, il a le droit de nommer un remplaçant, auquel le maire est tenu de payer un salaire équitable.

Les franchises et droits utiles du maire varient suivant les localités. Il convoque l'assemblée de village, composée de tous les paysans possédés, la préside et y fait prendre les résolutions nécessaires à la majorité des voix. Il est obligé de porter à la connaissance de la commune les réglemens et ordonnances du seigneur ou du souverain, de veiller à leur exécution, de lever les impôts à la demande de la commune, et de les remettre à l'autorité compétente. C'est lui qui administre les biens et revenus de la commune et lui en rend compte, ou bien il surveille la gestion de l'administrateur particulier qui, dans certaines localités, en est chargé.

L'autorité judiciaire adjoint au maire au moins deux *échevins* de mœurs recommandables. Le maire et les échevins

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XII, p. 193 et suiv.

doivent être autant que possible possessionnés dans le village, et prêter serment à l'État, au seigneur et à leur commune. Un membre de la commune nommé maire ou échevin, ne peut présenter d'autres causes d'excuse que celles qui dispensent de la tutelle.

Le maire et les échevins n'ont aucune juridiction civile contentieuse. Ils peuvent seulement prononcer, sans appel et au profit de la caisse communale, des amendes d'un écu au plus, pour contravention aux réglemens de police locale. Ils peuvent aussi, assistés d'un greffier assermenté, recevoir provisoirement des actes qui ne supposent point de connaissances juridiques, et qui n'ont d'autre objet que de certifier un fait.

Toutes ces dispositions sont tirées du Code général prussien (*preussisches Landrecht*). Une déclaration du 10 Février 1807 permet au seigneur d'exercer, sans la participation de l'autorité judiciaire, une juridiction de simple police jusqu'à concurrence de cinq écus ou de quinze jours de prison.

ADMINISTRATION PROVINCIALE.

Avant l'ordonnance du 26 Décembre 1808, les provinces étaient administrées par des Chambres militaires et domaniales (*Kriegskammern, Domänenkammern*), et la justice y était rendue par les *régences*. Mais cette ordonnance, postérieure d'un peu plus d'un mois seulement à celle sur les villes, réunit les Chambres de la guerre et des domaines sous le nom de *régences*, et aux anciennes régences succédèrent les hautes cours provinciales (*Ober-Landesgerichte*), chargées de toute l'administration de la justice, y compris la juridiction militaire et fiscale exercée par les anciennes Chambres. Les ordonnances et instructions des 30 Avril 1815, 23 Octobre 1817 et 31 Décembre 1825, améliorèrent et simplifièrent l'administration provinciale, en la rendant plus indépendante et plus régulière.

La monarchie prussienne est divisée en dix provinces; à la tête de l'administration de chacune d'elles est placé un président supérieur (*Oberpräsident*); chacune comprend deux ou trois régences ou gouvernemens, subordonnés au président. Le président supérieur surveille l'administration des régences, sans pouvoir néanmoins s'immiscer dans les affaires dont la loi confie la direction exclusive et indépendante à celles-ci. Mais pour s'assurer de l'exécution des lois, il doit parcourir toute sa province au moins une fois chaque année. Il peut donner aux régences les instructions et décisions nécessitées par les affaires courantes, et même suspendre les fonctionnaires ou faire commencer contre eux des poursuites judiciaires, sans prendre préalablement l'avis du ministre au département duquel ressortit l'affaire et au nom duquel il agit : l'approbation du ministre n'est nécessaire que lorsqu'il s'agit d'un membre de régence. Il remet à chaque ministre un rapport sur les affaires de la province qui le concernent pendant l'année qui expire, et un projet d'administration pour l'année suivante. En cas de guerre, les présidens supérieurs prennent provisoirement, d'accord avec le général qui commande dans la province, et sous leur responsabilité personnelle, toutes les mesures que les conjonctures exigent.

Les consistoires provinciaux pour la communion évangélique, les collèges provinciaux des écoles avec les autorités et établissemens qui dépendent d'eux, le clergé catholique pour les objets où le pouvoir temporel intervient, les collèges médicaux, etc., ressortissent directement au président supérieur de la province, et non aux régences.

Celles-ci ont un président particulier et se divisent en sections, à la tête de chacune desquelles se trouve un directeur. Il y a quatre sections : celle de l'intérieur, celle du culte et de l'instruction publique, celle des contributions directes, des domaines et forêts, celle des contributions indirectes; cette dernière toutefois n'existe que dans les

provinces où l'on n'a point établi une direction provinciale des contributions.

Entre autres autorités qui dépendent des régences, on distingue les conseils de cercle (*Landrätthe*), préposés à l'administration locale de chaque cercle (*Kreis*), et auxquels sont subordonnés les fonctionnaires locaux et municipaux (excepté ceux des villes où il y a des présidences et directions spéciales de police), les maires de villages, etc.

ÉTATS PROVINCIAUX.

Une ordonnance du 15 Mai 1815 décida que partout où les États provinciaux s'étaient conservés plus ou moins en vigueur, ils seraient rétablis conformément aux besoins du temps. La loi du 5 Juin 1823 réalisa cette promesse. La propriété foncière y est déclarée condition de la représentation aux États; à ceux-ci doivent être présentés tous les projets de loi qui ne concernent que la province, et (jusqu'à ce qu'il soit établi des assemblées générales de tous les États de la monarchie réunis) tous les projets de lois générales qui influent sur la condition des personnes et des propriétés, et sur les impôts, dans l'étendue de la province. Ils peuvent soumettre au roi leurs vœux et leurs plaintes sur ce qui concerne l'intérêt particulier de leur province ou d'une partie de leur province. Les affaires communales sont réglées par leurs résolutions, sauf la surveillance et l'approbation du souverain.

Huit lois, rendues toutes le 1.^{er} Juillet 1823, organisent les États dans les diverses provinces de la monarchie ainsi qu'il suit:

1.^o Les États de l'Union dans le margraviat de Brandebourg et la Basse-Lusace (province de Brandebourg), se composent de trois ordres: le premier comprend le chapitre métropolitain de Brandebourg, le comte de Sohns-Baruth, les seigneurs de la Basse-Lusace, la noblesse (*Ritterschaft*);

le second comprend les villes ; le troisième, les autres propriétaires, emphytéotes et paysans.

2.° Les États de l'Union dans le royaume de Prusse (provinces de Prusse orientale et occidentale) se composent de la noblesse formant le premier ordre ; des villes formant le second ; des possesseurs non compris dans le premier ordre, et des paysans formant le troisième.

3.° Les États de l'Union dans le grand-duché de Poméranie et l'île de Rügen (province de Poméranie), comprennent l'ordre de la noblesse, dans lequel le prince de Puttbus a droit personnellement à une voix à cause de son majorat de famille ; l'ordre des villes ; et le troisième ordre, qui se compose de tous autres propriétaires, emphytéotes et paysans.

4.° Aux États de l'Union dans le grand-duché de Silésie, le comté de Glatz et la Haute-Lusace (province de Silésie), il y a quatre ordres : le premier, composé du prince de Lichtenstein pour la partie prussienne de Troppau et Jägerndorf, du prince d'OEls, du duc de Sagan et des possesseurs de seigneuries allodiales ; le second, composé de la noblesse ; le troisième, des villes, et le quatrième, des autres propriétaires et possesseurs.

5.° Il en est de même des États dans la province de Saxe. Le premier ordre comprend les chapitres métropolitains de Mersebourg et de Naumbourg, les comtes de Stollberg-Wernigerode, de Stollberg-Stollberg et de Stollberg-Rosla, et le possesseur du bailliage de Walter-Nienbourg (c'est-à-dire le duc d'Anhalt-Dessau) : les trois autres ordres répondent aux trois derniers des États de Silésie.

6.° Les États dans la province de Westphalie ont aussi quatre ordres. Le premier comprend les princes médiatisés de la province ; savoir : le duc d'Arenberg, pour le comté de Recklinghausen ; le prince de Bentheim-Steinfurth, pour la seigneurie de Steinfurth ; le prince de Bentheim-Rheda, pour les seigneuries de Rheda et de Haut-Limbourg ; le baron de

Boemmelberg, comme possesseur de la seigneurie de Gehmen; le duc de Croy, pour la seigneurie de Dülmen; le prince de Kaunitz-Rietberg, pour le comté de Rietberg; le duc de Looz-Corswaren, pour la partie prussienne de Rheina-Wolbeck; le prince, autrefois rhingrave, de Halm-Horstmar, pour le comté de Horstmar; le prince de Salm-Kyrbourg, pour sa part d'Ahaus et de Bocholt; le prince de Salm-Salm, pour sa part d'Ahaus et de Bocholt, et pour la seigneurie d'Anholt; enfin, les princes de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg et de Sayn-Wittgenstein-Hohenstein, chacun pour sa part du comté de Wittgenstein. Les trois derniers ordres se composent de la noblesse, des villes et des propriétaires non compris dans l'une des autres catégories.

7.° Les États de l'Union dans les provinces rhénanes (la province de Clèves et Berg et celle du Bas-Rhin) sont composés de quatre ordres, dont les trois derniers sont les mêmes qu'aux États de la province de Westphalie. Le premier ordre comprend, comme princes médiatisés de la province du Bas-Rhin, le prince de Solms-Braunfels, pour les bailliages de Braunfels et de Greifenstein; le prince de Solms-Hohensolms-Lich, pour le bailliage de Hohensolms; le prince de Wied-Neuwied, pour le comté de Wied, partie inférieure, excepté le bailliage de Grenzhausen; et le prince de Wied-Runkel, pour le comté de Wied, partie supérieure, excepté le bailliage de Runkel, et pour les bailliages Altenwied et Neuerbourg; enfin, le prince de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, comme prince médiatisé de la province de Clèves et Berg, pour la seigneurie de Hombourg-an-der-Mark; le prince de Hatzfeld et le prince de Salm-Reifferscheidt-Dyk.

8.° Les États de l'Union dans la province de Posen n'ont que trois ordres : le premier, composé du prince de la Tour et Taxis, pour la principauté de Krotoszyn; du prince de Sulkowski, pour son majorat de famille de Reissen, et de la noblesse; le second, des villes; le troisième, de tous les autres propriétaires, paysans et censitaires.

Il est à remarquer que les chapitres de Brandebourg, Magdebourg et Naumbourg se font représenter par un fondé de pouvoir choisi dans leur sein. Les princes et seigneurs que nous avons désignés nominativement, ont le droit, dès qu'ils sont majeurs, de comparaître en personne, excepté le possesseur de Walter-Nienbourg, qui, en sa qualité de prince souverain étranger, doit toujours se faire représenter par un membre du second ordre de la Saxe (de la noblesse); tous les autres ont, en cas d'empêchement, le droit de se faire remplacer par un membre de leur famille, ou un autre mandataire pris parmi les possesseurs de biens nobles compris dans la première classe ou formant la seconde, selon les provinces. Seulement les princes de Puttbus et de Sulkowski, lorsqu'ils ne comparaissent pas en personne, sont remplacés nécessairement, l'un par un député élu entre les nobles de la nouvelle Poméranie citérieure (autrefois Poméranie suédoise) et de Rügen, l'autre par un député élu par les possesseurs de biens nobles de la province de Posen. Tous les nobles et seigneurs que nous n'avons nommés que collectivement, les villes, et les autres propriétaires et possesseurs formant le dernier ordre (le troisième ou le quatrième, selon les provinces), ne comparaissent jamais que par députés élus par eux dans leur sein, et dont le nombre et la proportion varient de province à province.

Les conditions de l'éligibilité sont : 1.° la possession d'un fonds immobilier hérité en ligne directe ascendante ou descendante, ou donné entre vifs par le père à son fils, ou même échu par succession collatérale, lorsqu'il s'agit d'un bien noble tenu en fief ou d'un fidéicommiss, ou bien enfin une possession immobilière acquise de toute autre manière et conservée pendant dix années consécutives; 2.° la profession d'une des communions chrétiennes; 3.° trente ans accomplis; 4.° une bonne réputation. La quotité des biens nobles, urbains ou ruraux, dont la possession est requise, diffère suivant les provinces.

La noblesse élit ses députés aux assemblées de cercle dont il sera question plus bas, suivant l'antique observance. Celles des villes à qui l'on a assigné un vote individuel, élisent leur député séparément; celles qui n'ont qu'un vote collectif nomment des électeurs qui, réunis par districts, nomment à leur tour les députés. Les villages choisissent des électeurs dans une de leurs assemblées tenue en la forme ordinaire; ces électeurs se réunissent aussi par districts, et on leur adjoint tous les éligibles de cet ordre dont les biens ruraux ne font partie d'aucun village déterminé: ces assemblées de district ainsi formées, élisent les députés aux États.

Les élections sont faites pour six ans, et se renouvellent tous les trois ans par moitié; les membres sortans sont rééligibles. Pour chaque député l'on élit aussitôt un remplaçant.

La durée de la diète (*Landtag*) ou assemblée des États dépend de la détermination du roi. Les membres sont convoqués par le commissaire royal à la diète, qui ouvre la session après un service religieux. Il sert d'intermédiaire entre le roi et les États. Il leur communique les propositions royales, reçoit leurs avis, leurs vœux, leurs plaintes. Mais il n'assiste point aux délibérations, quoiqu'il puisse venir faire des communications orales; les États peuvent lui envoyer des députations. C'est lui encore qui clôt la session, et publie ensuite le *récess* de la diète (*Landtagsabschied*).

Le maréchal de la diète ou son lieutenant (ils sont désignés tous deux par le roi parmi les membres du premier ordre) préside la diète et en dirige les délibérations: il nomme les secrétaires parmi les membres des États.

Pour l'ouverture de la diète, comme pour une délibération valable, il faut la présence des trois quarts au moins des membres. Les deux tiers des votans sont requis pour prendre celles des décisions qui doivent être portées à la connaissance du roi; s'il y a une moindre majorité, il doit en être fait mention. Les autres résolutions se prennent à la majorité absolue.

Tous les ordres des États d'une même province ne font qu'un seul tout, délibèrent et votent en commun. Si les deux tiers des voix de l'un des ordres se plaignent d'avoir été lésés par une résolution dans une question où les intérêts des divers ordres sont différens, chaque ordre vote séparément, et leurs votes séparés sont présentés au roi, qui prononce.

Toute communication des États d'une province à ceux d'une autre est interdite. Les députés ne peuvent recevoir aucun mandat impératif. Les discussions sont secrètes, mais les résultats de la diète sont publiés par l'impression.

ASSEMBLÉES DE CERCLE.¹

Les assemblées de cercle (*kreisständige Versammlungen*) sont destinées à seconder l'administration locale du *Landrath* (conseil de cercle). Tous les objets de cette administration rentrent dans les attributions de l'assemblée; mais à la différence des États provinciaux, qui donnent des avis sur les lois à rendre, elle ne peut prononcer que suivant la législation existante.

Ces assemblées représentent les intérêts de tout le cercle, sans prendre l'avis ou les instructions des communes, corporations ou individus qui le composent. Elles font la répartition de toutes les charges et contributions dont la loi n'a point déterminé l'assiette. Elles donnent leur avis sur tous les impôts et prestations en argent ou en nature que les besoins du cercle réclament, et on leur présente le compte de toutes les sommes dépensées pour cet objet. Lorsqu'il y a une administration spéciale pour les intérêts communs du cercle, l'assemblée en nomme les fonctionnaires.

Un autre droit important de ces assemblées consiste à présenter au roi les candidats pour les places de *Landrath*.

¹ Ces assemblées ont été organisées dans le Brandebourg et la Poméranie par deux ordonnances du 17 Août 1825; dans la Saxe, la Silésie, la Westphalie et les provinces rhénanes, par les ordonnances des 17 Mai, 2 Juin et 13 Juillet 1827.

L'assemblée de cercle se compose de tous les possesseurs de biens nobles, les uns en personne, les autres par représentation; d'un certain nombre de députés des villes et de trois députés de l'ordre des paysans. Les conditions de l'éligibilité comme député et de la comparution en personne, sont : la communion avec l'une des Églises chrétiennes, l'âge de vingt-quatre ans accomplis et une bonne réputation. Les députés des villes doivent être en outre membres actuels du magistrat, soit que la ville ait un vote individuel, soit qu'elle concoure avec d'autres pour nommer, au moyen d'électeurs, un député collectif. Les députés de l'ordre des paysans sont élus par districts, et doivent être maires ou juges de village, possédant au moins une propriété foncière égale à celle exigée d'un député rural aux États provinciaux. Pour chaque député l'on élit un remplaçant.

Les élections se font à vie : le député peut toutefois, après trois ans d'exercice, renoncer à la députation. Le droit de faire partie de l'assemblée cesse avec la perte de la propriété foncière requise.

Le *Landrath* ou en cas d'empêchement le plus âgé des députés du cercle (*Kreis-Deputirte*), convoque l'assemblée au moins une fois par an, et peut la convoquer plus souvent, s'il le juge nécessaire pour le bien du service. Il doit informer la régence dont il dépend de chaque convocation de l'assemblée. Il préside aussi l'assemblée, mais n'y vote qu'autant qu'il en est membre à un autre titre. Les divers ordres délibèrent en commun; si l'un des ordres se croit lésé, il a son recours par un vote séparé auprès de l'autorité compétente.

Les résolutions des assemblées de cercle doivent toutes être portées à la connaissance des régences respectives; mais toutes celles qui ne concernent pas immédiatement l'administration des régences ou qui ne tendent pas à introduire des dispositions nouvelles dans l'administration des intérêts

communaux, sont exécutoires sur-le-champ : c'est au *Landrath*, qui est chargé de leur exécution, à faire cette distinction selon ses lumières.

En terminant, nous observerons qu'il y a quelques dispositions particulières en vigueur dans la Westphalie et les provinces du Rhin.

Comme la *Städteordnung* n'y est point observée, et que l'ancienne organisation des villages y a été détruite par la domination française, il a été décidé que les députés des villes et des communes rurales y seraient élus par les membres de l'autorité administrative des communes, et par les représentants de ces communes réunis en collège électoral. Les élections ne sont faites que pour six ans, et l'assemblée se renouvelle par moitié tous les trois ans. Dans chaque cercle l'assemblée de cercle élit, outre les candidats aux *Landrath*, deux députés de cercle (*Kreis-Deputirte*), dont l'élection est soumise à l'approbation de la régence : celle-ci peut la refuser par des motifs dont elle ne doit compte qu'au ministère de l'intérieur. Dans ce cas on procède à une nouvelle élection. Ces députés de cercle remplacent, comme dans les autres provinces, le *Landrath*, toutes les fois qu'il est empêché de convoquer l'assemblée ou de la présider, et font les fonctions de commissaires dans tous les rapports de l'administration avec l'assemblée.



HYMNES A LA NUIT.

TRADUITES DE NOVALIS.¹

1.

Quel mortel, quel être doué de la faculté de sentir, ne préfère pas au jour fatigant la douce lumière de la nuit avec ses couleurs, ses rayons, ses vagues flottantes qui se répandent partout. Oh ! comme alors l'âme, avec ce qu'elle a de plus intime, respire cette lumière du monde gigantesque des astres ! La pierre aussi la respire, la pierre qui étincelle, et puis la plante qui ouvre ses pores, et puis l'animal sauvage ; mais avant tout l'étranger avec ses regards ardents, sa démarche incertaine et ses lèvres tremblantes ! Car c'est elle qui, semblable à un roi de la nature terrestre, opère d'innombrables métamorphoses, noue et dénoue mainte alliance, et entoure de son image céleste les choses d'ici-bas, et c'est

¹ Je ne puis pas donner les pages suivantes comme une traduction littérale de Novalis, je crois qu'il est presque impossible de traduire littéralement en notre langue cet auteur. La poésie allemande admet déjà par elle-même dans ses tournures et ses expressions une sorte de vague que nous ne supporterions pas en français, et ce vague devient bien autre chose quand il s'y joint un mysticisme comme celui de Novalis. Il m'a fallu, pour me conformer au génie de notre langue essentiellement claire, précise, et assez prude et revêche, soit dit en passant, retrancher en certains endroits, ajouter en d'autres, employer quelquefois toute une ligne, pour rendre la signification d'un mot, et prendre aussi sur moi d'interpréter de temps à autre la pensée de l'auteur. Avec cela je ne puis pas aspirer à l'honneur de donner une traduction irréprochable des *Hymnes à la nuit*, de Novalis ; aussi je ne l'adresse que comme essai, et cependant comme un essai consciencieux, à ceux qui en ont absolument besoin pour se donner une idée des morceaux que j'ai traduits. Quant aux autres, quant à ceux qui peuvent lire l'allemand, je leur conseille de tout mon cœur de laisser là cette traduction, et d'avoir recours à l'original.

sa présence qui nous révèle les merveilles de l'empire du monde.

Et moi, je me tourne vers cette nuit sainte, mystérieuse, indéfinissable. Le monde est là comme dans un profond tombeau, et triste et déserte est la place qu'il occupait. La douleur soulève ma poitrine, je veux baigner mon front dans la rosée et me jeter dans la cendre des cimetières. Puis les lointains souvenirs, les désirs de la jeunesse, les rêves de l'enfance, les joies si courtes de la vie et les espérances fugitives, se rangent autour de moi, en habits sombres, comme les nuages après le coucher du soleil.

Mais d'où vient donc que tout à coup je sente s'apaiser ma souffrance ? Te plais-tu aussi avec nous, nuit obscure ? Et que portes-tu sous ton manteau qui agisse si puissamment sur mon âme ? Un baume précieux découle de tes mains et de tes bouquets de pavots. Tu élèves les ailes de la pensée, et nous nous sentons vaguement émus. J'aperçois une figure grave qui se penche vers moi pleine de douceur et de recueillement, et qui, au milieu des baisers d'une mère, me montre ma belle jeunesse. Que la lumière du jour me semble pauvre maintenant, et comme j'en salue avec bonheur le départ ! Ainsi, mon Dieu, tu as jeté dans l'espace ces globes étincelans pour annoncer ta toute-puissance. Mais les pensées que la nuit éveille en nous, peuvent nous paraître d'une nature plus céleste encore que ces étoiles brillantes. Car elles s'élèvent au-delà des astres les plus élevés, et pénètrent, sans le secours de la lumière, jusqu'à l'être qui occupe un des lointains espaces de ces sphères. L'amour t'envoie à moi, oh, ma douce bien-aimée ! comme le soleil de la nuit, maintenant je veille, car je suis toi et moi. Tu as voulu que je vécusse dans la nuit, tu m'as rendu homme. Viens donc, esprit de feu, détruire mon corps, afin que je m'élance dans les airs auprès de toi, pour célébrer à jamais notre nuit de fiançailles.

2.

Le matin doit-il toujours revenir ? La puissance terrestre ne finit-elle jamais ? Nos malheureuses occupations enlèvent à la nuit le charme qui lui appartient. Quand verra-t-on fumer sans cesse le sacrifice mystérieux de l'amour ? La durée de la lumière est déterminée, mais la durée et la puissance de la nuit sont sans bornes. Heureux sommeil, ne viens pas trop rarement consoler dans leur vie de chaque jour les élus de la nuit. Ils sont fous ceux-là qui te méconnaissent. Ils ne sentent pas ta présence dans les flots d'or qui découlent de la grappe, dans l'huile de l'amandier, dans le suc du pavot. Ils ne savent pas que c'est toi qui planes autour de la jeune fille et qui emportes son cœur au ciel ; ils ne pressentent pas que tu nous arrives du domaine des anciennes histoires, et que tu portes, messenger secret, la clef de la demeure des bienheureux et des mystères infinis.

3.

Un jour je répandais des larmes amères ; la douleur avait dissipé mon espérance, et j'étais seul auprès de ce tombeau sombre qui cache tout ce qui faisait la force de ma vie ; seul, comme personne ne pouvait l'être, sans appui et n'ayant plus qu'une pensée de malheur ; j'appelais du secours sans pouvoir aller ni en avant, ni en arrière, et je m'attachais avec ardeur à cet être que j'avais vu mourir. Alors des lointains bleuâtres, des lieux témoins de mon ancienne félicité, un doux rayon vint à poindre ; la pompe terrestre s'enfuit, et avec elle ma tristesse ; je m'élançai dans un monde nouveau, immense, tu descendis sur moi, inspiration de la nuit, sommeil du ciel ; la contrée s'éleva peu à peu, et sur la contrée planait mon esprit dégagé de ses liens. Le tombeau près duquel j'étais assis, m'apparut comme un nuage, et à travers ce nuage j'aperçus les traits rayonnans de ma bien-aimée. L'éternité reposait dans ses yeux, je pris ses mains,

et mes larmes coulèrent en abondance. Les siècles s'en allèrent au loin comme un orage, tandis que, suspendu à son cou, je versais des pleurs délicieux. Ce fut là mon premier rêve, et depuis j'ai senti dans mon cœur une foi constante et inaltérable au ciel de nuit, et à ma bien-aimée, qui en est la lumière.

4.

A présent je sais quand le dernier matin nous viendra, quand la lumière ne renaîtra plus pour effrayer la nuit et l'amour, quand le sommeil sera pour nous un rêve inépuisable. Je sens en moi une grande fatigue, mon pèlerinage jusqu'au saint tombeau a été long et pénible ; mais celui qui a une fois goûté la boisson salutaire que l'homme sensuel ne peut connaître, celui qui s'est assis aux limites du monde, et qui a porté les yeux dans la nouvelle contrée, dans le domaine de la nuit, celui-là ne retournera plus au milieu des passions qui occupent les hommes, dans la terre où la lumière ramène toujours l'inquiétude. Il se bâtit sa demeure à lui, sa demeure où la paix habite, où il garde ses désirs et son amour, et d'où il élève ses regards en haut jusqu'à ce que la dernière heure sonne pour lui. Tu reviendras encore, joyeuse lumière, appeler au travail ceux qui sont las, tu me rendras encore la vie riante ; mais tu ne peux m'arracher aux souvenirs que j'entretiens près de ce tombeau. Oui, je veux bien aller partout où tu m'appelles et mettre mes mains à l'œuvre ; je veux bien célébrer ton éclat, ta magnificence et tous ces ouvrages d'art que tu vois éclore ; je veux contempler la marche puissante et solennelle du soleil, étudier la symétrie des pouvoirs, et les règles qui gouvernent et le temps et l'espace. Mais mon cœur reste fidèle à la nuit, et à l'amour, enfant de la nuit. Peux-tu donc, ô lumière, me montrer un cœur constamment fidèle ? Ton soleil me regarde-t-il avec bonté ? Mes mains avides peuvent-elles em-

brasser tes étoiles et en recevoir de douces paroles? Quelle volupté, quelle jouissance peux-tu nous offrir, qui vailent les ravissements de la mort? Tout ce qui nous enthousiasme ne porte-t-il pas les couleurs de la nuit? C'est la nuit qui te soutient avec tendresse, et tu lui dois ta splendeur. Tu irais te perdre dans l'espace, si elle n'était là pour te retenir et te conserver ta chaleur. En vérité, j'existais avant toi, ma mère¹ m'envoya avec mes frères pour habiter ton monde, et le sanctifier par l'amour et y semer des fleurs impérissables. Mais ces divines pensées ne sont pas encore mûres, et il n'y a encore que peu de traces de notre manifestation. Un jour, en tombant sans chaleur, tu nous montreras les bornes du temps, et je sens déjà en moi la fin de ta carrière, la liberté céleste et l'approche de mon retour. Je t'ai vu avec douleur éloigné de notre patrie et luttant contre notre beau ciel. Mais ta rage et tes efforts sont vains; la croix est indestructible, la croix qui est notre symbole de victoire. Je m'élève au-delà de ce monde, et chaque peine que j'ai maintenant à souffrir, deviendra un jour une source de bonheur. Quelque temps encore, et je suis libre, et je repose au sein de l'amour. Une vie sans fin se développe en moi, et ta lumière, ô soleil, vient s'éteindre au pied d'un tombeau. C'est dans l'ombre que je reçois la couronne rafraîchissante. Je sens les flots de la mort qui doivent me rajeunir, mon sang se change en air balsamique et éthéré. Je vis le jour plein de foi et de courage, et la nuit je me baigne dans un feu sacré.

5.

Autrefois, parmi les races diverses qui peuplent au loin le monde, un destin de fer étendait sa souveraine puissance. Des liens étroits et grossiers enchaînaient leur ame, et la terre était la patrie et le séjour de leurs dieux; sur les montagnes

¹ Je présume que Novalis veut désigner sous ce titre la poésie, mais rien dans son texte ne l'indique d'une manière assez positive.

de l'Orient et dans le sein de la mer, habitait le soleil, lumière vivante et répandant partout la chaleur. Un vieux géant portait le monde, et les premiers enfans de la terre reposaient sous les montagnes, avec leur rage impuissante contre les nouveaux dieux et contre les hommes; les profondeurs de la mer renfermaient une déesse, et dans les grottes de cristal, un peuple joyeux passait une vie de voluptés. Les fleuves, les arbres, les fleurs, les animaux, avaient la faculté de sentir. Le vin était meilleur, versé par les mains de la jeunesse, un dieu était dans la grappe, une déesse dans les gerbes, et la plus belle habitante de l'Olympe avait dans ses attributions les doux frémissemens de l'amour. Sans cesse la fête des enfans du ciel et des habitans de la terre venait animer la vie, comme un beau printemps, et toutes les races humaines adoraient la flamme, comme la première chose du monde, quand tout à coup, au milieu des tables joyeuses que l'on a dressées, apparaît une image horrible, qui remplit tous les cœurs d'effroi; les dieux même, en cette circonstance, ne peuvent rien trouver qui soulage leur poitrine haletante. Un mystère profond entoure l'apparition de cette image, qui ne se laisse fléchir, ni par les dons qu'on lui offre, ni par les prières : c'est la mort qui vient interrompre, par des cris d'angoisse et des larmes, le festin voluptueux auquel elle se présente.

Maintenant à tout jamais séparé de ce qui enivrait son cœur, éloigné de ceux qui l'aiment et qui soupirent vainement après lui, l'homme, dont la mort a fait sa proie, n'a pour partage qu'un rêve fastidieux, un cercle étroit. lui est assigné, et toutes les jouissances s'évanouissent, et font place à la douleur. Cependant, avec leur esprit hardi et leur amour de la sensualité, les hommes veulent se rendre plus douces les larmes cruelles. La fin de la vie est représentée comme un enfant qui éteint son flambeau et se repose; la fin de la vie doit ressembler au son de la harpe, et le souvenir se perd dans le fleuve des ombres. Mais la nuit éternelle reste toujours

une énigme inexplicable : c'est le signe imposant d'une puissance éloignée.

Mais l'ancien monde touche à sa fin ; ses jardins rians se flétrissent, les dieux s'en vont avec leur suite, et la nature reste déserte et sans vie. Le charme de l'existence tombe dans des paroles obscures, comme on voit la fleur s'en aller en poussière ; la croyance est loin, et avec elle, la vive, la puissante imagination. Un vent froid du nord souffle sur la campagne, et cette terre de merveilles s'évanouit ; les espaces lointains du ciel se remplissent de mondes brillans. Mais la lumière n'est plus le signe de manifestation et l'empire des dieux, on les recouvre du voile de la nuit, et ils dorment pour reparaitre un jour dans le monde nouveau sous une autre forme. Ce monde nouveau, auquel rien ne ressemblait de tout ce qu'on avait vu jusque-là, s'élève au sein du peuple qui, mûri trop tôt, était déjà devenu étranger à l'innocence de la jeunesse. Dans une pauvre chaumière, la première vierge donne naissance à un fils, après un embrasement mystérieux. La sagesse de l'Orient reconnaît aussitôt l'aurore de l'ère qui commence, et l'étoile du ciel conduit les rois auprès d'un humble berceau, et ils lui rendent hommage pour l'avenir avec l'or et l'encens, les deux plus belles productions de la nature. Cependant le cœur céleste de l'enfant de Marie se développe avec son amour tout-puissant, et le front levé vers son divin père, Jésus repose sur le sein joyeux de la vierge ; déjà son regard prophétique se porte vers les jours à venir, vers la nouvelle race qu'il doit rallier à lui, et il s'inquiète peu du sort terrestre auquel il s'est astreint en ce monde. Bientôt se rassemblent auprès de lui les cœurs simples, tous enflammés d'un miraculeux amour ; une vie inconnue, une vie neuve éclôt comme la fleur partout où elle arrive. Des mots qu'on ne peut oublier, des paroles de paix et de bonheur, tombent comme des étincelles de ses lèvres amies.

Né sous le ciel serein de l'Hellade, un chantre arrive des contrées lointaines, se rend en Palestine, et se consacre à l'enfant du miracle. C'est toi, dit-il, dont nous voyons depuis long-temps l'image symbolique sur nos tombeaux ; c'est toi qui es le signe consolant que nous regardons dans la tristesse, c'est à toi que se rattache l'humanité devenue plus noble. Ce qui nous plonge dans la douleur, nous arrache d'ici-bas : c'est la mort qui nous annonce la vie éternelle, et toi tu es la mort, et tu nous apportes la guérison.

Le chantre s'en va ensuite plein de joie dans l'Indostan, et, l'âme enivrée d'amour, il fait entendre ses chants pieux, et des milliers d'hommes se joignent à lui, et le *bon message* se répand de toutes parts. Bientôt après le départ du chantre, le Dieu fait homme devient le sacrifice de la perdition humaine ; il meurt jeune, arraché à sa mère en pleurs, à ses amis découragés. Il vide le calice de souffrance, et dans ses heures d'angoisse il donne naissance au nouveau monde. Et puis il lutte avec la crainte de la mort, et l'ancien monde pèse lourdement sur lui ; puis il jette un dernier regard sur sa mère, l'amour éternel le délivre de ses douleurs, et il s'endort. Pendant quelques jours un voile obscur s'étend sur la terre, des larmes innombrables coulent sur la mort du Sauveur ; le mystère est accompli, et les esprits célestes enlèvent la vieille pierre du tombeau. Des anges prennent place auprès du Dieu endormi, des anges enfantés dans ses rêves gracieux, et le voilà qui se réveille dans toute sa splendeur, qui s'élève au-dessus du monde nouvellement né, qui enterre lui-même son cadavre dans le tombeau, et le recouvre d'une pierre que nulle puissance ne soulèvera.

Cependant tes amis répandent encore sur toi, ô Dieu, des larmes de joie et de reconnaissance ; ils te regardent toujours ressusciter, et ils ressuscitent avec toi ; ils te voient pleurant sur le sein de ta mère, puis, marchant avec joie et répandant des paroles que l'on dirait détachées de l'arbre de vie, ils te

voient courir dans les bras de ton père, emportant avec toi la jeune humanité et la coupe qui renferme l'avenir d'or. Ta mère te suivit bientôt dans ton triomphe, et la première après toi, elle arrive dans la nouvelle patrie. Et depuis, des siècles ont passé; et ton œuvre s'élève toujours plus brillante, et des milliers d'êtres, fatigués par la douleur, et pleins de foi et d'espérance, s'en vont sur tes traces et sur celles de la vierge dans l'empire de l'amour, et te servent dans le temple de la mort céleste, et deviennent les tiens pour l'éternité.

La pierre du tombeau est levée, l'humanité ressuscite; nous sommes à toi, et nulle chaîne ne pèse sur nous; les noirs chagrins s'en vont devant le vase d'or que tu nous présentes. La mort nous appelle à l'hymen, les lampes jettent une clarté pure, les vierges sont à leurs places, et l'huile ne manque pas. Déjà de loin nous croyons voir les traits de ton visage, et les étoiles proclamaient ton nom. Notre cœur s'élève vers toi, Marie, dans cette vie pénible, c'est toi que nous désirons, c'est en toi que nous mettons notre espérance; oh! laisse-nous trouver un asyle sur ton sein. Et maintenant celui qui croit n'ira pas pleurer sur un tombeau, les joies de l'amour ne lui sont point enlevées; la nuit vient pour adoucir ses regrets, et les enfans du ciel veillent sur lui. Notre existence s'en va à la vie éternelle; notre nature est agrandie par le feu saint qui brûle au-dedans de nous, et quand nous aurons pris notre part de la boisson de vie, nous devons être des étoiles. L'amour nous appartient, et nulle séparation ne nous menace: la vie flotte comme un vaste océan; c'est une nuit de délices, c'est une poésie éternelle, et le soleil qui nous éclaire est l'image de Dieu.

6.

Plongeons-nous dans le sein du tombeau, fuyons l'empire de la lumière; la douleur orageuse est le signe de notre départ, et nous pouvons, avec notre nacelle étroite, toucher

bientôt aux bords du ciel. Bénie soit l'éternelle nuit ! Béni soit l'éternel sommeil ! Le jour fut assez chaud, le chagrin nous a flétris, la joie de l'étranger n'était pas pour nous ; retournons auprès de notre père. Et que faire dans ce monde avec notre amour et notre constance ? Le passé est derrière nous, que nous importe le présent ! Oh ! il doit être toujours seul et triste, celui qui aime le temps passé ; le temps passé où le cœur s'élevait pur comme la flamme, où l'homme reconnaissait la main et le visage de son père ; le temps passé où la race humaine se montrait dans sa fleur, où les enfans aspiraient aux tortures pour atteindre l'empire du ciel, où, résistant aux séductions de la vie et du plaisir, plus d'un cœur se brisait pour l'amour de son Dieu ; le temps passé où Dieu se révélait à nous : ce temps-là est maintenant voilé par l'obscurité ; il faut que nous retournions dans notre patrie pour le revoir. Qui donc pourrait s'opposer à notre retour ? Ceux que nous avons le plus aimés, dorment depuis long-temps ; leur tombeau arrête le cours de notre vie, nous n'avons plus rien à chercher, notre cœur est las, et le monde est vide. Une vague et mystérieuse apparition nous vient, il me semble entendre de loin un écho de notre tristesse. Nos bien-aimés désirent nous revoir et nous envoient une manifestation de leurs désirs : allons donc à notre fiancée, allons à Jésus. Le crépuscule du soir luit à ceux qui aiment et qui pleurent : c'est un rêve qui rompt nos liens, c'est un rêve qui nous ramène à notre père.

LA TOUR DE CARUS.¹

Par une chaude journée de Juin, deux personnes grimpaient un de ces raides et étroits sentiers qui serpentent autour des rochers de la côte depuis Alicante jusqu'à *Capo de Gata*.

C'étaient un vieillard et une jeune fille. — Un brun et vigoureux vieillard, à la bonne figure, à la soutanelle noire qui montrait un peu la corde, et au large chapeau tout poudreux.

Il marchait appuyé sur un grand bâton blanc de pèlerin, et suivait des yeux avec sollicitude la jeune fille qui santait à droite et à gauche du chemin après une fleur ou après un papillon, comme une joyeuse jeune fille qu'elle était.

Vous auriez pris plaisir à la rencontrer sur cette route aride et solitaire, la vive et jolie fille, avec sa courte basquine de cotonnade bleue, ses petits pieds hardis à grimper, et sa mantille noire, qu'elle tenait coquettement abaissée sur ses yeux pour se garantir du soleil.

Tout à coup le vieillard s'arrêta, et rappelant sa gentille compagne, qui était de quelques pas en avant :

« Je crains que nous ne nous soyons égarés, ma pauvre enfant; voyez comme le sentier devient de plus en plus sauvage! Que Dieu nous protège! la journée tire à sa fin, et de quelque côté que je me tourne, je ne vois pas la moindre trace d'habitation humaine! Voyez! pas une goutte d'eau dans ces lits de torrens, pas un point de verdure sur ces rochers! Voyez! plus rien autour de nous qu'un désert aride et nu! »

¹ *Esquisses sur l'Espagne*, deuxième partie, intitulée: *Jaymes Alonsa et Barbado*, par B. A. HUBER. — Le traducteur de cet extrait s'est permis une légère altération du texte, pour l'approprier davantage aux formes d'une nouvelle. Dans un second article il reviendra sur cette publication.

La première partie des *Esquisses sur l'Espagne*, traduite par. M. Louis LEVRAULT, se vend à Paris et à Strasbourg, maison Levrault.

La jeune fille regarda de côté et d'autre, et dit en soupirant : « Si au moins nous avions un peu d'ombre et quelques provisions ! J'ai soif, et ces vilains rochers blancs me font mal aux yeux. »

Elle s'assit sur un quartier de roche, pencha la tête dans ses mains et se mit à rêver.

Dans ce moment elle sentait enfin toute sa fatigue, et parut prête à céder au découragement.

Mais cela ne dura pas, et sautant debout avec un petit air de piquante énergie :

« Allons, en route, mon père, en route, nous oublions le pauvre prisonnier ! Hélas, chaque minute de retard prolonge sa misère ! en route, mon père, en route ! »

« Mais, Mercedita, répondit le vieillard, de quel côté aller dans cette incertitude du bon chemin ? Peut-être serons-nous réduits à revenir sur nos pas, si mieux n'aimons passer la nuit à la belle étoile, ou marcher bien long-temps encore avant de trouver un gîte ; ce sont là des fatigues, mon enfant, que tes dix-sept ans supporteraient encore moins que mes soixante. »

« Bah ! reprit la jeune fille, je vous aiderai à marcher, songez donc au pauvre Florentio ! Marchons tant qu'il fera jour, et qu'importe après tout que la nuit nous surprenne dans ces montagnes ! Eh bien, alors vous vous enveloppez dans votre manteau, vous reposerez, et moi je penserai au pauvre Florentio, qui dans son cachot envierait sans doute le grand air de ces montagnes et la belle voûte bleue du ciel ! Pourrons-nous nous plaindre lorsqu'il est encore plus mal que nous ! »

Et prenant le vieillard par le bras, elle ajouta d'une voix suppliante : « Allons ! seulement jusqu'au haut de ce mont, ou laissez-moi aller seule et attendez-moi ici, peut-être que là-haut je trouverai quelque bon pâtre qui nous remette dans le droit chemin. »

« Soit, reprit le bon homme, mais doucement, Mercedita; tu n'iras pas seule, jeune imprudente, et mes jambes me porteront bien encore aussi loin que les vôtres, Señorita. Aussi bien le proverbe a raison : revenir sur ses pas, c'est faire double chemin! »

Après une demi-heure de marche, ils parvinrent sur cette hauteur tant désirée. Oh ! quel superbe tableau se déroula alors à leurs pieds !

Une vaste plaine fleurie et embaumée, à gauche la mer, dont les vagues bleues baignaient dans le lointain les blancs clochers de Murcie ; à droite, de fertiles vallées couronnées par les gorges romantiques d'Orihuela ; çà et là des bourgs, des villages, des couvens isolés, brillaient au milieu de la verdure des orangers et des dattiers, qui allaient se perdre en massifs épais autour de la jolie ville d'Elche ; enfin, tout-à-fait à l'horizon se dressaient le vieux castel et les remparts d'Alicante.

À la première vue de ce splendide site, Mercedita avait oublié sa fatigue, et joyeuse elle admirait ; mais bientôt elle céda à un nouvel accès de découragement.

« Tout cela est bel et bon, dit-elle à son compagnon de voyage, et si mon pauvre Florentio était ici, je pourrais goûter ce tableau ; mais il ne s'agit pas de chercher de beaux sites, il faut nous remettre en route, mon vénérable père, il faut nous remettre à marcher jusqu'à ce que nous arrivions à cette fameuse tour de Carus ; car là seulement nous trouverons secours pour le pauvre Florentio. »

« La tour de Carus ! s'écria le vieillard en tressaillant, il est trop tard peut-être pour y arriver ce soir, et nous ferions mieux de chercher à gagner Elche, d'où nous pourrions demain partir avec un guide, si toutefois guide veut nous conduire à ce lieu maudit. Qu'en pensez-vous, Mercedita ? »

« Oh ! fit la jeune fille avec un petit mouvement d'impatience, Florentio resterait un jour de plus en prison. Tenez,

mon père, quoique j'aie bien faim, et que mes pieds me fassent mal, je marcherais bien encore toute la nuit, s'il le fallait, pour hâter la délivrance de mon Florentio. Mais pardon! continua-t-elle, en voyant le pauvre vieux homme assis exténué sur une saillie de rocher; oh! pardonnez-moi, mon père, de penser à Florentio, lorsque vous êtes-là, voyageur et souffrant à cause de moi. Oh! vous êtes un saint, n'est-ce pas? Pourquoi ne faites-vous pas de miracle? Pourquoi, au lieu de m'accompagner comme un simple mortel à la tour de Carus, afin de m'aider à délivrer Florentio, ne faites-vous pas tomber les murs de la prison de Valence? Vous, mon père, à qui Dieu ne refuserait pas un miracle, oh! faites un miracle pour mon Florentio!»

La jeune fille s'était mise à genoux devant le vieux prêtre, et le voyant qui souriait de son enthousiasme, elle reprit :

« Mais j'y pense! n'est-ce pas un assez grand miracle que votre patience pour une pauvre fille qui abuse tant de vos bontés! O mon Dieu, où l'ai-je conduit, ce saint vieillard! Le voici loin de son église, loin de son modeste presbytère, où l'attendent chaque jour ses bons pauvres; le voici par voie et par chemin, égaré, couvert de sueur et de poussière, et tout cela pour veiller sur une pauvre pécheresse comme moi! Oh! Dieu ne me pardonnera jamais de l'avoir fait aller ainsi! Devais-je l'entraîner après moi dans cette tour de Carus...? »

Elle pleurait, la jolie Mercedita, en s'exprimant ainsi, et elle admirait, dans un transport de piété tout espagnole, le vieux curé de son village, qui s'était fait le confident de ses jeunes peines.

Mercedita était fille d'un officier mort au champ d'honneur. Sa mère, restée sans autre fortune qu'une faible pension, prix du sang de son mari, s'était retirée dans une pauvre chaumière du village de *Rusafa*, près de Valence. Elle y partageait ses paisibles jours entre sa fille, l'église et les soins du

ménage, lorsque le neveu du curé, jeune et brillant *majo*, s'éprit de bel amour pour la jolie Mercedita.

Malheureusement Florentio avait le bras aussi vif que le cœur; un riche fermier du voisinage s'étant présenté pour épouser Mercedita, il avait trouvé tout simple de l'attendre au coin d'une rue, et de lui faire rentrer ses prétentions matrimoniales dans le ventre, à bons coups de poignard.

Conduit par suite de cet exploit dans les prisons de Valence, notre amoureux n'y attendait rien moins qu'une bonne condamnation à la potence ou à vingt ans de *Presidios*, et c'était pour lui trouver des libérateurs, que la tendre jeune fille avait entrepris le pèlerinage de la tour de Carus.

Cette tour de Carus ne ressemblait pas d'ailleurs aux pèlerinages ordinaires; point d'ermitte ni de chapelle là-haut, de simples ruines dans un site désolé, qui passait dans le pays pour être hanté des esprits, quelques-uns disaient des brigands. Quoi qu'il en soit, c'était sans contredit un fort étrange pèlerinage pour une jeune fille et un vieux prêtre.

Cependant les ombres du soir commençaient à descendre des montagnes, et l'angelus sonnait dans les vallées, l'angelus aux tons si mélancoliques le soir dans le désert.

Le vieux curé s'était mis à genoux, et le chapelet en main, il récitait les litanies de la Vierge, auxquelles répondait tant bien que mal la jeune fille, tantôt distraite par le souvenir de Florentio, tantôt saisie d'une vague terreur à l'aspect de toute cette nature sauvage qui se voilait.

« Amen! et grand bien vous fasse, tonna tout à coup une forte voix derrière eux. »

Mercedita se retourna avec effroi, et aperçut debout sur le rocher, à quelques pas d'elle, un haut et vigoureux montagnard, enveloppé de son large *puncho* jusqu'au-dessus des joues, le front couvert du *sombreiro* valencien, les jambes

chaussées d'*alpargates*, et tenant sous son bras droit une longue escopette.

« Amen ! mes pieux pèlerins, répéta l'étranger, et ne vous dérangez pas pour moi, je vous prie ; allons, priez, il y a bien long-temps que je n'ai entendu prier. Mais hâtez-vous ; car si vous voulez encore arriver cette nuit à *Elche*, vous n'avez point de temps à perdre. »

« Je vous remercie, Caballero, répondit le curé, encore un peu troublé de cette brusque apparition ; je vous remercie, nous sommes de pauvres voyageurs égarés, et bien fatigués surtout. »

« On le voit de reste, brave homme, reprit l'étranger, et quant à la Señorita, à son air d'épuisement et d'effroi, on la prendrait pour une jeune biche lancée par les chiens. Par mes péchés ! elle est gentille tout de même. Est-ce votre fille, mon vieux ? »

« Ma fille en religion à la bonne heure, dit le curé, il ne m'est pas donné d'en avoir d'autres. Ne voyez-vous pas mon habit ecclésiastique et ma tonsure ? »

L'étranger ne parut pas se soucier beaucoup de montrer au curé le respect si ordinaire aux paysans espagnols en pareille rencontre, et poursuivant d'un ton railleur :

Oh oh ! je ne m'en étais pas aperçu, mon révérend. Mais ne faites pas le cagot avec moi, je sais ce que c'est que de vivre, et si la petite n'est pas votre fille, elle est peut-être pis. Mais que m'importe, et vous n'avez pas mauvais goût au moins, vieux pécheur ! »

« Nous sommes tous pécheurs, mon fils, dit le vieillard, et je prie Dieu de vous pardonner tous vos péchés, comme vous pardonne en ce moment le pauvre vieux prêtre que vous méconnaissez. »

« Bah ! seigneur curé, il ne faut pas vous affliger de ma mauvaise plaisanterie, reprit l'étranger avec plus de sérieux et de douceur, je ne voulais pas vous manquer, ni à la Seño-

rita non plus ; mais en voilà bien assez sur ce chapitre, et dites-moi, mon révérend, où diable allez-vous si tard par ces montagnes ? Le chemin d'*Elche* est là-bas, et je vais vous l'indiquer : mais comment diable avez-vous pu vous égarer ainsi ? Dans une demi-heure il fera nuit noire, et par tous les feux de l'enfer, il ne fait pas bon la nuit dans ces montagnes. Ne le savez-vous pas ? Voyez, avant de sortir de ce mauvais pas, vous aurez encore une bonne lieue à marcher jusqu'au *Puerto de la Cochera*, puis une autre lieue de là à *Elche*. »

« Nous ne voulons pas aller à *Elche*, *Caballero*, répartit *Mercedita*, qui s'était un peu rassurée, c'est-à-dire, nous ne voulons pas aller tout de suite à *Elche* ; pour cette nuit nous cherchons seulement la tour de *Carus*. »

« La, tour de *Carus* ! *Señorita*, la tour de *Carus* ! Quoi ! vous voulez aller coucher à la tour de *Carus* ? s'écria l'étranger fort étonné, mais je crois vraiment que vous avez perdu l'esprit, jeune fille ? *Nombre de Dios* ! J'avais pensé que vous vous rendiez avec le révérend à quelque pèlerinage de la Vierge, et au lieu de cela vous voulez aller coucher à la maison du diable ? »

Et comme *Mercedita* paraissait hésiter à lui confier les motifs de son étrange projet, il reprit avec cette discrétion si naturelle aux Espagnols :

« Mais suffit, vos motifs ne me regardent pas, *Señorita*, et vous savez sans doute ce que vous cherchez à la tour de *Carus*. Mais je suis étonné que ce bon vieux prêtre vous laisse tenter si folle équipée. Et veut-il aussi venir à la tour de *Carus* ? On n'y aura pas vu souvent des oiseaux de son plumage. »

« Je ne quitterai pas cette pauvre enfant, » répondit seulement le curé.

« Bien ! mon révérend, allons donc à la tour de *Carus*. Et vous ne pouviez trouver un meilleur guide que moi, car justement c'est mon chemin. Dans un quart d'heure, si vous

ne craignez pas les sentiers escarpés, vous serez, je vous le promets, au pied de cette fameuse tour. Quant à savoir comment vous en sortirez, c'est votre affaire et non la mienne. En route donc, et que Dieu vous tienne en joie ! »

En même temps il prit les devants, et fit passer nos voyageurs par des défilés de plus en plus sauvages et menaçans. Mercedita le suivait avec assez de résolution ; quant au curé, soit fatigue ou défiance, il parut hésiter d'abord à se remettre en-route, et bénit auparavant sa compagne, en s'écriant : « Que Dieu et les saints nous soient en aide ! »

« Voyez ! voici la tour de Carus ! » reprit l'étranger, après leur avoir fait faire une demi-lieue.

Ils étaient arrivés au détour d'une étroite gorge hérissée de rochers à pic ; en face d'eux se dressaient d'autres rochers, amoncelés les uns sur les autres dans un pêle-mêle pittoresque, mais terrible, et il y en avait plusieurs qui semblaient prêts à rouler du haut en bas de l'étroit défilé.

« Voyez ! voici la tour de Carus ! » répéta le guide en montrant ces massifs de rochers. Mercedita et le curé regardèrent long-temps avant d'apercevoir l'ombre d'une construction humaine ; à la fin cependant, et grâce à un pâle rayon de la lune qui se fit jour tout à coup entre les nuages, ils découvrirent un vieux pan de mur, mais tellement dégradé, tellement rongé par les ronces et écrasé par les rochers, qu'il était impossible de supposer là une habitation.

Cependant des aboiemens de chiens s'élevèrent de cette ruine ; non pas ces aboiemens de bon augure, comme dit le poète, qui promettent au voyageur fatigué bon gîte, bon souper, bon feu et bon accueil, mais des hurlemens à la fois lamentables et furieux comme ceux d'une troupe de loups affamés.

Dans ce lieu désert, au milieu de cette nature sombre et rude, il y avait quelque chose d'inférieur à ce bruit qui paraissait sortir de dessous terre.

« Halloah ! halloah ! Paix, mes enfans ! » cria l'étranger, et aussitôt les aboiemens cessèrent. Seulement on entendait parfois encore quelques grognemens étouffés, et ces mélodies canines par lesquelles les gardiens de nos basses-cours ont coutume de saluer un hôte connu et redouté.

« Il faut que je vous quitte ici, dit le guide; attendez-moi à cette place, je serai bientôt de retour, et si pendant mon absence quelqu'un vous abordait, répondez seulement: *San Cirnelo*, entendez-vous? *San Cirnelo!* »

En même temps il disparut derrière un rocher.

A peine nos deux voyageurs étaient-ils seuls depuis quelques minutes, qu'ils entendirent venir à eux plusieurs pas d'hommes, et une rude voix leur cria à quelque distance :

« Qui vive ? à terre ! couchez-vous à terre ! »

Trois hommes, le fusil apprêté, s'avancèrent après que le pauvre curé et la tremblante jeune fille se furent agenouillés.

« Le mot d'ordre ! » dit l'un des nouveaux venus.

« Le mot d'ordre : allons, vieux hibou, sans mot d'ordre point de quartier, » ajouta-t-il en appuyant le bout de sa carabine contre la poitrine du bon curé, qu'une réception si brusque avait un peu troublé.

« *San Cirnelo!* » cria alors bravement la jeune fille.

« Holà ! qu'est-ce que cette voix doucette ? demanda l'homme armé ; sur ma foi, c'est une jeune fille ! Hé, la belle, d'où sortez-vous donc ? avancez, que je voie si votre muséeau vaut un baiser ! »

— « Laisse-moi regarder, interrompit un autre, de par tous les diables d'enfer, si elle n'est point trop laide, elle sera ma femme cette nuit ! »

Un troisième s'écriait : « Je veux être pendu, si je ne vous dame le pion à tous ! Voyez, sa taille est svelte et mignons sont ses pieds ; lève ta mantille, et montre-nous ta figure à présent, jeune fille ; tu vas voir ce que c'est qu'un amoureux comme *El Guapo!* Demonio ! Je veux devant ton vieux pendard de père »

Et joignant le geste aux paroles, le rustique Lovelace souleva la mantille dont la pauvre Mercedita s'enveloppait de son mieux.

« Vive Dieu ! elle est à croquer ! » Mais il n'eut pas le temps de manifester davantage son admiration ; car au même instant une petite main douce, mais ferme, lui appliqua sur la joue le plus vaillant soufflet que femme ait jamais donné.

Mercedita, dans un transport d'énergie toute espagnole, sauta en même temps un peu de côté ; insoucieuse du danger, elle trépignait de colère, tandis que sa mobile physionomie exprimait la plus mutine résolution.

Le souffleté avait paru d'abord fort interdit ; bientôt cependant il se remit, et couchant en joue l'imprudente jeune fille, il se disposait à lui faire un mauvais parti.

Malgré les efforts pacifiques du bon curé, elle eût payé cher peut-être sa brave défense, si dans ce moment la voix de leur guide ne se fût fait entendre :

« Holà, qu'est-ce que cet enfantillage, El Guapo ? Allons ! redresse ton arme, et songe que mains blanchettes ne peuvent blesser ! »

Et comme El Guapo ne paraissait pas très-disposé à obéir, le brave guide ajouta :

« Oui, mains blanchettes ne peuvent blesser ; mais les mains du capitaine blessent et tuent même, tu le sais, ainsi que je n'entende plus parler de cette ridicule affaire ! »

Puis, se tournant vers Mercedita : « Et vous, jeune fille, ne soyez plus si prompte à jouer des mains, toutes jolies qu'elles puissent être. Demonio ! savez-vous bien où vous êtes ? si je n'étais accouru, à l'heure qu'il est vous seriez morte ! Mais c'est égal, vous me plaisez assez avec votre petit air mutin, et si vous continuez sur ce ton, votre mari, fût-il grand d'Espagne, n'osera jamais dire non, lorsque vous aurez dit oui ; ça, je vous en réponds ! »

« Mais voyons, entrez dans la tour de Carus, il en est grand temps ! »

Ce disant, il les mena au pied de la tour.

Elle n'avait d'autre accès qu'une mince échelle appuyée contre la partie du mur la moins minée; un trou qui semblait tout au plus de la grosseur d'un homme, servait de porte à ce fragile escalier.

Le guide l'eut bientôt escaladé, et voyant que le pauvre curé et la jeune fille hésitaient à s'aventurer ainsi dans cet étrange asyle :

« J'en suis fâché pour vous, bonnes gens, dit-il, la tour de Carus ne vous sourit guères à ce que je vois; mais vous avez voulu y aller, il n'est plus temps de reculer, et bon gré mal gré, vous me suivrez.

« A la garde de Dieu donc ! » s'écria le curé, et il monta bravement l'échelle, tandis que Mercedita le suivait en prononçant tout bas le nom de *Florentio*.
L. L.



Nouvelles et Variétés.

*Le grand Christophe.*¹

(Légende traduite de l'allemand.)

Opherus était un lansquenet, un païen de la race de Canaan, un grand gaillard d'au moins douze pieds, qui n'aimait guère à obéir, mais qui eût volontiers commandé; du reste, ayant peu de soucis de ce que les autres tiennent pour juste ou injuste, il ne pensait qu'à se quereller, se battre, etc., et il ne voulait se rendre qu'aux plus puissans. Quand il apprit que l'empereur était le chef de la chrétienté, il s'en alla le trouver, et lui dit : Seigneur empereur, voulez-vous m'avoir ? A pas un plus petit que vous, ma foi, je ne voudrais m'offrir.

L'empereur, voyant cette stature de Samson, cette large poitrine et ces bons poignets, lui répondit : Veux-tu demeurer toujours auprès de moi, alors je te recevrai volontiers.

Toujours, dit Opherus, non pas vraiment, moi je ne puis aller en affaires si vite, mais du moins, tant que je serai dans vos gardes du corps, pas un homme, soyez-en sûr, ne pourra vous insulter ni de droite, ni de gauche.

Là-dessus il s'en alla avec l'empereur, qui le prit en grande affection, car tous les gens de guerre, dans la mêlée aussi bien qu'à table, n'étaient à côté d'Opherus que de petits garçons.

L'empereur avait aussi avec lui un joueur de harpe, qui chantait du matin jusqu'au soir, et quand l'empereur était las de marcher, le musicien devait prendre sa harpe, et en jouer.

¹ Cette légende est l'une des plus populaires qui existent en Allemagne; un des tableaux du moyen âge, qui se trouvait dans la collection des frères Boissérée, représente S. Christophe, son grand bâton à la main, et emportant l'enfant Jésus sur ses épaules.

Un jour que les tentes étaient dressées, et que l'on avait bu, chanté et joué gaiement, l'empereur fait tout à coup un signe de croix.

— Ah ! qu'est-ce que cette plaisanterie, demande Opherus ?

— C'est à cause du mauvais esprit que je me signe, dit l'empereur, car il habite sans doute les profondeurs de cette forêt enchantée.

Cela fait rêver un instant Opherus, puis il se lève et dit bravement : J'ai grand désir aujourd'hui de courir après les cerfs et les sangliers ; ainsi laissez m'en chercher quelques-uns dans la forêt.

— Non pas, répond doucement l'empereur, la chasse, dans cette forêt, est dangereuse ; car, si tu y cherches du rôti, le diable pourrait bien t'y prendre ton âme.

— Hé ! seigneur empereur, reprend Opherus, il me semble que votre majesté a peur du diable ; ainsi laissez-moi servir un maître plus puissant que vous.

Et là-dessus il s'en va sans réclamer sa solde, et sans faire de plus longs adieux. Il prend son chemin par la forêt, marche bien avant, bien avant, là où les bois sont les plus sombres, et trouve un autel de salpêtre noir, l'autel du diable, où des membres humains et des squelettes de chevaux se montrent tout blancs à la clarté de la lune. Mais Opherus ne s'effraie point ; il regarde tout à son aise ces ossements et ces squelettes, puis appelle trois fois à haute voix le méchant esprit, et ne le voyant pas venir, se couche par terre et commence à ronfler.

Et lorsque minuit est venu, il lui semble que la terre craque, et en ouvrant les yeux, il aperçoit un cheval noir comme du charbon, et un cavalier maure qui le monte, ayant derrière lui un gros bagage. Le cavalier s'approche, et veut enchaîner à lui Opherus par une solennelle promesse. — Non, répond Opherus, cela se trouvera, et il s'en va avec le cavalier de par l'empire du monde, bien plus heureux avec

lui qu'avec l'empereur ; car il n'avait point de heaume ni de harnais à polir, et pouvait, tout le jour durant, boire, jouer et banqueter.

Un jour que les deux compagnons s'en allaient sur la grande route, ils aperçoivent devant eux trois vieilles croix, et le prince maure se sent tout à coup enrhumé : Retournons, dit-il, dans la forêt.

— Je crois, répond Opherus, que ces morceaux de bois vous font peur, et prenant son arc et ses flèches, il les dirige juste contre les croix. — Quelles sottes manières, lui dit doucement le diable. Ne vois-tu pas cette figure d'enfant qui est là représentée ? C'est le fils de Marie, et il a sur moi une grande puissance.

— S'il en est ainsi, seigneur diable, dit Opherus, je dois vous quitter.

Et il s'en va à l'aventure, demandant à tous les voyageurs qu'il rencontre, où est le fils de Marie ; mais comme peu de gens le portent dans le cœur, personne ne peut lui enseigner où il se trouve.

Un soir Opherus arrive auprès d'un saint ermite, qui lui donne asyle dans sa cellule, et l'envoie le lendemain matin au couvent, où le prieur lui montre le véritable chemin de la foi, et lui dit qu'il doit jeûner et prier, comme Jean-Baptiste l'a fait dans le désert.

— Bah ! dit Opherus, rien que du miel et des sauterelles, voyez : Seigneur prieur, cela est tout à fait contre ma nature, et s'il n'y a pas d'autre moyen d'aller en paradis, j'aime encore mieux rester dehors.

— Homme incorrigible, dit le prieur, eh bien ! oui, il y a encore un autre moyen, fais seulement ce que je vais te dire, et ce sera un bon travail.

— Hum ! cela est entendu, je ne manque pas de force.

— Regarde ce fleuve bouillonnant, il s'oppose à la marche des pieux pèlerins qui vont à Rome, et l'on n'a pu encore

établir aucun pont. Ainsi place-toi là au bord, et prête ton dos aux fidèles qui voudront passer.

— Oui, dit Opherus, si de cette manière je puis être agréable au Sauveur, je le veux bien.

Et là-dessus il se bâtit une cabane auprès du fleuve, et vécut de chair de castor et de rats d'eau.

De temps en temps il lui vient un voyageur qu'il transporte d'un bord du fleuve à l'autre ; il marche avec sa charge heureux comme un chameau ou un éléphant, et quand on veut lui donner quelque chose, il refuse, et dit : Je travaille pour la vie éternelle.

Bien des années après, comme sa tête s'était déjà blanchie par l'âge, il entend au milieu de la nuit une voix plaintive qui lui dit : Mon bon Opherus, mon grand Opherus, mon cher Opherus, viens me chercher.

Opherus était las, et avait envie de dormir. Cependant il pense à Jésus-Christ, puis prend courage, et son grand bâton à la main, il s'en va à travers le limon et l'eau, arrive sur l'autre rivage, et ne voit rien : Sans doute que j'aurai rêvé, se dit-il, il se couche de nouveau, et commence à ronfler. Un instant après, quand il est bien endormi, voilà que la même voix plaintive se fait entendre : Mon bon Opherus, mon grand Opherus, mon cher Opherus, viens me chercher.

Il se lève de nouveau, et recommence le même chemin ; mais il n'aperçoit, comme la première fois, pas un homme, pas une souris. Il revient se coucher en grondant, et se remet à dormir, quand il entend encore : Mon bon, mon grand, mon gros, mon cher Opherus, viens me chercher.

Pour la troisième fois, il prend son bâton, et se remet en route : cette fois, dit-il, il faut que je le voie ; ou le tonnerre — Pardon pour le péché !

Il trouve un petit enfant avec une chevelure d'or et un visage rayonnant, qui tient d'une main un ruban, comme pour attacher un agneau, et de l'autre un petit globe.

L'enfant a le regard doux, et il élève deux doigts vers le ciel. Opherus le prend sur ses épaules, et se dit en grommelant : Il me semble que ce petit pourrait bien se promener de jour.

Mais lorsqu'ils sont arrivés dans le fleuve, voilà que l'enfant pèse au moins cent livres. Opherus le tire par les pieds, et pense : Qui jamais aurait pensé cela de ce petit garçon, et toujours la charge devient plus lourde ; cependant Opherus enfonce dans la vase, et l'eau monte presque jusqu'à sa tête, de grosses gouttes de sueur lui tombent du visage, un peu plus, il se noyait avec l'enfant. Enfin, quand il l'a porté à terre, il s'assoit pour reprendre haleine, et lui dit : Mon petit monsieur, faites-moi le plaisir de ne plus revenir ; car cette fois j'ai eu assez de peine.

Alors l'enfant le baptise, et lui dit : Tes péchés te sont pardonnés, et si tes membres sont las, sois heureux, tu as porté le Sauveur du monde. Pour signe de ce que je t'annonce, je plante en terre ton bâton qui était depuis long-temps desséché, demain tu le verras reverdir, et tu dois dès maintenant t'appeler Christophe.

Christophe joint les mains, et se met à prier : Oui, je le sens, dit-il, ma fin s'approche, mes jambes tremblent, mes forces m'abandonnent, et Dieu m'a pardonné mes péchés.

L'enfant disparut dans un rayon de lumière, et Christophe tomba la face contre terre.

Cependant il regarda si son bâton devait reverdir, et le lendemain, il le vit couvert de feuilles et chargé de fleurs rouges, comme les fleurs d'amandier.

Et trois jours après, les anges emportèrent l'ame de Christophe dans le sein d'Abraham.

L'ambassade grecque à Munich en 1833 :

MIAULIS, CONSTANTIN BOZARIS ET KOLIOPOULOS.

On trouve dans la relation que le *Morgenblatt* a donnée du séjour des ambassadeurs grecs à Munich, les portraits suivans :

MIAULIS a soixante ans; il est de taille moyenne, les cheveux gris et courts, les sourcils bien fournis, le regard ouvert et calme; il est grave et profond, mais non dissimulé; ferme et assuré, mais débonnaire comme le sont en général les Hydriotes, aimant passionnément sa patrie. Son maintien, tout digne qu'il est, paraît fort modeste, parce qu'il demeure toujours dans les bornes de sa dignité; son costume, qui est très-simple, s'accorde parfaitement avec son caractère et son histoire; un habillement fantastique ne sied qu'à un héros aventureux, tel que fut par exemple Charles-le-Téméraire ou Murat. Deux fils de Miaulis, l'un âgé de seize ans, l'autre de quatorze, se trouvent dans l'Institut des cadets à Munich, et se distinguent fort avantageusement par leur conduite et leur application.

CONSTANTIN OU KOSTAKI BOZARIS a près de cinquante ans; les traits de son visage ont de l'analogie avec le type slave du Monténégro; il n'est pas d'une stature élevée, et ce qu'il y a de chagrin dans son visage, se montre en quelque sorte dans sa taille efflanquée, dans tout son être. Les souffrances qu'il a éprouvées semblent le tourmenter encore; son aspect, qui rappelle les maux de Souli et de Missolonghi, fait naître un sentiment douloureux. Il est calme et silencieux; les impressions qui lui viennent du dehors semblent le toucher à peine; on voit que pour en avoir été long-temps la victime, il a fini par s'en rendre le maître, les reçoit tranquillement et les réfléchit avec impassibilité : aussi le peu qu'il dit témoigne autant de la solidité de ses pensées et que de la finesse

avec laquelle il sait les mettre à profit. Jusqu'à la mort de son frère Marco il paraissait plutôt passif; mais depuis lors, comme si l'esprit de son frère s'était emparé de lui, il montra ce dont il était capable, et battit avec quelques centaines d'hommes les milliers du pacha de Scutari.

Le général KOLIOPOULOS forme avec Constantin Bozaris un parfait contraste. Koliopoulos est un bon homme, qui se fait aussitôt à tout et subit aisément la volonté d'autrui. Il a de l'embonpoint, sans trop d'obésité toutefois; il est liant et aime à causer. Il a beaucoup de terres et de troupeaux, une grande maison à Nauplie et neuf filles. Il a montré une grande bravoure, et c'est lui qui, avec Colocotroni, a fait le plus d'excursions sur le territoire turc, et de préférence sur les points où il y avait le plus de butin à faire. Il aime le luxe; ses armes et ses vêtemens sont chargés d'or. Ainsi que ses deux collègues, il ne sait écrire que son nom. Son adjudant, le major *Paulidis*, jeune homme de trente-six ans, soignait aussi beaucoup sa mise. Il a vécu quatre ans à Vienne, où il a fait ses études. Il parle fort bien l'allemand, et possède parfaitement ces manières européennes qui font l'homme aimable. *André Stipas*, adjudant de Miaulis, porte le costume hydriote: c'est un petit homme, laid, d'un caractère doux, aux cheveux et à la barbe noirs, au teint bazané; tantôt grave et sombre, lorsqu'il se replie sur lui-même; tantôt et plus habituellement d'une vivacité pétillante. C'est un des meilleurs grimpeurs et sauteurs de sa nation, et il parle avec une volubilité qu'on ne rencontre que chez les habitans du midi. Le capitaine *Vasilis Zaravellas*, adjudant de Bozaris, est un bon vieux Souliote, plein de valeur, grand, maigre, d'un maintien grave. Il a servi autrefois à Naples, et y apprit un peu d'italien, à jouer au billard et du cor.

Vavalopoulos était le plus bel homme de tous, ou pour mieux dire, c'est un des plus beaux jeunes hommes grecs que j'aie jamais vus. Il a vingt-deux ans, est de taille moyenne,

bien prise, et pourtant forte et robuste. A la fierté et à la noblesse qui éclatent dans toute sa personne, il unit une grande douceur de caractère, une rare délicatesse de sentimens et beaucoup d'amabilité dans les manières. Des boucles de cheveux longues, noires, brillantes, comme les portent les Palicares, un œil noir, qui décèle à la fois une vive intelligence et un noble cœur, un teint animé et méridional, et avec tout cela un costume d'Albanais : certes, voilà un bel homme ! Lorsqu'il était en société, il caressait les enfans, faisait des complimens aux dames en essayant de s'exprimer en allemand, de boire de la bière et de danser la valse, et tout cela il le faisait naturellement, sans paraître chercher à plaire. Il avait une belle écriture, et espérait de revenir un jour à Munich en qualité de secrétaire d'ambassade quand Koliopoulos, dont il était l'officier d'ordonnance, y serait envoyé comme ministre de la Grèce.

George Pipès, enfin, qui est attaché à Constantin Bozaris, gai comme son nom, âgé de dix-neuf ans, est une nature fort remarquable ; il n'est pas grand, mais fortement constitué ; de larges traits, une bouche qui n'est pas petite, un nez proportionné au reste du visage, des dents d'une blancheur éblouissante, des yeux noirs et ardens : tout accuse en lui une origine égyptienne. Sa fidélité pour son maître est de l'enthousiasme. Il s'est plus d'une fois battu à ses côtés, ce que prouvent ses cicatrices, dont il est extrêmement fier. C'est un garçon précieux, brave jusqu'à la témérité, amoureux, vif et gai jusqu'à l'extrême pétulance. Il improvisait et savait par cœur toutes les chansons de l'Hellade. Il lavait lui-même, en chantant, son *hypokamison* ou sa chemise, ses caleçons, ses bas et sa *fustanella*, et se plaisait à parler des temps où les Grecs feraient la conquête de Constantinople et placeraient le roi Othon sur le trône de l'Asie.

Il me reste à dire un mot du comte *Métaxa*, qui était venu ici de Genève pour servir à l'ambassade de sa nation

de secrétaire et d'interprète. C'est un fort beau jeune homme, formé à Paris et en Italie. Lui qui depuis long-temps porte un frac élégant, et s'est familiarisé avec le spectacle de la culture européenne, dut naturellement regarder Munich avec d'autres yeux que ses compatriotes, et ne voir que des choses très-ordinaires là où ils voyaient des merveilles. De tous les divertissemens les chasses royales furent ce qui les amusa le plus. Ils visitèrent plusieurs fois l'exposition des tableaux, par instinct plutôt que par curiosité, et obéissant comme malgré eux au goût naturel des anciens Hellènes pour les arts. Ils contemplaient surtout avec plaisir les pièces de batailles, dont plusieurs retraçaient des événemens de leur récente histoire. Ils s'arrêtaient avec dévotion devant les tableaux religieux, et passaient avec une indifférence non affectée devant ceux qui représentaient des sujets lubriques, alors même qu'ils se rapportaient à la mythologie de l'ancienne Grèce. Pourtant, malgré leur aversion pour les nudités dans les arts, ils revenaient toujours avec plaisir au *Parnasse de Henri Hess*, où Apollon et les Muses leur rappelaient peut-être la gloire et la beauté de l'antique Hellade. Ils s'amusaient beaucoup à toute espèce de représentations théâtrales, bien que tous, à l'exception de Paulidis, ne pussent comprendre que les gestes et le jeu de la physionomie. Parmi les opéras, celui qui les intéressa le plus, à cause de sa pompe religieuse, fut le *Moïse* de Rossini. Mais le *Siège de Corinthe*, par le même, les révolta. « Quoi, s'écriaient-ils, les Souliotes surtout, c'est ainsi qu'on ose représenter les Grecs? rampant devant les Turcs, et croisant avec humilité les bras sur leur poitrine? Non, les Grecs n'ont pas montré tant de bassesse! Les Turcs ont pu nous couper les têtes et porter nos oreilles en triomphe rangées autour de leur ceinture; mais ils ne nous ont jamais vus fléchissant le genou devant eux et implorant leur pitié. » Tous les prodiges de la musique, dans les concerts où figu-

raient les Bohrer, les Böhm, les Hensell, M.^{mes} Schechner et Vespermann, les laissent froids, à moins toutefois qu'elle ne fût dans le mode mineur. Les décorations et les ballets les divertissent le plus.

Les dimanches il y avait affluence dans l'église grecque comme à un spectacle. Là on voyait Miaulis seul debout dans la tribune vis-à-vis du chœur. C'est lui qui faisait le plus fréquemment le signe de la croix, et seul, à la fin du service, il baisait les images des saints, sans que toutefois sa ferveur l'empêchât de passer en revue les nombreux spectateurs. Au contraire, Bozaris, Koliopoulos, Zaravellas étaient tout abandon, résignation, humilité. Leurs traits étaient pendans, leurs yeux éteints, comme si la religion, au lieu de les élever, les eût abaissés. Les autres étaient recueillis et calmes, comme le sont tous les gens pieux et sensés.

Dans des sociétés particulières nos hôtes donnaient quelquefois une représentation de leur danse nationale et guerrière, dont l'air est simple, dans le mode mineur, rappelant le Saltarello et la Tarantella, mais dont les mouvemens sont aussi saisissans que pleins d'originalité. Vavalopoulos était le Coryphée : il dansait en chantant des airs nationaux ; il sautait quelquefois en l'air, et en retombant s'accroupissait pour sauter plus haut, ou bien il tournait si rapidement sur le talon, que sa *fustanella* formait la roue autour de lui. Ses compagnons, qui faisaient la chaîne avec lui, répétaient en cadence son chant, ses bonds, tous ses mouvemens.

Quelques mots sur le mode de propagation du choléra,

Si pour un temps le choléra a cessé d'être un objet d'intérêt et de terreur universelle; s'il a semblé avoir perdu son importance aux yeux du public non médical, il n'en a pas été de même pour ceux qui se sont occupés de ce terrible fléau sous le rapport de la science. C'est en Allemagne surtout que des esprits profonds et méditatifs ont continué de se livrer à l'étude de cette maladie encore très-obscur sous plusieurs rapports. Un des points les plus controversés est sans contredit son mode de propagation; il n'est peut-être pas sans utilité, surtout dans le moment où le fléau semble renaître avec une vigueur nouvelle à Paris, de chercher à jeter quelque jour sur cette question. Quiconque a observé le choléra à la campagne, a pu remarquer combien il était facile de suivre pour ainsi dire pas à pas la marche de cette cruelle maladie. En effet, placé sur un terrain peu étendu, en communication avec tous les habitants, on peut remonter à sa source, la suivre dans tout son développement.

Persuadé que toutes les hypothèses tombent devant l'observation, nous nous contenterons de rapporter des faits, d'autant plus que, placé dans les circonstances favorables dont nous venons de parler, nous avons pu les analyser avec précision. A l'appui de notre propre expérience nous citerons quelques faits qui nous paraissent très-concluans. Nous admettons deux modes de propagation du choléra : *l'épidémie* et la *contagion*.

Par *épidémie* nous entendons tout mal qui sévit à la fois sur un grand nombre d'individus, que sa cause tienne à l'atmosphère, aux localités ou à un agent spécifique.

Par *contagion* nous entendons la propriété que possède un principe morbifique quelconque introduit ou développé dans un corps malade, de provoquer dans un corps sain la même maladie par contact médiat ou immédiat.

Premier mode de propagation, par épidémie.

Louvigny, commune de 1100 habitans, à trois lieues de Metz, situé sur une hauteur dans un pays salubre, fut atteint par le choléra le 13 Juillet 1832. Déjà, quelque temps auparavant, presque tous les habitans avaient ressenti ce dérangement des fonctions digestives, que l'on a observé partout comme phénomène précurseur de l'invasion cholérique. Le 10 du même mois il avait éclaté dans le village un orage d'une telle violence, que de mémoire d'homme on n'en avait pas observé de semblable. Cette circonstance a-t-elle eu pour effet de hâter le moment de cette invasion? C'est sur quoi nous ne pouvons pas nous prononcer.

Le premier malade fut un ouvrier qui avait travaillé sur la grande route; cet individu rentra le 13, à six heures du soir, avec tous les symptômes du choléra, et mourut dans la nuit du 13 au 14, à trois heures du matin. Ce premier cas fut aussitôt suivi de beaucoup d'autres; le 15, accompagné de M. Félix Maréchal, médecin des épidémies de Metz, j'arrivai au village à midi, et trouvai, dans une première visite, déjà 70 malades et 10 morts: deux autres malades succombèrent pendant ma première tournée.

Pendant mon séjour du 15 au 27 Juillet, sur 35 familles israélites, nombreuses comme on le sait, aucun n'a été atteint, même de cholérine, tandis que parmi le reste de la population, je ne crains pas d'exagérer en avançant qu'aucun n'a été exempt de l'influence cholérique. Je ne puis m'empêcher de rappeler ici qu'il m'a été communiqué, sous la date du 10 Novembre 1831, que le même fait a été observé à Hambourg, où la population israélite est très-nombreuse.

Ce qui est bien remarquable, c'est que, quand le choléra se propage épidémiquement, il éclate avec fureur, fait en peu de temps des ravages terribles; mais après plusieurs jours, la maladie est beaucoup moins meurtrière, et laisse au médecin

le temps d'agir. C'est pour cette raison que, quand il s'agit du plus ou moins grand succès dans le traitement, il faut toujours s'informer comment le choléra s'est-il déclaré, et dans quelle époque de l'invasion le médecin a-t-il été appelé?

Je crois que cet exemple démontre assez évidemment la propagation du choléra d'une manière épidémique, pour que je puisse passer au second mode, d'autant plus que personne ne met en doute le caractère épidémique de cette maladie.

Deuxième mode de propagation, par contagion.

Dans le village appelé Jatzenick, qui contient 445 habitans, il y eut, du 15 Octobre jusqu'au 5 Novembre, 35 personnes attaquées du choléra; de ce nombre, 20 moururent et 15 guériront : toutes ces personnes eurent des rapports médiats ou immédiats les unes avec les autres; le reste de la population qui ne fut pas atteint, n'avait eu aucune communication avec les malades. L'auteur du mémoire¹ dont j'ai extrait ces détails, rapporte que le 15 Octobre 1831 il a été appelé pour examiner le cadavre de la femme d'un garçon maçon, nommé Engel (1.^{re} obs.), qui, le 12 Octobre, étant allée à Meyersberg, à deux milles de Jatzenick, pour y donner des soins à ses parens attaqués et morts du choléra, avait gagné elle-même la maladie, à laquelle elle avait succombé sur la route, en revenant chez elle.

Dans la nuit du 15 au 16 tombèrent malades : 1.^o Martin Ehrké (2.^o obs.), âgé de 55 ans; 2.^o femme Hertel (3.^o obs.), âgée de 28 ans, sœur d'Engel (1.^{re} obs.); 3.^o la femme C. Schulz (4.^o obs.), âgée de 29 ans. Le n.^o 1 a enterré la femme Engel (1.^{re} obs.), et était son voisin; les n.^{os} 2 et 3 lui ont mis les vêtemens funèbres; l'une demeurait dans sa maison, l'autre était sa voisine.

¹ *Mittheilung über die Verbreitungsweise der Cholera, von Schmädig, Kreis-Chirurgus in Pasewalk. — Rust's Magazin für die gesammte Heilkunde, 40ster Band, 1stes Heft. Berlin, 1833.*

Le 17 tombèrent malades : 1.° la femme de Martin Ehrké (5.° obs.), âgée de 46 ans, épouse du sujet de la 2.° obs.; 2.° l'enfant J. Roos (6.° obs.), âgé de 7 ans, morts tous les deux le même jour, et tous les deux ayant été en contact avec le cadavre de la 1.° obs. : de plus le n.° 1 avait couché dans le lit de son mari (2.° obs.).

Le 18 tomba malade Ott (7.° obs.), qui avait aidé à porter les morts.

Le 20 tombèrent malades : 1.° l'enfant C. Schulz (8.° obs.), âgé de 18 mois, que sa mère (4.° obs.) avait allaité jusqu'au moment de sa maladie; 2.° la femme Eger (9.° obs.), âgée de 67 ans, qui n'avait eu de communication qu'avec son mari, lequel avait été souvent voir tous les malades, et avait enterré ses voisins, les époux qui font l'objet des 2.° et 5.° obs.; 3.° Engel (10.° obs.), âgé de 18 mois, enfant du sujet de la 1.° obs.; 4.° la femme J. Roos (11.° obs.), âgée de 33 ans, demeurant dans la maison des 2.° et 5.° obs., et ayant été en contact avec eux, ainsi qu'avec sa propre fille (6.° obs.); 5.° Sophie Wells (12.° obs.), âgée de 21 ans, demeurant chez ses parens (2.° et 5.° obs.), avec lesquels elle était en contact immédiat.

Le 21 la femme Habener (13.° obs.), ayant été pendant sept jours en contact avec les malades et les cadavres, gagna la maladie à un très-haut degré, tout en se riant de la contagion.

Le 22 tombèrent malades : 1.° C. Schulz (14.° obs.), âgé de 6 ans; 2.° son frère (15.° obs.), âgé de 4 ans, en contact tous les deux avec leur mère et leur sœur (4.° et 8.° obs.); 3.° Guillaume Roos (16.° obs.), âgé de 38 ans, en contact avec sa nièce (6.° obs.).

Le 23 meurt l'homme C. Schulz (17.° obs.), ayant donné ses soins à sa femme (4.° obs.), et à ses trois enfans (8.°, 14.° et 15.° obs.), qu'il a enterrés.

Le 24 tombèrent malades : 1.° veuve Samuel (18.° obs.), âgée de 60 ans, demeurant dans la maison de la 7.° obs.,

avec lequel elle a été en contact; 2.^o C. Hertel, époux de la 3.^o obs., demeurant dans la maison de la 1.^{re} obs., avec le cadavre de laquelle il a été en contact.

Le 26 meurt la femme Schmok (20.^o obs.), âgée de 25 ans, dont les enfans étaient à l'enterrement des 2.^o et 5.^o obs.

Le 27 tombèrent malades : 1.^o la femme J. Wilké (21.^o obs.), âgée de 24 ans, demeurant dans la maison des 2.^o, 5.^o, 9.^o, 11.^o et 12.^o obs., et en contact avec les 2.^o et 5.^o obs., 2.^o la fille C. Wilké (22.^o obs.), âgée de 3 ans, en contact avec son père, qui lui-même était en contact avec les 2.^o et 5.^o obs.

Le 28 tombèrent malades : 1.^o C. Wilké (23.^o obs.), père de la 22.^o obs.; 2.^o la fille Walter (24.^o obs.), âgée de 9 ans, en contact avec son père, qui a enterré les cholériques.

Le 30 tombèrent malades : 1.^o C. Wilké (25.^o obs.), âgé de 68 ans, demeurant dans la chambre de son fils (23.^o obs.); 2.^o la femme W. Roos (26.^o obs.), âgée de 31 ans; 3.^o sa fille (27.^o obs.), âgée de 8 ans et 9 mois : toutes les deux en contact avec leurs parentes (6.^o et 11.^o obs.), en outre avec leur mari et père (16.^o obs.).

Le 3 Novembre meurt la femme Hannemann (28.^o obs.), âgée de 40 ans, habitant la même chambre avec la veuve Gütschow et son fils qui, avec Walter, a enterré les cholériques.

Le 4 tombèrent malades : 1.^o la veuve Gütschow (29.^o obs.), âgée de 61 ans, demeurant dans la chambre de la 28.^o obs., et couchant dans le lit de son fils, qui a enterré les cholériques; 2.^o W. Ross (30.^o obs.), âgé de 14 jours, fils des 16.^o et 26.^o obs., et frère de l'obs. 27.

Le 5 Novembre tomba malade la fille Hopp (31.^o obs.), âgée de 14 ans, voisine de la femme Habener (13.^o obs.).

Les habitations des deux porteurs de morts, Walter et Gütschow, étaient situées du côté opposé du village et bien éloignées des maisons attaquées du choléra, et comme ils les

fréquentaient seuls, la maladie ne pouvait être transportée que par eux dans leurs demeures.

Enfin tomba malade Gütschow (32.^e obs.), fils de la 29.^e obs., et demeurant dans la chambre de la 28.^e obs.

L'auteur, parmi ses malades, en cite trois qui, n'étant pas en contact avec les cholériques, ont montré à la suite de frayeurs quelques légers phénomènes gastriques, qui se sont dissipés sans le secours de l'art en se tenant chaud et en buvant du thé.

Je dois à la complaisance de mon bon camarade, le docteur Lereboullet, les faits suivans : A Void (Meuse), à Vertus (Marne), à Laferté-sous-Jouarre, et dans plusieurs villages situés à peu de distance de la grande route de Paris, le choléra s'était manifesté un ou plusieurs jours après le passage du 52.^e de ligne, régiment sortant de Paris, dont les détachemens avaient cantonné dans les villages, et qui avait perdu plusieurs hommes du choléra. Dans d'autres localités la maladie avait éclaté après l'arrivée des voyageurs, qui, fuyant la capitale, étaient tombés malades en route. Ainsi une femme venant de Paris, ayant été prise du choléra, fut obligée de s'arrêter dans un village non loin de Château-Thierry : elle y mourut le lendemain. Deux femmes qui l'avaient soignée tombèrent malades, et l'infection se répandit bientôt dans tout le village, qui jusque-là avait joui d'un état sanitaire parfait.

Mon ami d'enfance, M. Michel Lévy, aide-major au 11.^e de ligne, qui a vu le choléra à Bourbonne-les-Bains, rapporte¹ : « Il est très-remarquable que les localités voisines, le Prieuré, Villars, etc., où s'est montré l'inévitable fléau, sont précisément celles qui ont donné asyle à des soldats échappés de l'hôpital de Bourbonne; car à la première apparition du fléau la terreur fut telle, que tout ce qui pouvait se servir de ses jambes prit la fuite, et nos militaires fugitifs ont ainsi dis-

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XI, p. 329.

séminé la maladie sur une étendue de plus de dix lieues.» — Il ajoute : « que les renseignemens qu'il a recueillis sur la route lui font croire qu'un tiers de ces malheureux fuyards ont péri de la maladie même qu'ils cherchaient à éviter. »

Enfin j'ajouterai mes propres observations :

Pendant mon séjour à Louvigny, j'ai été appelé le 24 Juillet à Pommérieux, à une demi-lieue de là. Malgré sa proximité de Louvigny, Pommérieux jouissait d'un état sanitaire très-satisfaisant jusqu'à l'arrivée de la veuve Jeanne Perrot (1.^{er} cas), qui deux jours auparavant était allée à Metz pour chercher des habits de sa belle-sœur, morte du choléra.

2.^o cas. Le même jour sa fille tombe malade. Le 25 se présentèrent deux nouveaux cas, plus graves que les deux premiers dont ils avaient gagné la maladie.

Peltre, à trois lieues de Metz, a présenté les cas suivans :

1.^o Un jeune homme de trente ans arrive le 17 Juillet d'un endroit affecté du choléra, tombe malade et meurt le même jour. 2.^o Le 20 tombe malade une femme de cinquante ans qui avait soigné ce jeune homme, et meurt le 26. 3.^o Le 22 tombe malade sa sœur qui l'avait soignée pendant sa maladie, et meurt le 23. 4.^o Le 27 tombe malade un homme de quarante-cinq ans, demeurant dans la même maison que la femme qui fait le sujet de la deuxième observation, et meurt le 28.

Mes nombreuses occupations dans d'autres endroits ne m'ont pas permis d'observer cette marche jusqu'à la fin.

A l'appui de mon opinion je pourrais citer encore un grand nombre de faits. Mais ceux que je viens de rapporter suffisent, selon moi, pour démontrer le caractère contagieux du choléra, que l'on ne saurait méconnaître.

Strasbourg, le 5 Octobre 1833,

MAURICE RUEF,
Docteur en médecine,

Le duc de Reichstædt.

Parmi les inspirations poétiques qu'enfanta la mort du fils de Napoléon, voici, disent les rédacteurs du *Morgenblatt*, celle qui nous plaît le plus. C'est de la prose de M. Jacobi.

« Ce fut dans un berceau d'argent que les premiers jours le balancèrent. Quels plans, quels projets voltigeaient dans ce petit espace ! Les mânes de Habsbourg firent descendre leurs vœux sur l'auguste rejeton ; l'empereur recueillait d'une oreille attentive la respiration de son fils chéri ; des rois et des reines caressaient l'enfant fortuné. La couronne de Rome ornait sa tête. Cependant des songes funestes, gros de fatalité, ont passé devant lui, ont chassé l'enfant du beau royaume héréditaire, ont arraché de ses joues le sceptre et les roses. D'outre-mer vinrent des soupirs qui oppressèrent le jeune cœur, et le jeune cœur se brisa ! car il était grand. Nos bonnes nous entretiennent de contes. L'histoire l'entretint d'un conte grave, solennel, qui pénétra son adolescence. La harpe gigantesque du temps l'accompagna de rythmes élégiaques. L'ode chantait le grand Titan, les dieux jaloux et la race maligne, perverse des hommes ; elle chantait l'empereur, Sainte-Hélène, le père sans fils, le fils sans père. Ces chants firent mourir le jeune homme, qui de nouveau repose dans son berceau. Les génies plaintifs des journées, des nuits passées dans les pleurs, sommeillent sur son front. L'ancienne couronne orne encore une fois sa tête. Car la couronne de Rome, c'est la couronne funèbre ; c'est celle qui convient à la ville morte, rongée par le temps. L'empereur aussi s'approche de son fils expirant, qu'on éloignait de lui pendant qu'il vivait ; il se penche sur lui, il enlève d'un baiser la dernière étincelle de cet œil qui s'éteint. Ainsi devaient s'accomplir les temps, Que ferait le sang des Titans au milieu du genre humain ? il est mort jeune, pur, sans taches. Des rêves *inaccomplis* sont, dans la tombe, un coussin léger,

aérien; pendant la vie, des fantômes dédaigneux, insultans. Sur la tombe de Sainte-Hélène ne fleurissent point de fleurs, ne chante point de rossignol. La mer y mugit, au milieu du tonnerre des vagues, son éternel chant de tempête; des pas d'airain foulent de nuit le sol de la tombe, et des cendres du mort germent les esprits de vengeance de batailles futures. Mais sur la tombe du jeune homme croîtront la verdure et les fleurs.*

Fête en l'honneur de Tieck.

Les journaux ont parlé de la fête qui a été célébrée cette année à Berlin pour solenniser le soixantième jour de naissance de l'illustre Tieck. Les ordonnateurs de ces réjouissances en ont eux-mêmes publié une description détaillée dans le *Freimüthige* (le Franc-parleur), avec les discours de Raumer et de Hæring, un extrait de celui qu'a prononcé Steffens, et les chansons composées par Holtei. On en a même fait une brochure qui se vend séparément. Il serait donc inutile de revenir sur ces détails. Nous pensons toutefois que cet événement mérite d'être étudié et pris en considération. On avait invité les amis et les admirateurs de Tieck, ceux qui voient en lui le premier des poètes de l'Allemagne aujourd'hui vivans; on les avait invités pour qu'ils proclamassent leur opinion par cette réunion solennelle, et cette manifestation littéraire devait plaire à Tieck d'autant plus, que depuis quelque temps il avait été en butte à des attaques aussi sottes que malveillantes. On protestait contre les accusations sorties de Dresde et d'autres villes de la Saxe, contre les accusations produites tantôt par la jalousie et la défaveur, tantôt par un esprit de coterie, trop aveugle pour n'être pas sincère; on approuvait ce que Tieck a fait pour toute la littérature allemande. La nation tout entière lui aurait dû ce triomphe; elle le fera plus tard, si ce n'est aujourd'hui. A

vrai dire, l'initiative appartenait de droit à sa ville natale, et la dette, conservée et accrue depuis tant d'années, a enfin été payée le 31 Mai 1833. Il est à remarquer que le soixantième jour de naissance de Steffens tombait au même mois de la même année, et que le défaut de mesures plutôt que le manque d'estime faillit empêcher la fête que ses élèves et ses amis lui destinaient. A la grande surprise de ceux qui avaient préparé la fête de Tieck, tout ce qu'il y avait de distingué, tout ce qui portait un nom dans Berlin, avec plusieurs étrangers de marque, accourut à la solennité. On y vit des adversaires déclarés du poète ou du dramaturge, et bientôt on dut se convaincre que c'était l'hommage de la nation offert à celui qui, quarante ans auparavant, avait combattu au premier rang pour amener la glorieuse révolution de la poésie allemande, à celui qui restait seul de l'audacieuse société, dont les idées n'avaient pas seulement fait école, mais avaient imprégné la nation entière, et s'étaient de la sorte identifiées avec la marche du génie allemand, à celui que les princes avaient oublié dans la distribution des honneurs, et à qui le public avait témoigné une coupable indifférence. On honorait le poète, le réformateur de l'Allemagne. Plusieurs voix s'écrièrent que cette fête avait une signification nationale encore plus relevée, parce le feu romantique allumé par Tieck s'est propagé dans le monde germanique et *romanique*, et dans une autre direction jusqu'au fond de la Sarmatie. Ceux mêmes qui ne connaissent pas le nom de Tieck, sentent vivre au milieu d'eux la force créatrice de son génie. Les artistes plus que tous les autres devaient de la reconnaissance à celui qui avait frayé une nouvelle voie à l'art assoupi, pâle et décoloré, à celui dont la baguette magique leur avait dévoilé la magnificence d'une époque écroulée. Parmi les admirateurs de Tieck, il y en avait plus d'un qui l'aurait excommunié, comme le sauvage auteur d'*Octavien* et de *Geneviève*, mais qui rendait hommage au créateur des

nouvelles. L'assemblée se composait de plusieurs centaines de personnes; encore la petitesse du local avait-elle repoussé un nombre égal d'admirateurs enthousiastes. Toutes les opinions, toutes les conditions de la société y avaient leurs représentants. On dit souvent que l'époque de la poésie est passée pour l'Allemagne; mais cette époque n'a jamais existé dans le sens que l'on donne à ces mots. Weimar n'était pas l'Allemagne entière. Pendant que les Français, les Anglais, les Italiens et les Espagnols pensionnaient leurs poètes, l'Allemand ne faisait rien pour les siens. Le poète, pensait-il, doit vivre de gloire et de rayons lunaires; c'est avoir l'âme inesthétique que de s'occuper du matériel. C'était beaucoup déjà que d'avoir offert des banquets à Goethe et à Jean-Paul. La fête en l'honneur de Tieck est un progrès qui nous en présage d'autres. Les partis extrêmes ont considéré cette manifestation littéraire sous d'étranges points de vue : les uns appellent Tieck *le poète féodal*, qui embellit le catholicisme et le moyen âge; les autres disent que l'ovation dont il fut l'objet était une seconde fête de Hambach, et qu'on se réunissait pour célébrer la suppression du servage et la sécularisation des convents. (Extrait du *MORGENBLATT*.)

TRADUCTIONS.

LE CHATEAU DE BONCOURT.

Traduit de M. de Chamisso.

Je viens rêver à mon jeune âge,
Et je porte des cheveux blancs.
Tu me réponds, riante image,
Que je crus oublier long-temps.

Du milieu des vertes broussailles
Je vois s'élever mon château,
Je connais ses tours, ses murailles,
Son pont de pierre et ses créneaux.

Les lions de ces armoiries
Me regardent avec amour.
Salut à leurs têtes chéries !
Mais j'avance. Voici la cour.

Je vois le sphynx de la fontaine,
Je vois les arbres du verger,
Là j'ai connu plus d'une peine,
Et plus d'un rêve passager.

J'entre sous cette sainte arcade
Où sont enterrés mes aïeux,
Là pendent à la colonnade
Leurs armes en faisceaux pieux.

Mes yeux troublés ne peuvent lire
L'épithaphe de leurs tombeaux.
Mais quel jour pur vient me sourire
A travers les brillans vitraux !

Ainsi donc, dans mon ame émue,
Mon vieux château tu m'es resté !
Cependant déjà la charrue
Brise le sol qui t'a porté.

Sois féconde, ô terre que j'aime !
Je te bénis, calme et serein ;
Je bénis deux fois le soc même,
Le soc qui doit ouvrir ton sein.

Et puis je veux prendre courage,
Et, mon luth encore à la main,
Passer de rivage en rivage,
Chanter le long de mon chemin.

LE PRINTEMPS.

Traduit de F. Rückert.

Ces vieux et noirs bouquins qu'il faut bien que l'on tienne,
Ont fatigué mes yeux pendant les nuits d'hiver;
Mais vienne donc bientôt pour les guérir, oh! vienne
Le printemps, le bon air!

Et mes regards joyeux s'en iront lire encore
A travers ce grand livre, aux riantes couleurs,
Dans le calme du soir, dans l'éclat de l'aurore,
Dans les prés et les fleurs.

Et puis la nuit venant à dérouler ses voiles,
Vers le ciel large et pur ils reprendront l'essor,
Pour voir dans sa beauté le livre des étoiles
Briller en lettres d'or.

LE ROI DES AUNES.

Traduit de Gœthe.

Qui voyage si tard par la nuit et le vent?
C'est un homme à cheval qui lentement chemine,
Et porte dans ses bras avec soin un enfant,
Qu'il réchauffe sur sa poitrine.

— Mon fils, pourquoi cacher ta figure avec peur?
— Le roi des aunes! Vois, vois son pâle visage,
Sa couronne et sa queue, et son corps de vapeur?
— Non, enfant, ce n'est qu'un nuage.

— Mon doux ami, veux-tu t'en venir avec moi?
J'ai des jeux si rians que nous joûrons ensemble.
Le sable est plein de fleurs, et ma mère a pour toi
De beaux habits qu'elle rassemble.

— Ah! mon père, as-tu donc compris ce que tout bas
Le roi des aunes vient murmurer au rivage?

— Tais-toi, mon fils, tais-toi, repose dans mes bras,
Ce n'est que le bruit du feuillage.

— Dis-moi donc, mon enfant, eh bien! veux-tu venir?
Mes filles vont t'attendre. Elles sont jeunes, belles.
Elles dansent la nuit, et veulent te chérir,
Te bercer, t'avoir avec elles.

— Mon père, maintenant regarde de plus près,
Vois-tu ses filles? Vois, à cette place sombre!

— Mon fils, ne sont-ce pas les vieux saules des prés
Qui projettent ainsi leur ombre?

— Je t'aime, doux enfant, tes beaux traits m'ont séduit.
Et si tu ne viens pas, je t'enlève à la terre.

— Mon père, le voilà qui me prend, me saisit,
Ah! comme il me fait mal, mon père!

Le père hâte sa marche, et presse sur son sein
L'enfant qu'un mauvais rêve alors semble poursuivre,
Et lorsqu'à leur demeure ils arrivent enfin,
Son fils avait cessé de vivre.

RUHETHAL.

Traduit d'Uhland.

Lorsqu'aux rayons du soir, au-dessus des coteaux,
Je regarde à travers les célestes campagnes
Les nuages, pareils à de hautes montagnes,
Oh ! je me dis, songeant alors à tous mes maux,
Est-ce là qu'est pour moi le vallon de repos ?

L'ENTHOUSIASME DU PHILISTRE.

Traduit de Charles Immermann.

Le soir a fait jaillir, tous brillans de lumière,
Ses astres comme autant de gardiens pour la terre.
Ils luisent à nos yeux dans l'espace lointain,
Ils luisent sur les fleurs qui s'ouvriront demain.

Monsieur le bourgmestre a coutume à cette heure
De s'asseoir sur un banc tout près de sa demeure.

On entend les tilleuls bruire et frissonner,
A travers les rameaux l'insecte bourdonner.
Tout veut vivre, renaître, et s'anime et s'agite,
Car c'est le mois de Mai, le mois qui passe vite.

Monsieur le bourgmestre est bien pour le moment,
Il a sa tabatière et prise lentement.

Oh ! comme le printemps est doux à voir sourire !
Comme à travers la nuit son beau front vient nous luire !

Il jette ses parfums, il joue avec les airs,
Et dans ses bras amis enlace l'univers.

Monsieur le bourgmestre est très-peu romantique,
Il trouve le vent chaud, puis un cousin le pique.
Il clôt sa tabatière, a soin de la cacher,
Rentre, ferme sa porte, et s'en va se coucher.

X. MARMIEL

Bulletin bibliographique.

DROIT PUBLIC.

Uebersichtliche Darstellung, etc. : Tableau sommaire du Droit public de la Prusse, par *Alexandre Mirus*. Berlin, 1833, un volume in-8.^o Prix : 7 fr. 50 c. (L'ouvrage est dédié à M. de Kamptz, ministre de la justice.)

On parle beaucoup de la Prusse pour la vanter ou pour en médire; mais on conviendra qu'elle nous est encore généralement trop peu connue pour l'intérêt qui s'attache à la monarchie créée par le grand électeur et le grand Frédéric, à ce pays dont le général Lamarque admirait le régime militaire, dont M. Cousin a su apprécier le système d'instruction publique. On ne pouvait guère jusqu'ici s'instruire de son organisation intérieure que dans les sources mêmes, dans des documens, des lois, des réglemens sans nombre épars dans une foule de recueils et de collections. Il n'existait, à notre connaissance, aucun ouvrage où ces matériaux eussent été réunis et mis en œuvre, et qui donnât une idée un peu complète de la constitution et de l'administration de la Prusse, avant l'ouvrage que nous venons de recevoir, et de parcourir avec le plus grand intérêt. L'auteur, M. Alexandre Mirus, a fait un livre éminemment utile et instructif. C'est un manuel, un précis excellent, où il expose avec méthode, et paragraphe par paragraphe, toutes les branches d'un gouvernement d'autant plus compliqué, qu'il s'est fait un devoir de respecter les institutions particulières de chacune des provinces par la réunion desquelles la monarchie prussienne s'est successivement formée. Partout l'auteur cite les sources et les documens officiels, dont il a fait usage d'une manière assez complète et consciencieuse. Nous lui reprocherons toutefois d'avoir négligé un document important, la nouvelle ordonnance municipale de 1831.

Après quelques notions préliminaires, vous trouvez un résumé historique de la formation de la monarchie prussienne et du dé-

veloppement de sa constitution ; puis l'indication des sources du Droit public prussien, et quelques données statistiques intéressantes sur le territoire et la population de la monarchie. Arrivé au Droit public proprement dit, l'auteur énumère les diverses classes de sujets, l'état militaire, ecclésiastique ou civil ; la noblesse, la bourgeoisie et les paysans ; il détermine l'influence de la religion sur les droits et obligations des sujets. Puis il parle du roi, de la succession au trône, des domaines et de la maison du roi, du caractère absolu de son gouvernement, du concours des États provinciaux, des droits de souveraineté, tels que la législation, l'administration de la justice, etc., et des droits régaliens. Enfin il s'occupe des droits, des devoirs et de la hiérarchie des fonctionnaires publics, du conseil d'État, des ministres, des autorités locales, et termine par les affaires étrangères, les ambassadeurs, l'armée, les affaires du culte et les rapports de la Prusse avec la Confédération germanique.

Cette énumération, toute sèche qu'elle est, peut donner une idée de l'intérêt et de l'abondance des matières traitées dans ce volume. Nous nous proposons d'en extraire et de communiquer à nos lecteurs quelques détails les plus importants et les moins connus sur l'administration prussienne, et principalement sur l'administration provinciale et communale. H. K.

POÉSIE CHINOISE.

Schi-King, Chinesisches Liederbuch, etc. : Schi-King, Chansons chinoises, recueillies par *Confucius*, et traduites en allemand par *Frédéric Rückert*. Altona, chez Hammerich, 1833. Prix : 9 fr.

Parmi les cinq *Kings* ou livres sacrés des Chinois, le *Schou-King* est celui qui contient l'histoire de la nation ; le *Li-Ki* est destiné à la morale ; le *Io-King* à la musique, et l'*I-King* à l'exégèse. Mais le plus intéressant de tous pour l'étude des mœurs chinoises, est le *Schi-King*, ou Recueil de chansons populaires fait par *Confucius*. Nous y voyons que ce peuple original recèle,

sous sa rude écorce, la sève de l'humanité, et que, si ses manières et ses opinions diffèrent de celles des autres fractions du genre humain, ses impressions morales sont pourtant les mêmes. L'ame des Chinois, violentée et tyrannisée, se réfugia dans le sein de la poésie pour y trouver la liberté et l'indépendance, et pour échapper aux lois hiérarchiques qui absorbaient toutes les facultés de l'individu.

Quant à la fidélité de la traduction du *Schi-King*, nous nous en rapportons à M. Rückert, dont l'esprit est trop poétique pour substituer des idées et des tournures européennes à celles qu'il a voulu nous peindre, en publiant le recueil de Confucius. La majeure partie de ces chansons contient des réclamations de la sensibilité humaine, des plaintes, des protestations contre la sévérité et l'arbitraire de la loi. Plusieurs d'entre elles expriment un vif mécontentement et sont évidemment révolutionnaires. Un petit nombre de chansons seulement respire la servilité, et prodigue des louanges outrées à l'empereur et au gouvernement. Je vais traduire en prose les chansons citées par le *Literaturblatt* de M. Wolfgang Menzel, laissant à de plus habiles que moi le soin de les revêtir de la forme poétique qu'elles réclament naturellement.

Les ornemens pontificaux de l'empereur.

J'ai vu l'empereur assister au sacrifice en costume sacerdotal, J'ai vu le monde entier sur les vêtemens de notre empereur.

A droite le soleil brodé d'or, à gauche la lune d'argent; sa large robe d'azur était parsemée d'étoiles étincelantes.

De même que l'espace céleste se trouve sur son corps, de même il porte la terre sur sa tête; sa tiare est brodée d'herbes et d'arbres que l'on s'imagine voir croître.

Comment les arbres et l'herbe, les épis qui nourrissent le monde, ne croitraient-ils pas, après l'offrande annuelle de l'empereur, qui est accompagnée des sphères célestes?

L'empereur et ses serviteurs.

Chaque serviteur de l'empereur est revêtu d'un double tissu; celui du dedans est doux comme une peau d'agneau, pour la paix intérieure de l'État.

Celui du dehors est une rude peau de léopard, image de la victoire; car le gage de la paix est dans les préparatifs de guerre.

Le corps seul de l'empereur n'est pas couvert d'un double tissu; il est enveloppé d'une peau d'agneau sans taches, il est tout entier une paix sacrée.

Pour l'entrée solennelle de la fiancée impériale.

L'auguste fiancée est une fille de roi; il est roi; celui qu'elle nomme son frère; reines sont ses deux sœurs, roi son tendre époux.

Brillante, comme un arbre au feuillage soyeux, s'éclanche sa taille et se dresse son cœur; chaque main est un rameau à cinq branches, dont les ongles colorés sont les fleurs.

Ses joues sont un lait caillé qui attire tous les regards; le sourire de sa bouche est la matinée d'un jour de printemps qui s'entoure de parfums.

Ses sourcils sont des papillons noirs, ses dents d'humides pepins de citrouilles; au milieu du ciel bleuâtre de l'œil brillent de merveilleuses prunelles.

Les coursiers attelés au char lèvent leur tête orgueilleuse de traîner l'auguste fiancée. Elle entre dans son empire, et d'un seul regard elle l'a enchaîné.

Symboles.

Près de la porte de la maison se placent, à droite, le serviteur; à gauche, la servante, attendant que l'on sache à quel sexe appartient celui que la maîtresse de la maison va enfanter dans la douleur.

Chacun tient un symbole, gros de signification; quoique bien différens, tous deux se ressemblent. Il brandit un arc tendu; elle, un fuseau garni de lin.

Si l'on enveloppe une fille de langes, la servante enfonce le fuseau dans la porte. Le lot d'une fille consiste uniquement à former silencieusement le fil de son bonheur.

Qu'elle reste vierge ou qu'elle se marie, honte à toute femme qui n'a point de fuseau! Si l'empereur la choisit pour son épouse, qu'elle file encore plus fin.

Si le sort favorable accorde un garçon, on attache courageusement arc et flèches à la porte. Il doit toujours être prêt à ce jeu solennel, qu'il vise haut ou bas.

Quelque instrument qu'il puisse manier plus tard avec habileté, qu'il dirige la plume ou la charrue, s'il ne se sert pas bien de l'arc et des flèches, il trompe l'espoir de la patrie.

Il faut que nos flèches sifflent dans l'air, accueillent rudement nos ennemis partout où l'empereur nous enverra; puis, quand le danger est repoussé, sous l'ombrage des bois odorans, elles éveilleront dans l'homme l'amour de la chasse.

Le costume noir.

Il se revêt tous les jours du noir costume de la cour; est-il usé, il ne s'en afflige pas; moi-même, je lui en fais un tout neuf que je couvre d'une brillante dorure.

Il se revêt tous les jours du noir costume de la cour; je le vois avec plaisir, les autres avec jalousie. Ce n'est pas son costume que vous enviez, vous êtes jaloux de n'être pas aussi beaux que lui.

Il se revêt tous les jours du noir costume de la cour; il m'apporte, je ne puis me plaindre, chaque jour un gage, un gage de son amour. Que ne reste-t-il auprès de moi? mais son état l'en empêche.

Il se revêt tous les jours du noir costume de la cour; il arrive, je n'en doute point, toutes les fois qu'une nuit s'est écoulée. Il l'ôte quand il s'approche; quand il s'éloigne, il en reçoit un tout neuf de ma main.

Il se revêt tous les jours du noir costume de la cour. Je ne lui dirai pas ce que j'ai imaginé; s'il le dépose, je ne le lui rends plus; alors il restera près de moi la nuit comme le jour.

Fuite et vengeance.

Elle dit : le coq chante. Il dit : il ne le doit pas encore. Elle dit : le jour point. Il dit : ô non, ma lumière.

Lève-toi, lève-toi, et vois si le ciel ne blanchit pas! l'étoile du matin se lève; le jour n'est plus loin.

Debout : il faut nous quitter; fuis et frappe, d'une flèche rapide, le coq, origine de nos maux.

L'amante disgraciée.

Je marche lentement, et mon ame se refuse à suivre mes pas; il m'a ramenée jusqu'à la porte de ma maison, sans vouloir aller plus loin.

Pourquoi dis-tu que la plante Tou est amère, parce que la plante Tsi te paraît plus douce? Tu me quittes pour en courtiser une autre; ainsi rit aujourd'hui qui demain pleurera.

Là où le fleuve Kiang s'unit au fleuve Wei, les eaux mélangées se troublent; mais que votre union ne soit pas troublée, dût ma douleur me conduire au tombeau.

Puisse celle que tu aimes en ce moment, comme tu m'aimais jadis, ne pas être haïe de toi comme je le suis; puisse celle, pour qui tu m'as repoussée, ne pas te quitter comme moi!

J'ai aidé maint pauvre autant que faire se pouvait; maintenant je suis plus pauvre que les autres. Jamais, dans mon oisiveté, je n'accrus ta joyeuse société; jamais, lors d'un malheur, tu ne me vis loin de toi.

Les larges rivières, je les traversais sur une nacelle; les petites, en marchant. Que le pouvais-je ou non, j'usais de mes forces, j'aidais au moins par mes consolations et mes souhaits.

Tes voisins me regretteront, si tu ne t'aperçois pas de mon absence; peut-être me regretteras-tu dans la douleur et l'infortune, si tu ne désires pas ma présence dans tes festins.

Le soldat à son général.

Tu le sais, Ki-fou, je suis les serres de l'empereur, je suis le bras auquel il se fie. Pourquoi me conduis-tu donc de chute en chute, sans laisser reposer mes yeux?

Tu le sais, Ki-fou, je suis les griffes de l'empereur, je suis son appui, son trésor. Pourquoi me conduis-tu donc à des peines dont je ne vois pas la fin?

Tu ne sais guère, Ki-fou, user de ta prudence, toi qui me jettes dans une pareille perplexité; ma mère, délaissée par son fils, a, chez elle, de la peine à gagner sa vie.

Dilemme.

Si tu refuses tes services à l'État, tu trahis ta patrie; si tu le sers comme tu le dois, tu trahis tes intérêts personnels.

Distribution des biens de la terre.

La route royale est polie comme une pierre à aiguïser, et s'avance droit comme la flèche dans son vol. Les princes la parcourent sur d'infatigables coursiers, et le peuple contemple ces

cavalades. Pour moi, vers quelque lieu que je tourne mes regards, j'aperçois la misère sans bornes du pays.

Dans la partie orientale de l'empire on a délaissé des ateliers qui ne connaissent plus aucun mouvement. Les quenouilles sont dépouillées, et les derniers fils d'espérance sont rompus. Les riches eux-mêmes marchent sur la neige et la glace avec des souliers de toile; qui donc consolera les pauvres?

Désolation.

La plante de Tiao s'est flétrie, parce que la rosée du ciel lui a manqué. Je réfléchis à la splendeur de cet empire, détruite par la fortune.

On ne peut sauver la plante de Tiao. Si mes parents avaient su que je verrais cela, ils ne m'auraient pas donné la vie.

La tête de la brebis se grossit de la maigreur du corps. Dans mon sommeil, je suis effrayé par l'image de ce siècle dégénéré.

Le corps de notre état maigrit et sa tête nous semble trop grande. Le souvenir de nos bourreaux m'a enlevé la tranquillité.

Le corps de notre brebis est maigre et sa tête paraît trop grande. L'armée est magnifiquement campée, mais le sort du pays est affligeant.

Les pêcheurs sont contraints à manger de l'herbe, parce que le fleuve ne les nourrit pas; car la race des goujons et des tanches a été dévorée par le grand brochet.

Les pêcheurs cessent de pêcher, et les filets sont suspendus aux haies; les fils s'y dessèchent au point que l'on voit les étoiles du ciel à travers leurs interstices.

Malédiction.

Celui qui a aiguisé le glaive de sa langue, qui m'a torturé à mort, livrez-le aux griffes aiguës des lions et des tigres. Si les lions et les tigres n'osent pas l'attaquer, livrez-le aux hordes barbares du Nord.

Si les barbares mêmes du Nord épargnent sa vie, livrez-le au Ciel, pour qu'il soit traité selon mes vœux.

Moi, Mong-Tsee, qui ai composé cette chanson, je suis, victime de langues calomniatrices, cunuque dans le palais de l'em-

percur. Vous qui entendez mes paroles, rapportez mes imprécations à celui qui m'a fait ce que je suis.

Anxiété.

Petit oiseau du bocage, tu voles partout en liberté; en tout lieu croit un grain pour ton régal. Tu sais le retirer adroitement hors des pièges et des filets; on croit te saisir, que déjà tu te moques de l'oiseleur.

Petit oiseau du bocage, tu voles plein de joie; pour toi mûrissent la cerise et la prune. Dans ce pays, tu es seul libre par droit de naissance, délivré des entraves du chagrin. Que n'ai-je ta légèreté!

Dans mes rêves affreux je ne vois que maux et danger. Suspendu sur un arbre, qui menace à chaque instant de tomber, sous moi veillent les tigres et les dragons, la gueule béante. Si je tombe, je tombe dans la mort. Que ne puis-je me réveiller, comme d'un songe, des désastres de l'époque!

ARCHÉOLOGIE.

Denkmale der Baukunst, etc.: Monumens de l'architecture, depuis le septième jusqu'au treizième siècle, dans le cercle du Bas-Rhin, publiés par M. *Sulpice Boisserée*. Munich, dans l'établissement artistico-littéraire de J. G. Cotta, 1833.

Douze livraisons in-folio. Prix : 135 fr.

L'auteur s'est occupé, dans cet ouvrage, des monumens de l'architecture appelée vulgairement byzantine, et à laquelle il donne le nom d'architecture romane. Il a étudié principalement les environs de Coblenze et de Cologne, et ses dessins retracent les édifices que l'incurie des modernes a laissés tomber en ruines. M. Boisserée observe, au sujet de la chapelle de Saint-Martin de Bonn, que du sixième au septième siècle l'architecture n'éprouva pas de modifications essentielles. On remarque parmi les dessins qui ornent sa publication, l'église de Sainte-Marie, bâtie sur le capitole de Cologne, par Plectrude, épouse de Pépin d'Héristal, vers l'an 696. Cet édifice servit de modèle à une foule d'autres constructions qui s'élevèrent plus tard dans le reste de l'Allemagne.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Staatswissenschaftliche Versuche über Staatscredit, Staatsschulden und Staatspapiere, etc. : Essais d'économie politique sur le crédit, la dette et les fonds publics, suivis de trois dissertations sur les finances anglaises, françaises et les fonds publics dont il est question dans le commerce européen, par *Édouard Baumstark*, professeur à Heidelberg. Heidelberg, chez Reichard, 1833. Prix : 12 fr.

Un sujet aussi vaste ne peut guère se traiter en peu de mots, aussi l'auteur l'a-t-il développé dans un volume à épaisses dimensions. Mais il a su égayer par un style animé et pittoresque la sécheresse naturelle aux calculs et aux séries de chiffres. « La différence entre le chameau et l'homme, dit-il, c'est que le premier succombe sous sa charge, tandis que l'autre se redresse par l'excès même de son fardeau. » — A propos des banquiers, il dit : « Si les Rothschild continuent, ils finiront par devenir les créanciers de l'humanité entière. » M. Baumstark se déchaîne contre l'aristocratie d'argent, selon lui, la plus méprisable de toutes. Il pense que le nombre des capitalistes devrait augmenter au lieu de diminuer, parce qu'alors l'argent serait davantage en circulation, et ne se concentrerait pas dans tels ou tels endroits, laissant les autres pauvres et dénués de ressources pécuniaires. Si la centralisation financière continue à s'accroître, il est à craindre, selon lui, qu'il n'en résulte une guerre des pauvres contre les riches, et cette lutte surpasserait en cruauté toutes celles dont l'histoire a fait mention jusqu'ici. *Quod Di prius omen convertant!*

Ueber Aufhebung des Zehnten, etc. : Sur la suppression des dîmes, redevances féodales, corvées, etc., par M. *Wiest*. Ulm, chez Wohler, 1833.

L'ouvrage que nous annonçons est rédigé à peu près dans le même esprit que le précédent. L'auteur regrette que les propriétaires féodaux veuillent en partie résister à la nécessité qui bientôt leur fera peut-être une loi de ce qui serait maintenant un mé-

rite de leur part. La suppression des redevances féodales arrivera tôt ou tard. C'est aux privilégiés, d'après M. Wiest, à se munir de parachutes, s'ils veulent risquer ce qu'ont risqué, en 1789, leurs collègues de France. Mieux vaudrait parer le coup, maintenant que la question peut encore se décider à l'amiable.

Die bäuerlichen Lasten der Würtemberger, etc.: Des charges qui pèsent sur la classe agricole du Wurtemberg, et notamment des contributions foncières, d'après des documens et des renseignemens officiels, par le D.^r Rodolphe Moser. Stuttgart, chez Schweizerbart, 1832. Prix : 7 fr.

Dans le cours du dix-huitième siècle jusqu'au fameux 4 Août 1789, on avait discuté la légalité des redevances agricoles; depuis 1789, on a examiné la même question, eu égard au bien-être de la nation entière, et l'on a reconnu que non-seulement ces charges étaient les intérêts d'un capital foncier, mais encore que ces intérêts étaient énormément usuraires, au point d'absorber presque le capital. L'auteur se déclare contre la manière expéditive avec laquelle, dans la séance du 4 Août, on abolit les droits féodaux. L'histoire, dit-il, nous atteste sans doute que le peuple fut chargé, par la force et la violence, des entraves de la féodalité, et que le seul droit du poing (*Faustrecht*) intervint dans les conventions entre seigneurs et paysans. Mais depuis tant de siècles, après avoir passé par les mains de tant de possesseurs, les biens féodaux devaient être regardés comme légalement acquis aux propriétaires, contemporains de la révolution de 1789, et si l'on faisait bien de détruire la féodalité, on aurait aussi bien fait d'indemniser les victimes de cette grande mesure, sans quoi le *summum jus* devenait *summa injuria*. L'auteur veut donc qu'une loi très-prochaine supprime à jamais ces droits injustes autant que nuisibles au bien-être général, mais en indemnisant convenablement ceux au détriment desquels se ferait la suppression. L'ouvrage de M. Moser est un des meilleurs qui aient été écrits sur ce sujet. La partie pratique en est aussi intéressante que la partie historique, et cette dernière est un pré-

cieux document pour l'histoire de l'Allemagne. « Les droits féodaux doivent être supprimés au plus tôt, dit l'auteur, dont nous allons citer un passage ; mais il faut une indemnité. L'État seul ne peut s'en charger, et les intéressés sont trop pauvres pour pouvoir la payer. Ce n'est qu'en ménageant à la fois le droit naturel et le droit constitué par l'état actuel des choses, que l'on pourra trouver le moyen le plus propre à nous tirer d'embarras. La fusion des extrêmes, grand problème de notre époque, doit aussi devenir l'objet vers lequel se portent les soins du législateur. On dira peut-être : comment opérer, comment justifier le concours des extrêmes ? Essayons d'abord de répondre sous le point de vue social. Ce n'est pas seulement pour consolider le pilier principal de l'État, la classe agricole tombée si bas, que les différentes classes de la société doivent concourir à guérir ce mal funeste, en la secourant pécuniairement, comme on l'a fait pour l'industrie ; c'est aussi parce que le droit naturel l'exige, que l'État doit prêter son appui aux agriculteurs autant que la prudence politique le permet. Si l'ordre de choses actuel ne peut se maintenir qu'en indemnisant les propriétaires féodaux, si ces droits de possession, nés en partie de la violence et de l'injustice, en partie de besoins réciproques qui n'existent plus aujourd'hui, ne peuvent être supprimés sans qu'il en résulte une charge insupportable pour l'État, celui-ci doit pourtant réparer de son mieux des injustices commises depuis tant d'années, et soulager les infortunés qui en sont encore victimes aujourd'hui, en les aidant de son denier libérateur à se débarrasser de leurs entraves. » En dernière analyse, M. Moser propose que les paysans paient la moitié du capital réel dont ils paient de si gros intérêts, que l'État se charge d'un quart et les propriétaires du quatrième quart. Il en résulterait qu'un cultivateur, payant une redevance annuelle de 5 florins (environ 10 fr. 50 c.), paierait, pour se racheter entièrement et à perpétuité, 31 florins 40 kreutzer (environ 66 fr.). L'agriculture, affranchie de la sorte, prendrait un élan extraordinaire ; le paysan ne serait plus forcé de cultiver toujours la même plante au gré de son seigneur ; il deviendrait plus actif et plus laborieux, travaillant pour son propre compte, et non plus pour enrichir un autre du produit de ses sueurs.

Plusieurs contributions en nature sont un tribut insensé que paie le travail pauvre à la riche oisiveté. En 1526 un paysan emprunta 30 florins chez son seigneur, auquel il promit douze *imi* (mesures) de vin pour intérêts. L'héritier direct de ce paysan paie encore aujourd'hui les mêmes intérêts, et la valeur de l'argent a tellement changé, que tous les deux ans il a remboursé le capital que son aïeul avait emprunté. C'est là de l'usure, ou bien il faut dire qu'il fait nuit en plein jour. Une fois que les entraves intérieures de l'agriculture seront enlevées, il faudra songer à celles de l'extérieur. M. Moser prouve que dans plusieurs contrées de la Souabe l'éducation du bétail à cornes a diminué en raison de l'élévation des droits d'entrée perçus par les douanes françaises. Depuis que la France, dit-il, a mis sur chaque bœuf un droit de 50 francs, le prix des bœufs en Souabe a diminué d'un à deux louis par tête de bétail. Bien des agriculteurs ont entièrement renoncé à cette branche d'industrie.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Études biographiques.

VIII.

JEAN-CHRÉTIEN GÜNTHER.

LE même motif qui m'a porté à chercher dans les poètes allemands du dix-neuvième siècle ceux qui m'offraient une vie triste et tourmentée par le sort, m'engage à retourner de cent ans en arrière, pour peindre l'existence toujours souffrante et aventureuse de Günther.

Günther est le Savage de l'Allemagne, et je ne connais pas deux poètes que l'on aurait autant le droit de comparer ensemble. C'est d'abord presque la même fatalité qui pèse sur eux : l'un qui est renié et chassé sans aucune pitié par sa mère, l'autre qui tombe sous le poids de la malédiction de son père ; l'un qui s'en va errer dans les rues de Londres, en cherchant des amis et des protecteurs, et en demandant de distance en distance à quelque marchand un morceau de papier pour écrire les vers qu'il a composés ; l'autre qui

parcourt l'Allemagne sans autre ressource que sa verve de poète, sans autre espoir que la générosité ou la pitié de ceux pour qui il chantera ; l'un plus fier peut-être dans ses infortunes, parce qu'il se sentait encore de son origine aristocratique ; l'autre plus patient et plus résigné : mais chez tous les deux la même bonté et la même légèreté de caractère, le même amour de la poésie, et le même oubli de tout ce qui eût pu leur créer un sort meilleur que celui dont ils ont joui. Enfin, les deux poètes sont nés presque en même temps, et ont vécu sous le règne de la même école poétique, sous ces règles froides et sans âme, dictées par Boileau, et auxquelles rendent hommage, là Addisson et ici Canitz. Savage est né en 1698 et Günther en 1695. De notre temps, deux hommes aussi distingués parmi leurs compatriotes que l'étaient ces deux-là, ne vivraient pas sans se connaître, sans se rapprocher l'un de l'autre. Alors ils ont dû vivre sans rien savoir de leurs œuvres, ni de leurs souffrances mutuelles, et mourir sans s'adresser de loin un adieu, l'un à vingt-neuf ans, épuisé par toutes ses douleurs ; l'autre à cinquante-cinq ans, dans une prison.

Günther est encore un des enfans de cette Silésie dont le nom a fait deux fois époque dans la littérature allemande, et qui de nos jours a fourni tant d'hommes remarquables à l'art et à la poésie. L'école d'Opitz qui, avec le tact et le goût qui la distinguent, avait exercé une si heureuse influence, est passée ; et après elle les Hoffmannwaldau et les Lohenstein, tout en reconnaissant Opitz pour leur maître, ont pourtant marché contre ses principes, et gâté l'œuvre qu'il avait entreprise, en voulant l'améliorer ; puis, après ces deux chefs de la seconde école silésienne, leurs successeurs ont encore enchéri sur leurs défauts, et, comme cela arrive toujours, négligé quelques-unes de leurs qualités. Et au milieu du goût qui règne alors, au milieu de cette poésie flasque, maniérée, poésie de mots et de rimes, parée à la française, revêtue de

paillettes à l'italienne, poésie fausse qui remplace la vérité de sentiment par la recherche pédantesque d'expression, et la belle simplicité de l'art par des enjolivures mesquines et prétentieuses; entre tous ces écrivains qui abdiquent leur individualité pour se courber humblement devant le génie d'un Lohenstein, ou se mettre aux ordres de Boileau, ce n'est sans doute pas une apparition peu remarquable que celle d'un poète comme Günther, qui ne fait point métier de s'attacher à l'une ou l'autre école, qui dit enfin ce qu'il pense et comme il le pense, et qui proteste par la vérité et la simplicité de ses poésies, contre tout le clinquant, le travail de manœuvre et la pensée factice de la plupart de ses contemporains.

Les OEuvres de Günther ont été recueillies pour la première fois à Breslau en 1723, et ont eu plusieurs éditions. La dernière date est de 1764, et forme trois gros volumes in-8.^o Wachler, dont l'on connaît le jugement en littérature, a dit de lui : « Les poésies de Günther sont le véritable miroir de ce qui se passe au fond de son âme; elles expriment un joyeux sentiment de soi-même, et le dédain des choses extérieures; une mélancolie craintive, et l'art de jouir du moment; les fantaisies capricieuses d'un esprit léger, et les graves méditations d'un cœur qui revient à la foi; enfin, une pensée douce, et des passions grossières. L'homme se montre dans toute son individualité, et tout ce qu'il laisse voir est vrai. Peu de morceaux dans ses OEuvres sont travaillés avec soin, presque tout est jeté par inspiration; de là cette grande inégalité dans la composition et le style; de là tant de choses surabondantes, faibles, communes, à côté d'idées excellentes, de tableaux parfaits, et de passages écrits avec tant de feu et de talent. Quant à sa versification, elle est facile, harmonieuse, et le plus souvent très-belle.

« Parmi ses chants religieux il en est beaucoup de bons; parmi les autres, un grand nombre sont faits de main de maître. L'ode à Eugène a de la force et quelque chose de

neuf, et ses satires se distinguent par des pages pleines de bonne humeur et d'un esprit frappant.»

J'avais pensé à écrire la vie de Günther d'après celle qui a été publiée en Silésie en 1738, et d'après l'ouvrage de Steinbach, qui parut à Breslau en 1741. Mais je l'ai trouvée dans le Journal de la province de Silésie, écrite par le docteur Hoffmann avec tant de goût et de simplicité, que je renonce volontiers au rôle de biographe pour prendre celui de traducteur. Et je ne ferai rien autre chose que de resserrer parfois le récit un peu détaillé du docteur Hoffmann, et supprimer quelques citations qui ne peuvent pas avoir le même intérêt, lorsqu'on ne les donne point dans l'original.

Jean-Chrétien Günther naquit à Striegau le 8 Avril 1695. Son père était médecin, et autant il montra plus tard de dureté et de cruelle obstination envers son fils, autant il fut tendre, bon, indulgent, lorsque son fils était encore enfant. Par ses soins le jeune Günther développa ses facultés intellectuelles et ses forces physiques d'une manière rapide. Il était doué d'une grande aptitude à saisir aussitôt tout ce qu'on voulait lui faire comprendre, et d'un caractère propre à gagner l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Comme il apprenait tout ce qu'on lui enseignait sans la moindre difficulté, son père le mit promptement à l'étude du grec et du latin, et à l'âge de douze ans il était assez bien initié à la connaissance de ces deux langues, pour pouvoir les cultiver dès-lors sans le secours d'aucun maître. A cette époque il avait une telle soif d'instruction, une telle ardeur pour l'étude, que c'était lui imposer une véritable punition que de lui enlever ses livres.

Bientôt son père lui fit embrasser un nouveau cercle de connaissances, et lui enseigna la poésie. Günther s'essaie à composer des vers en allemand, en latin, en grec et même en hébreu, et déjà il commençait à faire pour l'amusement de ses camarades de petites comédies.

Ainsi avec toutes les espérances qu'il donnait, il était devenu la joie de ses parens, et l'instruction qu'il avait reçue à la maison paternelle, ne s'effaça jamais de sa mémoire. En 1722 encore il en parlait avec le sentiment de la plus touchante reconnaissance. D'un autre côté, la vie ne lui était pas moins agréable ; son père, quoique pauvre, ne le laissait manquer de rien, et comme le jeune Günther n'avait jamais à songer au présent, il ne s'inquiétait pas non plus de l'avenir. C'est à ces jours de bonheur qu'il pense encore, lorsque plus tard il écrit :

« Où donc est ce temps, ce temps aux ailes d'or ? Où sont ces heures si douces, où la vanité ne m'avait pas encore fait souffrir ? J'étais un enfant, je vivais dans mon innocence, je jouais, et je n'avais à songer ni à mes vêtemens, ni à ma nourriture du lendemain.

« Mon ignorance me donnait le calme et le repos. Ma légèreté me procurait le bonheur. Pas un doute ne me venait, encore bien moins l'envie et la méchanceté. Et l'ambition ne tourmentait pas mon esprit, et j'étais si riche d'espérances, et si loin de toute espèce d'irritation.

« Les contes que l'on récitait le soir à la veillée, me faisaient plus de plaisir que je n'en aurais aujourd'hui à écouter les plus beaux raisonnemens. Et si parfois, auprès du poêle, Marguerite me chantait une chanson allemande, je regardais la vieille fille comme le meilleur de tous les poètes.

« Maintenant j'apprends, mais trop tôt, à connaître la misère de la vie. Et je vois que tout ce que nous recherchons avec tant d'avidité, est aussi léger que le vent. La richesse, les honneurs, l'art, nous jouent des bouffonneries. La volupté nous montre un brouillard bleu, et ce qui a fait notre ambition, ne nous cause que du repentir. »

Cependant Günther avait atteint sa quatorzième année, et les leçons qu'il recevait de son père, quelque bonnes qu'elles fussent, ne pouvaient plus lui suffire. Mais la pauvreté de

sa famille mettait obstacle à tout ce que l'on eût désiré faire pour lui. Alors on voulut persuader à Günther de prendre un métier, et Günther appelait à son secours Dieu dans cette circonstance. Une fois sa mère le trouva derrière la maison à genoux et les mains levées, implorant le Ciel pour qu'il lui accordât les moyens de continuer ses études. Le Ciel exauça sa prière. Peu de temps après, un vieil ami de son père, le docteur Thiem, se trouvant en voyage et obligé de passer la nuit à Striegau, invita le vieux Günther à l'aller voir le soir. Le vieux Günther se mit alors à parler de son fils, et raconta les progrès étonnans qu'il lui avait vu faire, et l'embarras dans lequel il était pour lui procurer les moyens de l'aider à continuer ses études. Thiem, ému vivement de tout ce qu'il venait d'entendre, dit qu'il voulait prendre ce jeune homme dans sa demeure et pourvoir à son entretien. Le vieux Günther le remercia avec une grande effusion de reconnaissance; mais personne ne pouvait être plus heureux de cet événement que son fils. Ses vœux étaient enfin réalisés, sa tristesse s'évanouit, et il ne songea plus qu'à son voyage à Schweidnitz.

Au commencement de 1709 il partit, et fut présenté par son père au recteur Leubscher, qui, après lui avoir fait expliquer un passage latin et un passage grec, se trouva si content de lui, qu'il l'admit aussitôt dans la classe supérieure. Quant à Thiem, il tint sa promesse; il prit le jeune Günther chez lui, et Günther sut se gagner l'affection de son bienfaiteur, de ses maîtres et de ses camarades. De tous côtés on l'accueillait avec joie; les uns voulaient l'avoir à leur table, les autres lui procuraient des livres, et plusieurs lui donnaient de l'argent. Ainsi placé à l'abri de toute inquiétude matérielle, il travaillait encore avec plus d'activité, et de 1710 à 1715 il composa une assez grande quantité de vers, mais qui presque tous, amenés par quelque circonstance de son séjour à Schweidnitz, ne peuvent avoir qu'un intérêt

bien secondaire. Lui-même sentait bien le vide et la sécheresse de ces poésies de famille; mais elles obtenaient pourtant les suffrages de ses camarades, qui les transcrivaient, les apprenaient par cœur, et elles donnaient encore un nouveau charme à sa vie déjà si calme et si heureuse.

Günther atteignit ainsi sa vingtième année; il devait alors quitter le gymnase de Schweidnitz, et pour laisser un bon souvenir de lui, il demanda la permission de faire représenter avant son départ une pièce dramatique qu'il avait composée, sous le titre de *Jalousie de Théodore le jeune*, et qui fut imprimée plus tard. Cette pièce n'a guères d'autre mérite que de nous faire voir quelle était alors la tendance poétique de Günther; du reste, la versification en est lourde et traînante, et le plan et l'intrigue très-mesquins.

Dans l'automne de 1715 Günther, accompagné des témoignages d'amitié et des vœux de tous ceux qui l'avaient connu, quitta Schweidnitz et se rendit à l'université de Wittemberg. Son intention était d'y étudier la médecine, et en cela il suivait bien plus les désirs de son père que son penchant particulier. Mais bientôt son cœur noble et avide de gloire lui fait envisager un autre but. Il veut être poète, rien que poète; il veut devenir cet homme libre qui n'est soumis à aucune place, qui ne dépend d'aucune ville, d'aucune corporation, qui prend ses relations là où il lui plaît, et ne vit que pour suivre les inspirations de son ame et les progrès de son art. Alors, malgré toutes les promesses qu'il a faites d'étudier la médecine, il se sent de jour en jour moins capable de dompter le goût qui l'entraîne vers la poésie, et les représentations qui lui arrivent à chaque instant de la maison paternelle, produisent un effet tout contraire à celui qu'on avait le droit d'en attendre. « Puis-je donc, s'écriait-il, renoncer à cette poésie, qui est ma bien-aimée, qui m'a déjà donné tant de joie, et qui me montre au loin une vie heureuse et l'immortalité? » Non, il l'avait embrassée de bonne

heure, et rien ne pouvait briser le lien qui l'unissait à elle; il était prêt à tout souffrir pour elle, et déjà n'avait-il pas souffert? Il dit dans un de ses poèmes :

« Que n'ai-je pas eu à supporter pour toi, ô Muse? Mon père venait, m'arrachait à mes essais comme à de folles rêveries. Jette-là, disait-il, ces misérables choses, et attache-toi à ce qui est plus solide. Les rimes n'amènent point la fortune; et si les malades venaient à nous enlever le tribut qu'ils nous paient, de quoi pourrais-tu vivre, malheureux poète? Et sans cesse il en était ainsi à rire de moi, et à me faire des reproches; mais en vain. La nature ordonnait; je me retirais avec toi à l'écart, ô Muse, dans le bois ou au jardin, et j'oubliais là patiemment le sommeil, le jeu, la table. »

Un autre motif contribuait encore à rendre la poésie plus chère à Günther, c'est qu'elle avait déjà servi à exprimer ses amours. Il aimait une jeune personne, Magdalis, qu'il a depuis chantée sous le nom de Léonore, et qui était la fille du docteur Jachmann, de Schweidnitz. Elle avait beaucoup d'esprit, un caractère excellent, et montrait un grand amour pour la poésie. C'est même par là, bien plus que par sa beauté, qu'elle sut captiver Günther, et l'attacher à elle jusqu'à ce qu'il mourut. Les deux amans se dirent adieu un soir dans le cimetière, et là Léonore lui jura une fidélité éternelle.

« Elle me le jura, dit Günther, avec un visage mouillé de larmes, et m'entraînant avec force là où nous nous étions déjà rencontrés tant de fois, dans ce lieu voilé par la nuit et occupé par la mort.

« Elle commença de nouveau à pleurer, et s'écria : Vous qui reposez sous ces tombes, mânes de mes aïeux, je vous prends à témoignage, je te jure par leur souvenir, mon bien-aimé, que toi, toi seul, peux donner à mon cœur le bonheur qu'il demande, jusqu'à ce qu'il soit ici enseveli. »

Occupé du souvenir de cette femme, livré à ses rêves

poétiques, Günther négligea bientôt les cours de médecine qu'il avait commencé de suivre à Wittemberg, et les quitta enfin tout-à-fait, et les événemens journaliers, les promotions, les solennités académiques, ne servirent qu'à lui donner de nouveaux sujets d'écrire des vers. Mais au mois de Décembre il apprit que sa Léonore était vivement recherchée en mariage, et peu de temps après son malheur fut confirmé. Léonore, cédant à la volonté de ses parens, venait de rompre les promesses qu'elle lui avait faites.

Günther avait tant compté sur sa fidélité, il avait tant parlé de sa Léonore dans ses sonnets et ses élégies, maintenant il ne peut revenir du coup qu'elle lui a porté.

« Oh ! dit-il, si le monde entier s'était conjuré pour te rendre infidèle, si un ange même m'avait annoncé que tu le deviendrais : bien ! me serais-je dit, ils se trompent, ils ne connaissent pas la force de l'amour. »

Et puis il se souvient du jardin où il l'a vue, du vallon, des tilleuls, des rochers, où il retrouverait encore des signes de leur amour, et des vers qu'il a faits pour elle, et des baisers qu'il a reçus, et puis il la conjure de revenir encore, et lui dit qu'il sera toujours le même.

Mais il était trop tard. Léonore était fiancée, et le 14 Janvier 1716 elle se maria. Cette nouvelle pénétra douloureusement dans le cœur de Günther, et il ne trouva plus d'autre consolation que dans ses souvenirs et dans la poésie. Beaucoup de ses vers les plus tristes appartiennent à cette époque, où l'image de sa Léonore le suivait partout.

« Je veux, dit-il dans une de ses pièces, m'égarer à travers les sombres forêts. Je veux fuir la présence des hommes, mêler mes gémissemens à ceux de la tourterelle délaissée ; je veux chercher un refuge auprès des bêtes féroces, jusqu'à ce que la douleur ait miné ma vie, que mes forces soient épuisées, et alors une tombe me sera meilleure que ton cœur. »

Ce malheur d'amour si inattendu eut une grande et fu-

nestre influence sur les études de Günther. A peine a-t-il appris le mariage de sa bien-aimée, qu'il semble s'attacher avec joie à une sorte de désespoir; il ne se gêne plus de montrer toute son indifférence pour les études sérieuses, et poursuit avec une étonnante légèreté le cours de sa vie d'étudiant. Bientôt sa franchise et sa bonté de caractère, son talent poétique, l'associent à une troupe de joyeux jeunes gens; alors chanter, faire des vers, fumer et boire outre mesure, voilà quelle est devenue sa principale occupation. Puis il contracte des dettes qu'il ne peut pas payer, et force lui est de se cacher pour échapper aux poursuites de ses créanciers. Son père, apprenant cela; lui retire aussitôt la pension qu'il lui accordait, et Günther vit dans une retraite obscure jusqu'à ce que quelques amis le délivrent des mains de ses plus durs créanciers. Mais alors même il juge prudent de quitter Wittenberg, et au mois de Juin 1717 arrive à Leipzig. Dans ce concours de malheureux événemens on est bien étonné de voir sa muse se montrer rieuse et gaie; c'est que personne ne sut jamais mieux que lui se consoler de tout avec la poésie. En quittant Wittenberg il se rappelle les heures joyeuses qu'il y a passées, et s'écrie en style anacréontique :

« Couronnez votre tête; remplissez le verre, je veux vivre puisqu'il s'agit de vivre, et cueillir à pleines mains les roses et les myrthes. Jette-là ton arc, amour, et viens me servir d'échanson; car qui sait pour combien de temps je suis dans ce monde.

« Apporte-moi le café, verse-moi dans un vase de cristal ce nectar d'or, cette panacée à tous nos chagrins. Voyez, voyez s'élever ces petites perles. Pas une parure ne me plaît mieux que les globules brillans qui montent sur cette tasse.

« Ma vie doit devenir la proie du temps. Je ne serai un jour rien que cendre et poussière. Qui s'occupera de me réjouir alors? Vraiment, c'est sage de savoir bien employer la vie, et voilà pourquoi je veux te suivre, Anacréon.

« Jetez ici des fleurs, apportez-nous du vin et remplissez nos verres. Puis après conduisez-moi au lit. Qui sait si nous vivrons encore, si nous boirons demain ? Mais il nous manque quelque chose. Où donc est Brunette ? allez me la chercher, car le jour commence à tomber. »

En se livrant à cette dissipation, il méconnaît bientôt la dignité de la poésie, et il en vient à raconter et à célébrer ses orgies et ses heures d'ivresse. Mais il serait injuste de lui attribuer à lui seul cette faute : l'époque où il vivait y contribuait beaucoup ; car alors le goût des plaisanteries grossières et équivoques était généralement répandu. Günther s'abandonne au mauvais goût et à la frivolité de son temps, et pas une main ne l'arrache à cette mauvaise voie, pas un être n'est là pour le garantir de tomber dans cette dégradation de la poésie. Lui pourtant sent bien ce défaut, et il le manifeste plus d'une fois.

« C'est une déplorable chose, dit-il, une chose indigne que l'Hélicon porte tant de misérables oies, et que les ouvriers, les servantes et les valets reçoivent aussi des poèmes louangeurs, qui s'envolent à présent dans les airs en si grande quantité. »

Et dans un autre endroit il dit :

« Quant à la poésie, je dois avouer que je reconnus de bonne heure son pouvoir, et lorsqu'un penchant plus décidé m'entraîna vers elle, je m'y consacrai avec un amour qui dompte tout jugement. Que si pourtant on l'envisage sous le point de vue ordinaire, un nid de grillons serait sans doute à préférer au Parnasse. Des vers de mariage, des lamentations pour les morts et de jolis quolibets, peuvent être pour un galant transi des morceaux très-précieux. Mais je crois que de tels morceaux, qui, pour premier mérite n'ont que les noms qu'ils mettent en relief, font honte à l'art de Klingsohr, de Frauenlob et de Hans Sachs, et doivent aller prendre place dans une friperie de muses, là où pend la lyre de Therpandre. »

Günther était aussi devenu à cette époque autre chose qu'un poète de circonstance. Il portait au fond de l'âme une pensée forte et chaleureuse, que la misère et les passions sensuelles auxquelles il s'abandonna ne purent pas éteindre. Et de temps à autre, dans des heures de lutte avec soi-même et avec la pauvreté, on voit cette pensée qui se relève, qui monte comme une flamme pure, et s'exhale en actions de grâces et d'amour envers Dieu.

Dans l'été de 1717 Günther arriva à Leipzig. La renommée qu'il s'était déjà acquise par ses vers, lui procura en peu de temps beaucoup d'amis et de patrons, et lui attira la bienveillance d'un homme qui prit grandement à cœur de lui être utile. C'était le célèbre Jean-Burcard Mencke, professeur à Leipzig, conseiller et historiographe du roi. Günther chercha d'abord par l'activité de son travail et la régularité de sa conduite à répondre à l'attente d'un tel protecteur; mais bientôt le voilà qui se lasse de sa conversion, qui abandonne la bonne voie qu'il avait prise, les études qu'il avait recommencées, et se remet, à peu de chose près, à son genre de vie de Wittemberg. Puis, en même temps que son antipathie pour la médecine s'augmente, son goût pour la poésie s'élève en proportion. Il se met donc à écrire; les vers doivent lui servir de soutien, et il en fait pour quiconque en demande, pour quiconque veut lui donner de l'argent ou l'aider d'une autre manière. De telles ressources lui étaient devenues nécessaires, son père lui refusant toujours sa pension, et il dut enfin perdre toute espérance de jamais la recevoir; car au printemps de 1718 un incendie éclata à Striegau, et consuma la maison du vieux Günther et à peu près tout ce qu'il possédait.

Éloigné de sa patrie, repoussé par son père, devenu comme étranger à ses parens et à ses amis, le pauvre poète a bien le droit de se dire abandonné; mais il oublie ce qu'il souffre, pour songer aux malheurs des siens, et il exprime

amèrement dans ses vers ce que l'incendie de Striegau lui a causé de douleur.

Cependant une nouvelle espérance vint s'offrir à lui. Il avait senti depuis long-temps que des poésies de famille ne pouvaient jamais lui procurer qu'un succès et un secours très-éphémères, et il songea à traiter un sujet à la fois plus large et plus élevé. Encouragé par Mencke, il entreprit un poème sur la paix qui venait d'être conclue à Passarowitz entre l'Autriche et la Porte. Au dire de tous les critiques, ce poème peut être regardé comme une œuvre très-remarquable, et il passa long-temps pour un des meilleurs qui eussent jamais été écrits en langue allemande. L'ouvrage fut envoyé à Vienne; mais il n'en revint à Günther que des éloges, et rien de ce qu'il avait droit d'en attendre.

Mais la renommée de l'auteur s'étendit plus au loin. On le plaça alors au premier rang des poètes de son époque, et par une étude suivie du beau, par l'éloignement de ce qui passait alors pour beau, il eût pu sans peine s'élever au-dessus d'eux tous. Quelques remarques nous montreront qu'il ressemblait encore en beaucoup de choses aux poètes de son temps, bien que sous d'autres rapports il les surpassait de loin.

Ses Œuvres se composent de chansons (*Lieder*) et de chants religieux, de satires, épîtres, épigrammes, cantates et d'une pièce de théâtre. Les satires et les épîtres offrent pour la plupart si peu d'intérêt par les personnalités qu'elles renferment, qu'elles ne valent guères la peine d'être lues. Mais les pièces lyriques se distinguent de tout le reste, surtout les chansons et les odes. Les sujets n'en sont pas, il est vrai, très-variés; l'amour, le vin, la rapidité du temps, le tabac et le malheur, voilà pour le plus grand nombre. L'amour y occupe surtout une grande place : sans l'amour, disait-il, il n'y a point de poésie.

Le style de Günther est pur et noble; il ne peut cependant

pas le mettre tout-à-fait à l'abri de l'influence de son temps. Avec les perruques, les paniers et tout ce qui passait alors pour joli et galant, il s'introduisit en Allemagne, au commencement du dix-huitième siècle, une certaine langue poétique, aussi recherchée, parée, enjolivée, que tout ce que l'on regardait alors comme du dernier bon goût, et Günther n'a pas échappé à ce défaut. Il emploie des mots ampoulés, il joue avec les acrostiches et les autres belles idées poétiques de cette époque; une fois même il écrit, pour imiter le tremblement de sa main :

Es zittern Faust und Kiel, dies weis't sich aus der Zeile :

Ma main tremble, on le voit bien par cette ligne.

Enfin, les comparaisons fausses et parfois le phébus aussi ne lui manquent pas.

Dans sa versification Günther recherche la mesure la plus simple, et il y réussit. Ses rimes sont bonnes, assez souvent riches. Malheureusement il adopte de préférence l'Alexandrin; mais il sait aussi, par d'adroites césures, corriger la marche monotone de ce vers. Il aurait pu facilement montrer dans ses ouvrages plus d'érudition que ses contemporains; mais il paraît ne pas s'en soucier, et ses allusions sont plus fréquemment bibliques que mythologiques. Mais en ne lui tenant pas compte de cette érudition, il avait encore de quoi satisfaire à toutes les exigences des critiques de son temps, car il était doué d'une imagination vive, créatrice et encore pleine de force, quand déjà son corps était miné par une pénible maladie.

Mais tout ce dont on se croirait en droit de faire de graves reproches aux autres poètes, nous semble aussitôt adouci chez Günther par l'amour ardent qu'il conserve, dans la joie comme dans le malheur, pour la poésie. Dès 1714 il écrivait à un ami :

« Quel beau jour ! quel jour ravissant, que celui où pour

la première fois j'entendis résonner ma lyre de poète ! La faim peut me tuer, le poignard peut déchirer ma poitrine, mon corps peut être livré aux flammes, pourvu que mes vers, cette ame de ma vie, puissent durer ; pourvu que je n'aie pas en vain recherché si long-temps cette couronne à laquelle j'aspire, noirci tant de papier et taillé tant de plumes. »

Un art pour lequel on se sent de si bonne heure un tel entraînement, ne peut manquer de devenir l'objet essentiel de l'existence ; et c'est ce qui arriva à Günther, et la médecine n'excita bientôt plus que ses risées.

En 1819, l'influence de Mencke lui procura une place qui devait le faire sortir enfin de la position difficile où il avait jusque-là vécu. Le roi Frédéric-Auguste désirait avoir à sa cour quelqu'un qui, pour toutes les fêtes et toutes les occasions, composât quelque pièce, et Günther fut choisi pour cet office. Au commencement, il répondit, on ne peut mieux, à l'attente que l'on avait conçue de lui ; il se montra poli, complaisant, et remplit avec dextérité les thèmes qu'on lui proposait. Mais quelque temps après, il retomba dans ses anciennes habitudes, et qui pis est, offensa par ses satires les courtisans qui, n'étant pas d'humeur à supporter ses attaques, et craignant qu'on ne leur fit tort dans l'esprit du maître, se ligèrent pour le perdre ; l'occasion s'en présenta bientôt. Un jour Günther devait se rendre chez le roi ; à moitié chemin, il rencontre quelqu'un qui veut boire à son honneur : lui ne manque pas de répondre à cette politesse, et il se trouve ivre ; on dit que quelque drogue avait été mêlée au vin qu'on lui présenta. Quoi qu'il en soit, Günther parut devant le roi incapable de parler, et se retira sans avoir pu articuler un mot. Le complot de ses ennemis obtint un plein succès, le roi lui retira à jamais sa faveur. Revenu de son ivresse, il voit tout son bonheur détruit ; mais la poésie lui reste, et l'amour vient le consoler : Léonore est veuve, et il lui est permis encore de l'aimer. Jamais Günther n'avait ou-

blié les relations d'amour qui existaient entre eux, et plusieurs fois il avait pris part d'une manière ouverte à tout ce qui arrivait à sa bien-aimée. Maintenant elle est libre, elle s'est retirée à Borau, près de Schweidnitz, et dès que Günther apprend où elle demeure, il lui envoie des vers qui expriment tout son amour; il lui dit aussi qu'il a l'espoir de reprendre sa place à la cour, et il est vrai qu'il a fait pour cela des tentatives, et qu'il a écrit un poème pour célébrer les actions immortelles de Frédéric-Auguste; mais tout fut inutile, et il dut quitter Dresde. Le 2 Septembre 1719, il reprend la route de sa patrie, et le long du chemin, il se laisse aller aux souvenirs de son amour, et puis il s'écrie :

« Salut à toi, ma douce contrée, mille et mille fois salut à toi ! Maintenant je reconnais combien les vues de la Providence sont sages ; maintenant je conçois le bonheur qu'Ulysse eut à revoir la fumée de son Ithaque, lorsqu'après tant de jours de souffrance, je découvre mon Striegau.

« Dieu de l'éternelle miséricorde, qui gouvernes tout ce qui est, conduis-moi dans les bras de Léonore, accorde-nous un champ, un petit bien. Que l'art, la sagesse, la poésie, puissent me suivre, et quand je mourrai, que le préjugé aveugle et envenimé ne devienne pas mon juge ; je n'envie rien de plus dans ce monde. »

De Schweidnitz il court à Borau ; il revoit, après quatre années de séparation, sa Léonore, et la presse avec des transports de joie contre son cœur. Quelques jours après, il se résout à partir ; il va visiter son lieu de naissance, mais son père refuse de le recevoir. De là il se rend à Breslau, et envoie à sa bien-aimée des vers qui montrent comme il était tranquille sur le présent et peu soucieux de l'avenir.

« Que le Ciel, dit-il, me garde ton amour, et mes ennemis peuvent se déchaîner contre moi, et les railleurs peuvent m'atteindre. J'ai trois choses pour ma consolation : Dieu, la science, et toi ; avec cela, je puis rester calme au milieu de l'orage. »

A Breslau, il trouve plusieurs amis, à l'aide desquels il s'introduit dans de riches familles, et se procure ainsi un soutien. La vie de Günther rappelle souvent celle des poètes errans du treizième et du quatorzième siècle; et comme eux aussi, il prend à tâche de louer ceux qui protègent et encouragent l'art.

« Apollon a, dit-il, un grand livre couvert de pourpre, et fermé avec des diamans, et c'est dans ce livre que sont écrits les noms de ceux qui aident le pauvre poète, qui lui donnent des vêtemens, et le nourrissent, et prennent soin de lui. »

Parmi les gens de distinction qui se plurent à faire au poète un bon accueil, on remarqua surtout la famille Bresler, qui ne négligea rien de ce qui pouvait améliorer la triste position de Günther. Aussi souvent qu'il voulait la visiter, il était le bien-venu, il trouvait son couvert mis, et recevait souvent de l'argent, et les pièces de vers qu'il composa pour M.^{me} Bresler lui procuraient ordinairement une gratification de trois ou quatre ducats. Mais cela ne pouvait durer long-temps; Günther se trouvait encore une fois bien, et cela n'allait malheureusement pas à sa nature. Il commença par prendre, avec les personnes qui lui servaient d'appui, beaucoup trop de liberté, puis il causa au dehors de certains détails secrets, dont on était loin de désirer la publicité, et tout cela fit naître l'envie de le voir s'éloigner. On était las de lui, et l'on ne chercha plus qu'un prétexte honnête de s'en débarrasser; mais il était même devenu assez difficile de le recommander, et c'est ainsi que M. de Bresler, ayant conseillé au comte de Schaffgotsch de le prendre pour gouverneur de ses enfans, la première fois que Günther fut présenté au comte, il se montra à lui en plein état d'ivresse, et le comte dit que Günther ne convenait pas pour être : *Informator in humanioribus*.

De telles choses rendirent toujours plus pressant le désir que l'on avait de se défaire de lui. Et Günther commença

enfin à comprendre qu'il ne lui convenait pas de rester plus long-temps; il prit donc, avec de grandes marques de gratitude, congé de la famille Bresler, qui lui donna encore de l'argent pour faire son voyage, et partit avec un nommé Schubart, qui lui avait persuadé d'aller à Lauban. Ils voyagèrent de village en village, et s'arrêtèrent à Jauer; là, les anciens camarades de Günther lui procurent des secours, mais se refusent à avoir des relations avec lui. De Jauer il se rend à Lauban, et demeure chez les parens de son compagnon de voyage, où il se trouve mal; car ils sont, dit-il, avares et sales, et dépourvus d'éducation. Il tombe malade, et ne se guérit que difficilement; alors, au milieu des tourmens que lui causent le besoin, la misère et son état de souffrance physique, il prend la résolution d'étudier de nouveau la médecine. Il écrit des lettres de supplication à ses amis de Breslau, et en reçoit de l'argent, avec lequel il veut se rendre à l'université de Leipzig. D'après les conseils de quelques amis, il voulut encore auparavant tenter une réconciliation avec son père; mais celui-ci s'y refusa, et toute la consolation que reçut Günther, fut ce que lui dirent ses parens: qu'il devait d'abord changer de conduite, retourner à ses études, et que son père alors lui pardonnerait.

Profondément affligé de ce nouvel échec, il va encore une fois, pour reprendre quelque bonheur, revoir sa Léonore; mais la colère de son père lui rendant son union avec celle qu'il aime, impossible à espérer, il ne veut du moins pas envelopper cette jeune femme dans son malheur, et lui dit adieu pour jamais.

Il se rendit à Kreuzberg, dans l'intention d'y pratiquer la médecine, et y arriva vers la fin de 1720. Il loua aussitôt une demeure, et parut vouloir tenir une conduite tout-à-fait régulière; mais bientôt ce genre de vie posé et réglé l'ennuya: il fit connaissance avec les gens du pays, négligea ses travaux, et se mit à courir de côté et d'autre. Le séjour qu'il fit à

Bischdorf, chez M. de Nimptsch, lui plut ; outre la liberté qu'il trouvait dans cette maison, il était encore attiré par un autre motif, par la fille du pasteur de l'endroit, M. Domorim. Günther l'aima, et en peu de temps, elle aimait aussi Günther. M. de Nimptsch favorisait cet amour, et représenta au poète qu'il devait songer à se marier, à prendre une existence calme et rangée, et à goûter enfin le bonheur de famille.

Günther sourit à toutes ces idées, il chante son nouvel amour, et les rêves qu'il y puise :

« Ainsi, dit-il, je suis aimé, et par un doux enfant, qui me fait connaître pour la première fois le bonheur de vivre, tant les temps sont difficiles. Son baiser est la force de mon âme ; elle réunit en elle tous les dons de la beauté, seulement elle n'a pas l'inconstance.

« O espérance, espérance, image d'ange, seul bien qui me reste, viens et sers-moi de bouclier. Viens, tresse-nous, avec tes rameaux verts, notre couronne de mariage ; la mort seule peut l'empêcher. »

Au mois d'Avril 1721 il demanda la main de sa Phyllis ; le père ne voulait d'abord pas la lui accorder, mais il céda pourtant aux instances de M. de Nimptsch. Et les amans furent fiancés.

L'intention de Günther était alors de se rendre à l'université, pour y obtenir le grade de docteur, puis de revenir exercer la médecine d'une manière plus sérieuse, et de passer une bonne et paisible vie avec sa Phyllis. Ainsi il y avait encore beaucoup d'espoir pour lui, et plusieurs de ses poésies qui datent de cette époque, font voir quelle heureuse influence cet amour exerçait sur son esprit.

Il part donc pour exécuter ses projets, il prend affectueusement congé de son beau-père et de sa fiancée, qui conçoivent tous deux de grandes espérances de son voyage ; mais le désir qu'il éprouve déjà depuis si long-temps de se réconcilier avec son père, devient alors plus vif que jamais. Et

certes, rien ne le poussait à cela qu'un pur et véritable amour filial ; car il savait que, la maison paternelle réduite en cendres, il n'avait plus aucun héritage à espérer. Plein de repentir, et en même temps animé des plus douces espérances, il se rend à Striegau. Là, de tous côtés, on lui répète qu'il ne doit pas chercher à franchir le seuil de la maison de son père, ni se montrer jamais à ses yeux, et cette cruauté renverse en un instant toutes ses espérances, tous ses rêves de bonheur. En vain va-t-il implorer la compassion de ses parens et de ses amis, personne ne veut l'écouter ; il serait alors tombé dans le désespoir, si la confiance en Dieu ne l'eût consolé et soutenu. C'est avec cette confiance qu'il veut se mettre au-dessus de son sort, qu'il souffre avec patience la dureté de son père et la haine de ses parens ; mais il renonce à tout bonheur, il ne veut plus revoir sa fiancée, car la honte l'empêche de retourner auprès d'elle, et la malédiction paternelle est sur lui plus puissante que l'amour de la jeune fille.

Puis il se remet à sa vie aventureuse, s'en va dans les montagnes de la Silésie, et vit tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, avec ce qu'il obtient, ou d'un généreux intérêt, ou de ses pièces de circonstance. Ce n'est pas une chose peu remarquable pourtant, qu'au milieu de cette misère qui l'opprime, son imagination semble n'avoir reçu presque aucune atteinte, et se manifeste au dehors avec une liberté que l'on attend plutôt d'un poète riche, que d'un homme pauvre et sans secours.

Bientôt il songe à quitter la Silésie, et auparavant il écrit encore une longue lettre à son père, pour implorer son pardon. Là il raconte l'origine de sa misère, et comment, par la dureté de sa famille envers lui, il est toujours tombé plus bas. Puis il proteste qu'il a conservé envers son père le même sentiment de respect et d'amour.

Mais prose et vers, tout fut inutile. Le pauvre Günther comprend alors que la fleur de sa vie est fanée, et ses der-

nières espérances perdues, et alors il n'entrevoit plus que le malheur, et désire mourir.

Dans l'automne de 1722, il se met en route. Le passé, avec toutes ses souffrances et ses tristes événemens, se représente à son imagination, et pas une image plus douce ne se mêle à ces sombres tableaux ; il quitte son pays, l'ame pleine de douleur :

« Adieu donc, lui dit-il, ma patrie, que j'ai tant aimée, adieu, je te laisse avec tes froids railleurs ! Quelles grâces ai-je à te rendre ? Je n'ai trouvé dans ton sein que la honte, l'envie, la colère, et des amis sourds à toute prière. Que si j'allais maintenant vivre parmi les serpens, ils seraient peut-être meilleurs pour moi que tu ne l'as été. »

Avant l'hiver, il arrive à Jéna. Là il cherche encore à respirer, à se reprendre à des idées plus riantes ; il s'égare sur les montagnes voisines, et rêve à ses amours de jeunesse :

« Du haut de ces collines, je jette souvent les yeux du côté de ma patrie. Si je pouvais avoir les ailes du pigeon, ou la puissance magique de Dédale, je voudrais bien, mon ange, aller te revoir comme je t'ai vue.

« Tu fus le soleil de ma vie, l'aurore de mon bonheur ; faut-il donc qu'à présent les plaintes que ma bouche exhale, soient toutes vaines ? Non, je crois que ton oreille se penche encore souvent pour écouter l'accent de mes souffrances.

« Lorsque la nuit revient envelopper la terre, j'aime à conserver ton image en silence. Lorsque le vent d'ouest souffle, je me tourne avec joie contre lui ; car il me semble qu'il m'apporte quelques-uns de tes doux baisers. »

Mais l'amour et les regrets, et les joies du malheureux, devaient bientôt être finis. Depuis le commencement de 1723, il éprouvait de grands mal-aises ; son état empira, et il dut pressentir une mort prochaine. Cependant son esprit demeura calme et plein de vie ; déjà couché sur son lit de malade, il écrivit encore les *Dernières Pensées*. Dans cet adieu au

monde, il se montre de nouveau avec ce cœur tendre, aimant et plein de repentir, qui ne peut se résoudre à mourir sans s'être réconcilié avec Dieu et le monde. Il se souvient de tous ceux qui lui ont été chers, et bénit ceux qui ont été bons pour lui : « Ceux, dit-il, qui m'ont aimé, instruit, encouragé, ceux qui m'ont donné des avis et des consolations, ceux qui m'ont offert un verre d'eau et un morceau de pain. »

Il adresse ses adieux à tous ceux qu'il a connus, et s'écrie : « Viens, la bien-aimée de mon cœur, l'heure du dernier sommeil approche. Viens, mon ame chérie, et ferme-moi les yeux. »

Il devient encore plus malade, il voit que le moment de sa mort avance, et il désire communier. Mais le prêtre arriva trop tard. Günther s'était doucement endormi. Il mourut le 15 Mars 1723, à l'âge de vingt-huit ans. Il avait lui-même composé ainsi son épitaphe :

« Ici repose un Silésien ; le temps et le sort ne voulurent pas laisser mûrir son talent de poète. Passant, hâte-toi de lire et poursuis ton chemin ; car autrement de sa cendre naîtraient peut-être pour toi l'amour et le malheur. »

Le vieux Günther ne lui survécut que de quelques années. Dans une lettre adressée au biographe de son fils, en 1738, il dit :

« Mon fils était d'une taille moyenne et bien proportionnée, les membres sains, la tête heureusement harmonisée avec le reste du corps ; les yeux et les cheveux noirs. Il était d'un abord prévenant et agréable, et avait en lui quelque chose d'entraînant, qui dès son enfance et plus tard plaisait à tout le monde. Son tempérament était ce qu'on appelle *sanguineo-melancholicus*. »

X. MARMIER.



Justice criminelle.

COMPTE RENDU

*De l'administration de la justice criminelle dans le
royaume de Wurtemberg, du 1.^{er} Janvier 1831 au
1.^{er} Juillet 1832.*

L'Allemagne qui a produit et qui tous les jours encore publie tant de volumes, possède, relativement à ce nombre d'écrits, peu de ces ouvrages de statistique pratique, résultat d'une investigation laborieuse, où des hommes de professions diverses, l'administrateur et le jurisconsulte, le financier et le savant, le commerçant et l'économiste, puissent venir puiser des matériaux nombreux et, aujourd'hui plus que jamais, utiles à consulter. Encore ces documens ne méritent-ils pas toujours une entière confiance : d'une part une publicité restreinte ou presque nulle pour tout ce qui touche au gouvernement ou à l'administration ; de l'autre, l'action incessante de la censure¹ qui empêche la réfutation, le contrôle, la discussion, ôtent aux statistiques que l'Allemagne nous donne, une grande partie de l'intérêt que présentent généralement de pareils ouvrages. Bien que depuis quelques années ce pays ait commencé à en publier, on peut toutefois affirmer que cette science n'a pu jusqu'ici y prendre ce caractère qui, dans d'autres États, notamment en Angleterre et en France, en a fait de nos jours un grand enseignement politique.

¹ Le libraire C. Haas, de Vienne, avait publié, au commencement de 1833, un almanach qui, entre autres documens, contenait le tableau des dettes des différens États de l'Europe. La censure autrichienne n'a point permis que la dette de l'empire fût mentionnée dans cette revue.

L'antiquité ne nous a point laissé de statistiques, mais seulement des données fort incomplètes, éparses çà et là dans quelques auteurs grecs. Le moyen âge, tout occupé de ses grandes luttes, où il préparait et enfantait la société moderne, avait peu de loisirs pour des ouvrages de ce genre; d'ailleurs il n'était pas encore arrivé au point de résumer les faits et d'appliquer immédiatement les conséquences. Toutefois vers la fin de cette période historique, deux Florentins, Balducci et Uzano, avaient laissé quelques essais sur le commerce; Æneas Sylvius avait publié (*Lips.*, 1496, in-4.^o) son livre : *De situ, ritu, moribus et conditione Teutoniæ*, et Konrad Celser avait écrit en prose et en vers quelques traités insignifiants. Nous sommes loin cependant de donner le nom de statistiques à ces ouvrages. Si nous les avons cités, c'est seulement pour marquer le point de départ, et l'époque où l'on a soupçonné que la statistique pouvait un jour devenir une science à part.

Le seizième siècle, ce siècle qui vit et fit tant de choses, devait aussi voir les premiers ouvrages assez complets et assez exacts pour présenter un intérêt réel et des documents utiles. Il était réservé à une ville alors importante par son commerce, à Venise, de voir paraître la première statistique à laquelle on pût donner ce nom. En 1567, Franc. Sansovino écrivit son livre : *Del governo e administrāzione di diversi regni e repubbliche, come antiche, come moderni*, in-4.^o Il contenait la description de vingt-deux États. Son succès fut immense et incontesté. Vingt-cinq ans plus tard, en 1592, on imprimait à Venise et à Rome les *Relazioni universali*, de Giovanni Botero, in-4.^o, et en 1600 une société d'écrivains publiait à Milan le *Tesoro politico*, in-8.^o

Si la France ne parut qu'après l'Italie, du moins son début fut heureux. L'ouvrage de Pierre d'Avity : *Les États, empires et principautés du monde, représentés par la description des pays, mœurs des habitants, richesses des*

provinces, les forces, le gouvernement, la religion et les princes qui ont gouverné chaque État (Paris, 1616), fut, sitôt après sa publication, regardé unanimement comme un ouvrage classique. Il eut un grand nombre d'éditions et fut traduit en plusieurs langues. Les travaux de Ranchin (1635) et ceux de J. B. de Rocoles (1660) y ajoutèrent encore un nouveau prix.

Jusqu'au milieu du dix-septième siècle l'Allemagne n'avait presque point produit d'ouvrages originaux; elle s'était contentée de traduire en latin les œuvres des Français et des Italiens. Hermann Conring ouvrit la carrière, et laissa un ouvrage qui fut, après sa mort, publié par Gœbel, sous le titre de: *Notitia rerum hodiernarum*; mais, malgré son mérite, il n'en fut pas moins, lui et ses successeurs, éclipsé par Gottfr. Achenwall. Achenwall professa à Göttingue au milieu du dix-huitième siècle; il est chez les Allemands le premier qui ait su présenter la statistique comme une véritable science, et lui donner les développemens sans lesquels elle est dénuée d'intérêt. Son ouvrage, intitulé: *Staatsverfassung der heutigen vornehmsten Reiche und Völker*, parut à Göttingue en 1749¹. Depuis lui elle a fait d'immenses découvertes; mais c'est surtout au dix-neuvième siècle

1 Si nous devons en croire Hassel (*Lehrbuch der Statistik, Einleitung*), Gottfr. Achenwall serait l'inventeur du mot *statistique*. Nous ne saurions dire précisément jusqu'à quel point l'on doit lui faire honneur de cette découverte, si toutefois c'en est une. Déjà vers la fin du dix-septième siècle un Gênois, Phil. Andr. Oldenbûrger, élève de Conring, avait publié son *Itinerario germanico-politico*, où l'on trouve le mot *Statista*; il est vrai qu'il signifie non *statisticien*, mais *homme d'État* (*Staatsmann*). Mais en 1701 Thurmman donna à son ouvrage le nom de *Bibliotheca statistica*. L'adjectif une fois trouvé, il ne fallait pas grand effort pour arriver au substantif. On peut donc reporter sur Thurmman une partie du mérite que Hassel veut attribuer exclusivement à Gottfr. Achenwall. — Quant à la véritable étymologie de ce mot, elle est encore incertaine. Hassel prétend qu'elle vient probablement du latin *status*, et du grec ἀπομνηστικός. Comme lui, nous ne saurions adopter qu'avec réserve cette origine exotique; nous en dirons autant d'une autre qui a été proposée, et qui fait dériver le mot statistique du latin *status* et du grec τῆτον.

qu'elle a pris son plus grand essor. Les précieux documents que fournissent chaque jour au commerce, à la politique, à la législation, non-seulement les statistiques officielles, mais encore une foule d'autres dont on est redevable, soit aux sociétés savantes, soit aux individus, en ont fait une science d'une irrécusable utilité.

Au milieu de ces progrès la France n'est point restée en arrière. La liberté de la presse et de la discussion, une publicité dont chaque jour recule les bornes, ont été pour ces progrès mêmes de puissans auxiliaires. Aussi les matériaux incessamment plus nombreux viennent-ils révéler à chaque instant des faits nouveaux, des vérités inconnues, ou changer en certitude ce qui n'était auparavant qu'une ingénieuse conjecture. L'administration s'est heureusement associée à ce mouvement, et livre elle-même à la publicité des statistiques dont le moindre mérite est l'authenticité. Les tableaux publiés chaque année par le ministère de la justice, sont à placer au premier rang; aussi ces fastes judiciaires sont-ils de jour en jour mieux appréciés, non-seulement en France, mais aussi à l'étranger.

Le Wurtemberg a senti de bonne heure de quelle utilité pouvait être un pareil travail. Les *Annuaire*s publiés en 1822, 1826, 1829, 1830 et 1832 par M. Memminger, contiennent, sur l'administration de la justice dans ce royaume, des notions statistiques qui, d'abord incomplètes, ont fini par présenter un assez vif intérêt. Dans le premier cahier de 1833¹ nous trouvons un exact résumé de l'administration de la justice criminelle et civile pendant dix-huit mois, depuis le 1.^{er} Janvier 1831 jusqu'au 1.^{er} Juillet 1832. Les calculs de M. Memminger, et les résultats qu'ils offrent, ne seront peut-être pas sans intérêt pour ceux qui voudront les comparer avec ceux que contiennent d'autres statistiques.

¹ *Württembergische Jahrbücher für vaterländische Geschichte, Statistik und Topographie*, von J. G. D. Memminger; Jahrgang 1832, erstes Heft. Stuttgart und Tübingen, bei Cotta, 1833.

Nous ne voulons parler dans cet article que de la justice criminelle.

Le royaume de Wurtemberg est divisé en 63 arrondissements (*Oberamtsbezirke*), qui ont chacun un tribunal (*Oberamtsgericht*). L'article 14 de l'Acte de la Confédération germanique a de plus accordé aux princes et comtes médiatisés le privilège de faire rendre la justice. Ces tribunaux, qui portent le nom de *standesherrliche Amtsgerichte*, sont au nombre de 9. En les ajoutant au 63 déjà cités, nous aurons une somme totale de 72. Ces tribunaux se composent de 5 membres : du juge du district (*Oberamtsrichter*), faisant les fonctions de président; d'un *Actuar* (espèce d'auditeur) et de 3 assesseurs (*Beisitzer*). Lorsque le juge prononce seul, il peut condamner au *maximum* à huit jours de prison et 10 rixthaler (15 fl.) d'amende. Le tribunal entier peut appliquer jusqu'à trois mois de prison et 30 rixthaler d'amende¹. Sa compétence s'étend également aux affaires civiles et aux affaires criminelles. Lorsque la peine doit être plus forte, ils remplissent pour ainsi dire les fonctions de juges d'instruction, et renvoient les pièces au tribunal supérieur de leur ressort. Le royaume se divise sous ce rapport en quatre cercles (*Kreise*), qui portent le nom de cercle du Neckar (*Neckar-Kreis*), cercle de la Forêt-Noire (*Schwarzwald-Kreis*), cercle de la Jaxt (*Jaxt-Kreis*), et cercle du Danube (*Donau-Kreis*). Ces tribunaux siègent dans les quatre villes de Esslingen, Tubingue, Ellwangen et Ulm. Ils jugent en appel des affaires sur lesquelles ont prononcé les 72 tribunaux inférieurs, et en première instance de celles qui ont excédé la compétence de ces tribunaux.

Dans un espace de dix-huit mois (du 1.^{er} Janvier 1831 au 1.^{er} Juillet 1832), ces 72 tribunaux ont eu à juger 12,418 affaires : ils ont prononcé 10,695 décisions, 1723 causes restaient à vider au 1.^{er} Juillet 1832.

1 Quatrième édit, du 31 Décembre 1818, §. 194.

Les frais de justice criminelle se sont élevés pendant cette période à 120,471 fl. 8 kr. (environ 259,448 fr.). Cette somme est rentrée dans les caisses de l'État, à l'exception de 9142 fl. 56 kr. (environ 19,683 fr.) La moyenne des frais pour chaque affaire a donc été de 9 fl. 42 kr. (20 fr. 90 c.).

Le tableau suivant, que nous empruntons à M. Memminger, indique le mouvement des affaires jugées par le haut tribunal criminel de Stuttgart, et par les quatre tribunaux de cercles.

NOMS DES TRIBUNAUX.	NOMBRE des affaires pen- dantes au 1. ^{er} Janv. 1831.	Du 1. ^{er} Janv. 1831 au 1. ^{er} Juill. 1832 ils furent saisis de	NOMBRE TOTAL des affaires pen- dantes.	Furent décidées jusqu'au 1. ^{er} Juill. 1832.	N'ont pas été ter- minées.	De ce nombre étaient	
						en état.	en instruc- tion.
A. Chambre criminelle du haut tribunal de Stuttgart.....	14	290	304	286	18	9	9
B. Chambre criminelle des tribunaux de							
1. Esslingen.....	52	1179	1231	1146	85	15	70
2. Tübingen.....	78	817	895	810	85	16	69
3. Ellwangen.....	63	999	1062	988	74	2	72
4. Ulm.....	61	745	806	759	47	3	44
TOTAUX...	268	4030	4298	3989	309	45	264

Devant le haut tribunal criminel furent portées en appel 253 affaires jugées en première instance par les quatre tribunaux de cercles. Ces 253 arrêts se répartissent dans les nombres et de la manière qui suivent :

TRIBUNAUX jugeant EN PREMIÈRE INSTANCE.	ARRÊTS			TOTAUX.
	confirmatifs.	aggravatifs.	atténuans.	
Esslingen.....	71	7	20	98
Tübingen.....	28	11	11	50
Ellwangen.....	42	9	11	62
Ulm.....	29	6	8	43
TOTAUX.....	170	33	50	253

Ces mêmes tribunaux jugèrent en appel 253 affaires dont avaient précédemment connu en première instance les 72 tribunaux inférieurs. Ils ont rendu leurs décisions de la manière et dans les proportions suivantes :

TRIBUNAUX JUGEANT EN APPEL.	ARRÊTS			TOTAUX.
	confirmatifs.	aggravatifs.	atténuans.	
Esslingen.....	49	4	18	71
Tübingen.....	26	7	27	60
Ellwangen.....	38	8	34	80
Ulm.....	27	11	4	42
TOTAUX.....	140	30	83	253

Du 1.^{er} Janvier 1831 au 1.^{er} Juillet 1832, les tribunaux du royaume ont jugé 5388 crimes ou délits, parmi lesquels on remarque les cas suivans :

Vols.....	1895	Incendie.....	34
Vagabondage.....	535	Viols.....	33
Dol.....	514	Infanticides.....	20
Faux.....	442	Avortemens.....	20
Injures graves.....	441	Sodomie.....	15
Résistance à l'autorité..	292	Fausse monnaie.....	11
Blessures.....	246	Meurtres.....	7
Concubinage.....	130	Empoisonnemens.....	5
Adultère.....	116	Exposition d'enfans ¹	3
Incestes.....	36		

Il ne s'est présenté qu'un seul cas de bigamie.

Sur les 5388 crimes ou délits jugés par les tribunaux du royaume, 1513 arrêts émanés des tribunaux d'Esslingen, de Tübingue, d'Ellwangen et d'Ulm, ont emporté un emprison-

¹ Les infanticides, les avortemens, etc., étant presque toujours une suite des unions illégitimes, nous avons cru devoir donner ici le chiffre des enfans naturels. En 1831 il naquit en Wurtemberg 7556 enfans illégitimes. En 1832 ce nombre ne fut plus que de 7252, ce qui sur une population de 1,587,583 habitans (recensement du 31 Octobre 1831) fait un rapport de 1 : 8½. Le recensement du 1.^{er} Octobre 1832 donne le chiffre de 1,593,671 habitans — En France le rapport est de 1 : 13.

nement de plus de trois mois, dont 9 au moins de dix ans de réclusion.

Cinq condamnations à mort ont été prononcées, dont quatre pour infanticides; elles ont été commuées en une détention temporaire : la cinquième, prononcée contre un fraticide, reçut son exécution en Février 1831.

Le nombre moyen des prisonniers fut, de 1830 à 1831, de 1254. Le chiffre de 1257 que nous offre l'année 1831 à 1832 se répartissait dans les proportions suivantes :

Maison de réclusion de Gotteszell ¹	206
Maison de détention de Markgrœningen.....	161
<i>Idem</i> de Ludwigsbourg.....	617
Forteresse de Ludwigsbourg et Hohenasperg ²	7
Maison de police de Heilbronn.....	86
<i>Idem</i> de Rothenbourg.....	76
<i>Idem</i> d'Ulm.....	104
TOTAL.....	1257

De 1831 à 1832 l'État a dépensé pour les détenus de ces sept maisons, en comprenant les frais de la commission des prisons (*Strafanstalten-Collegium*), la somme de 141,353 fl. 3 $\frac{1}{4}$ kr.; ce qui donne par tête une moyenne de 67 fl. 35 kr. 1 denier, sur laquelle somme la nourriture du prisonnier est entrée pour 41 fl. 2 kr. 3 den.

Le 31 Octobre 1830 la population des prisons était de 1311; le 30 Juin 1832, de 1317; augmentation, 6.

Du 1.^{er} Janvier 1831 au 1.^{er} Juillet 1832, les prisons

1 C'est dans cette maison que sont renfermés les condamnés de cinq à dix ans et au-dessus. Les condamnés de trois mois à cinq ans sont détenus dans les maisons de Ludwigsbourg et de Markgrœningen, où ils se divisent en deux degrés : 1.^o de trois mois à un an; 2.^o de un an à cinq. De un mois à trois, ils sont renfermés dans les maisons correctionnelles (*Polizeihäuser*) de Heilbronn, Rothenbourg et Ulm. — De 1813 à 1822, 140 individus ont été condamnés à une détention de cinq à dix ans, 73 de dix ans et au-dessus, 22 à la peine capitale. Ces chiffres se sont depuis beaucoup augmentés. Voyez *Georgii, über Straf- und Besserungsanstalten*, etc. *Esslingen, bei Seeger*, 1824 (à la fin).

2 C'est là que sont renfermés les condamnés pour délits politiques.

requrent 4398 personnes; en 1831, 2932. L'année précédente il n'était entré dans les prisons que 2867 individus, par conséquent 65 de moins. Sur ce nombre de 2932 que nous offre l'année 1831, on comptait 1458 crimes ou délits contre la propriété.

Relativement au sexe, cette année nous présente sur 1830 une augmentation de 8 pour les détenus du sexe masculin, et une diminution de 16 pour ceux du sexe féminin.

Le nombre des prisonniers au-dessus de vingt-cinq ans s'est augmenté de 61, et de seize à vingt-cinq ans, de 4; celui des jeunes gens au-dessous de cet âge, incarcérés pour délits correctionnels, a été, comme en 1830, de 16.

Si nous voulons étendre cette comparaison à la religion, nous trouverons pour l'année 1832 une augmentation de 100 catholiques et de 6 israélites, et une diminution de 41 en faveur de ceux qui professent la religion évangélique.

Contre toute attente, le nombre de ceux qui avaient reçu de l'instruction s'est augmenté de 134, et il y a eu une diminution de 69 sur le nombre de ceux qui n'en avaient point reçu. Les expressions employées par Memminger (*unterrichtete, nicht unterrichtete*), sont un peu vagues: il ne dit point quelle espèce, quel degré d'instruction avaient reçus ces prisonniers. Nous pensons toutefois qu'il a voulu parler de ceux qui savaient lire et écrire. Il attribue l'augmentation dans le chiffre de l'année 1832 à la mauvaise direction de l'instruction plutôt qu'à son insuffisance.

Après tous ces calculs comparatifs, Memminger vient à traiter des cas de récidive, et ce n'est pas sans étonnement que nous avons vu que le chiffre des condamnés en état de récidive s'était accru de 254 sur 2932 individus que reçurent les prisons du royaume de 1831 à 1832; 1216 étaient en état de récidive, proportion très-grande si l'on a égard au nombre des habitants.

Si l'on cherche maintenant quels rapports numériques

peuvent exister entre la population appartenant réellement au Wurtemberg (1,587,583, recensement du 1.^{er} Octobre 1831) et le chiffre total des détenus, l'on obtiendra les proportions suivantes : en comprenant les individus étrangers au royaume, $1205 \frac{1}{2} : 1$; sans les compter, $1246 \frac{1}{6} : 1$. — D'après l'état du 31 Décembre 1830, les rapports étaient pour la première série $1201 \frac{1}{2} : 1$; pour la seconde, $1245 : 1$.

En comparant l'état du 30 Juin 1832 et le nombre des individus emprisonnés de 1831 à 1832, on trouve, relativement au sexe, les chiffres suivans :

État du 30 Juin 1832. Hommes, $826 \frac{1}{2} : 1$; femmes, $2150 \frac{1}{3} : 1$.

Nombre des prisonniers de 1831 à 1832. Hommes, $416 \frac{1}{2} : 1$; femmes, $759 \frac{1}{4} : 1$.

En appliquant à la religion ces deux rapports, ils donnent pour résultats :

État du 30 Juin 1832. Évangéliques, $1284 \frac{1}{2} : 1$; catholiques, $1053 \frac{1}{2} : 1$; israélites, $1727 : 1$.

Nombre des prisonniers de 1831 à 1832. Évangéliques, $570 : 1$; catholiques, $485 \frac{1}{2} : 1$; israélites, $609 \frac{1}{2} : 1$.

Le chiffre moyen des prisonniers de 1831 à 1832 (1240), comparé avec celui des trois années antérieures, a offert, relativement au nombre des crimes et des délits, une progression toujours descendante.

Rapports. En 1828, $1073 : 1$;

En 1829, $1164 : 1$;

En 1830, $1233 \frac{1}{2} : 1$;

En 1831, $1280 \frac{1}{3} : 1$.

Le cercle de la Forêt-Noire est ordinairement celui où il se commet le moins de crimes. La proportion, d'après l'état du 30 Juin 1832, est $1482 : 1$, tandis que le cercle de la Jaxt présente le rapport de $1034 : 1$.

Occupation des détenus. Les prisonniers sont occupés soit à un métier qu'ils ont autrefois exercé, soit aux travaux qui s'exécutent dans les ateliers de la prison. Dans un espace de dix-huit mois, sur 1251 détenus, 1155 ont été employés à

différens travaux; 96 n'y ont pas pris part pour cause de maladie, d'infirmité ou d'exemption. Le produit de leur travail a donné :

De 1830 à 1831, 26,395 fl. 3 kr., ou par tête, 21 fl. 3 kr.

De 1831 à 1832, 28,285 fl. 28 $\frac{1}{2}$ kr., ou par tête 22 fl. 30 $\frac{1}{2}$ kr.

Pour que les châtimens auxquels la société se voit forcée de condamner temporairement les individus qui ont violé les lois qui la gouvernent, puissent être pour eux une utile et profitable leçon, il ne faut pas qu'ils trouvent dans les prisons mêmes de nouveaux moyens de corruption par leur contact journalier avec des hommes plus pervers. Dans les prisons wurtembergeoises les détenus sont séparés, mais non isolés dans le sens du *solitary confinement* des Américains; ils sont divisés en quatre classes, dont voici le tableau, d'après l'état du 30 Juin 1832.

	Hommes.	Femmes.	Total.
1. ^{re} classe. Meurtriers, incendiaires, brigands, voleurs.....	50	51	101
2. ^e classe. Attentat contre la propriété, la sûreté publique, gens sans aveu.....	631	216	847
3. ^e classe, comprenant le reste des criminels.....	231	109	340
4. ^e classe. Jeunes détenus ou prisonniers, objets d'une recommandation spéciale.	28	1	29
SOMME TOTALE.....	940	377	1317

Les détenus sont, d'après leur conduite, divisés en trois classes : les bons, les moyens ou médiocres, les mauvais. L'état du 30 Juin 1832 nous donne les chiffres suivans :

	Hommes.	Femmes.	Total.
1. ^{re} classe. Bons.....	95	34	129
2. ^e classe. Moyens.....	285	99	384
3. ^e classe. Mauvais.....	366	140	506
SOMME TOTALE.....	746	273	1019

Si sur 1317 prisonniers ces trois classifications n'en présentent que 1019, c'est que le petit nombre de ceux qui sont renfermés dans la forteresse de Hohenasperg, et la courte

durée de la peine que subissent les autres dans les maisons correctionnelles de Heilbronn, de Rothenbourg et d'Ulm, rendent à leur égard tout classement à peu près impossible.

Instruction des prisonniers. De tout temps les gouvernemens d'Allemagne ont montré le zèle le plus louable pour l'instruction du peuple. Dans aucun pays il n'y a plus d'écoles de tous les degrés; nulle part elles ne sont plus suivies, mieux organisées, mieux pourvues de maîtres habiles et capables de leur mission. Sous ce rapport le Danemarck seul pourrait entrer en concurrence avec l'Allemagne. L'instruction publique dans le Wurtemberg est portée au budget de 1832 à 1833 pour une somme de 880,000 fl. (environ 2,000,000 de francs).¹

De 1831 à 1832 il a été dépensé, sur le budget des prisons, pour l'instruction des détenus, la somme de 25 11 fl. 26 kr.

La société, tout en croyant devoir sévir contre quelques-uns de ses membres qui se sont rendus coupables envers elle, ne doit point pourtant les regarder comme des êtres dans lesquels toute idée de repentir, tout espoir d'amélioration est désormais impossible; mais bien comme des hommes égarés qui, après avoir expié leur faute par le châtement, seront encore admis au nombre des membres de la société dont ils faisaient partie. Si l'on veut soutenir en principe que l'on a le droit d'être plus sévère envers ceux qui ont

¹ Ici nous ferons cependant une remarque. De tous les établissemens publics du royaume, le premier et le plus important est sans contredit l'université de Tubingue. Nous ne savons pas par quel aveugle esprit de parcimonie elle reçoit de l'État une aussi faible allocation. La loi du 3 Avril 1828 fixe son budget annuel à la somme de 80,000 florins (environ 172,400 francs). Or, comme son revenu s'élève à 30,000 florins, l'État ne lui en alloue que 50,000. Pour de plus amples détails, voyez la brochure publiée par le professeur Rob. Mohl, sous le titre : *Ueber die pecuniären Bedürfnisse der Universität Tübingen. Tübingen, bei Laupp, 1833.* Dans la séance du 10 Septembre, la bibliothèque a obtenu de la chambre des députés, pour trois ans, un supplément annuel de 3000 fl.

déjà commis une première faute, ne faut-il pas donner à ceux qui ont failli, les moyens nécessaires pour se relever ? Or, l'instruction et le travail ne sont-ils pas les moyens les plus efficaces pour corriger les habitudes vicieuses, prévenir le retour des mauvais penchans et empêcher les récidives ?

Sur 200 prisonniers renfermés dans la maison de réclusion de Gotteszell, 46 hommes et 19 femmes ont suivi l'école, et au 30 Juin 1832 il y avait encore

Dans la 1. ^{re} classe	14 hommes	6 femmes	} Total : 46.
Dans la 2. ^e classe	$\frac{17}{31}$	$\frac{9}{15}$	
	—	—	

Dans l'année 1830 le nombre de ceux qui avaient fréquenté l'école, n'avait été que de 24. Nous devons attribuer l'augmentation obtenue à la sage détermination prise par le gouvernement, de distribuer, sous forme de gratification, des primes d'encouragement proportionnées au zèle et à l'activité déployés par le détenu. On ne saurait trop applaudir à d'aussi sages mesures, qui, en excitant parmi les prisonniers une louable émulation, doivent à la fin les ramener à la moralité par l'instruction et le travail. Ce système, suivi avec discernement, doit nécessairement produire de bienfaisans résultats, et c'est avec joie que nous le voyons se populariser et s'appliquer.²

Dans la maison de détention de Ludwigsbourg, 594 détenus ont, depuis le 1.^{er} Janvier 1831 jusqu'au 1.^{er} Juillet

1 Nous avons vu plus haut que sur 2932 individus condamnés par les tribunaux pendant l'année 1831 à 1832, il y en avait 1216 en état de récidive. Nous ne saurions attribuer l'élévation de ce chiffre qu'à l'accroissement du paupérisme, et partant de la mendicité et des vices qu'elle entraîne avec elle. Le royaume avait en 1828, 64,896 pauvres répartis ainsi qu'il suit : 22,863 adultes capables de travailler ; 14,142 en partie capables ; 11,044 totalement incapables, et 16,848 enfans au-dessous de 14 ans. (Voyez Memminger, *Württembergische Jahrbücher*, 1829, deuxième cahier, p. 311 — 442.)

2 Voyez le Discours prononcé par M. Béranger, président de la Société pour l'amélioration des jeunes détenus libérés du département de la Seine, *Moniteur* du 10 Août 1833, n.^o 222.

1832, suivi les classes et l'école de chant. D'après le relevé fait le 30 Juin 1832, il y en avait encore à cette époque :

Dans la 1. ^{re} classe.....	79	hom.	33	fem.	} Somme totale : 232.
Dans la 2. ^e classe.....	62	—	19	—	
Dans la 3. ^e classe.....	18	—	9	—	
Dans la classe de chant	12	—	00	—	
Total...	171	—	61	—	

Au 31 Décembre 1830 l'école était suivie par 309 détenus, dont 217 hommes et 92 femmes.

Les tableaux publiés annuellement par le ministère de la justice sont regardés partout comme d'admirables monumens de statistique. Chaque jour on en sent mieux le prix, on en reconnaît mieux les avantages. C'est pourquoi nous croyons qu'on ne saurait apporter trop de soins à les rendre de plus en plus complets. On les perfectionnerait encore, en relatant sur un tableau à part la mortalité des maisons centrales, les différentes maladies dont les détenus auraient été atteints, avec leurs causes, leurs variétés, leurs caractères, etc. Ce serait un moyen sûr de connaître la salubrité relative des prisons, et de remédier aux abus que peut porter avec elle une administration ou mauvaise, ou même négligente.

Outre les affaires criminelles dont nous venons de rendre compte, 8854 affaires ont été portées devant les conseils municipaux du royaume, faisant l'office de juges de paix. Quelquefois ces conseils jugent collectivement en assemblées; dans d'autres cas, l'autorité locale, le maire (*Schultheiss*, *Ortsvorsteher*), juge seul et sans leur assistance¹. Cette

¹ Les conseils des villes et des communes sont aussi, sous le rapport juridique, des espèces de tribunaux de police municipale, dont la compétence est fixée par le quatrième édit, §. 40. Les communes sont divisées en quatre classes. Leurs conseils formés en tribunaux peuvent prononcer :

- 1.^{re} classe, 4 jours de prison et 8 rixthaler (12 fl.) d'amende;
- 2.^e classe, 3 — — — et 6 — (9 fl.) —
- 3.^e classe, 2 — — — et 4 — (6 fl.) —
- 4.^e classe, 1 — — — et 2 — (3 fl.) —

Lorsque le maire du lieu (*Ortsvorsteher*) juge seul, sans l'assistance du

institution, l'un des fruits de la révolution française, a été dignement appréciée partout où on l'a introduite, dans la Bavière, la Prusse, la Hesse rhénane, etc. Le Wurtemberg ne pouvait méconnaître son utilité; aussi lisons-nous dans Memminger (page 100) : « Une expérience de plus de dix années nous a montré la bienfaisante efficacité de cette institution. »

Plus que tout autre pays, la France apprécie la salutaire influence des tribunaux de paix. C'est même pourquoi elle demande ardemment une réforme dans cette partie de sa législation. Elle veut que l'on étende la juridiction et la compétence de ces magistrats utiles, et qu'on recule les bornes étroites dans lesquelles les emprisonne le Code de procédure civile. Ce vœu a déjà été exprimé par les jurisconsultes, par la presse, etc.; même l'année dernière une proposition spéciale fut déposée sur le bureau de la Chambre des députés. La Chambre, sans vouloir entendre les développemens, a, comme on s'y était attendu, rejeté la prise en considération, croyant sans doute qu'il n'était pas de sa dignité de s'occuper des justices de paix, et qu'en votant de confiance quelques millions de fonds secrets, elle ferait mieux les affaires du pays. Le Code pénal et le Code d'instruction criminelle ont été, par la loi du 28 Avril 1832¹, améliorés dans plusieurs dispositions essentielles. Cette réforme désirée depuis longtemps est, il est vrai, encore incomplète; elle donne justement la mesure de ce qu'on pouvait faire et de ce qu'on n'a pas fait. Aussi a-t-elle été accueillie comme elle devait l'être, c'est-à-dire comme une espérance pour l'avenir. Il s'agit maintenant de la poursuivre et de la compléter. Or, qu'y a-t-il de plus urgent que de porter la main sur le Code de procédure civile?

P. A. DE LA NOURAIS.

conseil, sa compétence; sous le rapport de la pénalité, ne s'étend qu'à la moitié de ce qui est énoncé plus haut.

¹ Voyez *Bulletin des lois*, onzième série, n.º 150 et 151.

APERÇU DE LA VIE DE GOËTHE,

*D'après lui-même.**(Second article.¹)*

« Ce que j'ai raconté jusqu'à présent, appartient à cet état social qui se forme à la suite d'une longue paix. Une si douce existence n'est cependant sentie nulle part autant que dans une ville soumise à ses propres lois, assez grande pour contenir un nombre considérable de citoyens, et située de manière à pouvoir s'enrichir par le commerce et par l'industrie. Si une telle ville ne règne pas sur un territoire étendu, elle a plus de facilité encore pour augmenter son bien-être intérieur, parce que ses relations à l'extérieur ne l'entraînent ni dans des entreprises, ni dans des alliances coûteuses.

« C'est pour ces raisons que les habitants de Francfort avaient joui pendant le temps de mon enfance d'une suite d'années heureuses. Mais à peine eus-je accompli (en 1756) ma septième année, qu'éclata cette guerre fameuse qui exerça une grande influence sur les sept années suivantes de ma vie. Frédéric II, roi de Prusse, était entré en Saxe avec 60,000 hommes, et au lieu de se faire précéder par une déclaration de guerre, il avait publié, après l'invasion, un manifeste rédigé par lui-même, et énonçant les motifs qui l'avaient porté à cette démarche extraordinaire, et qui, selon lui, la justifiaient. Aussitôt le monde, appelé ainsi non-seulement à être spectateur, mais même à être juge, se

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, cahier de Mars 1833, p. 226. — Un nouveau volume de cinq mémoires de Goëthe vient d'être publié parmi ses Œuvres posthumes. (Voyez le Bulletin bibliographique à la fin de ce numéro.)

divisa en deux partis, et notre famille fut à cet égard l'image de la société.

« Mon grand-père, qui, comme sénateur de Francfort, avait porté avec d'autres le dais impérial sous lequel avait marché l'empereur François I.^{er} lors de son couronnement, et qui de plus avait reçu de l'impératrice une chaîne d'or avec son portrait, était partisan de l'Autriche, ainsi que plusieurs de ses gendres et de ses filles. Mon père, quoiqu'il eût été nommé conseiller impérial par Charles VII, et qu'il s'intéressât de cœur et d'âme au sort de ce monarque, penchait néanmoins vers la Prusse avec l'autre partie moins nombreuse de la famille. Bientôt nos réunions du dimanche, qui avaient eu lieu régulièrement depuis des années, furent interrompues. Les dissensions, ordinaires entre parens et alliés, trouvèrent alors à se prononcer sous une forme arrêtée. On disputait, on se retenait, on éclatait. Mon grand-père, patient et commode de son naturel, s'échauffa lui-même plus d'une fois. Ce fut en vain que les femmes cherchèrent à éteindre le feu; après plusieurs scènes désagréables, mon père se retira le premier de la société. Depuis lors nous nous réjouissions chez nous sans gêne des victoires des Prussiens.

« Moi aussi j'étais Prussien, ou plutôt Frédéricien; car en quoi nous regardait la Prusse? C'était la personne du grand roi qui intéressait généralement. Je me réjouissais avec mon père de nos victoires; je copiais avec plaisir les chansons guerrières faites en l'honneur des Prussiens, et plus volontiers encore les vers satiriques faits contre le parti opposé, quelque plates que pussent être ces rimes.

« Comme l'aîné des petits-fils et comme filleul, je dinais tous les dimanches chez mes grands-parens : c'étaient pour moi les heures les plus agréables de la semaine. Mais dès lors je n'y mangeais plus qu'avec répugnance, parce qu'il me fallait entendre déchirer sans ménagement mon héros. Là soufflait un autre vent que chez moi. Il s'ensuivit que mon

affection et ma vénération pour mes grands-parens diminuèrent. Chez moi, je n'osais rien en dire; je m'en abstenais par délicatesse, et parce que ma mère m'avait dit d'être sur mes gardes. Par là je me trouvais réduit à mon propre jugement; et de même que dans ma sixième année, après le tremblement de terre de Lisbonne, la bonté de Dieu m'était devenue tant soit peu suspecte, la justice du public me devint aussi douteuse au sujet de Frédéric II. Mon ame était naturellement portée vers le respect, et il fallait une certaine commotion pour ébranler ma foi en une chose respectable quelconque. Malheureusement ce n'était pas pour elles-mêmes qu'on nous avait recommandé les bonnes mœurs et une conduite décente; mais à raison de l'opinion des autres? Qu'en dira le public? répétait-on sans cesse; aussi croyais-je fermement que le public était un juge infailible. Cependant je faisais l'expérience du contraire. Le mérite le plus éminent et le plus éclatant était vilipendé et haï; si l'on ne niait pas les actions les plus grandes, du moins on les dépréciait: cette injustice, on la commettait envers l'homme qui était évidemment le plus distingué de son époque; et ceux qui s'en rendaient coupables étaient à mes yeux des hommes de mérite, tels que mon grand-père et mes oncles. Qu'il pût y avoir ce qu'on appelle des partis, c'était ce que j'ignorais entièrement; j'étais d'autant plus ferme dans ma manière de voir que moi et ceux de mon opinion nous rendions pleine justice à la beauté et aux autres qualités de Marie-Thérèse, et que nous ne reprochions pas à son époux, l'empereur François, son goût pour les bijoux et pour l'argent. Si nous appelions quelquefois le comte Daun bonnet de nuit, nous pensions pouvoir prendre cela sous le nôtre.

« En réfléchissant aujourd'hui sur ce sujet, j'y trouve le germe de cette indifférence, je pourrais dire de ce mépris du public, que je conservai pendant une grande partie de ma vie, et dont je ne me corrigeai que très-tard, en gagnant

de l'expérience et en cultivant mon esprit. Toujours est-il que dès-lors le spectacle d'une partialité criante me fut très-pénible, même nuisible, parce qu'il m'accoutumait à m'éloigner de personnes d'ailleurs aimées et révérees. Les événemens, se succédant avec rapidité, ne laissaient aucun repos aux partis ; nous trouvions une triste satisfaction à renouveler sans cesse ces anciennes altercations, et même à les envenimer, et nous continuâmes ainsi à nous tourmenter jusqu'à ce que les Français vinrent occuper Francfort et nous apporter dans nos habitations une incommodité réelle.

« Depuis long-temps des personnes prévoyantes avaient craint que nos contrées ne devinssent le théâtre de la guerre. On commença à tenir davantage les enfans à la maison, et dans ce but on tâcha de nous procurer des amusemens en famille. On produisit de nouveau au grand jour les marionnettes que notre grand'mère nous avait laissées, et on alla jusqu'à les établir de manière que ma chambre au troisième servît d'amphithéâtre, pendant qu'une chambre voisine devenait la scène même. En accordant à plusieurs garçons de mon âge la faveur de venir jouir de ce spectacle, nous nous fîmes d'abord plus d'un ami ; mais bientôt il y eut de l'inconvénient : car l'inquiétude naturelle aux enfans ne leur permettant pas de rester tranquilles spectateurs, ils voulaient se mêler de la direction, et ils finirent par troubler le jeu au point que nous fûmes réduits à n'admettre qu'un public plus jeune, qui pouvait au besoin être contenu par les nourrices et les servantes. Nous avions appris par cœur le drame principal pour lequel le théâtre avait été fait, et nous l'exécutions d'abord de préférence. Mais bientôt, cet exercice nous ayant lassés, nous changeâmes la garde-robe et les décorations, et nous nous hasardâmes à entreprendre diverses pièces, dont la plupart sans doute convenaient peu à une scène aussi rétrécie. Quoique par cette présomption nous ne fissions que gâter ce que nous aurions pu produire réellement, néanmoins cet

amusement enfantin avança notablement en moi le talent de l'invention et de la représentation, exerça mon imagination et me donna une certaine habileté industrielle, avantages que peut-être je n'aurais pu d'aucune autre manière me procurer aussi promptement dans les circonstances où j'étais placé.

« J'avais appris de bonne heure à me servir de la règle et du compas, en appliquant aussitôt à la pratique l'enseignement qu'on nous donnait en géométrie, et je m'occupais avec plaisir à faire des ouvrages en carton. Je ne m'arrêtais pas à des figures géométriques, à des coffrets et autres objets de cette espèce ; mais j'imaginai de jolies maisons de campagne, ornées de colonnades, de gradins et de toits en forme de terrasses : il est vrai que je ne produisis rien de remarquable en ce genre.

« Je mis plus de persévérance à organiser un arsenal à l'aide de notre domestique, tailleur de profession ; il devait servir à nos drames et à nos tragédies, que nous voulions représenter nous-mêmes, dégoûtés que nous étions des marionnettes. Mes camarades, de leur côté, se fabriquaient des choses semblables aux miennes. Bientôt les rivalités éclatèrent. Dans les combats qui furent livrés, j'étais ordinairement secondé par quelques-uns de mes amis, pendant que les adversaires l'étaient par leur parti. Une fois l'un de mes partisans, que j'appellerai Pylade, me devint infidèle ; mais il ne put rester qu'un moment dans les rangs opposés, il revint à moi, et nous nous embrassâmes en versant un torrent de larmes : depuis nous fûmes inséparables.

« Quand je voulais rendre mes amis tout-à-fait heureux, je leur récitais des contes ; et ce qu'ils aimaient surtout, c'était de m'entendre parler en mon propre nom, charmés sans doute que moi, leur condisciple, j'eusse été témoin de tant de choses merveilleuses. Ils n'étaient nullement surpris que j'eusse pu avoir toutes ces aventures, quoiqu'ils connussent parfaitement la distribution de ma journée, et qu'ils sussent bien

que je ne m'éloignais pas de notre ville natale. Il est donc évident qu'ils se faisaient illusion à eux-mêmes, plus que je ne me jouais d'eux. Aussi suis-je porté à croire que si je n'avais appris plus tard à donner, à l'aide de l'art, une forme poétique régulière à ces fantasmagories, ces essais vaniteux n'auraient pas laissé de produire des effets fâcheux pour ma vie entière.

« En considérant de près cet instinct d'amplification ou d'invention rhétorique, on serait tenté d'y voir cette sorte de prétention avec laquelle le poète dit impérieusement les choses même les plus invraisemblables, et exige de chacun de reconnaître comme réel ce qui, d'une manière ou d'autre, pouvait paraître vrai à l'inventeur de ces merveilles.

« Du reste, j'étais ennemi du mensonge et de la dissimulation, et je n'étais pas moins éloigné de la légèreté : peut-être que la manière grave avec laquelle dès-lors j'envisageais le monde et moi-même, se manifestait aussi dans mon extérieur ; car souvent, tantôt en plaisantant, tantôt sérieusement, on relevait en moi une certaine dignité qu'on disait que je m'arrogeais ; car, quoique je ne manquasse pas d'amis, néanmoins ils étaient toujours en moindre nombre que ceux qui se faisaient un plaisir de nous attaquer assez brutalement et de nous faire sortir des rêves romanesques dont nous aimions à nous occuper, moi, en les inventant, et mes camarades, en se les faisant communiquer. Nous nous apercevions cependant par là qu'au lieu de se livrer à la mollesse et à des plaisirs fantastiques, on avait plutôt besoin de s'endurcir, soit pour apprendre à supporter les maux inévitables, soit pour agir contre leurs causes et leurs effets.

« Parmi les exercices par lesquels je tâchais de me donner du stoïcisme, je comptais principalement celui de m'habituer à endurer des souffrances physiques. Nos maîtres nous traitaient parfois très-durement, en nous donnant des coups et des bourrades, auxquels nous devenions d'autant plus insen-

sibles, que la résistance, et plus encore les représailles, étaient punies sévèrement.

« Je m'exerçais de même dans les luttes et les combats que j'avais fréquemment avec mes camarades. Malheureusement ceux-ci, s'étant aperçus que je faisais profession de stoïcisme, devinrent importuns et impertinens. Force me fut plus d'une fois de sortir de mon impassibilité. Je me rappelle un de ces faits qui laissa en moi une profonde impression. Un jour le maître n'était pas venu pour donner sa leçon. Quoique nous fussions en assez grand nombre, l'ordre cependant ne fut pas troublé tant que les plus bienveillans d'entre nous restèrent; mais à peine furent-ils partis, me laissant avec trois autres moins bien intentionnés, ceux-ci résolurent de me tourmenter, de m'humilier et de me châtier ignominieusement. Ils sortirent un moment, et revinrent armés de verges. J'entrevis aussitôt leur dessein; mais, comme je croyais que la fin de l'heure approchait, je résolus de l'attendre en supportant patiemment et jusqu'au son de cloche tous les maux qu'on voudrait m'infliger. Ils commencèrent à l'instant à me frapper sur les jambes et les mollets. Je ne fis aucun mouvement; mais je sentis bientôt que j'avais mal calculé, et qu'une telle douleur faisait durer les minutes à l'excès. Ma persévérance fit augmenter ma fureur, et au premier son de la cloche je saisis subitement l'un de mes ennemis par les cheveux, et, le jetant aussitôt à terre, je le tins sous moi, en posant le genou sur son dos. Le second, qui était le moins fort, je l'attirai à moi par le cou, et, le tenant serré contre moi, je manquai de l'étouffer. Restait le troisième, qui n'était pas faible du tout, et pour lequel je n'avais que mon bras gauche. Néanmoins je le saisis par son habit, et, profitant d'un faux mouvement qu'il fit, je le courbai à terre, et lui fis frapper le visage contre le plancher. Ils ne m'épargnèrent pas les bourrades, les morsures et les coups de pied; mais je ne sentais que mon besoin de

vengeance. Profitant de ma position, je leur fis à plusieurs reprises entrechoquer leurs têtes. A la fin ils jetèrent des cris horribles, qui firent accourir tous les gens de la maison. Je me justifiai aisément par l'état où se trouvaient mes jambes, que je montrai déchirés de coups de verges. On me laissa donc partir; mais je jurai qu'à l'avenir, à la moindre offense, je leur arracherais yeux et oreilles, et que je les étranglerais au besoin.

« Cette querelle, quoique bientôt oubliée, fut cause que les leçons prises en commun cessèrent peu à peu. En conséquence je me vis comme auparavant confiné dans la maison paternelle, où je trouvais dans ma sœur Cornélie, qui était seulement d'une année plus jeune que moi, une société dont les agrémens allaient tous les jours en augmentant.

« Je ne quitterai pas ce sujet sans raconter encore une histoire qui s'y rapporte; car la leçon morale qui résulte de ces communications consiste justement dans l'expérience qui s'acquiert par là des tribulations de la vie. Si une telle expérience ne nous sert pas à éviter de pareils maux, du moins elle nous apprend à les supporter.

« Une autre remarque générale peut trouver ici sa place, c'est que dans l'éducation des enfans des classes cultivées il se trouve une contradiction choquante: d'un côté, ces pauvres êtres sont exhortés et dressés par leurs parens et leurs maîtres à se comporter avec modestie, sagesse et prudence, à ne faire de tort à personne par malice ou insolence, et à étouffer tous les sentimens haineux; et de l'autre, pendant qu'ils font l'application de ces préceptes, ils ont à souffrir de la part de leurs camarades ce qu'on leur défend sévèrement. Il en résulte que ces enfans se trouvent misérablement compromis entre l'état de nature et la civilisation, et deviennent, chacun selon son caractère, ou malicieux ou bien emportés et susceptibles à l'excès.

« Les attaques de mes camarades ne consistaient pas seu-

lement en violences, qu'au besoin je pouvais repousser par la violence; leur satire et leur malveillance me causèrent aussi beaucoup de peine. Comme j'étais porté vers les sentimens affectueux, je savais peu dans les commencemens me défendre contre leurs railleries et leurs calomnies. Je n'avais donc, quand ils me poussaient à bout, que la force physique à leur opposer, et d'un autre côté ces propos faisaient parfois naître en moi des réflexions singulières, qui ne laissaient pas d'avoir des suites. Parmi plusieurs avantages dont je jouissais, mes adversaires m'enviaient surtout celui d'avoir pour grand-père le maire de la ville. Un jour qu'au sortir d'une séance publique du sénat, je ne cachais pas la satisfaction que j'avais ressentie de voir mon grand-père, assis sur un siège élevé et placé sous le trône impérial, présider l'assemblée, un de mes camarades dit avec dédain que je devrais regarder mes pieds, comme le paon les siens, que mon grand-père, aubergiste au *Weidenhof*, n'avait point eu de prétentions aux trônes ni aux couronnes. Je répliquai que je ne voyais pas là un motif de honte, puisque l'excellence de la constitution de notre ville natale consistait précisément dans l'égalité de tous les citoyens, et que chacun pouvait trouver dans son activité une source d'avancement et de fortune; que j'étais fâché que le brave homme fût mort depuis long-temps, que j'avais souvent regretté de ne l'avoir point connu personnellement; que dans ce sentiment j'avais souvent contemplé son portrait et visité sa tombe, et qu'en lisant son épitaphe, je m'étais réjoui de l'avoir eu pour l'un des auteurs de mes jours. A ces mots, un autre envieux prit le premier à part, et lui dit quelques mots à l'oreille, tous les deux ne cessant de me regarder d'une manière ironique; ma bile s'échauffait, je les sommai de s'expliquer. « Eh bien, répondit le premier, puisque tu veux le savoir, celui-ci pense que tu pourrais chercher long-temps avant de trouver ton grand-père. » J'insistai encore plus fortement, joignant les

menaces aux instances, pour les faire s'expliquer. Alors ils débitèrent un conte, qu'ils prétendirent avoir entendu raconter à leurs parens : mon père, selon eux, était le fils d'un homme de qualité, et ce bon bourgeois que j'appelais mon grand-père, avait consenti à figurer comme son père. Ils eurent l'insolence d'apporter toutes sortes d'argumens, entre autres celui-ci : que notre fortune ne provenait que de la grand'mère ; que les autres collatéraux, demeurant à Friedberg et ailleurs, étaient sans biens, et d'autres raisons semblables, qui ne tiraient leur importance que de la méchanceté avec laquelle elles étaient inventées. Je les écoutai plus tranquillement qu'ils ne s'y attendaient ; car ils se tenaient prêts à fuir au premier mouvement que je ferais. Mais je leur répondis tout doucement que cette version-là aussi pouvait me convenir ; que la vie était chose si agréable, qu'il pouvait paraître indifférent de la devoir à tel ou tel ; qu'en dernière analyse elle provenait pourtant de Dieu, devant qui nous étions tous égaux. Ne pouvant parvenir à leur but, ils laissèrent tomber la chose, et nous continuâmes de jouer ensemble, ce qui entre enfans est toujours un moyen de réconciliation éprouvé.

« Cependant les paroles ironiques que je viens de rapporter, m'avaient donné une espèce de maladie morale, qui fit des progrès en silence. Je ne trouvai nullement déplaisant d'être le petit-fils d'un grand seigneur, quand même cela n'aurait pas eu lieu d'une manière tout-à-fait légale. Ma sagacité s'exerça sur cet objet, et mon imagination s'excita. Je me mis à examiner les dires de mes camarades, et je trouvai, j'inventai en même temps de nouvelles raisons pour croire la chose. J'avais peu entendu parler de mon grand-père ; seulement son portrait et celui de ma grand'mère, avaient été suspendus dans un salon de notre ancienne maison ; mais lors de la construction de la nouvelle, ils avaient été relégués dans une chambre supérieure. Ma grand'mère devait avoir été une très-belle femme, et d'un âge égal à

celui de son mari. Je me rappelai aussi avoir vu dans sa chambre la miniature d'un beau monsieur décoré de crachats et de rubans. Ce portrait avait disparu après sa mort avec cent autres petits meubles. Ces faits, et plusieurs autres, je les combinai dans ma jeune tête.

« Comme dans une affaire aussi délicate je n'osais me confier à personne, ni m'informer même de loin auprès d'autres personnes, je ne me lassai point de chercher en secret à découvrir la vérité. J'avais entendu soutenir que les fils ressemblaient souvent d'une manière surprenante à leur père ou à leur grand-père. Plusieurs de nos connaissances, entre autres le conseiller Schneider, l'ami de la maison, étaient en liaison d'affaires avec tous les princes et seigneurs du voisinage, dont un grand nombre avaient des possessions sur le Rhin et sur le Mein, et qui quelquefois honoraient leurs agents ou consuls du don de leurs portraits. Ces images, que j'avais vues depuis mon enfance, je les contemplai alors avec une attention redoublée, cherchant à découvrir quelque ressemblance avec mon père ou même avec moi; mais j'y réussissais trop rarement pour que je pusse en tirer quelque certitude: tantôt c'était le nez d'un tel, tantôt les yeux d'un autre qui me semblaient indiquer quelque parenté. Ainsi ces divers signes me faisaient flotter indécis. Quoique plus tard je fusse à même de reconnaître la fausseté du propos dont j'ai parlé, je ne gardai pas moins l'impression qu'il m'avait laissée; de telle sorte que je ne pus pendant long-temps m'empêcher d'examiner en secret les mêmes portraits. Tant il est vrai que tout ce qui confirme intérieurement l'homme dans son orgueil et flatte sa vanité, lui est agréable au point qu'il ne demande pas si la chose peut d'ailleurs tourner à son honneur ou à sa honte.

« Mais au lieu de placer ici des remarques sévères, j'aime mieux détourner mes regards de ces beaux temps de la première jeunesse. Qui pourrait en effet parler dignement de

cette plénitude d'existence qu'on appelle l'enfance? Nous ne pouvons contempler qu'avec plaisir, qu'avec admiration même, ces petits êtres qui circulent autour de nous : car la plupart promettent plus qu'ils ne tiennent, et on dirait que la nature, parmi tant d'autres tours malins qu'elle nous joue, s'est aussi proposé tout exprès en ceci de se moquer de nous. Les premiers organes qu'elle donne aux enfans sont calculés sur le premier état de l'être qui en est doué ; il s'en sert sans prétention, de la manière la plus conforme aux divers buts qu'il doit atteindre. L'enfant, considéré en lui-même, ou en contact avec ses pareils, et dans des rapports en harmonie avec ses forces, paraît si avisé, si intelligent, que rien ne le surpasse ; et en même temps il se montre si naïf, si peu gêné, si gai, qu'on ne voudrait presque pas désirer pour lui d'autre culture. Si les enfans continuaient à croître dans la même proportion, nous n'aurions que des hommes de génie ; mais la croissance n'est pas seulement un développement ; les divers systèmes organiques qui constituent l'homme sortent l'un de l'autre, se succèdent l'un à l'autre, se transforment l'un dans l'autre, s'excluent même, s'absorbent réciproquement ; de manière que de tant de talens et de forces manifestés de bonne heure, il ne reste presque plus rien après un certain temps. S'il est vrai que les talens de l'homme ont en général une tendance déterminée, il sera toujours difficile, même au connaisseur le plus expérimenté, de la deviner d'avance : on peut seulement plus tard remarquer les faits qui ont présagé ce qui est ensuite arrivé réellement.

« Je n'entends donc nullement clore ici mes histoires d'enfance ; au contraire, je me promets d'en reprendre le fil quand l'occasion s'en présentera. Maintenant je vais dire quelle influence les événemens de la guerre exercèrent peu à peu sur nos sentimens, sur la manière de vivre de mes parens et sur la mienne.

« L'année 1757, que nous passâmes encore libres de trou-

bles politiques, fut cependant pleine d'émotions. Aucune autre ne se montra plus riche en événemens. Les victoires, les hauts-faits, les restaurations se succédèrent rapidement, se mêlèrent ensemble, et parurent pour ainsi dire s'engloutir réciproquement ; mais constamment la grande figure de Frédéric, son nom, sa gloire, planaient au-dessus de tout. L'enthousiasme de ses admirateurs, la haine de ses ennemis, allaient toujours croissant, et cette diversité d'opinions, qui divisait même les familles, ne contribua pas peu à isoler encore davantage les citoyens, déjà séparés par différentes causes ; car dans une ville partagée inégalement en trois religions diverses, et dans laquelle peu de citoyens peuvent parvenir au gouvernement, il y a naturellement, même parmi les personnes cultivées, des individus qui se replient sur eux-mêmes, et se forment une existence séparée, en se livrant à des goûts et à des études à part.

« Mon père, au retour de ses voyages, avait résolu d'entrer dans la carrière publique, en exerçant un emploi subalterne, qu'il offrait de gérer gratuitement, pourvu qu'on le lui conférât sans élection. Dans l'idée qu'il avait de lui-même, et dans la conscience de son zèle, il croyait mériter cette distinction, qui n'était autorisée ni par les lois ni par les usages : aussi, quand sa requête eut été rejetée, il en conçut de l'humeur, et jura de ne jamais accepter d'emploi ; et pour rendre cela réellement impossible, il sollicita le titre de conseiller impérial, titre que le maire et les sénateurs portent comme une qualité purement honorifique. Ainsi il était devenu l'égal des supérieurs, et ne pouvait plus descendre. Le même motif le porta à demander la main de la fille aînée du maire, ce qui l'excluait du sénat. De cette manière il se trouva classé parmi les citoyens passifs, vivant isolés, retirés de la société, et ne communiquant guères entre eux. Le caractère de telles personnes en devient de plus en plus tranchant ; c'est ce qui arriva à mon père. D'ailleurs ses voyages

lui avaient donné l'idée d'une vie plus libérale que celle de la majorité de ses concitoyens. Il s'en trouvait cependant qui pensaient comme lui. Je citerai entre autre M. de Hœn, connu dans le monde littéraire par son roman intitulé : *le Comte de Rivera*, et surtout par un ouvrage plus grave, ayant pour titre : *une seule Religion véritable*, et dont le but était d'engager les communions chrétiennes, particulièrement les luthériens et les calvinistes, à une tolérance réciproque. Ce dernier ouvrage attira à l'auteur de fâcheuses querelles avec les théologiens, ce qui le détermina à accepter la place de président à Lingen, que lui offrait Frédéric. Ce prince aimait à récompenser un homme exempt de préjugés et amateur des idées nouvelles, qui, nées en France, commençaient à percer chez nous. Bientôt ses compatriotes prétendirent qu'il n'était pas content de sa nouvelle position. Mon père, de son côté, le blâmait de s'être laissé attirer par le roi. Quelque grande que fût son adoration pour ce prince, il croyait qu'il était dangereux d'être en contact avec lui. « On avait vu, disait-il, de quelle indigne manière le célèbre Voltaire avait été traité à Francfort, lui qui avait été si avant dans la faveur du roi, et qui devait être considéré comme son maître dans la poésie française. »

« Un nom bien plus illustre nous vint frapper de loin ; c'était le nom de Klopstock. Au commencement on s'étonnait de ce qu'un homme si distingué portât un nom si bizarre¹ ; mais bientôt on s'y accoutuma, et on ne songea plus à la signification de ces syllabes. Jusqu'à cette époque je n'avais trouvé dans la bibliothèque de mon père que les poètes allemands plus anciens qui s'étaient fait connaître du temps de sa jeunesse. Tous ceux-là avaient rimé, et mon père regardait la rime comme essentielle à la poésie. Canitz, Hagedorn, Drollinger, Krentz, Haller, étaient rangés l'un à côté de l'autre, reliés avec goût : après venaient *Télémaque*, traduit

¹ *Klopstock*, bâton pour battre.

par Neukirch, *la Jérusalem délivrée*, traduite par Koppe, et d'autres traductions. Pour ma part, j'avais depuis mon enfance parcouru et même étudié tous ces livres, ce qui me procurait souvent l'honneur d'être appelé pour réciter des morceaux choisis. Mon père éprouva une grande contrariété lorsque le *Messie* de Klopstock fit agréer des vers qu'il ne pouvait regarder comme tels : il s'était bien donné de garde, il est vrai, d'acheter le poème ; mais l'ami de la maison, le conseiller Schneider, l'apporta en secret, et le communiqua à notre mère et à nous.

« Le *Messie* avait fait une impression profonde sur cet homme, qui cependant lisait peu et était accablé d'affaires. Ces sentimens si beaux, si nobles et si naturellement exprimés, cette langue si agréable quand même on ne la prenait que pour de la prose harmonieuse, avaient tellement captivé cet homme, d'ailleurs peu sensible, qu'il regardait les dix premiers chants du poème (car c'est de ceux-ci qu'il s'agit ici¹) comme le plus sublime des livres pieux ; aussi chaque année, dans la semaine de Pâques, il s'enfermait pour le lire d'un bout à l'autre, et pour s'édifier, disait-il, pour tout le reste de l'année. Il songea d'abord à communiquer ses sentimens à son ancien ami ; mais il fut bien surpris de rencontrer en lui une aversion insurmontable pour un ouvrage d'un fond si précieux ; aversion motivée sur un point de forme qui pour lui n'était d'aucune importance. On pense bien qu'il revint à la charge ; mais à force de discuter sur ce sujet, les deux parties s'éloignèrent l'une de l'autre de plus en plus : il y eut des scènes, et finalement notre bon conseiller, homme d'un caractère doux, résolut de garder le silence, pour ne pas perdre à la fois un ami de jeunesse et un bon dîner de dimanche.

« Cependant c'est le désir de tout homme de faire des prosélytes, et notre ami se trouva bien dédommagé en secret,

¹ Klopstock publia d'abord seulement les dix premiers chants du *Messie*, qui forment à eux seuls un tout.

lorsqu'il découvrit dans le reste de notre famille des ames toutes bienveillantes pour son saint favori: L'exemplaire du *Messie*, dont il n'avait besoin que pendant une semaine chaque année, nous appartenait pour le reste du temps. Notre mère le gardait en secret, et nous autres enfans nous nous en emparions aussi souvent que possible, dans nos heures de récréation, pour nous mettre dans quelque coin écarté, et y apprendre par cœur les passages les plus intéressans, surtout ceux qui renfermaient les sentimens tendres et les mouvemens passionnés. C'est ainsi que nous récitons alternativement le Songe de Porcia, et que nous nous étions partagé le dialogue entre Satan et Adramelech, qui, comme on sait, ont été précipités dans la mer Rouge. Le premier rôle, comme le plus violent, m'était échu en partage; l'autre, un peu lamentable, était rempli par ma sœur. Ces imprécations réciproques, sonores, quoique horribles, nous coulaient de bouche, et nous saisissons chaque occasion pour nous adresser réciproquement ces phrases diaboliques. Un jour (c'était un samedi et en hiver, notre père se faisait raser; il avait pris cette habitude afin de pouvoir s'habiller plus commodément le lendemain matin pour le service divin), nous étions assis, ma sœur et moi, derrière le poêle sur un tabouret, et nous murmurions, pendant que le barbier savonnait notre père, nos imprécations à voix basse. Mais voilà qu'Adramelech dut saisir Satan de ses mains de fer; en conséquence ma sœur m'attaqua vivement, en récitant, quoique assez bas, mais d'un ton de plus en plus passionné :

Aide-moi! je t'implore. Si tu le veux, monstre,

Je t'adore : scélérat, voué éternellement à l'enfer,

Aide-moi! car je souffre les tourmens de la damnation éternelle.

Autrefois je pouvais te haïr avec une douleur et une rage ardente,

Maintenant je ne le peux plus; c'est là aussi un tourment!

« Jusque là tout s'était assez bien passé; mais elle cria plutôt qu'elle ne récita les paroles suivantes :

Oh, comme je suis écrasé!.....

« A ce cri le bon barbier, effrayé, versa dans l'estomac de mon père tout le contenu du bassin, qu'il tenait à la main. Grand émoi ! Une inquisition sévère eut lieu : on était surtout saisi à l'idée du malheur qui eût pu arriver, si le barbier avait déjà été occupé à raser. Pour éviter tout soupçon de légèreté, nous fûmes obligés d'avouer nos rôles infernaux. On sent bien que l'événement qui venait de se passer n'était pas fait pour accréditer les hexamètres de Klopstock.

« C'est ainsi que les enfans et le peuple font souvent un jeu de ce qu'il y a de grand et de sublime, et il faut bien le leur pardonner. Comment sans cela pourraient-ils en supporter le poids ?



PENSÉES TRADUITES DES FRAGMENTS DE NOVALIS.

Là où règne le penchant à réfléchir, et non pas seulement à penser, là est aussi la progressivité. Beaucoup d'hommes instruits ne possèdent pas ce penchant. Ils ont appris ce qu'ils savent, comme on apprend à faire des souliers, sans jamais se donner la peine de vouloir découvrir le fond de leurs pensées. Cependant il n'y a pas d'autre bonne voie. Chez quelques autres ce penchant à la réflexion ne dure qu'un certain temps. Il grandit, puis s'en va quelquefois avec les années, quelquefois avec la découverte d'un système qu'ils cherchaient pour s'éviter l'ennui de réfléchir.

Plus un système est borné, plus il plaira aux sages de ce monde. Ainsi le système des matérialistes, les principes d'Helvétius et de Locke, ont toujours obtenu parmi eux un grand succès. Ainsi Kant trouvera encore plus de partisans que Fichte.

Dans le premier temps que l'on commençait à exercer son jugement, chaque opinion était une découverte. Et la valeur de cette découverte était d'autant plus grande, que l'opinion manifestée était plus fructueuse et plus facilement applicable. Alors des idées qui nous paraissent aujourd'hui très-vulgaires nécessitaient une grande force d'intelligence. On devait mettre en œuvre le génie même pour trouver, au moyen d'un nouvel instrument, de nouveaux résultats. Et cette opération ne pouvait se faire sans exciter la surprise générale, et attirer à elle l'attention de toutes les bonnes têtes. Il serait bien possible que dans la suite des temps nos découvertes actuelles eussent un sort pareil à celles qui les ont précédées. Il pourrait bien arriver qu'un jour elles fussent toutes aussi

communes que le sont aujourd'hui des maximes de morale, et que l'esprit infatigable de l'humanité fût occupé de tout autres découvertes plus neuves et d'un ordre plus élevé.

Les sophistes sont des gens qui, toujours attentifs aux endroits faibles de la philosophie et aux défauts de l'art, cherchent à tourner ces défauts en faveur d'un but indigne et sans philosophie. Ils n'ont, à proprement parler, rien à faire avec la philosophie. Ils sont de leur nature inphilosophes (*unphilosophisch*)¹, et ils doivent être regardés et traités comme ennemis de la philosophie. La classe la plus dangereuse de ces hommes-là est celle des sceptiques devenus sceptiques seulement par haine pour la philosophie.

Les autres sceptiques méritent en partie d'être estimés. Ils ont un don véritable de distinctions philosophiques, et il leur manque la puissance de pensée. Ils ont bien une capacité de compétence, mais non pas une force incitante. Ils sentent les vices des systèmes connus, et aucun ne les vivifie. Ils ont un goût vrai, mais ils ne possèdent pas l'énergie d'une imagination productive. Ils doivent être livrés à la polémique. Tous les éclectiques sont sceptiques, et plus ils embrassent, plus ils sont sceptiques.

Le véritable acte philosophique est la mortification de soi-même (*Selbsttödtung*). C'est là le commencement réel de toute philosophie, c'est là que tendent tous les besoins du jeune homme qui aspire à être philosophe, c'est là ce qui répond à toutes les conditions, à tous les caractères d'un esprit transcendant.

¹ Qu'on me pardonne d'employer des mots encore inusités lorsqu'ils ne peuvent être remplacés par aucun autre synonyme, ou lorsqu'ils nécessiteraient l'usage d'une périphrase : il me semble que le meilleur est encore de faire violence à la prudence de notre langue, et de lui donner d'abord par force ce dont elle finira bien par s'accommoder. X. M.

La déduction des idées de Fichte est la meilleure preuve en faveur de l'idéalisme. Ce que je veux, je le peux. Aucune chose n'est impossible à l'homme.

Toutes les idées sont parentes. On nomme l'analogie *air de famille*. Par la comparaison que l'on ferait de plusieurs enfans, on pourrait deviner quels sont leurs parens. Chaque famille est une addition à cette humanité qui s'étend sans fin.

La philosophie est, à vrai dire, un mal de pays, un effort que l'on tente pour retourner chez soi.

Dans chaque système, dans chaque combinaison de pensées il est une ou plusieurs idées et remarques qui ont eu la préférence sur les autres, et les ont étouffées ou sont demeurées seules. On doit rechercher partout ces idées dominantes, et rendre à chacune d'elles son berceau, son climat, son voisinage et ce qu'elle réclame encore, pour former ainsi un paradis d'idées. Le paradis était l'idéal de la terre, et demander où il est situé, n'est certes pas une question insignifiante. Mais il est répandu par toute la terre, et l'on n'a qu'à rapprocher les diverses parties dont il se composait, et remplir les vides de ce squelette, voilà la régénération du paradis.

Tout ce qui paraît encore difficile à l'homme, l'homme devrait tenter, en réunissant ses forces, d'en venir plus facilement à bout, et alors il s'y attacherait; car on s'attache volontiers à ce que l'on n'a acquis qu'avec peine.

La haute philosophie forme le mariage de la nature avec l'esprit.

La philosophie n'apprend pas à pétrir le pain, mais elle nous mène à Dieu, à la liberté, à l'immortalité. Laquelle des

des deux est maintenant le plus en usage, de la philosophie ou de l'économie ?

Comment un homme pourrait-il avoir le sentiment de quelque chose, s'il n'en portait pas le germe au dedans de soi ? Ce que je veux concevoir, doit se développer organiquement en moi, et ce que je parais apprendre, n'est qu'une nourriture et une excitation de l'organisme.

Descendre au dedans de soi-même et y porter ses regards, est en même temps monter vers le ciel, et porter ses regards vers le véritable monde extérieur.

Nous sommes ici en mission. Nous devons travailler au développement de la terre.

L'homme peut à toute heure être maître de ses sens. Sans cela il ne serait pas citoyen du monde, il ne serait qu'un grossier animal.

Nous devons maintenir le corps comme l'âme en notre pouvoir. Le corps est l'instrument qui sert au développement et à la modification du monde : nous devons donc chercher à faire de notre corps un organe aussi complet que possible. La modification qu'il reçoit est une modification pour le monde.

Nous avons deux systèmes de sensations qui, bien que séparés en apparence, sont cependant l'un à l'autre étroitement liés. L'un de ces systèmes est le corps, l'autre l'âme. Le premier dépend des choses extérieures que nous appelons nature ou monde ; le second, d'une puissance intérieure que nous appelons esprit ou monde intellectuel. Ordinairement ce dernier système demeure dans un état d'association avec

l'autre, et en reçoit des impressions. Les deux mondes, comme les deux systèmes, ne doivent former entre eux ni un désaccord, ni une existence monotone, mais une libre harmonie. Cependant la transition de la monotonie à l'harmonie s'opérera par le désaccord.

Si nous étions aveugles, sourds et privés de nos autres sens, mais que notre âme fût complètement ouverte, alors notre esprit serait pour nous ce qu'est à présent le monde extérieur, et qui sait si, en comparant ces deux situations, nous y trouverions de la différence ?

Nous ne devons pas seulement être homme, nous devons être plus. L'homme est autant que l'univers. L'homme peut et doit être quelque chose de déterminé et d'indéterminé.

Les rêves nous donnent une preuve remarquable de cette faculté que l'âme possède de pénétrer dans chaque objet, de se changer en chaque objet.

Qu'est-ce que la nature ? Une table encyclopédique, systématique ou le plan de notre esprit. Mais pourquoi nous contenterions-nous de la simple énumération de nos trésors ? Prenons plutôt ces trésors même pour les contempler à loisir et les mettre à profit. Le sort qui nous opprime n'est autre chose que la paresse de notre esprit. En donnant plus de force et d'étendue à notre activité, nous ferions nous-mêmes notre sort.

Le temps n'est plus où l'esprit de Dieu se révélait d'une manière intelligible. Le monde n'a plus cette même faculté de sentir : nous en sommes demeurés à la lettre. Autrefois tout était apparitions d'esprit : à présent il ne nous vient que de sèches répétitions ; encore ne sont-elles pas comprises.

Les mathématiques sont une mesure de comparaison en grand pour les autres sciences.

Il peut y avoir des mathématiciens du rang le plus distingué qui ne sachent pas compter.

On peut savoir très-bien compter, et n'avoir pas la moindre intelligence des mathématiques.

Le véritable mathématicien est enthousiaste de sa nature. Sans enthousiasme, point de mathématiques.

Les véritables mathématiques sont une religion.

Les mathématiciens sont les êtres vraiment heureux. Un mathématicien sait tout, ou du moins peut tout savoir.

La nature est l'idéal. Le véritable idéal est possible, effectif et nécessaire tout à la fois.

La nature est une ville magique pétrifiée.

Le ciel est l'ame du système des astres, et les astres sont le corps du ciel.

Parler et écouter, c'est donner et recevoir.

L'humanité est le sens le plus élevé de notre planète ; c'est l'étoile qui rattache ce monde au monde supérieur.

Vivre est une maladie de l'esprit, c'est une œuvre de passions.

Le corps, l'ame, l'esprit, sont les élémens de l'esprit, comme l'épopée, l'ode et le drame sont ceux de la poésie.

Les maladies distinguent l'homme des animaux et des plantes. L'homme est né pour souffrir ; et plus il se trouve dénué de secours, plus il est accessible aux idées de religion et de morale.

Les maladies, surtout celles de longue durée, sont autant de leçons dans l'art de vivre et de former un caractère : on doit pour se les rendre utiles y faire des remarques journalières. La vie de l'homme instruit ne doit-elle pas provoquer sans cesse le désir d'apprendre ? L'homme d'étude vit pour l'avenir : son existence est un combat ; son but est l'art et la science. Plus on apprend, plus on s'ennoblit. La trop vive précipitation, les petits efforts de l'esprit, se changent en une large, puissante et majestueuse activité, et la patience, cette belle vertu, nous vient alors.

Chaque tourment de notre nature est un souvenir d'une patrie plus heureuse, d'une nature plus élevée, mais parente de celle-ci.

L'âme est de tous les poisons le plus actif et le plus puissant dans toutes les maladies inflammables. L'action de l'âme est ce qu'il y a de plus dangereux.

Ne pourrait-on pas opérer la cure des maladies par des maladies ?

Il n'y a qu'un temple dans le monde, et c'est le corps humain. Rien n'est plus sacré. Toucher ce temple, c'est toucher le ciel.

L'homme est un soleil, et ses sens sont les planètes.

La main doit être pour le peintre le siège d'un instinct, comme le pied pour le danseur et le visage pour l'acteur.

De même que le peintre voit d'un tout autre œil que les hommes qui ne sont pas artistes, les objets offerts à sa contemplation, de même le poète conçoit d'une tout autre sorte que le vulgaire les choses du monde intérieur et extérieur.

Chaque œuvre d'art a un idéal *a priori* auquel elle tend à arriver.

On ne devrait jamais voir sans musique les œuvres d'art plastiques, et ne jamais entendre une œuvre de musique que dans des salles bien décorées.

La musique et la sculpture sont deux points opposés, et la peinture sert entre elles de transition. La sculpture est une belle chose arrêtée; la musique est comme un fluide.

Il y a une espèce particulière d'âmes et d'esprits qui habitent les arbres, les paysages, les pierres, les peintures. On devrait sentir un paysage comme on sent un corps. Chaque paysage est un corps idéalisé pour un certain genre d'esprit.

Ce ne sont pas les couleurs variées, les tons rians, l'air chaud qui nous causent tant de joie au printemps; mais c'est la révélation d'un esprit prophétique, d'une espérance lointaine; c'est un sentiment précurseur d'une quantité de beaux jours; c'est la jouissance anticipée des fleurs éternelles et des fruits, et la vague sympathie avec laquelle nous voyons le monde qui se développe.

Chaque figure artistique, chaque caractère inventé a plus ou moins de vie et plus ou moins d'espérance de vie. Les galeries sont les chambres à dormir du monde futur. L'historien, le philosophe, l'artiste y prennent leur place: ils se forment dans ce monde; mais ils vivent pour l'avenir.

Que celui qui se sent malheureux, que celui qui ne trouve pas au milieu des hommes ce qu'il cherche, s'en aille au milieu de collections de livres et d'ouvrages d'art; qu'il s'en aille surtout au sein de la nature, cet être éternellement antique et moderne, et qu'il vive dans cette *ecclesia pressa* d'un monde meilleur : il y trouvera bien sûr un ami et une patrie, un amour et un Dieu. Ces poètes, ces artistes dorment, mais d'un sommeil qui signifie beaucoup; et un jour viendra que ces élus d'un monde meilleur verront, comme Pygmalion, les choses qu'ils ont formées s'éveiller radieuses de gloire autour d'eux et répondre à leur amour.

La nature est une harpe éolienne, un instrument musical dont les cordes et les touches sont en nous.

La musique parle une langue universelle, qui réveille à l'instant l'esprit. Cette langue lui est si douce à entendre et si connue : il se retrouve aussitôt dans sa patrie. Alors l'amour, le sentiment du bien, l'avenir et le passé, l'espérance et le désir, tout lui revient à la fois. Notre langue était dans l'origine beaucoup plus musicale : elle s'est successivement prosaïsée; elle est devenue un son; elle doit redevenir un chant.

Toutes les sensations de l'esprit ressemblent au toucher d'une baguette magique, et tout peut devenir un instrument de magie. Quel est celui qui ne voudrait regarder que comme fabuleux l'effet d'une parole magique, s'il se souvient de l'impression produite par le premier serrement de main de sa bien-aimée, par le premier regard expressif qu'elle lui a accordé, par le premier baiser, par le premier mot d'amour?

Les femmes ont une physionomie pleine d'idéalisme : elles peuvent manifester leurs sensations non-seulement d'une ma-

nière vraie, mais belle-et ravissante. Avec de l'étude on parvient aussi à comprendre le langage de la figure. La physionomie la plus parfaite doit être tout-à-fait claire et compréhensible.

Quelque étrange qu'elle puisse paraître, c'est cependant une vérité incontestable que la mélodie du style, la forme extérieure, sont les premières choses qui nous fassent goûter la lecture d'un livre et nous y attachent. *Wilhelm Meister* est un exemple de cette magie de composition, de cette courtoisie de langue qui se fait si polie, si souple, si complaisante, si simple et pourtant si variée. L'écrivain qui possède une telle douceur de style, peut nous raconter les choses les plus insignifiantes, et nous nous laisserons attirer par lui.

Goethe est un poète entièrement pratique, et ses ouvrages sont, comme les marchandises des Anglais, très-simples, bien polis, commodes et durables : il a fait dans la littérature allemande ce que Wedgewood a fait pour l'art en Angleterre ; il a, comme les Anglais, un esprit naturellement économe et un goût ennoblé par le jugement. Dans ses études physiques on voit que son penchant le porte bien plutôt à prendre un sujet assez insignifiant, qu'il polit et perfectionne, que de commencer un ouvrage que l'on sent d'avance ne pouvoir jamais complètement finir.

Les œuvres de Klopstock semblent être en grande partie des traductions d'un poète inconnu, faites par un philologue plein de talent, mais sans poésie.

Le monde des livres n'est dans le fait que la caricature du monde réel. Tous deux sortent de la même source ; mais le premier a les couleurs plus claires, les teintes transitoires moins adoucies, les mouvemens plus vifs, les contours plus

frappans, et porte une expression hyperbolique : il nous apparaît par fragmens. Mais le monde réel ne se montre que comme un grand tout. Ainsi celui-là est plus poétique, plus spirituel, plus intéressant, plus artistique ; mais aussi plus dénué de vérité, de philosophie et de morale.

La plupart des hommes, y compris la plupart des savans, n'envisagent le monde réel que par fragmens, et le font ainsi souffrir des mêmes défauts que le monde des livres, mais lui donnent aussi les mêmes avantages.

Tout ce qu'un savant dit, fait, souffre, écoute, doit être quelque chose de technique, de scientifique, ou s'en rapprocher beaucoup. Il parle par épigrammes ; il agit en acteur ; il compose un dialogue ; il explique la science : il raconte des anecdotes, des histoires, des romans, des nouvelles ; tantôt il sent en musicien, tantôt en poète ou en artiste. Sa vie est un roman, et comme il voit et entend tout, il doit aussi tout lire. Bref, le véritable savant est l'homme formé d'une manière complète, qui donne à tout ce qu'il met en œuvre une forme savante et idéale.

Plus un homme a l'esprit confus, plus il a des raisons de croire que, par une grande application d'études, il pourra faire quelque chose de remarquable, tandis que les têtes si bien coordonnées doivent aspirer à devenir savantes. L'homme qui a l'esprit confus trouve au commencement de grands obstacles à surmonter : il apprend avec peine à travailler ; mais alors il devient maître. Le cerveau bien organisé va vite, mais s'arrête vite : il atteint promptement le second degré ; mais aussi d'habitude il y demeure. Les derniers pas lui sont trop difficiles, et on ne le voit guère, du degré auquel il est parvenu, se remettre, en cas de besoin, aux travaux d'un commençant. La confusion d'esprit indique la sur-

abondance de force, avec un défaut de proportions ; l'ordre indique de belles proportions, mais un manque de moyens. De là, l'esprit confus est progressif et perfectible, et l'autre devient de bonne heure *philister*.

Plus on est ignorant de sa nature, plus on a de capacité pour apprendre. Chaque nouvelle connaissance fait une vive et profonde impression : on le remarque clairement aux premiers pas que l'on fait dans la science. En étudiant beaucoup on perd de cette capacité, et l'on tombe dans une autre ignorance tout opposée à la première : l'une vient de ce qu'on ne sait rien, l'autre de ce qu'on sait trop, et celle-ci engendre le scepticisme.

Une association de toutes les connaissances, une république scientifique, voilà le grand but des savans.

On comprend ordinairement mieux l'artistique que le naturel.

La métaphysique et l'astronomie sont deux sciences analogues : le soleil est en astronomie ce que Dieu est en métaphysique ; la liberté et l'immortalité sont la lumière et la chaleur. Dieu, la liberté, l'immortalité, deviendront un jour les bases de la physique religieuse, comme le soleil, la lumière et la chaleur sont celles de la physique terrestre.

Chaque science a son Dieu, qui est en même temps son but. Ainsi la mécanique vit, à proprement parler, du *perpetuo mobili*, et cherche en même temps, comme son plus haut problème à construire, un *perpetuum mobile* : ainsi la chimie a la pierre philosophale ; la philosophie cherche un principe primitif et unique ; les mathématiques veulent avoir la quadrature de cercle ; l'homme cherche Dieu ; le médecin vou-

drait trouver un élixir de vie ; la politique rêve une paix éternelle, et une organisation d'État libre et achevée. Chaque expérience, ainsi renouvelée et trompée, forme un chapitre de plus dans les enseignemens de l'avenir. Nous cherchons toujours l'infini, et nous ne trouvons que le fini.

Ce n'est pas la science seule qui nous rend heureux ; c'est la nature et la propriété subjective de la science. Une science complète est une persuasion ; et c'est celle-là qui nous réjouit et devient vraiment pour nous une science vivante.

Qu'est-ce que le mysticisme ? Que doit-on traiter avec le mysticisme ? La religion, l'amour, la nature, l'État. Si les hommes n'étaient qu'une réunion d'amans, il n'y aurait plus de différence entre le mysticisme et le non-mysticisme.

L'esprit de la poésie est la lumière du matin, qui fait résonner la statue de Memnon.

Le sentiment de la poésie a beaucoup de rapport avec le sentiment du mysticisme ; car il s'attache à ce qui est personnel, inconnu, mystérieux : il représente ce qui n'était pas représenté ; il voit l'invisible ; il sent ce qui ne se sent pas. La critique de la poésie est une chimère ; car il est déjà difficile de décider si ce dont elle s'occupe est ou n'est pas de la poésie. Le poète montre à la fois le subjectif et l'objectif, l'ame et le monde. De là le prolongement sans fin d'un bon poème et son éternité. Le sentiment de la poésie est allié à celui de prophétie et de religion, et il touche à la folie. Le poète coordonne ses matériaux, les trouve, les rapproche, les choisit, et c'est pour lui-même une chose incompréhensible qu'il le fasse de cette manière plutôt que d'une autre.

Il y a en nous un sentiment spécial de la poésie. La poésie est quelque chose de personnel et d'inconcevable ; on ne peut

la définir. Celui qui ne sent pas ce que c'est que la poésie, ne peut en prendre aucune idée. La poésie est la poésie ; c'est tout-à-fait différent de l'art d'écrire et de parler.

La poésie est le héros de la philosophie. La philosophie nous apprend à connaître la valeur de la poésie, et lui sert de théorie.

La séparation du philosophe et du poète n'est qu'apparente, et ne pourrait être que pernicieuse à tous les deux : c'est un signe de maladie et d'une mauvaise constitution.

Le drame est la réflexion active de l'homme sur lui-même.

La poésie lyrique est le *chœur* dramatique de la vie et du monde. Les poètes lyriques forment un chœur composé de jeunesse, de vieillesse, de joie, de pitié, de sagesse.

Le plastique, la poésie et la musique se tiennent comme l'épopée, l'ode et le drame.

Un prince qui comprend bien sa destinée est l'artiste des artistes, c'est-à-dire le directeur des artistes. Sa volonté remplace le ciseau : il élève, soutient et enseigne l'artiste ; il prend les choses dans leur ensemble, et voit d'un seul coup d'œil la grande idée, qui ne peut être mise à exécution que par plusieurs talens réunis.

Un temps viendra, et ce temps-là n'est pas éloigné, où l'on sera pleinement convaincu que pas un roi ne peut exister sans république, et pas une république sans roi ; que tous deux sont aussi inséparables que l'ame et le corps. Ainsi d'une véritable république proviendrait un bon roi, et d'un bon roi une véritable république. Le roi sera la république et la république sera le roi.

Un trône qui s'écroule est comme une roche qui tombe, ravage la prairie, et ne laisse que des ruines à la place d'une terre fructueuse et des maisons habitées.

Le peuple est une idée. Un homme accompli est un petit peuple. La véritable popularité est le plus haut but de l'humanité.

La république et la monarchie se rallieront l'une à l'autre par un pacte d'union, et plusieurs classes de la société doivent aussi former le même pacte.

Le véritable citoyen vit tout entier dans l'État; il ne possède rien en dehors de l'État. Le droit du peuple est le commencement du code universel et de l'État universel.

Chaque État a toujours été comme le composé d'un seul homme, comme la réunion des différens membres et des diverses facultés. Ainsi la noblesse représente les sens, le clergé le sentiment religieux, les savans l'intelligence et le roi la volonté.

Chez nous on parle trop peu en faveur de l'État. Il devrait y avoir des prédicateurs d'État et de patriotisme. A présent la plupart des membres de l'État se trouvent, envers lui, dans un trop grand état d'indifférence, si ce n'est d'inimitié.

L'or et l'argent sont le sang de l'État; mais la trop grande abondance de sang dans le cœur et à la tête accusent la faiblesse de ces deux parties du corps. Plus le cœur a de force, et mieux il fait refluer le sang dans toutes les veines; et quand chaque membre est sain et en bonne disposition, le sang retourne de nouveau régulièrement vers le cœur.

Il y a des hommes d'une merveilleuse individualité, qui ne sont pas faits pour le mariage. Les gens qui se marient doivent avoir un mélange de fermeté et de mollesse. Il faut qu'ils montrent un caractère arrêté; qu'ils soient souples, élastiques, et qu'on ne les trouve ni inquiets ni égoïstes.

Les femmes sont un charmant secret, difficile à pénétrer, mais non pas impénétrable.

Ce qui rend la jeune fille si attrayante, c'est son pressentiment mystérieux de la maternité; c'est le rêve d'un monde à venir qui dort encore en elle, mais qui doit se développer.

Si un homme en venait tout à coup à croire sincèrement qu'il est moral, il le serait.

Chaque vertu répond à une certaine innocence. L'innocence est l'instinct moral. La vertu est la prose et l'innocence la poésie. L'innocence peut être rude ou polie, et la vertu doit s'évanouir encore pour lui faire place.

Plus nous avons le sentiment moral, plus nous nous harmonions avec Dieu. Le sentiment moral comprend celui de l'existence, de l'union, de la grandeur, de la vie librement adoptée et cependant assujettie aux règles communes.

Dans le moment où nous sommes tout-à-fait moraux, nous pouvons faire des miracles.

Le plus beau de tous les miracles, c'est une conduite vertueuse, c'est un acte de la libre détermination.

Si l'esprit peut sanctifier, chaque bon livre est une Bible.

L'imagination nous représente le monde futur ou au-dessus ou au-dessous de nous, ou tout autour de nous, avec la mé-

tempsycose. Nous lisons des voyages pour parler de l'univers. Mais l'univers n'est-il pas au dedans de nous ? Nous ne connaissons pas les profondeurs de notre âme : c'est là que tend le chemin le plus mystérieux ; c'est en nous, ou nulle part, que se trouve l'éternité, avec tous ses mondes, et le passé et l'avenir. Le monde extérieur est le monde des ombres ; il ne fait qu'obscurcir l'empire de la lumière. Maintenant le monde intérieur nous semble encore sombre, solitaire et sans forme, mais, comme nous le verrons autrement, lorsque l'obscurité sera loin, et que l'ombre apportée par le corps n'existera plus ! Alors nous jouirons plus que jamais ; car notre esprit a vécu long-temps de privation.

Quelques hommes ne se rattachent à la nature que parce qu'ils sont comme les enfans qui craignent leur père et cherchent un refuge auprès de leur mère.

Rien n'est plus nécessaire pour la véritable religion, que d'avoir un intermédiaire pour nous rattacher à la Divinité ; car l'homme ne peut pas entretenir avec elle un rapport immédiat. Quant au choix de cet intermédiaire, il doit être entièrement libre ; la moindre contrainte en ce cas nuirait à la religion. Ce choix est caractéristique : les hommes instruits sauront bien faire le leur ; mais les ignorans s'en rapporteront au hasard ; et comme il n'y a pas beaucoup de gens capables de former un choix libre, nous devons par conséquent avoir des intermédiaires généraux, soit par hasard, par association ou par une convenance particulière. C'est de la sorte que s'établissent les religions nationales. Plus l'homme se civilise, plus le nombre de ces intermédiaires diminue, plus ses relations avec eux se simplifient : c'est ainsi qu'il a eu les fétiches, les astres, les animaux, les héros, les demi-dieux, les dieux, et enfin un homme-dieu. On voit facilement que ces choix ne peuvent jamais être que relatifs, et que l'essence

de la religion ne dépend pas de la nature des intermédiaires, mais de l'intention qui nous porte à nous mettre en rapport avec eux.

Les prêtres et les herrenhutens ont cependant l'avantage d'être idéalistes de profession, de pratiquer la religion *ex professo*, de la prendre comme leur principale affaire, et de vivre dès ce monde-ci dans un autre et pour un autre monde.

Il faut chercher Dieu parmi les hommes. C'est dans les circonstances, dans les pensées, dans les émotions humaines, que l'esprit du ciel se manifeste quelquefois le plus clairement.

Spinosza est un homme enivré de Dieu.

Il y a dans ce monde plusieurs fleurs qui ne sont pas d'origine terrestre, qui ne prospèrent pas dans ce climat, et que nous devons regarder comme les messagers d'une meilleure vie : tels sont entre autres la religion et l'amour. Le plus grand bonheur est de savoir sa bien-aimée bonne et vertueuse, et la plus belle étude est celle d'entretenir ses nobles sentimens. Fixer son attention sur Dieu, et épier le moment où une lueur céleste vient à se faire jour dans notre ame, c'est tout ce que l'on peut essayer de meilleur pour soi et pour ceux que l'on aime.

La religion renferme tout le domaine du surnaturel ; elle est en partie théorique, en partie pratique.

Le catholicisme est déjà en quelque sorte la religion chrétienne mise en œuvre, et la philosophie de Fichte est peut-être un christianisme pratique.

La religion chrétienne a cela de remarquable, qu'elle tient compte à l'homme de sa bonne volonté et de sa nature

particulière, abstraction faite de toute espèce de culture. Elle est en opposition avec la science, l'art et la jouissance individuelle.

Elle émane des hommes communs, et anime dans ce monde la grande majorité des êtres bornés.

C'est la lumière qui commence à luire dans les ténèbres.

C'est le germe de toute démocratie, et le premier fait de la popularité.

La mythologie grecque semble créée pour les hommes instruits, et se trouve par là en opposition directe avec le christianisme. Quant au panthéisme, c'est encore un troisième problème.

Les martyrs sont les héros spirituels. Chaque homme a ses années de martyre. Le Christ fut le plus grand des martyrs, et c'est par lui que les souffrances sont devenues saintes.

Prier est en religion ce que penser est en philosophie. Le sentiment religieux porte à la prière comme l'organe pensant à la pensée. La religion a son monde à elle et son élément.

L'Esprit saint est plus que la Bible, c'est lui qui doit nous enseigner le christianisme, et non pas la *lettre* morte, terrestre et équivoque.

La croyance mystique à ce qui fut : l'ancien, le connu, et la mystique espérance de ce qui sera : le nouveau, l'inconnu, voilà les deux traits caractéristiques de l'humanité actuelle.

Maintenant l'esprit se meut çà et là ; quand donc agira-t-il en masse ? Quand donc l'humanité commencera-t-elle à réfléchir avec ensemble ?

Qu'est-ce qui sert à former l'homme, si ce n'est l'histoire de la vie? Et c'est ainsi que les grands hommes se forment avec l'histoire du monde.

Beaucoup de gens vivent mieux avec le passé et l'avenir qu'avec le présent.

Où il n'y a point de Dieu, les fantômes prennent place.

Tout ce qui est arrivé en Allemagne dans les derniers temps, n'est qu'une indication encore grossière; mais c'est pour l'homme historique l'indication d'une individualité universelle, d'une nouvelle histoire, d'une nouvelle humanité, la jonction d'une Église encore jeune et d'un Dieu plein de bonté, la sensation intime produite par la venue d'un nouveau Messie. Et qui donc ne se sent pas rempli d'une douce espérance? L'enfant nouveau né est l'image de son père; un temps d'or viendra, qui sera le temps de la grande réconciliation, et la vie prophétique, miraculeuse, consolante, guérissant toutes les plaies, et éternelle. Alors apparaîtra le Sauveur que l'on ne pourra pas voir, mais auquel on croira comme on croit au véritable génie, et qui cependant pourra se manifester sous mille formes différentes aux croyans; car on pourra le manger comme le pain, l'embrasser comme une bien-aimée, le respirer comme l'air, l'entendre comme un chant, et le recevoir comme la mort, avec une volupté céleste, au milieu des sublimes douleurs de l'amour, et dans les dernières agitations de notre corps.

La religion seule peut ressusciter l'Europe, réconcilier les peuples, et réinstaller avec une nouvelle splendeur le christianisme dans sa première mission de paix.

Nouvelles et Variétés.

NÉCROLOGIE.

Notice sur M. WEBER, docteur en médecine, médecin cantonal à Bouxwiller (Bas-Rhin), et membre de plusieurs sociétés savantes.

C'est un spectacle aussi intéressant qu'instructif, que de voir un homme de talens, dépourvu de moyens pécuniaires et de puissans protecteurs, lutter avec courage contre des obstacles qui eussent rebuté la plupart des autres hommes, occuper dans la société un rang honorable, et contribuer, par ce qu'il a acquis de science et d'expérience, au bonheur et à l'instruction de ses semblables, avec un désintéressement qui n'est pas trop ordinaire chez nos contemporains. M. Weber appartient à cette classe honorable de citoyens, et comme il s'est distingué non-seulement comme médecin instruit et bon praticien, mais encore comme écrivain¹, nous avons cru qu'une notice abrégée sur sa vie méritait une place dans la *Nouvelle Revue germanique*; car ce journal n'est pas seulement destiné à faire connaître les grands génies de l'Allemagne, mais encore les écrivains allemands qui, par leurs talens, leurs connaissances et les circonstances singulières de leur vie, excitent l'intérêt du littérateur et du philosophe. Ce qui rend notre tâche facile, c'est que M. Weber a laissé, pour l'instruction de ses enfans, un manuscrit où, d'un style facile et élégant, il raconte les principaux événemens de sa vie.

« Je suis né, c'est ainsi qu'il commence son mémoire, le 8 Février 1778, à Orbe, petite ville située dans le ci-devant électorat de Mayence. Ma mère était la fille d'un officier de

¹ Il a publié en allemand une notice très-bien écrite sur la vie et les ouvrages du professeur Ruf.

l'archevêque ; mon père était jurisconsulte. Je reçus l'instruction primaire dans ma ville natale ; plus tard , je passai cinq ans au gymnase d'Aschaffenburg , et me rendis ensuite à l'académie de Mayence en 1795, où je reçus bientôt le grade de bachelier en philosophie. Je voulus d'abord étudier la théologie, non par goût, mais parce que ma mère le souhaitait, et que mes moyens pécuniaires ne semblaient pas me permettre d'embrasser un autre état. Cependant la rive gauche ayant été réunie alors à la république française, le temps était tellement antithéologique, si j'ose m'exprimer ainsi, que je me décidai enfin à étudier la médecine. J'eus pour professeurs Wedekind, Weidmann et Ackermann, qui, comme médecins praticiens et comme auteurs, ont occupé depuis un rang distingué dans le monde médical. Ayant bientôt dépensé le peu de fortune que ma mère m'avait laissé, je fus obligé, pour subsister, de donner des leçons de philosophie et de mathématiques : persuadé cependant intimement que, pour réussir dans un art aussi difficile que la médecine, il fallait y consacrer tout son temps, je ne voulus donner que peu de leçons, de sorte que je manquais quelquefois, dans le véritable sens du mot, du strict nécessaire.

« La persuasion, qu'à force de persévérance je parviendrais bientôt à me procurer un état indépendant et lucratif, put seule rendre supportable l'amertume d'une telle situation. Je ne dois pas passer cependant sous silence, et la reconnaissance m'en fait un devoir, que le professeur Wedekind, aujourd'hui médecin du grand-duc de Hesse-Darmstadt, et le savant Ruf, firent tout ce qui leur était possible pour adoucir cet état pénible. Dans l'été de 1802, je fis mes examens, et je reçus le diplôme qui m'autorisa à exercer la médecine dans le département du Mont-Tonnerre. J'étais trop pauvre pour aller dans une des villes où il existait des facultés de médecine, pour me faire recevoir docteur ; mais j'espérais qu'au bout de quelques années j'aurais assez gagné pour faire face à cette

dépense. Je crus cependant devoir écrire une dissertation ; cette dissertation, sur l'organe de la vue, fut insérée dans les Archives de physiologie que publiait alors le célèbre Reil à Halle, et me fit recevoir membre de la Société des arts et sciences de Mayence.

« Je formai alors le projet de m'établir à Aschaffembourg, où j'étais connu et lié avec un grand nombre de personnes ; mais le conseiller intime de l'électeur, à qui je m'étais adressé pour obtenir la permission d'y pratiquer la médecine, me répondit que, pour l'obtenir, il fallait encore étudier trois années à l'université d'Erfurt, pour me *purger des principes empoisonnés de la république française, que j'avais puisés à l'école de Mayence*. J'eus beau lui représenter que je n'en avais pas les moyens, et que les doctrines médicales étaient tout-à-fait étrangères aux opinions politiques ; il persista dans son refus. Comme il y avait déjà un trop grand nombre de médecins à Mayence, pour que je pusse espérer d'y réussir, et que d'ailleurs mes moyens pécuniaires ne me permettaient pas d'attendre ce moment, j'allai m'établir au mois de Mars de 1803, dans la petite ville de Pirmasens, suivant l'avis du professeur Wedekind et de mon ami Ruf. J'eus tout d'abord tant de succès dans ma pratique, que, quoique sans fortune, j'osai me marier avec ma femme, Frédérique Schlæssing, également sans fortune ; j'avais fait sa connaissance dès les premiers jours de mon arrivée à Pirmasens, dans la maison d'une de mes malades. Les agréments de sa personne, sa conversation spirituelle, son esprit cultivé, m'avaient frappé tout de suite en la voyant pour la première fois ; elle a fait mon bonheur par son esprit d'ordre et de modération, par l'adresse et la finesse du tact qu'elle sut porter dans toutes les relations sociales, par son habileté dans tous les travaux domestiques, et par le goût qu'elle avait pour les plaisirs dont on jouit, sans beaucoup de frais, au sein de sa famille.

« Je publiai alors, dans les Archives de Horn, le résultat de mes observations sur les maladies régnantes de Pirmasens et de ses environs ; ces mémoires, au nombre de six, furent favorablement jugés par tous les journaux de l'Allemagne : le premier surtout, sur l'efficacité des bains de vapeur dans l'hydropisie, eut beaucoup de succès, et fut inséré dans le journal que Thomson publiait à Londres¹. En 1809, j'écrivis et je publiai la vie de mon ami Ruf : ce jeune professeur, praticien aussi distingué que grand philosophe, avait déjà publié plusieurs ouvrages de médecine et de philosophie, qui le plaçaient au premier rang des auteurs de médecine dont se glorifiait alors l'Allemagne. Il mourut d'une fièvre putride, trop jeune pour sa gloire et pour la science ; je dédiai cette biographie au Prince-Primat, grand-duc de Francfort. Ce savant prince m'envoya une médaille d'or, accompagnée d'une lettre flatteuse, écrite de sa propre main.

« Quoique mon crédit comme médecin praticien, dans Pirmasens et ses environs, fût alors à son apogée, ma recette ne suffisait pas pour nourrir ma nombreuse famille, et pour donner à mes enfans une éducation convenable. Je résolus donc, en 1811, de m'établir dans la petite ville de Bouxwiller, qui, outre une plus grande aisance de ses habitans, jouissait encore de l'avantage d'avoir un bon collège, propre à l'éducation de mes enfans. Mais il fallait d'abord prendre le grade de docteur en médecine, pour pouvoir exercer mon art dans un autre département. Je me rendis donc à Strasbourg, où je soutins une thèse en latin, intitulée : *De schemate physiologiæ mere scientificæ* ; cette dissertation, dont le sujet est tout entier du domaine des mathématiques et de la philosophie, me concilia la bienveillance des professeurs de la faculté de médecine et de celle des sciences, dont plus tard MM. Cailliot, Duvernoy et Sorlin, m'ont donné des preuves flatteuses.

¹ *The London medical Repository*, volume V, 1816.

« Je quittai Pirmasens par un beau jour d'automne, pour me rendre à Bouxwiller ; mais j'étais triste et plein de soucis. Ce n'est pas ainsi que j'étais arrivé à Pirmasens : alors j'étais jeune et plein d'espérance, et surtout fier de l'indépendance que je venais de conquérir ; j'étais d'ailleurs accoutumé aux privations. Maintenant, j'allais recommencer ma pratique sur un nouveau théâtre, chargé d'une nombreuse famille, avec des moyens pécuniaires suffisant à peine pour nous garantir quelque temps du besoin, et malgré mes connaissances et mon expérience, incertain si je réussirais ; car le succès du médecin dépend le plus souvent du hasard. Ma pratique cependant augmenta de jour en jour, et devint beaucoup plus lucrative qu'elle n'avait jamais été à Pirmasens ; j'acquis de nouveaux amis, et je parvins à tous les honneurs que la localité pouvait conférer. Une pratique étendue et le voisinage d'une université, avec les professeurs de laquelle j'étais en relation, me donnaient de grandes facilités pour cultiver mon art et pour faire de nouveaux progrès. Je vivais d'ailleurs dans une contrée fertile, entourée de sites charmans, et infiniment plus commode que les environs de Pirmasens pour les voyages que j'étais obligé de faire comme médecin. Il est vrai que j'avais pour concurrent un vieux médecin, qui ne manquait ni d'expérience, ni de connaissances ; mais il s'était aliéné l'esprit du plus grand nombre des habitans de cette ville. Je cherchai à me concilier l'estime et l'affection de ces habitans par des manières tout-à-fait opposées, et comme ce médecin perdait petit à petit une partie de sa pratique, nos relations n'étaient rien moins qu'amicales.

« Le 10 Septembre 1813 je fus nommé membre du conseil administratif du collège de Bouxwiller ; je cherchai alors à exciter le zèle des professeurs et des élèves par mes exhortations et par les discours que je prononçais lors de la distribution des prix. J'ai aussi fait le prospectus qui annonce une nouvelle organisation du collège ; il avait beaucoup perdu de

son crédit dans les derniers temps, et avait besoin d'être réorganisé. C'est M. Vix, également membre du conseil administratif, et moi, qui avons déjoué une vile intrigue qui cherchait à éloigner deux bons professeurs, pour mettre à leur place des créatures indignes d'une telle distinction. Pour contribuer à relever, autant qu'il était en moi, le crédit du collège, j'ai donné des cours particuliers dans les branches des connaissances pour lesquelles il n'y avait pas de professeurs. C'est ainsi que j'ai donné un cours de logique, de mathématiques appliquées, de rhétorique, d'exercice du style; je tâchai aussi d'apprendre aux élèves des classes supérieures à parler le latin avec facilité et correction. J'eus la satisfaction de voir que les élèves surent apprécier mon zèle par leurs progrès; plusieurs d'entre eux se sont distingués dans la suite dans les différens états qu'ils embrassèrent.

« Je fus nommé successivement membre de l'administration des biens de l'hôpital, membre du conseil municipal, membre du comité gratuit pour l'instruction primaire des catholiques des cantons de Bouxwiller et de Hochfelden; enfin adjoint du maire de Bouxwiller. Quoique j'avoue ne posséder que des connaissances administratives fort médiocres, j'ai cependant assisté régulièrement aux comités, et fait plusieurs fois des rapports que j'ai rédigés avec soin; de plusieurs discours que j'ai tenus, celui qui fut prononcé à la célébration des glorieuses journées de Juillet, reçut les honneurs de l'impression.

« Comme en arrivant à Bouxwiller je ne connaissais pas ni la localité, ni ses habitans, je me mis à étudier avec soin celle-là, et les habitudes, les mœurs, le tempérament et la constitution de ceux-ci. Cette étude, des chagrins domestiques, et les malheurs inséparables de deux invasions ennemies, m'avaient empêché de rien publier jusqu'à la fin de 1815. Alors je publiai mes observations sur le croup dans les Archives de médecine, etc., de Horn. Depuis 1816 je me suis beaucoup occupé de physique, d'astronomie et de mathéma-

tiques ; en 1821, j'ai envoyé à la société des sciences de Strasbourg un mémoire sur la valeur de l'aire de l'ellipse, démontrée par les principes de la géométrie élémentaire. Le 1.^{er} Novembre je fus nommé médecin cantonal de Bouxwiller, et en 1824 je reçus un prix pour le grand nombre de vaccinations que j'avais pratiquées. Lorsqu'en 1826 la variolide régna dans notre département, et le Gouvernement ayant invité les médecins cantonaux à communiquer leurs observations sur cette maladie au jury médical, le mémoire que j'envoyai fut au nombre des six reconnus dignes d'un prix, parmi trente-trois qui avaient été communiqués au jury. La société des sciences, etc., de Strasbourg, ayant proposé un prix pour le mémoire qui répondrait à cette question : Déterminer, par l'expérience et l'observation, les caractères, la marche, les complications et le traitement de la maladie connue sous le nom de miliaire, le mémoire que j'avais envoyé fut reconnu, des quatre qu'on avait reçus, le meilleur par la commission nommée pour les examiner ; je ne reçus cependant que le tiers du prix, consistant dans une médaille d'or de la valeur de cent francs, parce que la commission croyait que je n'avais pas répondu d'une manière satisfaisante à toutes les parties de la question. La même société fit, l'année suivante, mention honorable d'un mémoire que j'avais composé sur l'action du mercure dans les maladies inflammatoires. La société de médecine de Paris ayant proposé un prix pour la solution de la question suivante : Quelles sont les maladies que la grossesse fait naître, et quelles sont celles dont elle ne suspend que momentanément la marche ? j'envoyai un mémoire au concours. La société me décerna une médaille d'argent, et j'en fus informé par une lettre très-flatteuse que m'écrivit son secrétaire, M. Macquart. Dans les années suivantes j'ai fait insérer dans les journaux de Paris diverses observations sur l'aliénation mentale, sur le croup, sur l'amaurose, sur l'empoisonnement par des substances ani-

males ; celles sur le croup et l'amaurose furent aussi insérées dans la Revue médicale et dans un journal de médecine qui se publiait à Naples. »

Plusieurs lettres de M. Cailliot, doyen de la faculté de médecine, qui ont été conservées par la famille Weber, prouvent le cas que faisait ce professeur des talents du D.^r Weber, et des services qu'il avait rendus comme médecin cantonal.

Le mémoire de M. Weber se termine ici ; il paraît que ses nombreuses occupations, comme praticien et comme médecin cantonal, ne lui ont pas permis de publier d'autres productions littéraires ou médicales. Il mourut au mois de Juillet 1833, victime de son dévouement aux devoirs de son état ; ayant donné des soins à une pauvre famille juive, atteinte de typhus, il contracta cette maladie, qui l'enleva au bout de cinq jours, âgé de 55 ans. C....

Librairie ; Foire de Leipzig, premier semestre de 1833.

L'industrie littéraire a repris toute son activité, à mesure que les craintes d'une guerre imminente se sont évanouies. Le dernier catalogue annonce 4441 articles nouveaux, fruit des travaux de l'hiver. En défalquant de ce nombre 121 cartes de géographie, 52 articles de musique, 8 de jeux, 584 articles de littérature étrangère et 404 titres de publications prochaines, il reste 3272 ouvrages nouveaux, dont 122 romans, 56 pièces de théâtre, et 106 ouvrages en langues étrangères.

Rien de bien caractéristique cette fois. Les écrits relatifs au choléra sont naturellement moins nombreux que dans le catalogue précédent, ainsi que les brochures politiques.

Parmi les ouvrages qui offrent le plus d'intérêt au public en général, ceux qui se rapportent aux sciences historiques

occupent le premier rang. Parmi les plus remarquables nous citerons : la seconde édition des *Actes du congrès de Vienne*, par KLÜBER; l'*Histoire de l'Espagne*, par ASCHBACH¹; *George de Frundsberg, ou du métier de la guerre en Allemagne du temps de la réformation*, par BARTHOLD²; la continuation de l'*Histoire de Ferdinand I*, par BUCHHOLZ; *De l'état juridique de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande*, par BUNGE; la continuation du *Corpus scriptorum Byzantinorum*, qui paraît à Bonn; le *Manuel de l'Histoire de l'Église*, par ENGELHARDT³; *Souvenirs d'un ancien officier prussien relatifs aux campagnes de 1792—1794 en France et sur le Rhin*; l'*Histoire de la révolution française*, par FLATHE⁴; *Correspondance du baron de Gagern avec le baron de Stein*⁵; la *France*, de HEINE; le cinquième volume de l'*Histoire récente des Allemands*, par C. A. MENZEL; le *Corpus juris confederationis Germanicæ*, par DE MEYER; le dernier volume de la *Chronique de Bremen*, par CARSTEN MIESEGÆS (il y en a trois); une édition de poche des Œuvres complètes de JEAN MÜLLER⁶; la quatrième édition de l'*Histoire romaine*, par NIEBUHR; le troisième volume de l'*Histoire de l'ancienne Grèce*, par PLASS; une *Histoire du royaume de Naples de 1414—1443*, par le comte DE PLATEN; la seconde édition des *Constitutions de l'Europe*,

1 *Geschichte Spaniens und Portugals, zur Zeit der Herrschaft der Almoraviden und Almohaden* : Histoire de l'Espagne et du Portugal sous les Almoravides et les Almohades, tome premier, renfermant l'histoire des Almoravides, celle de l'empire de Castille et de l'origine du royaume de Portugal. Francfort, chez Sauerländer.

2 Un volume in-8.° Hambourg, chez Perthes.

3 Trois volumes in-8.° Erlangen.

4 *Geschichte des Kampfes zwischen dem alten und neuen Verfassungsprincip der Staaten der neuesten Zeit*; deux volumes, de 1789—1799.

5 Ces lettres, écrites de 1813 à 1831, forment le quatrième volume des Mémoires de M. de Gagern, intitulées : *Mein Antheil an der Politik*.

6 Paraît à Stuttgart chez Cotta. Il y aura en tout quarante volumes, qui coûteront 14 thaler sur papier ordinaire, 21 thaler sur papier velin.

par POELITZ ; les *Mémoires de Charles de Strombeck*¹ ; *Histoire du peuple d'Appenzell*, par J. G. ZELLWEGER.

Parmi les ouvrages de politique on remarque ; *Mouvement de la population dans les divers États de l'Europe*, par le capitaine BICKES ; la suite de l'*Œuvre posthume du général Clausewitz sur la guerre* ; le second volume d'une nouvelle traduction en allemand de *Machiavel*, par ZIEGLER ; la *Géographie militaire* de MALCHUS, les *Fantaisies constitutionnelles* de REHBERG.

La géographie et l'ethnographie ont reçu de notables accroissemens. Le professeur Charles Ritter a donné enfin un nouveau volume de sa *Géographie comparée*², et une carte de l'Himalaya. Il a paru deux traductions du *Voyage en Afrique des frères Lander* ; une traduction des *Voyages de sir Robert Ker Porter en Géorgie, en Perse*, etc.³ ; GRÆBERG DE HEMSOE, sur l'*empire de Maroc* ; le *Voyage d'Erman dans l'Asie septentrionale* ; celui de Pohl au *Brésil*⁴ ; les *Mélanges russes* de M. d'ENGELHARDT ; le *Voyage de Woltmann à Saint-Pétersbourg* ; celui de Læwig dans les *États-Unis* ; la *Description du Groenland*, par IVER BERE ; une suite des *Esquisses espagnoles* de HUBER, et une autre des *Esquisses anglaises* d'ADRIAN ; enfin, une nouvelle *Description de la Hongrie*, qui a paru à Leipzig chez Wigand.

Les sciences physiques ont été enrichies par l'*Histoire primitive de la physique* de FISCHER ; une *Histoire de la physique et de la chimie*, par KASTNER ; la continuation du grand travail

1 *Darstellungen aus meinem Leben und aus meiner Zeit*, deux volumes ; Brunswick. M. de Strombeck, ancien conseiller d'État du royaume de Westphalie, est connu par plusieurs ouvrages de jurisprudence, par de bonnes traductions de Tacite et de Salluste, et par des travaux importants sur la géologie. Il est aujourd'hui conseiller du gouvernement de Lippe, et membre de la cour d'appel de Wolfenbüttel.

2 Ce volume porte aussi le titre : le Nord-Est et le Sud de la Haute-Asie. Il se compose de 76 feuilles in-8.°, et coûte 5 thaler.

3 Cette traduction fait partie de la *Nouvelle Bibliothèque des voyages*, qui paraît à Weimar.

4 Voyage entrepris par ordre de l'empereur d'Autriche en 1817 — 1821.

des professeurs EISENBACH et HERING sur l'ouvrage de Berzelius sur la chimie; les *Traité de BEUTHER sur la lumière et la couleur*; de KAISER, sur l'*Organisme universel*, de TRÉVIRANUS, sur la *vie organique*; l'*histoire naturelle* d'OKEN; la *Théorie des machines à vapeur*, par BERNOULLI, etc.

Pour les sciences théologiques, philosophiques et mystiques, nous remarquons, outre les *Feuilles de Prévost*, publiées par le D.^r KERNER, un ouvrage du professeur SCHULTHESS sur les *Anges*¹; un autre de F. BAADER, sur l'*Apparition des esprits*²; une nouvelle édition de l'*Apologie de la démonologie* de Jung-Stilling; de même une édition nouvelle des *Arcana celestia*, de SWEDENBORG; six volumes des *Œuvres complètes de Hegel*; une Histoire de la philosophie par FEUERBACH; enfin une traduction de l'Histoire du gnosticisme de M. Matter.

Parmi les ouvrages biographiques, les plus remarquables sont : les écrits du chancelier MÜLLER et du médecin Vogel sur Goethe; les *Lettres de Goethe à Lavater*; le *Commentaire biographique* de SPAZIER sur Jean-Paul; une notice de Schmidt sur le célèbre acteur Devrient; une biographie du fameux thaumaturge et mystificateur Broli d'Offenbach.

L'histoire des arts, celle de la littérature et la linguistique, ont été traitées avec succès. Nous signalons surtout l'*Apollon du Vatican*, par FEUERBACH; la seconde édition du Dictionnaire de musique de Hæuser; la troisième de l'*Histoire littéraire* de WACHLER; la seconde de l'*Histoire de la littérature romaine* de BÆHR; un Dictionnaire biographique des savans de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande, par RECKE et NAPIERSKI; la *Grammaire de la langue sanskrite*, par BOPPE; un traité sur le *dialecte servien*, par SCHAFFARIK.

¹ *Engelwelt, Engelgesetz, Engeldienst, etc.* Zurich, chez Schulthess, in-8.^o

² *Ueber eine Weibende und universelle Geistererscheinung hienieden.*

Les œuvres poétiques sont, comme de coutume, en très-grand nombre. Il a paru une nouvelle traduction de *Sacontala*, par HIRZEL; une autre du *Cid*, par DUTTERHOFFER; une édition des *Nibelungen* de LASSBERG; une traduction nouvelle de ce poème, par HINSBERG; une édition complète du vieux poète *Wolfram d'Eschilbach*, par LACHMANN; une autre du *Reinecke Voss*, par H. HOFFMANN; le troisième volume de la traduction du *Richardet* de FORTIGUERRA; une édition nouvelle de *Tristram Shandy*. Les poésies d'UHLAND paraissent pour la sixième fois. L'archevêque-poète PYRKER a donné le second volume de ses Œuvres complètes; RAUPACH, plusieurs comédies nouvelles avec des contes. Parmi les ouvrages dramatiques on remarque la *Ligue de Cambray*, par le comte DE PLATEN; un opéra, *Mélusine*, par GRILLPARZER; *César et Pompée*, par ARND; le *Masaniello* de ZIMMERMANN. FRANÇOIS HORN annonce, sous le titre de *Mai et Septembre*, un recueil poétique et critique. En fait de romans on nous donne le *Moulin des païens*, dernier ouvrage de LESSMANN; la *Religieuse de Gnadenzell*, de SPINDLER; les *Nouvelles* de M. DE RUMOHR; la suite des *Nouvelles* de LEWALD; les *Mémoires d'un officier prussien*, par HERLOSSOHN, et divers ouvrages de M. d'ALVENSLEBEN, de BERMANN, BELANI, BRONIKOWSKI, Wilhelmine DE GERSDORF, HEDRIETTE HANKE, HOLTEI, Thérèse HUBER, KRUSE, LAUN, Adolphe DE SCHADEN, STORCH, FANNY TARNOW, etc.

(*Morgenblatt.*)

Une erreur historique.

Un critique allemand, qui du reste fait grand cas du talent romantique de M. Jules Janin, relève l'erreur suivante, échappée à la plume rapide de ce jeune écrivain, dans son article d'ailleurs fort intéressant sur le peintre Holbein, qui se trouve au tome cinquante-unième de la *Revue de Paris*.

L'auteur de cet article, après avoir dit « qu'il est bien avéré que de nos jours nous ne savons pas un mot de l'histoire, » comme pour fournir une preuve nouvelle à l'appui de cette assertion téméraire, fait mourir sur l'échafaud Catherine d'Aragon, tante de Charles-Quint, et première femme de Henri VIII. « Mais Holbein, quelle dut être sa frayeur quand il vit monter sur l'échafaud la reine Catherine d'Aragon, cette belle Espagnole ! Quelques jours après, comme l'échafaud n'était pas encore lavé, Holbein fut appelé pour faire le portrait d'une autre reine, Anne de Boleyn, etc. » Or, chacun sait que Henri VIII se contenta pour la première fois d'un divorce, divorce célèbre qui amena la réforme de l'Église d'Angleterre, et que Catherine mourut dans la retraite en 1536. Mais que deviennent alors toutes ces belles phrases qui suivent sur les frayeurs de Holbein, peignant Anne de Boleyn, et songeant au sort de Catherine, sur ses funestes pressentimens au sujet d'Anne, et sur cette ligne blafarde, qui, selon M. Jules Janin, « se prolongeait péniblement sur ce cou si frêle et si blanc de la nouvelle reine, et qui aurait faire dire à Henri, examinant le portrait : « Voilà une bien vilaine ligne noire sur le cou de notre souveraine ! »

LITTÉRATURE.

Göthe's nachgelassene Werke, 6 — 10ter Band : Œuvres posthumes de Goëthe, volumes 6 — 10. Stuttgart, chez Cotta, 1833.

Nous avons déjà annoncé les cinq premiers volumes des Œuvres posthumes de Goëthe. Les cinq nouveaux volumes qui viennent de paraître contiennent les œuvres suivantes. *Sixième volume* : littérature étrangère et poésie populaire. La littérature étrangère dont il s'agit ici, est celle des anciens Grecs, la littérature française, la littérature anglaise, la littérature italienne, la littérature orientale. C'est une suite d'articles sur divers sujets. La poésie populaire s'occupe principalement des poésies serviennes et de la poésie des Grecs modernes. — *Septième volume* : poésies diverses. On y trouve entre autres les premières poésies de Goëthe et celles qu'il a écrites les dernières. — *Huitième volume* : Mémoires de ma vie, tome IV. Ce sont les livres 16, 17, 18, 19 et 20 de la vie de Goëthe, écrite par lui-même. Le quinzième livre s'était arrêté à la vingt-cinquième année de sa vie. Les livres qui viennent d'être publiés, contiennent entre autres l'histoire de sa liaison et de ses fiançailles avec Lilli, à laquelle il a adressé tant de vers. — *Neuvième volume* : pensées détachées, maximes, réflexions. — *Dixième volume* : études philosophiques (ayant principalement pour objet la philosophie de la nature).

La librairie Dunker et Humblot à Berlin vient de publier le prospectus de la *Correspondance de Goëthe et de Zelter*¹ pendant les années 1796 — 1832. Elle remplira six volumes de lettres des plus intéressantes. En voici une qui pourra donner une idée de l'ensemble. — *A Zelter*. Weimar, le 4 Janvier 1831. «Aujourd'hui paraît Falstaf, et tout le monde est au spectacle. Les Weimariens sont gens équitables et pleins d'hospitalité, et ils méritent toutes

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XI, p. 358.

les bonnes choses qu'on leur offre. *Devrient* a l'avantage d'être une individualité remarquable; c'est une ruine, il est vrai, mais une ruine respectable, et ainsi il donne l'idée de ce qu'il fut, idée intéressante pour quiconque est capable de sentir pareille chose. Combien de fois, vous et moi, n'avons-nous pas été assis auprès de vieux châteaux pour y prendre des vues idéales!

« Félix, dont tu m'annonces l'heureuse arrivée à Rome, sera bien reçu partout. Quel talent! et ce talent exercé par un individu doué d'une jeunesse si aimable!

« Mais toi aussi, tu dois apprendre quelque chose des effets que tu produis. Ottilie me lit le soir notre correspondance. Il faut te le dire : il y a dans nous deux une activité à la fois tranquille, continue, sérieuse et passionnée, et qui avance toujours dans la même direction. Nous ne nous occupons que peu de ce qui se passe à l'extérieur; chacun de nous va son chemin, et laisse venir. Hier nous lûmes des passages bien consolans sur la *Fille naturelle*.

« Dans peu de jours tu recevras l'exemplaire de la dernière livraison de mes Œuvres. Je ne croyais pas vivre assez pour en être témoin. Du reste, on n'a qu'à planter des asperges pour en avoir un plat rempli la troisième année.

« Les deux premiers actes de la seconde partie de *Faust* sont terminés. Peut-être l'exclamation du cardinal d'Este, avec laquelle il crut honorer l'Arioste, serait-elle ici à sa place. Il n'importe! Hélène paraît dès le commencement du troisième acte, non point comme personnage d'intermède, mais comme héroïne et comme rôle principal. On connaît déjà le développement de cette troisième division; quant au quatrième acte, Dieu sait si les Muses me seront favorables. Le cinquième acte, qui termine le tout, est déjà couché sur le papier. Je désirerais bien de lire une fois tout d'un trait cette seconde partie du *Faust*, depuis le commencement jusqu'au banquet. Mais je me garde de pareilles prouesses; que d'autres un jour le fassent, qui s'y mettront avec des moyens tout frais; ils auront toutefois une belle besogne.

« Encore un mot pour terminer. Ottilie dit que notre correspondance est encore plus intéressante pour le lecteur que celle

de Schiller. A la prochaine fois l'explication comment elle l'entend. Toujours ton dévoué.»

Ueber Posten, etc. : Les postes, considérées sous le rapport historique, statistique, archéologique et géographique, par M. Mathias, archiviste de la direction des postes prussiennes. Berlin, chez Mittler, 1832, deux volumes grand in-8.°

L'auteur de l'ouvrage cité a été obligé de créer, pour ainsi dire, les documens nécessaires à la rédaction de son livre. Il n'a trouvé dans Neufville (*Recherches sur l'origine des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1708) que des notions fort vagues; dans Bernède (*Des postes en général, et particulièrement en France*) que des vues étroites et bornées. Quant à l'essai d'Amelang, *sur les postes de la Perse*, M. Mathias n'en fait pas un grand éloge. Il a donc fallu compulser les archives avec un zèle infatigable, interroger les bibliothèques publiques et privées, recueillir de tous côtés les données nécessaires, et profiter d'une expérience de cinquante années pour composer un livre que l'on peut désormais regarder comme classique.

Après quelques observations générales sur le genre épistolaire, l'auteur passe au transport des correspondances tel qu'il existait avant l'établissement des postes actuelles. Les empereurs romains, dit-il, avaient à leur service un *cursus publicus*, appelé aussi *vereda publica* ou *res veredaria*. C'était une espèce de postes, qui avaient pour but de transporter les ordres de l'empereur, des fonctionnaires publics, pour le civil comme pour le militaire, les bagages des ambassadeurs, l'argent du trésor impérial et les sommes destinées à l'entretien des troupes. Les chevaux ou mulets étaient entretenus par la caisse privée de l'empereur, et non aux frais de l'État; on ne pouvait s'en servir que sur un ordre exprès de l'empereur, et dans ce cas-là on ne payait absolument rien aux postillons. — On s'étonne de ne pas rencontrer dans l'ouvrage de M. Mathias, si détaillé, si complet d'ailleurs, la

relation du voyage d'Horace de Rome à Brindes (cinquième satire du second livre). L'auteur assure que les postes, dans l'acception actuelle du mot, furent établies, pour la première fois, en 1276 par les chevaliers de l'ordre teutonique, résidant à Marienbourg. A partir de cette époque on trouve dans chaque maison de cet ordre un *wything* ou directeur des postes, chargé d'expédier les lettres, de payer les postillons, de surveiller les écuries, etc. Les postillons (*Briefjungen, Bryffjongen*) transportaient à cheval dans un sac de toile (*Bryfsack*) les lettres qu'on leur avait remises; ils n'allaient que jusqu'au premier relai, d'où ils rapportaient d'autres dépêches. Les lettres étaient inscrites dans un registre et numérotées avec le plus grand soin, avec la date de la réception et du départ. M. Mathias félicite les Prussiens, ses compatriotes, d'avoir inventé cette branche si précieuse de la civilisation moderne; il commence par la Prusse, parce que le poète a dit : *ab Jove principium*, et que tout bon patriote doit commencer par son pays. C'est aussi pour le même motif que M. Mathias se déchaîne contre Napoléon, qu'il accuse d'avoir tyrannisé les postes. Après avoir esquissé l'histoire des postes dans la Saxe, le Hanovre, le Brunswick, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg et la Hesse électorale, l'auteur passe à la France et à l'Angleterre. Tous les écrits où il est question des postes, en attribuant ordinairement l'invention à Louis XI; mais il est prouvé que long-temps avant le règne de ce prince il en avait existé en France. Ainsi l'université de Paris avait ses courriers et ses directeurs de postes; les étudiants correspondaient avec les provinces, en payant à l'établissement une redevance fixe et déterminée pour chaque envoi de lettres ou effets. Louis XI n'établit des postes que pour son propre usage. Convaincu de leur importance, il fit faire une médaille qui représentait d'un côté son effigie, et de l'autre deux courriers allant au grand galop, avec l'exergue : *qui pedibus volucres anteirent, cursibus auras*. Les successeurs de Louis XI développèrent cette belle institution : Sully, le premier ministre de Henri IV, avait le titre de *général des postes*, changé plus tard en celui de *maîtres des postes*. En 1668, l'habile Louvois afferma les postes pour une somme annuelle de 1,200,000 livres. En 1738 les postes furent affermées

au prix de 3,947,543 livres; en 1774 Turgot fit quelques améliorations dans le système, qui fut entièrement refondu par l'assemblée constituante. En 1829 les revenus des postes s'élevèrent à 31 millions de francs.

Les postes anglaises furent long-temps insignifiantes sous le rapport des revenus. Peu d'années avant l'avènement de Charles II on les afferma pour 10,000 livres sterling. Ce fut la reine Anne qui organisa les postes à peu près sur le mode actuel. Chacun des trois royaumes possède, dans sa capitale, une direction générale; tous les chefs-lieux de *shires* (comtés) ont des directions. Ce qui caractérise les postes anglaises, c'est qu'elles s'occupent uniquement du transport des dépêches, laissant aux particuliers le soin de se déplacer comme bon leur semble, ou plutôt comme faire se peut. En 1825 les postes rapportèrent 2,268,619 livres sterling (56,715,475 francs). Cette énorme recette provient de la presque-nullité des dépenses. En effet, les vaisseaux sont tous tenus de transporter les lettres et les paquets gratis, et toutes les lettres qui passent la mer, sont astreintes à l'affranchissement. La poste de Londres reçoit et expédie par semaine environ 500,000 lettres. Quant aux journaux, dont l'expédition est pareillement faite par la poste, le nombre des exemplaires s'élève à 250,000 par jour. La *Two-penny-post*, qui expédie des lettres et des paquets concurremment avec la grande poste de Londres, gagne annuellement 40,000 livres sterling (1,000,000 de francs). M. Mathias ne fait pas un tableau flatteur de la malle-poste (*mail-coach*). Un chirurgien rapporte que dans une seule année il y eut sur la route de Londres à Birmingham, dans le ressort de son activité, 117 voyageurs blessés ou fracturés et 9 de tués.

Les postes espagnoles, placées bien bas jusqu'ici, commencent depuis quelque temps à se perfectionner, en se modelant sur celles de France et d'Angleterre. Le comte Florida Blanca a fait construire 68 *Diligencias*, dont quelques-unes sont malheureusement déchues de leur activité primitive. On paie plus cher qu'en France et en Angleterre, tandis qu'on voyage plus lentement, parce que l'on s'arrête dans des *posadas* ou des *ventas* pour y passer la nuit.

Les États-Unis de l'Amérique septentrionale perfectionnent leurs

postes d'année en année. En 1760 on n'y comptait que 75 bureaux de poste; en 1826 il y en avait 6500. De 1826 à 1828 on en fonda 1500 autres. D'un autre côté, 220 bateaux à vapeur se croisent continuellement sur le Mississipi et ses affluens. Bientôt les lacs en seront couverts, et si l'isthme de Panama vient à être percé, on ira sur des pyroscaphes jusqu'en Chine et en Australie. Les revenus de la poste, au lieu d'être employés, comme chez nous, à d'autres usages, contribuent à l'amélioration progressive des moyens de voyage et de correspondance. L'auteur parle ensuite de la naissance des postes dans l'Australie, mais, à notre grand regret, passe sous silence la Russie, la Turquie, la Chine, le Japon, la Perse, les Indes orientales, l'Égypte, etc. Il termine par le catalogue des chefs des postes prussiennes.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATORZIÈME VOLUME

CINQUANTE-TROISIÈME NUMÉRO.

	<i>Pages.</i>
I. Études biographiques : V. Fréd. L. G. de Raumer. . .	1
II. M. Victor Cousin et la philosophie allemande. . .	18
III. Histoire de la littérature romaine, et Abrégé de l'histoire de la littérature romaine, par J. C. F. Bæhr. .	35
IV. Journaux littéraires de Berlin.	49
V. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Archéologie : Inscription de Lyon. Discours de l'empereur Claude sur le droit de cité à conférer aux Gaulois.	59
Fables de Pfeffel, par Paul Lehr	63
Souvenirs de voyages : Un soir au Kahlenberg. Le dôme à Bamberg : la légende de l'empereur Henri, par X. M.	69 — 74
VI. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
La Ligue de Cambrai, etc., par Auguste comte de Platen	85
Annuaire historique, par W. Menzel	96

CINQUANTE-QUATRIÈME NUMÉRO.

I. Études biographiques : VI. Henri de Kleist.	99
II. Révision de la philosophie morale depuis Kant et Jacobi : Fichte et Schelling (quatrième article).	120
III. Statistique du grand-duché de Bade, par Heunisch . .	143
IV. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Souvenirs de voyages : Nuremberg. Berlin et Stuttgart.	157 — 168

École publique de commerce à Leipzig	178
Traductions : le Partage de la terre; la Fille de l'au- bergiste; Repos; la Paix du cœur; la Chanson de l'oiseau; <i>Erinnerung</i>	184 — 188

V. *Bulletin bibliographique :*

Caractère de Lucien de Samosate, par le professeur Ch. G. Jacob.	189
Sur la notion de la philosophie, par le D. ^r F. Fischer.	192
Journal historico-politique, par Léopold Ranke	193

CINQUANTE-CINQUIÈME NUMÉRO.

I. Études biographiques : VII. Madame de Krüdener	195
II. Quelques données sur la constitution et l'administration de la Prusse	217
III. Hymnes à la nuit, traduites de Novalis	232
IV. La Tour de Carus.	242

V. *Nouvelles et Variétés :*

Le grand Christophe	253
L'ambassade grecque à Munich en 1833	258
Quelques mots sur le mode de propagation du choléra, par le D. ^r Ruef.	263
Le duc de Reichstædt	270
Fête en l'honneur de Tieck.	271
Traductions : le Château de Beaucourt; le Printemps; le Roi des aunes; <i>Ruhethal</i> : l'Enthousiasme du philistie.	273 — 277

VI. *Bulletin bibliographique :*

Tableau sommaire du Droit public de la Prusse, par Alexandre Mirus.	279
Schi-King, Chansons chinoises, recueillies par Con- fucius, et traduites par F. Rückert	280
Monumens de l'architecture, etc., publiés par Sulpice Boissérée	286
Essais d'économie politique sur le crédit, la dette et les fonds publics, etc., par le professeur Édouard Baumstark.	287

	Pages.
Sur la suppression des dîmes, redevances féodales, corvées, etc., par Wiest	287
Des charges qui pèsent sur la classe agricole du Wurtemberg, etc., par le D. ^r Rodolphe Moser	288
 CINQUANTE-SIXIÈME NUMÉRO. 	
I. Études biographiques : VIII. Jean-Christien Günther. . .	291
II. Compte rendu de l'administration de la justice criminelle dans le royaume de Wurtemberg, du 1. ^{er} Janvier 1831 au 1. ^{er} Juillet 1832	313
III. Aperçu de la vie de Goethe, d'après lui-même (second article)	328
IV. Pensées traduites des Fragmens de Novalis.	345
V. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Notice sur le D. ^r Weher	365
Foire de Leipzig, premier semestre de 1833	372
Une erreur historique	376
VI. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
OŒuvres posthumes de Goethe, volumes 6 — 10 . . .	378
Les postes, considérées sous le rapport historique, etc., par M. Mathias	380



